This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

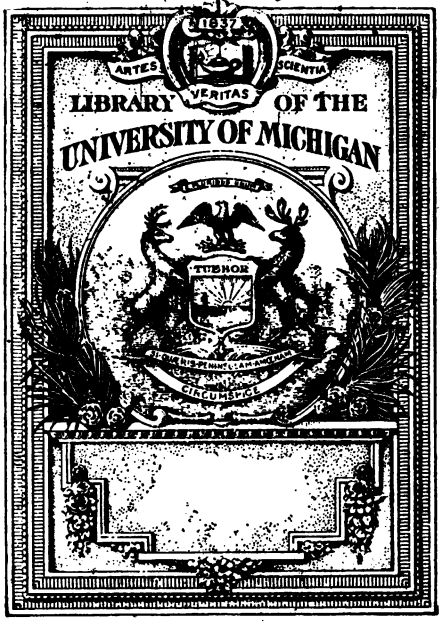
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE
in
oufflot
DECINE
E, ETC
NGE



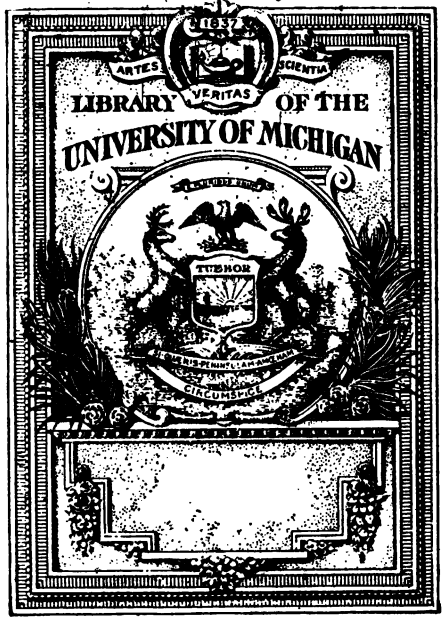
848
G345n
1841

NAPOLÉON APOCRYPHE.

—

1812—1852.

cel LAROSE
ctor Cousin
s Cujas et Soufflot
ARIS —
ES, DROIT, MÉDECINE
S, LITTÉRATURE, ETC
IAT ET ÉCHANGE



848
G345n
1841

NAPOLÉON APOCRYPHE.

—

1812—1852.

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND
Rue d'Erfurth, 1, à Paris.

NAPOLÉON

APOCRYPHE.

—

1812-1832.

—

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU MONDE ET DE LA MONARCHIE UNIVERSELLE;

PAR

LOUIS GEOFFROY.

Poussons jusqu'au bout la gloire humaine par cet exemple.

BOSSUET.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS,

CHEZ PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 33.

—

1841

Champion
7248
libr.
8-7-1922
gen

C'est une des lois fatales de l'humanité que rien n'y atteigne le but.

Tout y reste incomplet et inachevé, les hommes, les choses, la gloire, la fortune et la vie.

Loi terrible ! qui tue Alexandre, Raphaël, Pascal, Mozart et Byron, avant l'âge de trente-neuf ans.

Loi terrible ! qui ne laisse s'écouler ni un peuple, ni un rêve, ni une existence, jusqu'à ce que la mesure soit pleine !

Combien ont soupiré après ces songes interrompus, en suppliant le ciel de les finir !

Combien, en face de ces histoires inachevées, ont cherché, non plus dans l'avenir ni dans le temps, mais dans leur pensée, un reste et une fin qui pussent les parfaire !

Et que si Napoléon Bonaparte, écrasé par cette loi fatale, avait, par malheur, été brisé à Moscou, renversé avant quarante-cinq ans de son âge, pour aller mourir dans une île-prison, au bout de l'Océan, au lieu de conquérir le monde et de s'asseoir sur le trône de la monarchie uni-

404479

verselle, ne serait-ce pas une chose à tirer des larmes des yeux de ceux qui liraient une pareille histoire?

Et si cela, par malheur, avait existé, l'homme n'aurait-il pas le droit de se réfugier dans sa pensée, dans son cœur, dans son imagination, pour suppléer à l'histoire, pour conjurer ce passé, pour toucher le but espéré, pour atteindre la grandeur possible?

Or, voici ce que j'ai fait :

J'ai écrit l'histoire de Napoléon depuis 1812 jusqu'en 1832, depuis Moscou en flammes jusqu'à sa monarchie universelle et sa mort, vingt années d'une grandeur incessamment grandissante et qui l'éleva au faîte d'une toute-puissance au-dessus de laquelle il n'y a plus que Dieu.

J'ai fini par croire à ce livre après l'avoir achevé.

Ainsi, le sculpteur qui vient de terminer son marbre y voit un dieu, s'agenouille et adore.

NAPOLÉ(

APOCRYPHE.

LIVRE PREMIE

CHAPITRE PREMIER.

MOSCOU.

Ces vieux Russes ont plus que de l'amou ancienne capitale, c'est de la dévotion. Pour est la ville sainte, et sa vue leur rappelle l quand, arrivés sur le mont du Salut, ils aper Jérusalem, ils s'agenouillent et la saluent e signe de la croix.

L'armée française, arrivant le 14 septeml le sommet de cette montagne, avait quelq l'enthousiasme des Moscovites; et, lorsque ayant devancé de quelques toises l'armée q en silence, eut le premier placé le pied sur l sommet de la montagne, et qu'il se fut écrié voilà Moscou ! » ce cri se répéta comme le

les derniers rangs, qui ne voyaient rien encore, s'écrièrent aussi : « Voilà Moscou ! »

Elle était là, cette ville, avec ses trente-deux faubourgs, ses mille clochers, ses coupoles d'or, ses flèches orientales, indiennes, gothiques, chrétiennes; cité immense, qui ondoie parmi les nombreuses collines sur lesquelles elle se repose, semblable à une caravane de tous les peuples du monde, qui se serait arrêtée là, et y aurait tendu ses tentes.

L'armée française, se déployant sur le mont du Salut, contemplait ce magnifique spectacle, et promenait des yeux éblouis des lourdes tours du Kremlin aux clochers étincetants d'Ivanweliskoï. « La voilà ! » dit l'empereur en piquant son cheval blanc, et il traversait les rangs avec cette splendeur du conquérant qui illuminait son front.

L'armée cependant continuait sa marche.

« Halte ! » s'écria-t-il; et son ordre retombant comme en cascade sur tous les rangs, mille voix obéissantes, du maréchal au sergent, crièrent à leur tour : « Halte ! »

Les généraux se réunirent auprès de lui, et il tint conseil devant la ville sainte.

Elle paraissait calme et soumise, comme un ennemi vaincu qui tremble; mais trop silencieuse peut-être.

Les généraux attendaient ses paroles.

« Ils ne viennent pas ! » murmurait-il; et il marchait rapidement au milieu de ces hommes qui reculaient devant ses pas et épiaient quelle pensée s'échappait de ses yeux baissés.

Puis, un quart d'heure après, comme s'il était las d'attendre quelque chose, il demanda au roi Murat ce que signifiait ce calme.

« Qui aurait cru, dit-il, qu'il ne sortirait pas de cette capitale quelque boyard avec les inutiles clefs d'or de sa cité? »

En même temps, un officier d'ordonnance arriva; il annonça que le général Miloradowitch venait d'évacuer la ville, et que son arrière-garde en était déjà sortie.

Un autre officier vint ensuite avec quelques Français trouvés aux portes de Moscou ; ils apprirent qu'elle était déserte.

Deux cent cinquante mille Moscovites s'étaient retirés de leur Jérusalem.

Moscou était déserte !...

« Marchons donc, dit l'empereur ; c'est à mon armée à la repeupler. »

CHAPITRE II.

RASPTOCHIN.

Napoléon aimait à se coucher dans le lit des autres rois, et à reposer dans les palais dont son apparition les exilait; l'armée reçut l'ordre de demeurer dans les faubourgs, lui alla droit au Kremlin, et là, quand le soir fut venu, il se promena sur les plus hautes tours, seul et silencieux, regardant ce calme d'une ville sans vie et d'un ciel sans soleil ; tout cela était morne et douloureux pour une âme si active.

Il vit son armée qui s'établissait dans les faubourgs éloignés ; dans la ville régnait un long silence, et le calme partout, sauf dans quelques palais épars qui semblaient s'animer par la présence des généraux qui les avaient choisis pour leurs demeures.

Seulement un cri barbare, des voix scythes se faisaient

entendre de loin en loin, et par intervalle; on eût dit qu'elles se répondaient.

Minuit sonna. L'horizon devint rouge. Du milieu de la ville des flammes s'élevèrent : c'était le bazar qui brûlait, puis les églises, puis les maisons, puis les faubourgs; partout l'incendie éclata, Moscou reparut dans la nuit, tout étincelante, avec ses mille clochers de flamme et ses coupoles de feu.

L'empereur comprit ce désastre : il se souvenait de Wilna, de Smolensk et de ces villages enflammés qui jalonnaient sa route. « Qu'elle meure donc! » s'écria-t-il; et il donna des ordres pour que l'armée sortît sur-le-champ de la ville infernale.

Les soldats s'étaient déjà réveillés avant cet ordre. Le cri : « Au feu! » retentissait de toutes parts, mais poussé seulement par des voix françaises, et le premier sommeil au milieu de la ville conquise avait été troublé dans l'horreur de l'incendie.

Les ordres furent exécutés. A cinq heures du matin, les troupes se replièrent au delà de Moscou, et remontèrent le penchant du mont du Salut. Des éclaireurs ayant pénétré jusqu'à Petrowski, palais des czars, à une lieue de la capitale, le préparèrent pour l'empereur, qui s'y rendit avec son état-major, et, à une demi-lieue plus loin, un château d'une grande apparence ayant été reconnu, le général Kirgener s'y porta avec les troupes du génie pour s'en emparer et fortifier cette position.

Mais en vue de ce château et à quelques portées de fusil seulement, on vit s'en échapper des tourbillons de fumée suivis de flammes brillantes et d'explosions partielles. Cette habitation magnifique, enveloppée de toutes parts, ne parut plus bientôt qu'un immense foyer. Dans le lointain, quelques voitures s'en éloignaient avec une grande rapidité. Le général Kirgener ordonna de les poursuivre, mais elles étaient tellement en avant, qu'on désespérait

de les atteindre, et déjà elles disparaissaient à la vue lorsqu'elles tombèrent au milieu d'un parti de Français. D'autres soldats survinrent, et on les conduisit au général.

Dans la principale de ces voitures, était un homme d'un âge moyen, grand, maigre, à la figure grave et au front élevé ; à la première attaque, il avait essayé de se défendre; mais, voyant qu'une plus longue résistance était vaine, il céda et parut devant le général Kirgener, qui, ne reconnaissant aucun signe extérieur sur cet étranger, lui demanda son nom.

« Que vous importe? » répondit l'inconnu.

Le général, irrité de cette réponse qu'il qualifiait d'insolente, pensait déjà devoir en tirer vengeance, quand l'inconnu lui dit : « Ma position est telle, monsieur, que c'est à l'empereur seul que je dois parler et me faire connaître. » Le général hésita, mais l'assurance de cet homme le fit céder, et il l'envoya à Petrowski.

L'empereur visitait les postes de cette résidence et traversait une des cours lorsque la voiture de l'inconnu y entra. Un officier qui la suivait descendit de cheval, et fit connaître les circonstances de la capture et l'intention du prisonnier de s'expliquer seulement devant l'empereur. Napoléon regarda fixement l'étranger, donna l'ordre d'évacuer la cour, et quand il fut resté seul avec Duroc et lui :

« Qui êtes-vous? lui demanda-t-il.

— Un homme qui avait cru échapper à la vengeance de Votre Majesté, mais qui, tout chargé d'une action immense, ne craint pas de s'en rendre responsable et de se faire connaître ; je suis le gouverneur de Moscou, Rasptochin.

— Et quelle est cette action? demanda l'empereur en pâlissant.

— Votre Majesté la sait et la voit, » et Rasptochin

montrait du bras le lac de feu où se noyait la ville sainte.

« L'incendie ! !

— Oui, sire.

— C'est l'œuvre d'un barbare, monsieur ; votre conscience du crime vous fait deviner le châtiment.

— Ce sera mon dernier sacrifice, sire ; je l'attends avec calme.

— Un sacrifice ! que voulez-vous dire ?...

— J'avais toute ma fortune à Moscou et dans mon château ; c'est chez moi que le feu a été mis d'abord ; j'ai tout sacrifié à ma patrie, il n'y manque plus que ma vie.

— Dites que vous avez sacrifié votre patrie, en l'inondant de flammes et la réduisant en cendres.

— Et s'il n'y a que les flammes et la cendre où Votre Majesté ne puisse vaincre ! »

L'empereur se promenait rapidement, les lèvres pâles et frémissantes.

« Quelle rage ! dit-il, quelle folie ! Vous vouliez faire le Brutus russe, monsieur, mais sont-ce vos enfants que vous avez tués ?

— C'est à ma patrie à me juger, sire...

— Votre patrie !... » et il s'arrêta en le regardant avec des yeux étincelants. « Votre patrie !... mais qui me dit que ce n'est pas plutôt un horrible holocauste que vous faites à votre souverain ! Qui me dit que ce n'est pas le sacrifice de Moscou à Pétersbourg, et la vieille Moscovie que vous immolez à la Russie nouvelle ! »

Et s'approchant de lui, il lui dit avec un sourire amer : « Combien vous a-t-il payé votre incendie ? »

Rasptochin fronça le sourcil et pâlit, de colère peut-être.

« La Russie me jugera après Votre Majesté, et on parlera de moi autrement, sire, quand j'aurai été fusillé.

— Fusillé, c'est le supplice des braves, monsieur, et l'incendiaire...

— Peut n'être pas un lâche !

— Infernal mystère ! » murmura Napoléon en reculant d'étonnement. Il ajouta quelques instants après :

« S'il n'y a dans tout cela qu'un patriotisme aveugle... » il n'acheva pas.

« Votre Majesté m'a jugé, dit Rasptochin avec joie, je puis mourir.

— Non ! vous ne le méritez, ni n'en valez la peine peut-être. Qu'on lui donne un sauf-conduit. Partez, monsieur, votre action vous reste tout entière, mais quelle qu'elle soit, le doute la flétrit... Allez. »

Rasptochin partit, et l'empereur rentra au palais.

CHAPITRE III.

DÉPART DE L'ARMÉE.

L'armée française avait paru devant Moscou plus tôt que les Russes ne s'y étaient attendus ; aussi, au lieu de la trouver en cendres, à peine l'incendie commençait-il quand elle arriva. Les magasins militaires n'avaient pu être consumés, et d'immenses ressources furent encore trouvées dans cette ville, où la grande armée put se reposer et attendre ses renforts.

Cependant l'empereur, qui ne voulait pas laisser le temps s'écouler inutilement et qui désirait profiter de la saison encore favorable, ordonna le départ pour le

20 septembre, et après avoir assemblé un conseil, il décida qu'on marcherait sur Pétersbourg.

Le 20 au matin, la grande armée, à laquelle étaient venus se réunir les corps des princes Eugène et Poniatowski, se mit en marche au nombre de cent soixante mille hommes et quatre cents pièces d'artillerie. Avant son départ, elle assista aux derniers soupirs de Moscou ; cette mer de feu s'était dévorée elle-même, et la ville palpitante ne rejetait plus que çà et là des tourbillons de fumée et des cendres. L'empereur, la montrant avec dédain et pour la dernière fois à l'armée, dit : « Il n'y a plus qu'une capitale à la Russie, marchons-y. »

CHAPITRE IV.

BATAILLE DE NOVOGOROD.

L'ordre avait été donné à toutes les divisions de l'armée française, disséminées dans les différentes provinces russes, de se porter sur la route de Moscou à Saint-Pétersbourg. Quarante mille Prussiens et Autrichiens rejoignirent l'empereur à Voloklamsk. Plus loin, les divisions de Grouchy et de Latour-Maubourg se réunirent au corps du roi de Naples, dont elles faisaient partie, et après elles arrivèrent les troupes du royaume d'Italie et de la confédération germanique.

Ce fut sur la route de Saint-Pétersbourg qu'eurent lieu, le 23 le combat de Klin, le 26 celui de Twer, où les Russes perdirent cinq mille hommes. Le lendemain, une autre division de l'armée française, commandée par le général

Montbrun, les battit encore à Staritza. Dans cette dernière affaire, le général Montbrun fut frappé à mort et remplacé aussitôt dans son commandement par le général Caulaincourt.

Cependant la grande armée, toujours victorieuse, et forte de deux cent cinquante mille hommes, se portait vers Pétersbourg avec une grande célérité. De son côté, l'empereur Alexandre avait rappelé à lui toutes les forces de l'empire. Le prince royal de Suède, Bernadotte, son allié, l'avait rejoint avec trente mille Suédois. Il avait reçu en outre, des ports de la Baltique, un renfort de vingt-cinq mille Anglais. Il concentra ces forces formidables dans Novogorod et les environs, fit fortifier cette ville, et attendit, avec une armée au moins égale en nombre à l'armée française, l'empereur Napoléon qui s'avançait de victoires en victoires sur cette route magnifique des deux capitales russes.

Le 7 octobre, vers midi, par un soleil sans nuage, les deux grandes armées ennemies s'aperçurent et se déployèrent en face l'une de l'autre ; mais les mouvements de ces forces immenses ayant duré longtemps, la nuit vint, et Dieu remit au lendemain sa décision des destinées de l'Europe.

Le lendemain, 8 octobre, arriva, et la grande bataille eut lieu. Quelle bataille ! et quelle victoire ! L'Europe, le monde les connaissent, et il serait inutile d'en donner d'autres détails que ceux que l'empereur dicta lui-même dans le bulletin rapide que nous allons transcrire ici.

BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE.

« Novogorod, ce 9 octobre 1812.

« La journée du 8 octobre sera glorieuse parmi toutes les journées de gloire.

« La grande armée a rempli l'attente de l'empereur, la bataille de Novogorod l'illustre à jamais.

« Trois cent mille Russes, Suédois et Anglais avaient pris position sous les murs de la ville et dans la plaine qui la précède, vers la route de Twer.

« L'armée française, forte de deux cent cinquante mille hommes, occupait tout entière la gauche de la route et les trois collines qui dominent Novogorod.

« La bataille a commencé à neuf heures, à quatre heures du soir tout était terminé.

« Soixante mille hommes de l'armée ennemie sont morts, plus de soixante-dix mille ont été faits prisonniers, le reste s'est noyé dans le lac, ou s'est dissipé devant nous.

« Sur les deux heures, le maréchal Kellermann, à la tête de sa division, a été atteint d'un boulet de canon dans le bas-ventre et est mort sur le champ de bataille.

« L'empereur Alexandre et le maréchal Bernadotte, placés sur une des hauteurs, à droite de la route, ont été tournés par le corps du général Compans, et ont été faits prisonniers.

« Des vingt-cinq mille Anglais, deux mille à peine ont pu échapper à la mort.

« La grande armée a perdu environ six mille hommes, et a eu huit mille blessés.

« L'empereur s'est porté en avant sur Saint-Pétersbourg, emmenant à sa suite le czar et l'ex-prince royal de Suède.

« L'armée ennemie a perdu le général en chef anglais, trois feld-maréchaux et vingt-deux officiers généraux.

« Nous avons à regretter, avec le maréchal Kellerman, le brave général Friant et plusieurs autres généraux.

« Les généraux Grouchy et Rapp ont été blessés.

« Soldats ! votre bravoure et votre conduite ont été admirables, je vous en remercie. « NAPOLÉON. »

Tel fut ce bulletin, expression fidèle et encore confuse des miracles de cette journée; il y avait longtemps que l'histoire n'avait offert un pareil désastre, et cette catastrophe de deux souverains tombant au pouvoir du vainqueur.

L'empereur, sans daigner les voir, continua rapidement sa marche avec l'armée vers Saint-Pétersbourg: c'était là qu'il voulait traiter avec ses ennemis.

CHAPITRE V.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Le 15 octobre, l'empereur, avec la grande armée, s'avançait vers les murs de Saint-Pétersbourg. A une demi-lieue de la ville, on aperçut un cortége immense; c'était le sénat, suivi de toutes les autorités et du peuple, et le prince Constantin à leur tête, qui venaient apporter à Napoléon les clefs d'or de cette autre capitale de la Russie.

L'empereur les reçut gravement et sans répondre. Il ne permit pas que le sénat et le frère du czar pussent communiquer avec l'impérial prisonnier: c'était dans Saint-Pétersbourg qu'il voulait seulement faire connaître ses intentions.

Il y entra le soir même, et ses officiers lui préparèrent le palais impérial, où il coucha.

L'empereur Alexandre logea dans le palais du prince Constantin, et Bernadotte fut relégué et gardé dans une des ailes du palais impérial.

Cette entrée d'une armée immense et victorieuse dans

la magnifique ville de Saint-Pétersbourg avait attiré la foule et une admiration générale. Les journaux du temps racontent les adresses, les flatteries, les fêtes brillantes qui accueillirent les Français ; mais l'empereur refusa tous les hommages, et ne voulut recevoir personne avant d'avoir réglé les intérêts des empires.

Le surlendemain, 17 octobre, au matin, il fit annoncer une entrevue à l'empereur Alexandre ; Bernadotte y fut appelé ; l'empereur y parut avec le roi de Naples et le prince Eugène. Cette entrevue dura deux heures, et eut lieu dans le palais des czars. Trois siéges étaient disposés auprès d'une table ; Napoléon, Alexandre et Murat les occupèrent, Bernadotte et Eugène restèrent debout.

« Enfin, dit l'empereur en prenant le premier la parole, cette guerre est terminée, et tous deux vous êtes mes prisonniers ; mais je distingue entre vos actions... Vous, sire, vous combattiez pour la Russie, pour votre pays... Vous, monsieur le maréchal (en s'adressant à Bernadotte), vous avez oublié que vous étiez Français, et vous avez tiré votre épée contre la France !... »

Bernadotte voulut répondre, et dit que la Suède étant devenue sa patrie, il avait dû tout oublier pour se dévouer tout entier à elle.

« Silence ! » lui dit sévèrement l'empereur, et il ajouta :

« Eh bien ! cette nouvelle patrie n'est plus la vôtre : vous êtes redevenu maréchal de France, monsieur, ce sera à vous à ne plus l'oublier. La division du duc de Valmy n'a plus de chef, vous le remplacerez...Vous n'êtes plus prince de Suède... ; songez que je vous donne des ordres et que je ne traite point avec vous... Allez. »

Le maréchal Bernadotte sortit avec le prince Eugène. Le roi de Naples les suivit quelques instants après.

Restés seuls, les deux empereurs se parlèrent avec une froideur et une contrainte qui ressemblaient bien peu à cette brillante et amicale entrevue de Tilsitt.

Napoléon parlait en vainqueur ; le czar, prisonnier et vaincu, disputait à peine des concessions qui lui étaient imposées comme des ordres. Bientôt les ministres d'État entrèrent, et rédigèrent les bases du traité que l'empereur voulut rendre secret ; car ce fut alors que, pour la première fois, il promulgua, comme un décret émanant de lui seul, les résultats des traités qu'il avait signés avec les autres puissances.

Son décret fut retardé par les communications qui durent en être faites à la Suède et au Danemark, et après l'assentiment forcé de ces deux couronnes et celui déjà obtenu de l'Autriche et de la Prusse,

Il fut décrété :

« Que le royaume de Pologne était rétabli dans son intégrité, et tel qu'il existait avant le premier partage ;

« Que la Finlande était rendue à la Suède, qui elle-même cédait la Norwége au Danemark ;

« Le duché de Holstein était réuni à l'empire et divisé en trois départements français ;

« La dignité de prince royal de Suède était retirée au maréchal Bernadotte, du consentement de l'empereur et des états de Suède ;

« Le roi de Suède devait payer à la France un tribut annuel de 5,000,000 de francs ;

« L'empereur de Russie, outre une indemnité de 150,000,000 de roubles pour les frais de la guerre, devait aussi verser dans les trésors de l'empire un tribut annuel de 20,000,000 de francs ;

« Les prisonniers étaient rendus des deux parts. »

Ce furent là les principales dispositions de ce fameux décret de Saint-Pétersbourg, décret écrasant pour les Etats vaincus, et qui cependant ne faisait point connaître deux articles, gardés dans le secret, pour éviter une dernière humiliation aux deux souverains.

C'était la mise à la disposition de l'empire des deux

flottes, suédoise et russe, et d'une partie des forces militaires de ces deux Etats.

La politique de Napoléon suivait partout et incessamment son idée de la conquête de l'Angleterre.

CHAPITRE VI.

PONIATOWSKI.

Napoléon savait quelle force il se donnait dans le nord de l'Europe en rétablissant le royaume de Pologne. C'était en lui qu'espérait cette nation chevaleresque, qui, depuis cinquante années, cherchait à réunir les membres dispersés de la patrie. Leur espoir se changea en adoration quand ils virent renaître leur Pologne aussi complète, aussi forte qu'avant les conquêtes et les démembrements.

Si quelque chose pouvait encore exalter leur reconnaissance, c'était le nom du roi que Napoléon leur avait choisi.

Poniatowski, sans trône, sans États, sans sceptre, était encore le roi des Polonais, c'était le neveu de Stanislas-Auguste, leur dernier souverain, et ce grand nom de Poniatowski avait pour eux un charme que la gloire du jeune héros qui le portait si bien augmentait encore.

Le prince Poniatowski n'avait pas quitté l'armée française durant cette guerre. Il était avec l'empereur à Saint-Pétersbourg, lorsque les principaux membres des plus illustres familles de Pologne y arrivèrent, sur l'ordre qu'ils en avaient reçu d'avance. Le 20 octobre, Napoléon

les convoqua dans le palais du sénat ; il parut lui-même au milieu de ces palatins, accompagné du jeune prince, et au milieu de l'attente et d'un profond silence, il dit :

« POLONAIS,

« La Pologne est relevée, elle reparaît puissante parmi les autres États de l'Europe.

« Depuis longtemps je méditais le moment de sa résurrection.

« Polonais ! votre dévouement à ma personne et votre admirable courage m'avaient inspiré de la reconnaissance.... Je paye aujourd'hui ma dette.... Vous avez une patrie.... et voici votre roi !.... »

En ce moment, Napoléon abaissa la main jusque sur la tête de Poniatowski debout et au-dessous de lui ; c'est ainsi qu'il le désigna, et ce geste, ainsi que ces paroles, furent accueillis par des cris d'enthousiasme et d'admiration.

Il ajouta :

« Votre constitution était vieille et en désaccord avec l'ordre établi en Europe. Je me suis occupé de la réviser, en père qui vous regardera toujours comme ses autres enfants.

« Que ce jour soit à jamais une fête parmi vous, car c'est de lui que date la restauration de la Pologne ! »

Ces dernières paroles furent reçues avec moins de faveur : une sorte de stupeur silencieuse contrastait chez les uns avec l'enthousiasme des autres. C'est qu'en effet ces derniers mots apprenaient à la Pologne que ses vieux priviléges étaient anéantis, et que désormais elle n'était plus que la feudataire de la France ; mais enfin elle existait, et leur joie fut grande.

Napoléon avait remarqué cette impression mélangée

qu'avait laissée son discours ; mais sans paraître y prendre part, il fit signe au prince Poniatowski de s'approcher.

Celui-ci ayant monté quelques marches, s'agenouilla devant l'empereur et déposa dans ses mains l'épée de général français. L'empereur la reçut, le releva, lui remit une couronne d'or, et tous deux s'embrassèrent. Puis, ayant traversé une galerie, ils reparurent ensemble à un balcon du palais où les rejoignit l'empereur Alexandre, qui, jusque-là, s'était abstenu de paraître à l'investiture d'un royaume qu'il perdait.

Ainsi fut rétablie la Pologne.

CHAPITRE VII.

ANNÉE 1813.

Napoléon voulut rester à Saint-Pétersbourg pendant toute la saison d'hiver : il se plut à anéantir par sa présence l'ennemi impérial qu'il avait été dix années à abattre. Aujourd'hui qu'il régnait dans son empire, qu'il habitait dans son palais, il prolongeait à plaisir ce grand effet de ses victoires, afin aussi peut-être de mieux faire comprendre aux nations russes qu'au-dessus de leur czar il y avait encore une toute-puissance plus formidable, et Napoléon entre Alexandre et Dieu.

C'était d'ailleurs une admirable ville à habiter que Saint-Pétersbourg, cité toute neuve, toute dessinée pour être une capitale, sans que les restes d'un vieux passé eussent, comme dans les autres villes du monde, maîtrisé l'action de ceux qui voulaient les régénérer ou les

embellir. Là, un grand souverain avait, à peine un siècle auparavant, tracé des lignes, marqué des places, indiqué des édifices, et tout à coup, à sa volonté, des merveilleuses constructions étaient venues en foule et obéissantes se presser et s'aligner dans ce désert, et comme une armée de palais et de temples manœuvrer dans cet espace avec un ordre admirable. Une population immense était aussitôt arrivée, et la jeune capitale de la Russie avait déjà tous les caractères de l'éternité humaine.

Ce que la création avait fait d'un seul coup à Pétersbourg, ce que l'incendie avait fait à moitié à Londres, il fallait toute la lenteur des siècles pour l'effectuer à Paris; mais Napoléon était assez fort pour comprimer le temps dans ses mains, et il se promit la régénération prompte de sa ville chérie, au milieu de ses études de la ville conquise.

Cependant les troupes russes, disloquées, pour ainsi dire, étaient disséminées sur tous les points de l'empire moscovite, et surtout portées vers les extrémités orientales, tandis que la grande armée se réunissait sous les murs de Saint-Pétersbourg et occupait les côtes depuis Riga jusqu'à Cronstadt, et aussi les provinces et les villes voisines de la capitale. L'empereur ordonna également l'occupation de Stockholm par les divisions Junot et Reguier que les flottes russes transportèrent au delà de la mer, et, maître des capitales et des empires du Nord, entouré de ses forces, il assignait ainsi à ses armées les côtes de la Baltique pour leurs quartiers d'hiver, et du haut de l'Europe soumise, il se mit à gouverner la France.

A cette époque, trois généraux inconnus, Malet, Laborie et Guidal, tentèrent par un coup de main insensé, dont on n'a jamais bien connu la cause ni la portée, de renverser le gouvernement impérial. C'était dans les prisons que ces hommes avaient ourdi leur complot qui vint, pour ainsi dire, expirer sur le seuil de leur guichet.

Napoléon prit en pitié cette folle tentative, et par un acte de dédain, il ordonna la mise en liberté de ces trois hommes, « afin qu'ils pussent conspirer à l'air, » disait-il.

Et cependant des décrets arrivaient incessamment de Saint-Pétersbourg en France, réglant tout, administrant tout avec cette haute sagesse, si utile quand elle part d'un si haut pouvoir. Les royaumes devenus français, les départements de l'intérieur, les diverses administrations, recevaient des organisations qui amélioraient toujours l'état existant, sans désordonner trop rapidement le passé qui doit entrer pour une grande part dans ce que l'on régénère.

Paris surtout était l'objet constant de sa pensée; c'était là qu'il accumulait toutes les magnificences, tout le luxe, tout le grandiose de ses idées; c'était comme une poésie au milieu de ses travaux. Il se plaisait, si loin de sa capitale, à y créer des places nombreuses, à y faire rayonner de toutes parts des plantations au milieu des rues nouvelles, à y semer des fontaines publiques et les statues de bronze et de marbre des grands hommes de la patrie. Le décret du 5 décembre décida l'ouverture et la construction immédiate de la fameuse rue Impériale, projetée depuis Louis XIV, et qui fut terminée en 1816, magnifique voie française qui part du Louvre et marche en droite ligne jusqu'à la barrière du Trône, large partout de quatre-vingts pieds, plantée de quatre rangées d'arbres, et bordée, dans toute son étendue, de palais réguliers et superbes, avec des galeries sous deux lignes d'arcades et de colonnes.

Au milieu de ces travaux, de cette toute-puissance déployée avec tant d'éclat chez la nation vaincue, et d'une action diplomatique plus mystérieuse, mais non moins décisive, et qui soumettait de plus en plus l'Europe septentrionale à la politique de l'empire français, l'année

1813 s'ouvrit brillante de gloire pour Napoléon et montrant ainsi la situation de l'Europe à son égard.

PAYS SOUS LA DOMINATION DIRECTE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON :

La France,
La Hollande,
Le Hanovre,
Le Holstein,
L'Oldembourg,
L'Italie,
L'Illyrie.

SOUS SA DOMINATION DE FAMILLE :

L'Espagne,
Naples,
Le Portugal,
La Westphalie.

SOUS SA DOMINATION INDIRECTE :

La confédération du Rhin, Bavière, Wurtemberg, Saxe, Bade, etc.,
La Suisse,
La Pologne, feudataire,
La Suède, tributaire,
La Russie, *id.*
L'Autriche,
La Prusse,
Le Danemark, } alliés et fournissant des contingents de troupes et d'argent.

RESTANT EN DEHORS DE CETTE INFLUENCE :

La Sardaigne,
La Turquie,
L'Angleterre.

C'est-à-dire qu'il n'y avait plus que deux nations en Europe, le premier et le dernier nom de cette liste, la France et l'Angleterre.

CHAPITRE VIII.

HAMBOURG.

L'empereur quitta Saint-Pétersbourg et la Russie au commencement du mois d'avril 1813. Il avait eu la pensée de laisser dans cette capitale une armée d'occupation; mais, cédant aux prières d'Alexandre, et satisfait d'ailleurs par d'autres garanties importantes, il fit évacuer cette ville par ses troupes, laissa des forces considérables à Cronstadt, et s'embarqua dans ce port pour Stockholm.

Le czar avait accompagné Napoléon jusqu'à Cronstadt; Charles XIV, roi de Suède, vint aussi à sa rencontre avec les clefs de sa ville, car il semblait qu'il n'eût déjà plus que des rois pour gardes. Il entra en vainqueur et comme en maître dans cette capitale, et le drapeau tricolore flotta seul sur tous les édifices, afin qu'on sût bien que Stockholm était remplie par Napoléon.

Il accomplissait ainsi sa destinée de fouler du pied toutes les capitales du monde.

Son séjour à Stockholm fut court; cette ville agréable, mais médiocre en population et en puissance, l'ennuya vite. La Suède est une nation qui n'a pas de force par elle-même, et qui peut seulement placer un poids dans la balance des coalitions européennes. Cette politique de

satellite avait si peu d'importance, surtout à cette époque, aux yeux de l'empereur, qu'il ne crut pas devoir s'occuper de la mesurer ou de l'affaiblir, et, dégagé bientôt de ces rapports inutiles avec Charles XIV, il s'embarqua pour Dantzig.

Il s'arrêta peu de temps dans cette ville, et se rendit presque aussitôt à Hambourg, où il avait convoqué, pour le 11 mai, un congrès des rois du continent.

Déjà tous les rois étaient arrivés, attendant le maître, ayant amené avec eux les magnificences de leurs cours, et les confondant toutes pour en faire une cour et une magnificence dignes de Napoléon.

Il arriva bientôt lui-même avec les rois de Naples et de Westphalie, et sa réception dans le grand salon du palais du Sénat eut cela d'incroyable qu'il n'y avait que des souverains pour l'attendre et l'accueillir.

C'étaient les empereurs d'Autriche et de Russie, les rois de Prusse, de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, de Suède et de Pologne.

Dans une première pièce se tenaient les princes souverains de la confédération du Rhin, les ambassadeurs de Turquie et de Suisse et les premiers ministres des puissances.

Napoléon traversa lentement ce premier salon; et le grand chambellan, ouvrant la porte de celui où étaient les souverains, dit d'une voix retentissante : « L'empereur ! »

A ce nom, les deux empereurs et les rois se levèrent, et par un hommage simultané semblèrent reconnaître sa toute-puissance.

Napoléon s'étant assis au milieu d'eux, entra aussitôt en matière, expliqua le but du congrès, et fixa les bases et les heures des conférences. Il termina en les conviant aux fêtes splendides que le grand maréchal du palais avait préparées par ses ordres.

De ce salon l'empereur passa dans une longue galerie,

qu'il traversa, et, conduit par l'empereur d'Autriche, il entra dans une salle admirable, où le spectacle le plus éblouissant vint ravir ses regards.

Sur un trône était l'impératrice Marie-Louise avec son fils le roi de Rome, et autour d'elle et comme elle chargées de diamants et de parures étincelantes, l'impératrice d'Autriche, six reines, et les sœurs de l'empereur. Parmi toutes resplendissaient surtout la princesse Borghèse et la belle reine de Prusse un peu confuse et dont un vif incarnat colorait les joues.

Mais Napoléon ne vit rien que sa femme et son fils, il les pressa dans ses embrassements : cette surprise valait pour son cœur un triomphe, et il exprima avec attendrissement sa reconnaissance pour une entrevue inespérée et préparée avec un si gracieux mystère. Il demeura assez longtemps au milieu de cette cour de reines, et le soir même commença le tourbillon des plaisirs.

Chaque matinée était réservée aux conférences politiques des souverains. Les ministres y étaient quelquefois appelés.

Le soir, c'étaient des fêtes continuelles, des festins somptueux, des feux d'artifice sur l'Elbe et dans les jardins, enfin des bals et des spectacles d'une magnificence merveilleuse.

Les comédiens français et italiens avaient été appelés à Hambourg pour enchanter ce parterre de rois.

Pendant une représentation de *Cinna* Napoléon reçut une lettre qu'il ouvrit et lut. On remarqua sur sa figure un éclair de joie, comprimé aussitôt par un sombre froncement de sourcil : il venait d'apprendre la mort de M. Pozzo di Borgo.

Il y avait entre Napoléon et M. Pozzo di Borgo une haine implacable, une haine corse, née avec eux, et ne devant pas même s'éteindre à la mort. Depuis dix ans M. Pozzo di Borgo parcourait l'Europe, fuyant devant les

traités et les conquêtes, et se réfugiant toujours là où il y avait un ennemi de Napoléon, pour conjurer sa haine, et lui inspirer la guerre ; *vendetta* sublime, où l'embûche et le poignard étaient les champs de bataille et les armées.

M. Pozzo di Borgo avait quitté Saint-Pétersbourg quelques jours avant l'entrée de l'empereur ; il se rendait en Angleterre, lorsque le navire qui le portait fit naufrage en vue de l'Écosse, sans pouvoir être secouru.

Cette mort était une victoire pour Napoléon qui ne put d'abord dissimuler sa joie. La sombre émotion qui la réprima était-elle le regret d'une joie involontaire, ou d'une vengeance incomplète?

Les fêtes splendides continuaient cependant ; celles de Dresde, qui à pareil mois de l'année précédente avaient jeté un éclat si vif, ne pouvaient leur être comparées. Alors l'empereur de Russie et le roi de Suède y manquaient, ennemis qu'on allait vaincre, aujourd'hui augmentant la foule, vaincus et tributaires.

Napoléon apparaissait partout au premier rang, et l'on s'accoutumait déjà à le nommer le roi des rois.

Pour lui cette pompe et ce faste n'occupaient que médiocrement sa pensée, il avait d'autres soins, et sous cette splendeur il agitait les destinées de l'Angleterre.

CHAPITRE IX.

AFFAIRES D'ESPAGNE.

Chaque peuple a son génie, et c'est ce génie qu'il faut dompter plus encore que sa puissance, pour assurer la domination au vainqueur.

En Russie, Napoléon avait tâché de comprimer la pensée d'agrandissement ; il avait repris la Pologne à cet empire, il l'avait refoulé de l'Allemagne, et dans le Nord même il lui avait retiré d'importantes provinces. Il n'avait pu faire davantage alors, car l'Orient était demeuré en dehors de sa politique ; mais il pressentait peut-être que tout n'était pas encore achevé de ce côté.

Chez l'Angleterre, cette autre grande ennemie, c'est le monopole du commerce du monde, qui est sa politique et son génie ; et en attendant plus, l'empereur développait et assurait plus vigoureusement que jamais l'exécution du décret de Berlin sur le système continental.

Mais Napoléon n'ignorait pas qu'il laissait encore dans le midi de l'Europe deux antagonismes formidables que ses victoires n'avaient pu affaiblir, et dont sa politique n'avait pu même arrêter le développement.

C'était, en Espagne, le fanatisme de la religion et de l'ancienne royauté où commençaient à s'allier quelques principes de liberté.

C'était, en Italie, et même en France, la papauté captive et fulminante, tenant les peuples en suspens, leur refusant leurs prêtres et leurs évêques, et inspirant à la fois la terreur par ses excommunications, la pitié par ses misères.

Ainsi, après l'asservissement du nord de l'Europe, trois forces restaient encore à vaincre, l'Angleterre, le pape et l'Espagne.

L'Espagne, bouleversée depuis cinq ans par la guerre civile, incendiée, sanglante, était orgueilleuse cependant de sa longue rébellion. Elle soulevait les cœurs de ses enfants au triple cri de sa religion, de ses rois captifs et de la liberté, et si forte d'elle-même, elle se sentait puissamment soutenue par les armées anglaises sous le commandement du duc de Wellington.

La position de la Péninsule était bien grave alors, la

royauté de Joseph bien chancelante, et tandis que les succès de Napoléon en Russie lui assuraient dans le Nord tant de prépondérance, l'Espagne restait en dehors de cette influence et de cette atmosphère de la victoire ; et les armées françaises qui y luttaient laborieusement avaient été partout repoussées après des désastres considérables, et malgré des victoires signalées, mais stériles.

Au commencement de l'année 1813, le Portugal avait pour la troisième fois été évacué par les troupes françaises. Le duc d'Abrantès, obligé de céder devant les forces supérieures de lord Wellington, s'était retiré dans l'Estramadure, où il parvint à opérer sa jonction avec le corps d'armée du duc de Raguse; mais, dans cette province encore, le sort favorisa les armées combinées de l'Espagne et de l'Angleterre ; les Français furent repoussés jusqu'à Ciudad-Réal, où une bataille importante fut donnée et gagnée par le général anglais, qui, ayant dissipé ces deux corps de l'armée française, marcha sur Madrid et s'en empara ; justement fier d'avoir pour la première fois depuis vingt ans changé la fortune, et de se trouver, à la suite de ces succès inespérés, maître du Portugal et de la moitié de l'Espagne.

La sublime exaltation des Espagnols, qu'on ne peut appeler le fanatisme quand il s'agit d'un sentiment qui fait mourir pour la patrie, aidait admirablement ces résultats. Dans le royaume de Léon, le comte de la Romana, à la tête de vingt mille hommes, avait, sous les murs de Valladolid, défait le corps du maréchal Jourdan, malgré les efforts héroïques du vieux guerrier, et rejeté les Français de cette partie du territoire.

Mais là s'arrêtaient les succès de l'ennemi. Tout l'orient de la Péninsule, des Pyrénées à Gibraltar, demeurait soumis au roi Joseph. Le maréchal Suchet, dont la gloire, dans cette guerre, restera impérissable, avait, par une suite de batailles et de siéges comme ceux de Tarragone et

la prise mémorable de Valence, affranchi l'Andalousie et le royaume de Valence, tandis que le maréchal Soult, incessamment victorieux, ne cessait pas d'occuper la Catalogne, l'Aragon et une partie des Castilles.

Cet état de choses s'expliquait aisément. Lors de sa gigantesque expédition de Russie, Napoléon avait retiré de l'Espagne, pour les réunir à son armée, des forces considérables, et, depuis leur éloignement, les succès avaient été partagés, et les armées anglo-espagnoles avaient même repris un avantage incontestable.

Après avoir quitté Madrid, Joseph s'était retiré à Valence. C'est là qu'il apprit la funeste nouvelle de la bataille des Arapiles, gagnée par Wellington sur le duc de Raguse, et qui donna au vainqueur le royaume de Léon et la Navarre.

Tel était l'état des affaires en Espagne au commencement de l'année 1813, lorsqu'un événement extraordinaire vint encore les compliquer.

CHAPITRE X.

FUITE DE FERDINAND VII.

A cette époque la France était devenue la prison de plusieurs souverains. Pie VII était captif à Fontainebleau, Charles IV à Compiègne, l'ex-reine d'Etrurie à Nice, et Ferdinand VII avec ses enfants, à Valençay, château magnifique appartenant à M. le prince de Talleyrand.

La haute police de l'empire tenait surtout des regards attentifs sur cette dernière résidence. On avait d'abord cru Ferdinand disposé à fuir, et à rejoindre l'armée anglaise et son peuple; mais ces soupçons s'étaient calmés. Pendant un séjour de quatre années à Valençay, le roi Ferdinand, occupé de soins frivoles, éloignant toute idée politique, n'ayant fait aucune tentative, aucune manifestation, avait fini par rassurer l'inquiétude de ses surveillants. Il avait même résisté avec une énergie passive, dont il était difficile de mesurer la portée, à des propositions d'une évasion habilement préparée.

En 1810, le baron Kolly, Piémontais et agent de l'Angleterre, était parvenu jusqu'à Ferdinand, sous le déguisement d'un marchand de diamants; il l'avait vivement pressé de fuir : tout était disposé pour gagner rapidement les côtes de la Gascogne, où une frégate anglaise l'attendait pour le transporter à Gibraltar.

Mais Ferdinand, soit qu'il soupçonnât un piége, soit qu'il préférât alors aux chances agitées de la fuite le repos de sa prison, rejeta toute participation à ce complot ; il fit plus, il dénonça à l'empereur les démarches du baron Kolly, qui fut arrêté et fusillé à Orléans.

Depuis cet événement, la captivité de ce prince avait été fort adoucie; sa correspondance assez fréquente avec Napoléon repoussait toute idée de fuite ; il y reproduisait sans cesse deux prières : une alliance avec une des nièces de l'empereur, la fille aînée de Lucien, et le changement de sa résidence, car le séjour de Valençay lui était devenu insupportable.

Tout à coup, dans les premiers jours de février 1813, la nouvelle se répandit en France que Ferdinand VII avait disparu du château de Valençay. Les recherches de la police impériale furent impuissantes à découvrir les traces de sa fuite. Des indications habilement ménagées

par les complices de cette intrigue laissaient croire que le prince s'était dirigé sur la route de Lyon ou sur celle de Bayonne. La police porta sur ces deux directions tous ses efforts, que l'habileté et le mystère du chanoine Escoiquiz, chef de ce complot, rendirent infructueux.

Pendant ce temps, le fugitif, méconnaissable sous des vêtements de femme du peuple, remontait vers Tours, et s'éloignant des routes et des villes, gagnait la côte de l'Océan, vis-à-vis l'île de Noirmoutier, où un brick anglais l'attendait et le transportait en Espagne.

Il débarqua à Santander, avec son libérateur Escoiquiz. Il se dirigea aussitôt vers Burgos, où il fut reçu par les généraux Wellington, Moore, Mina et Castanos, par les ducs de San Carlos et de l'Infantado, et par les grands et les autorités restés fidèles à son parti. Il passa dans cette ville les armées en revue, distribua des titres et des grades, et, se mettant à la tête des forces anglaises et espagnoles, il fit, le 7 mai 1813, son entrée à Madrid, aux cris enthousiastes du peuple et du clergé.

Cependant depuis quelques mois plusieurs corps de la grande armée du Nord avaient repris la route de France et étaient rentrés dans le centre de l'empire ; et Napoléon, après avoir fixé dans la guerre de Russie les destinées qu'il y avait agitées, quitta Hambourg, revint à Paris, où il décida immédiatement une nouvelle expédition en Espagne, avec des forces considérables dont il devait prendre le commandement.

Aussitôt la France fut agitée des préparatifs de guerre; les passages des troupes et du matériel qui se portaient vers le Midi, se succédèrent sans relâche ; les corps d'armée du prince de la Moskowa et du roi de Naples se rapprochèrent des Pyrénées, tandis que les troupes de la confédération du Rhin, entrant par Bâle, allaient dans les plaines de Toulouse se réunir à celles du royaume d'Italie. Ces forces formidables n'attendaient

plus que leur impérial commandant pour franchir les Pyrénées.

Napoléon était de retour à Paris depuis le 5 juin, mais il y était entré sans éclat, et il y demeura peu de temps. Lorsque le Sénat et les grands corps d'État vinrent le féliciter sur ses derniers triomphes, il répondit comme César, que rien n'était fait, lorsqu'il restait quelque chose à faire.

Pendant ce court séjour, il resta constamment enfermé aux Tuileries, travaillant sans cesse et avec une activité infatigable. – Le major général de l'armée, prince de Wagram, plusieurs maréchaux, les ministres de la guerre, de l'administration de la guerre et des finances, ne quittaient pas le château où ils avaient établi leur résidence temporaire. Les autres ministres travaillaient aussi fréquemment avec lui. Livré à de pareils soins, il se refusa à toute audience, réception, fêtes et cérémonies. Mais on apprit avec surprise que cette loi recevait une exception marquée pour un célèbre sculpteur. Canova était souvent reçu par l'empereur, qui déjà l'avait mandé à Hambourg. On n'ignorait pas l'affection que lui portait le saint-père ; ses voyages à Fontainebleau et à Paris devinrent si fréquents, et ses conférences avec les deux souverains si continuelles, que l'attention publique en fut vivement émue, et on ne doutait pas que, par son intermédiaire, il ne se préparât quelques résultats importants. Cette opinion se fortifia encore lorsqu'on sut que pendant les quinze journées du séjour de l'empereur à Paris, le roi de Naples, les cardinaux Fesch et Maury, et le ministre des cultes, M. de Préameneu, avaient fait successivement plusieurs voyages au château de Fontainebleau.

CHAPITRE XI.

LE PAPE PIE VII.

Napoléon quitta Paris le 22 juin 1813, emmenant avec lui les rois de Westphalie et de Naples, et le vice-roi d'Italie. Dans les voitures de suite étaient les deux ministres de la guerre, le duc de Bassano, le prince de Wagram, et le cardinal Fesch. La présence du cardinal était une si grande singularité, qu'elle devint l'objet de toutes les conversations à Paris.

Le cortége impérial ne suivit point la route d'Espagne, par Étampes et Orléans; mais il prit la route de Fontainebleau, où l'empereur arriva vers trois heures de l'après-midi.

Déjà dans la matinée étaient arrivés le ministre des cultes et le cardinal Maury, qui, aussitôt admis à l'audience du pape, avaient eu avec lui une longue conférence, et l'avaient prévenu de l'arrivée de Napoléon.

Aussi, lorsqu'un courrier vint annoncer l'entrée prochaine des voitures du cortége dans la cour du palais, Pie VII descendit de ses appartements, suivi de ses cardinaux, confondus et tremblants dans l'attente de la scène qui allait se passer entre le pontife excommunicateur et le souverain excommunié.

Le pape venait de poser le pied sur le perron, lorsque la voiture impériale s'étant arrêtée, Napoléon en descendit, et, suivi des deux rois, du cardinal et du prince Eugène, monta les marches, et, arrivé devant le saint-

père, il se découvrit, et lui adressa le discours suivant d'une voix lente et solennelle :

« Très-saint père,

« Les circonstances fatales qui ont causé votre douleur « ont cessé. Je les ai déplorées autant que Votre Sainteté « a pu le faire. La France et l'Europe savent quel a tou- « jours été mon respect pour la religion catholique et « son vertueux pontife. Mon premier acte, en recevant « de Dieu la puissance, a été de relever ses autels. Et « dans les difficultés temporelles qui se sont élevées « entre le saint-siége et mon empire, jamais ma vénéra- « tion pour Votre Sainteté n'a été affaiblie.

« Les temps ont marché, et j'ai connu que les intérêts « de la religion catholique ne pouvaient être déplacés de « la capitale du monde chrétien. Rome est à vous, saint- « père, et cette ville vous sera rendue. Le patrimoine de « saint Pierre, que Charlemagne, mon prédécesseur, a « concédé au saint-siége, doit lui être attribué de nou- « veau, avec une organisation nouvelle qu'ont nécessitée « les temps et les besoins de mon empire.

« Je supplie donc Votre Sainteté de mettre en oubli le « passé, et des actes où ma volonté a été mal comprise, « et de retourner, s'il lui plaît, dans la capitale de l'Italie, « qui réclame tant de courage et de vertus !

— « Mon fils, répondit le vénérable pontife, les yeux « baignés de larmes, mon fils ! cette éclatante démarche « remplit mon cœur de joie et de gratitude. Que le Dieu « des armées bénisse à jamais vos armes et votre puis- « sance, qu'il oublie les invocations que dans mes dou- « leurs j'ai dû lui faire.

« Dieu tout-puissant, ajouta Pie VII, en levant ses « mains au ciel, que ma prière monte jusqu'à votre « trône, et que la destinée de ce grand prince soit rem-

« plie de la gloire et du bonheur dont vous êtes la source « divine et intarissable ! »

Au moment où Pie VII abaissait ses mains tremblantes d'émotion et de prière, Napoléon les saisit, et s'inclinant, il se disposait à baiser l'anneau du pêcheur, lorsque le pape, dans un élan de joie, ouvrit les bras, et scella, dans un embrassement, la réconciliation extraordinaire de ces deux grandes puissances.

Tous deux entrèrent dans le palais, au milieu du tumulte de la joie qui avait saisi tous les témoins de cette scène.

Arrivés dans le grand salon, le pape et les rois venaient de s'asseoir avec l'empereur, lorsque Napoléon se leva tout à coup, et d'un signe impérial commanda le silence. Le saint-père surpris et les rois se levèrent aussi, et quelques secondes d'une attente difficile à rendre furent suivies de cette nouvelle allocution de l'empereur :

« Très-saint père,

« L'espoir de cet accueil si digne de vous et de moi, « et si désiré de nos peuples, ne m'a pas seul conduit « auprès de Votre Sainteté ; je viens encore lui apporter « le plus grand hommage que puisse en ce moment at- « tendre l'Église dont vous êtes le chef. »

Personne dans cette illustre assemblée, pas même le pape et les rois, ne s'attendait à ces paroles, et n'en connaissait le mystère, aussi y eut-il un mouvement de stupeur :

« Dieu, qui m'a protégé dans mes victoires, continua « Napoléon, m'a inspiré les résultats qui devaient les « suivre. La Russie, très-saint père, dans une partie de « nos traités que j'ai tenue secrète jusqu'à ce jour, a re- « noncé à toujours à son protectorat de la religion « grecque. Le czar a cessé d'en être le chef spirituel, à

« ma demande il a consenti à ramener vers Votre Sain-
« teté ces fils égarés, afin qu'ils ne reconnaissent plus que
« le seul père et le seul pontife de la chrétienté.

— « O César ! s'écria Pie VII, dans son exaltation et
« avec une vivacité tout italienne, tu rends à Dieu ce
« que Dieu avait donné à César !...

— « En ce moment même, ajouta Napoléon, des procla-
« mations que le czar m'a communiquées se lisent dans
« toutes les églises de l'empire russe, elles ont été adres-
« sées également aux églises grecques de la Turquie et
« de l'Asie Mineure. Dans toutes on y adjure les chrétiens
« de rallier tous les fils du Christ sous votre seul et saint
« pontificat, et il reste à votre sagesse, très-saint père,
« de diriger et de décider ce grand mouvement du chris-
« tianisme en Orient.

—« Jamais depuis Charlemagne, s'écria Pie VII, le Sei-
« gneur n'a reçu des hommes un plus magnifique hom-
« mage. Jamais plus sainte victoire n'a été gagnée en son
« nom ! Venez, sire, venez, ô vous son épée et sa droite,
« que Votre Majesté m'accompagne dans le sanctuaire
« où nous allons le bénir et le glorifier ! »

Alors, d'un élan rapide que sa vieillesse lui eût refusé, mais que l'enthousiasme de sa joie lui faisait retrouver, le vénérable pontife se dirigea rapidement vers la chapelle, et les mains levées au ciel, au milieu de ces souverains, de ces cardinaux, de ces grands de la terre, il chanta le *Te Deum* d'actions de grâces d'une voix suffoquée par des larmes de joie et de gloire.

L'empereur passa cette journée et la suivante à Fontainebleau. Pendant ce temps, il eut de continuelles conférences avec le pape, quelquefois seul à seul, et le plus souvent avec les rois, les ministres, et les cardinaux Fesch, Gonsalvi, Maury et Pacca. C'est dans ces confé-

rences que furent posées les bases du concordat et des décrets dont nous allons parler.

Canova, qui avait été un habile intermédiaire entre l'empereur et le pape, et qui avait su s'attirer l'estime et l'affection de tous deux par la dignité et l'aménité de son caractère, prit part à ces conférences, et fut le soir même du premier jour nommé grand officier de la Légion-d'Honneur, et créé comte de l'empire.

CHAPITRE XII.

CONCORDAT ET DÉCRET DE FONTAINEBLEAU.

C'était avec la plus amère douleur que l'empereur Alexandre avait obéi au vainqueur, dans cet abandon du protectorat de l'Eglise grecque. De toutes les conditions de la victoire, c'était la plus humiliante et la plus fatale; c'était celle au moins qui avait été le plus disputée : et le czar, forcé de se soumettre, avait obtenu qu'elle demeurât secrète pendant quelques mois, afin d'y préparer les esprits jusqu'à sa promulgation dans son empire. Alexandre avait offert plusieurs provinces plutôt que de résigner ce droit : car il y allait des destinées futures de la Russie, et c'était détruire d'un seul coup la politique de quatre siècles.

Napoléon le savait aussi bien qu'Alexandre. En effet, lorsque l'empire grec tombait sous les coups de Mahomet II, il existait dans le Nord une puissance presque

inaperçue jusque-là, mais qui déjà convoitait l'empire, et rêvait peut-être la domination de l'univers. C'était la Russie. Elle releva la couronne d'Orient qui venait d'être brisée, et elle en ceignit sa tête. La religion grecque était vaincue et esclave, elle la recueillit, et s'en fit une alliée et un soutien. Dès lors cette pensée de l'empire d'Orient, appuyée sur la domination de l'Église grecque, se poursuit incessamment. Le grand Iwan fonde le nouvel empire au moment où l'ancien tombe. Un siècle plus tard, un autre Iwan prend le titre de *Czar* ou de *César*, réservé jusque-là par les Russes aux empereurs du Bas-Empire. Quelques années s'écoulent, et le czar Féodor, affranchissant l'Église de Russie du patriarcat de Constantinople, crée, dans son empire, un patriarcat national. Un siècle encore, et Pierre le Grand, allant plus loin, se déclare le chef de l'Église grecque : et depuis, armés de ces deux liens, de la religion et de la puissance, les mêlant, les tressant, pour ainsi dire, les Russes marchaient d'un pas constant à l'empire d'Orient, et à cette Bysance que chaque czar et chaque impératrice promettait à son successeur.

Mais Napoléon, déjà empereur d'Occident, en attendant l'empire du monde, avait bien vu ce nœud de la politique ; son épée l'avait violemment tranché, et cet holocauste du schisme grec était aussi bien fait à sa puissance qu'à la souveraineté de l'Église romaine.

Le lendemain de cette grande entrevue, le 23 juin 1813, à trois heures de l'après-midi, furent signées par l'empereur et le pape les bases du concordat nouveau qui rappelait les dispositions du concordat du 15 juillet 1801. Les décisions du concile de Paris (août 1811) furent annulées, notamment en ce qu'elles donnaient aux métropolitains le droit de procéder à l'institution des évêques, lorsqu'une année s'était écoulée depuis leur nomination, et sans que le pape leur eût accordé cette institution dans l'inter-

valle. Six archevêchés et trente-trois évêchés nouveaux étaient créés dans l'ancienne France. Les circonscriptions des diocèses étaient fixées dans les États que la conquête avait agrégés à l'empire. Les dotations ecclésiastiques étaient augmentées, les libertés de l'Église gallicane maintenues et implicitement reconnues. Les conditions des mariages mixtes entre les catholiques et les protestants étaient fixées. Enfin la dignité du saint-siége, par l'habile rédaction de ces préliminaires, semblait relevée sans qu'en effet le pouvoir de l'empereur en eût été amoindri.

Ce concordat devint définitif le 8 septembre 1813, et c'est sous cette date qu'il fut promulgué comme une loi de l'empire.

Un article additionnel, qui ne fut jamais rendu public, était ainsi conçu :

« L'organisation et l'administration des États de l'Église (*départements du Tibre et de Trasimène*) sont fixées d'un commun accord, conformément aux dispositions du décret du 23 juin 1813.

L'empereur rendit en effet ce même jour un décret daté de Fontainebleau, où, sans renoncer à l'administration civile et militaire des États de l'Église qui devaient conserver leur organisation nouvelle, il semblait restituer au pape et à ses successeurs une partie de la souveraineté de ces États. Ainsi le pape conservait en toute propriété tout le domaine pontifical, c'est-à-dire les châteaux, les palais, les terres, les forêts, les collections d'art, et toutes les richesses mobilières qui appartenaient au saint-siége. Il recouvrait la nomination directe et exclusive aux évêchés et à toutes les charges et fonctions ecclésiastiques dans ses États. La police de la ville de Rome et ses revenus appartenaient au saint-père, ainsi que le quart des revenus des anciens États romains, avec la seule charge de pourvoir aux dotations des cardinaux,

des évêques, et de tous les fonctionnaires et établissements ecclésiastiques.

Le droit souverain de faire grâce dans la même circonscription appartenait également au pape et à l'empereur, qui pouvaient l'exercer indépendamment l'un de l'autre.

Ainsi le pouvoir religieux tout entier, et une partie des droits de la souveraineté, étaient rendus au pape, les richesses du saint-siége et ses possessions lui étaient restituées, des revenus plus considérables qu'ils n'étaient avant ce nouvel état de choses lui étaient attribués, et toutes les dépenses de ses États étaient laissées à la charge du trésor public de l'empire.

Un pareil concordat et le décret qui l'accompagnait étaient inespérés dans les circonstances où était placé alors le chef de l'Église. Il crut avoir bien mérité de Dieu et de sa conscience en acceptant des conditions qui relevaient la grandeur de la tiare. Il n'attendit pas la promulgation du concordat pour donner aux évêques nommés l'institution qu'il leur avait refusée jusque-là, et pour changer en un bref de louange et d'action de grâces la sentence d'excommunication lancée contre le grand empereur qui venait aujourd'hui réparer les outrages, et apporter à l'Église le solennel présent de la réunion de la communion grecque.

Tout ce qui eut lieu dans ces courtes conférences de Fontainebleau ne fut pas entièrement connu alors. L'arrivée inopinée du roi Charles IV d'Espagne, qui vint de Compiègne dans la matinée du 23 juin, et prit part à une conférence, donna fortement à penser aux deux cours qui peuplaient alors le vieux château de François I^er^.

Le soir même de ce jour, Napoléon prit congé du saint père, et gagnant la route d'Orléans, il se dirigea vers l'Espagne.

CHAPITRE XIII.

CAMPAGNE D'ESPAGNE.

La campagne s'était ouverte avant l'arrivée de l'empereur. Déjà les corps d'armée du prince de la Moskowa et du roi de Naples avaient franchi les Pyrénées et étaient descendus dans la Navarre, tandis que les troupes allemandes et italiennes se dirigeaient vers Saragosse, où la réunion générale des divers corps de l'armée devait s'effectuer par la jonction des troupes des maréchaux Soult et Suchet.

L'ensemble de ces forces était formidable, et ne montait pas à moins de deux cent trente mille hommes.

L'ennemi avait essayé de s'opposer à ce mouvement de réunion. Castanos, en Castille, avait voulu arrêter la marche du duc d'Albuféra; mais battu à Moya, presque écrasé à Cuença, son armée put à peine sauver ses débris, passer le fleuve et regagner Madrid.

Presque en même temps le duc de Dalmatie détruisait, à Lérida, le corps du marquis de La Romana, défaite glorieuse où La Romana, ce noble fugitif de la Baltique, mourut, comme il avait vécu, en héros.

Affaibli par ces deux défaites, l'armée anglo-espagnole, sous le commandement de lord Wellington, n'en demeurait pas moins égale en nombre à l'armée française; elle était campée au sud de Ségovie, adossée aux montagnes, et maîtresse des passages qui conduisent à Madrid : n'ayant rien à craindre de ce côté, elle se renforçait chaque

jour des troupes éparses que le général anglais, dans la prévision d'une bataille générale et décisive, rappelait du Portugal, de l'Estramadure et des Castilles.

Dans cette partie de l'Espagne il n'y eut, pendant quelque temps, aucun engagement sérieux. Wellington, avec sa prudence consommée, agglomérait ses forces, maintenait ses positions, couvrait Madrid, et avec une armée puissante et reposée, au milieu de populations aguerries et enthousiastes, attendait la fortune.

Pendant ce temps s'effectuaient les opérations des troupes françaises. Leur réunion générale avait lieu près d'Aranda. C'était là qu'était fixé ce rendez-vous immense, et que la grande armée, réunie au delà du Duero, attendait l'arrivée de l'empereur.

Napoléon arriva comme la foudre : il était le 27 juin à Bayonne, le 29 à Pampelune, le 1er juillet il était au milieu de son armée.

Le roi Joseph rendit aussitôt le commandement à Napoléon, et l'entrevue des deux frères, après des fortunes si diverses, eut lieu à la vue des troupes qui firent éclater leurs transports de joie et d'enthousiasme.

La journée du 2 juillet se passa dans les délibérations d'un long conseil de guerre, où furent successivement appelés tous les généraux et tous les chefs des divers services ; les résolutions arrêtées étaient sur-le-champ mises à exécution.

Le lendemain Napoléon passa en revue l'armée entière, et il lui adressa la proclamation suivante :

« Soldats,

« Vous allez enfin vous trouver en face de vos véri-
« tables ennemis. Depuis quatre ans le léopard anglais
« parcourt cette contrée malheureuse, la déchire et la
« dévore. Une guerre d'assassinats et de trahisons a jus-
« qu'ici arrêté vos efforts. J'ai su vos misères, et je suis

« venu à vous pour les terminer. Vos frères, les vain-
« queurs de Novogorod et de Moscou, m'accompagnent,
« ils viennent réunir leur héroïsme au vôtre. Soldats de
« l'armée d'Espagne, encore quelques jours, et la rébel-
« lion sera confondue, l'Angleterre vaincue, la Péninsule
« pacifiée, et le roi légitime de l'Espagne sera rentré à
« votre tête dans sa capitale.

« Demain la grande armée passera le fleuve.

« Fait à notre quartier général d'Aranda, le 3 juillet
« 1813.

« NAPOLÉON. »

Le 5 juillet, le corps d'armée du prince de la Moskowa se porta sur la route de Valladolid à Ségovie, pour empêcher la jonction du général Raleigh, qui ramenait vingt-deux mille Anglais et Espagnols des Asturies et de la Galice au quartier général de lord Wellington; un engagement eut lieu, bataille véritable, où l'ennemi perdit cinq mille hommes et son artillerie, et fut forcé de se retirer en désordre vers Valladolid.

Le 11, l'armée française, commandée par l'empereur, s'étendait et se développait dans la plaine en vue des clochers de Ségovie.

Cependant l'armée anglaise était demeurée immobile dans les positions où elle semblait attendre, depuis plus de trois semaines, l'approche des Français. L'arrivée de Napoléon n'ayant déterminé chez elle aucun mouvement ni aucune retraite, il devint manifeste que lord Wellington était disposé à accepter la bataille si elle lui était offerte.

Les journées du 11 et du 12 se passèrent dans cette torpeur apparente; des deux côtés aucune attaque partielle, aucune hostilité n'eurent lieu, comme si les deux généralissimes eussent craint de déranger, par le moindre

ébranlement, les conditions d'une bataille nécessairement décisive.

L'armée anglo-espagnole, commandée par lord Wellington et par les généraux Castanos, Blacke, Moore et Palafox sous ses ordres, comptait un effectif de cent quatre-vingt-cinq mille hommes.

L'armée de Napoléon, forte de plus de cent quatre-vingt mille hommes, était divisée en six corps, sous les commandements du roi de Naples, du vice-roi d'Italie, des princes d'Essling et de la Moskowa, et des ducs de Dalmatie et d'Albuféra.

L'artillerie était égale des deux parts, mais la cavalerie de l'ennemi était supérieure.

Le 13 juillet, vers six heures du matin, la grande armée française s'ébranla. Aussitôt le même mouvement s'opéra dans l'armée de Wellington; ces deux corps formidables se portèrent l'un sur l'autre, pareils à deux monstres gigantesques; le premier choc fut terrible, et la bataille la plus acharnée et la plus meurtrière s'engagea aussitôt.

L'action se continua pendant huit heures, avec des chances diverses, et cependant assez égales. L'enthousiasme et la bravoure firent des miracles des deux parts, mais vers deux heures un mouvement ordonné par Napoléon décida la victoire.

C'était le corps du vice-roi d'Italie, qui, passant deux fois la rivière, et tournant l'aile gauche de l'armée ennemie, commandée en personne par Wellington, se porta rapidement sur elle, la tenant enveloppée et dans l'impuissance d'agir en arrière, tandis que la garde impériale, tenue en réserve jusqu'à cette heure, s'élançait fraîche et terrible, rompait les lignes du général anglais, le plaçait entre deux feux, l'écrasait sans espoir de fuite, et le forçait, après un combat désastreux, de mettre bas les armes et de se rendre.

A la même heure, l'aile droite, commandée par le général Moore, était culbutée et dissipée par le roi de Naples; et le général Moore, atteint d'une balle, expirait au moment même sur le champ de bataille.

Dès lors la déroute devint générale; l'armée française, victorieuse sur tous les points, n'eut plus devant elle que des cadavres, et des ennemis qui demandaient grâce et se rendaient prisonniers. Le carnage avait surtout été horrible vers le centre, où se trouvaient les troupes espagnoles qui, décidées à vaincre ou à mourir, s'opiniâtraient dans une résistance insensée. Elles tombaient par masses sous les coups de l'artillerie française. Il en périt ainsi dix-neuf mille; leurs généraux Castanos et Palafox furent tués, et Mina, fait prisonnier, fut conduit au quartier général.

Le corps d'armée du général Wellington avait mis bas les armes et capitulé, comme on vient de le voir. Il se montait à trente-trois mille hommes, et le général lui-même, fait prisonnier à la tête de ses troupes qu'il n'avait pas voulu abandonner, fut amené devant l'empereur.

Napoléon eut avec Wellington une conversation courte et sèche. Il reçut son épée avec froideur, et sans la lui rendre. Le général anglais, abattu, mais toujours digne, termina par quelques paroles vagues cette douloureuse entrevue, et fut emmené par un détachement de Bavarois.

Les résultats de la victoire furent immenses: c'était l'anéantissement des troupes anglaises, tuées ou prisonnières, la complète destruction des forces espagnoles tombées sur le champ de bataille ou fugitives, et ne laissant désormais aucun élément d'agrégation et de résistance.

Telle fut la bataille de Ségovie, un des plus glorieux triomphes de Napoléon, qui d'un coup anéantissait la rébellion nationale et l'appui de l'Angleterre, et ressaisissait l'Espagne.

L'armée française avait peu souffert, huit mille hommes avaient été mis hors de combat; aucune perte importante n'était signalée dans l'état-major.

Si nous ne rapportons pas le bulletin de cette grande victoire, c'est que nous venons d'en extraire les particularités les plus remarquables.

CHAPITRE XIV.

ENTRÉE DE L'EMPEREUR A MADRID.

Le 16 juillet 1813, l'empereur fit son entrée à Madrid à la tête de ses troupes et avec un appareil de guerre et de victoire qui imposait par sa magnificence.

Il se rendit d'abord à l'église Saint-Jacques, où il fut reçu solennellement par le clergé ; il assista au *Te Deum*, tandis que de tous côtés le tonnerre des canons s'unissait au bruit des cloches de la ville.

Cette première démarche de Napoléon, rendant gloire à Dieu de sa propre gloire, produisit un grand effet sur cette population religieuse, et ceux qui y reconnurent un habile calcul du vainqueur, y louèrent encore la déférence aux sentiments du pays.

Napoléon n'ignorait pas l'utilité de cette influence, qu'il continua avec soin ; il l'augmenta surtout par cette proclamation placardée dès son arrivée dans Madrid, et répandue bientôt par toute l'Espagne :

« Espagnols,

« Dieu a mis fin à cette guerre cruelle ; sa providence

« a béni mes armées, et a voulu par moi arracher l'Es-
« pagne aux horreurs de la guerre civile, qu'excitait la
« perfide alliance de l'Angleterre. Vos yeux se sont ou-
« verts, Espagnols, et vous avez reconnu l'astuce et l'é-
« goïsme de ces marchands hérétiques. Je ne suis pas
« venu ici pour conquérir l'Espagne, mais pour la paci-
« fier et la régénérer. Vos anciennes institutions vous
« sont chères, elles seront maintenues; votre culte, qui
« est le mien, sera respecté, et mon frère, qui connaît et
« partage ma pensée, revient au milieu de vous pour
« assurer votre gloire et votre bonheur.

« Du palais royal de Madrid, le 17 juillet 1813.

« NAPOLÉON. »

Dès les premiers moments de son séjour en Espagne, l'empereur fit occuper les provinces par ses troupes qui nulle part ne trouvèrent de résistance. Le maréchal Soult entra sans coup férir à Lisbonne, et cette quatrième occupation du Portugal par les armées françaises fut désormais définitive.

C'est dans un de ces mouvements des troupes que Ferdinand VII fut arrêté près de Tolède, et conduit à Madrid, d'où il s'était enfui en apprenant la perte de la bataille de Ségovie.

On l'amena devant l'empereur, qui, le foudroyant de ses regards, lui dit :

« Vous voilà donc! fugitif en Espagne comme en
« France, tremblant là-bas comme ici, n'ayant de forces
« que pour jeter dans l'abîme des guerres civiles cette
« grande nation qui ne peut ni ne veut être à vous.
« Mauvais fils, mauvais roi, que voulez-vous donc?.. Si
« j'étais un tyran et un *tigre* comme vous l'avez dit dans
« vos insolentes proclamations, je vous ferais fusiller!
« Votre père me l'avait bien dit, de ne jamais compter

« sur votre parole.... Demain on vous reconduira en « France. »

C'était au milieu de la cour, des grands et des généraux, que l'empereur avait fait éclater sa colère. Ferdinand se précipita à ses genoux, et, avec une sorte de solennité, il lui dit qu'il était indigne du trône et indigne de son pardon. Il renonçait à toujours à ses droits sur l'Espagne. Il était prêt à saluer et à reconnaître Joseph comme roi. Il demandait grâce, et suppliait l'empereur de ne pas le renvoyer au château de Valençay.

« Pauvre nature, s'écria l'empereur, ravi au fond du « cœur de tant d'abaissement. Demeurez donc ici, et plus « tard nous déciderons de votre sort. »

Et se retournant vers plusieurs Espagnols : « Eh bien, « messieurs, qu'eussiez-vous fait de ce roi? »

La vengeance de Napoléon s'arrêta là. Satisfait d'avoir abaissé aussi publiquement le fugitif de Valençay, il ne voulut pas aller plus loin, il congédia la foule des assistants : demeuré seul avec Ferdinand VII, sa conversation s'adoucit, et eut pour le prince des dédommagements qui effacèrent l'humiliation dont il venait d'être couvert.

L'empereur lui reprocha, avec une vivacité presque affectueuse, sa fuite, ses relations avec Escoiquiez, ses manœuvres et ses proclamations. Il lui fit entendre qu'au moment même de son départ, sa position allait être fixée et relevée ; il ajouta, avec une apparente émotion, que sa rébellion avait détruit des projets d'alliance qu'il était sur le point de réaliser.

Ferdinand, encore sous l'influence de terreur du premier accueil, resta confondu de joie et de reconnaissance. Depuis cinq ans il avait sollicité de l'empereur une alliance avec la fille de Lucien Bonaparte, et dans une pareille circonstance, au lieu de l'échafaud que sa peur lui faisait entrevoir, le vainqueur semblait ajouter au pardon la faveur refusée avant le crime.

Il se jeta aux genoux de Napoléon, lui renouvela sa résignation formelle de la couronne d'Espagne, et la demande la plus pressante d'une alliance avec la famille impériale.

Napoléon termina cette entrevue en augmentant ses espérances.... puis il sortit avec Ferdinand. En traversant avec lui une galerie où se retrouvait la foule des seigneurs et des généraux, il dit assez haut : « Messieurs, « seul j'ai le droit de me plaindre du prince. Mais per- « sonne n'oubliera ici qu'il est le fils de Charles IV, et « qu'il a pu être lui-même roi d'Espagne. »

CHAPITRE XV.

TENTATIVE D'ASSASSINAT.

L'Espagne était pacifiée, les guérillas, dispersés et sans énergie, étaient rentrés dans leurs foyers, les Anglais avaient disparu ; la religion, protégée par l'empereur et le roi Joseph, leur rendait en influence ce qu'elle en recevait en appui : le clergé calmait les passions nationales. Bien plus, un bruit extraordinaire commençait à se répandre, celui d'un événement inouï et que l'Espagne n'eût jamais osé attendre : le pape, disait-on, devait traverser la Péninsule, et y séjourner quelque temps avant de retourner en Italie.

Ce bruit prenait de plus en plus de la consistance ; le haut clergé, qui n'avait jamais cessé ses rapports avec le souverain pontife, recevait de fréquentes nouvelles qui affermissaient cet espoir. On disait que Pie VII, pour fer-

mer l'abîme des révolutions espagnoles, devait venir lui-même consacrer la nouvelle dynastie, et apaiser pas ses bénédictions les agitations de ces contrées.

Cependant l'empereur organisait le royaume, rassurait le peuple, ralliait les grands à la nouvelle dynastie, y rattachait aussi les prêtres par une habile condescendance, ravivait les vieilles institutions, et satisfaisait, tout en augmentant sa puissance, aux besoins et aux passions populaires.

Le roi Joseph s'éclipsait devant l'empereur, mais il le secondait par son activité.

Un seul événement vint éclater au milieu de ces grands travaux.

Le 5 août 1813, Napoléon revenait de l'Escurial; fatigué de cette longue course, il descendit de cheval quelques instants avant d'arriver au palais royal de Madrid. Il était accompagné du duc de Dalmatie et du général Bertrand ; il s'avançait ainsi à pied vers la grille et allait entrer dans la première cour, lorsque, tout à coup, de derrière deux colonnes, une jeune fille s'élança sur lui, repoussa violemment le général Bertrand, et porta à l'empereur un coup de poignard, qui heureusement, et grâce à un mouvement de Napoléon, s'engagea dans l'épaisseur de ses vêtements et ne lui fit qu'une légère égratignure.

La jeune fille tomba aussitôt évanouie après cet acte de fanatisme.

Au moment où les soldats de garde se précipitaient sur cette inconnue, la saisissaient et l'emportaient dans le palais, une autre jeune fille accourait, et, malgré les efforts des assistants, alla se jeter aux pieds de Napoléon, en criant : « Grâce ! grâce ! sire, grâce pour ma sœur ! »

Ces deux femmes furent conduites au palais. Napoléon fit amener devant lui la seconde, celle qui avait demandé grâce.

Elle entra; c'était une jeune fille d'une grande beauté, il y avait quelque chose d'angélique dans sa physionomie. Ses yeux pleins de tendresse et de larmes brillaient sous les tresses éparses de ses cheveux dont son visage était couvert.

« O sire! s'écria-t-elle, en embrassant ses genoux, pardonnez à ma sœur! Grâce pour une insensée! elle n'a pas conçu le crime, sa volonté n'y est pour rien, c'est l'infortune qui a trahi sa raison. Grâce, sire!

— Qui êtes-vous? dit l'empereur.

— Nous sommes toutes deux les filles du colonel Herreira; mon père, que nous adorions, sire, a été tué il y a cinq mois près de Carthagène. Les Français l'ont fusillé: c'était notre soutien, notre bonheur. Ma pauvre sœur en est devenue presque folle, et Dieu l'a abandonnée en lui inspirant la vengeance.

— Comment vous trouviez-vous avec elle?

— J'ignorais son projet, sire; depuis deux mois elle était silencieuse et voulait être seule, mais j'étais effrayée de la voir si sombre; ma mère avait peur aussi de sa douleur: nous soupçonnions quelque mystère. Je ne la quittais pas de vue, et je m'attachais à ses pas.

— Que fait votre mère?

— Sire, elle est dans une profonde misère, malade et inconsolable.

— Où demeure-t-elle?

— Près d'ici, dans la rue de l'Incarnation. Je voudrais qu'elle fût là, sire, vous auriez de la miséricorde pour sa douleur!

— Eloignez-vous. »

On l'entraîna malgré quelque résistance et ses cris répétés de « Grâce pour ma sœur! » L'empereur appela un officier d'ordonnance, lui dit quelques mots à voix basse et fit entrer la coupable.

Elle était pâle, ses yeux noirs étaient secs, ses lèvres

glacées tremblaient, et sa beauté avait disparu dans les convulsions de sa terreur.

« Qu'on fasse venir un prêtre ! dit l'empereur d'une voix sourde !

— O mon Dieu ! dit la jeune fille, mourir ! mourir !

— Vous craignez la mort, lui dit Napoléon avec amertume, et vous vouliez me la donner ! Quel est votre nom?

— Rosalie.

— Votre action est barbare et infâme ; vous ne croyez pas à Dieu, puisque vous vouliez m'assassiner. »

La colère de l'empereur était terrible, et cette scène trop forte. Rosalie tomba évanouie en poussant un gémissement.

Quand elle recouvra ses sens, elle vit à ses côtés la figure vieille et austère d'un dominicain qui se penchait vers elle, et Napoléon qui la regardait d'un air de pitié.

« Mourir, il faut donc que je meure ! s'écria la jeune fille. O mon père ! ô sire, grâce ! »

Une porte s'ouvrit, et l'officier d'ordonnance parut ; il amenait avec lui une femme maigre et souffrante, et dont l'étonnement à la vue de cette scène prouvait évidemment son ignorance de ce qui s'était passé.

« Ma fille ! s'écria-t-elle en courant à Rosalie.

— Ma mère ! » Et les deux femmes confondaient leurs larmes, car la mère avait déjà pressenti quelque nouvelle infortune.

« Madame, lui dit l'empereur, votre fille a commis un grand crime. »

Il y eut un moment d'un silence effrayant.

« Mon père, ajouta-t-il en se tournant vers le dominicain, je vous ai fait venir pour apprendre à cette jeune fille que notre religion est une religion de pardon, et non pas d'assassinat. »

Et s'adressant à la mère presque morte de terreur : « Pour vous, madame, emmenez cette malheureuse enfant. J'oublie son crime; je ne veux pas l'approfondir. Je sais votre nom et vos malheurs; la veuve du colonel Herreira ne doit pas vivre dans la misère; je parlerai de vous au roi et je ne vous oublierai pas. Que votre fille vive avec ses remords, pour moi je lui pardonne. Retirez-vous avec elle. »

Sans attendre l'effet produit par cette action magnanime, Napoléon sortit vivement de la salle, laissant chacun, et surtout la mère et la fille, dans des émotions inexprimables de reconnaissance et de joie.

Cet acte sublime de clémence fit dans Madrid et bientôt dans toute l'Espagne une sensation extraordinaire, et l'on se disait de toutes parts : « Napoléon pardonne au nom de Dieu. »

CHAPITRE XVI.

PIE VII EN ESPAGNE.

Le roi Joseph adressa, le 8 août 1813, une lettre aux archevêques et évêques; il leur annonçait la venue du saint-père en Espagne, son entrée par Pampelune, et son passage par Burgos, Valladolid, Ségovie, Madrid, Tolède, Badajoz, Séville, Grenade, Valence et Tarragone, d'où il devait s'embarquer pour Civita-Vecchia et Rome.

Le séjour du pape à Madrid devait se prolonger pour une grande cérémonie que tout le monde devina être le sacre du nouveau monarque. Le roi appelait également

tout le clergé et les ordres monastiques à se trouver à la rencontre du pape, selon son itinéraire. Il annonçait aussi que le passage à Badajoz avait été décidé afin de réunir à ce moment dans cette ville le clergé de Lisbonne et du Portugal.

Cet appel à la religion des peuples de la Péninsule produisit le plus grand effet. Les espérances du clergé et de la nation se trouvaient réalisées. Aussi les prélats, les prêtres, les couvents et les populations entières se préparèrent-ils à recevoir au milieu d'un triomphe religieux le souverain pontife.

Pie VII tenait ainsi à Napoléon la promesse qu'il avait faite à Fontainebleau, de venir par sa présence apaiser les agitations, assurer la victoire, et consacrer la monarchie nouvelle.

Le roi Joseph, accompagné du vice-roi d'Italie, alla lui-même à la frontière recevoir le saint-père, qui était accompagné de l'ancien roi d'Espagne, Charles IV. Celui-ci n'eut qu'une entrevue fort courte avec le roi Joseph, et il partit aussitôt pour Madrid où il devait retrouver l'empereur et Ferdinand VII.

Tout avait été prévu et organisé pour que le souverain pontife fût entouré d'un cortége et d'une magnificence dignes de lui. Après une suite de voitures où se trouvaient le roi Joseph, les archevêques de Tolède, primat d'Espagne, de Saint-Iago et de Sarragosse, les évêques de Léon et d'Oviédo, ces deux derniers relevant directement du saint-siége, et une foule de prélats, de chefs d'ordres et d'abbés, apparaissait la voiture du saint-père ; elle était drapée de velours rouge et resplendissante d'or et de pierres précieuses. Elle était attelée de huit mules caparaçonnées de drap d'or. Un clergé innombrable et un grand déploiement de forces militaires espagnoles et françaises complétaient la majesté de cette marche triomphale.

Dans chaque ville, dans chaque village qu'il traversait, et sur les chemins même, le saint-père trouvait des populations entières, venues quelquefois de plus de cinquante lieues, et précédées de leur clergé avec les croix et les bannières flottantes.

Sa marche était sans cesse ralentie par l'enthousiasme et les prières qui s'élevaient sur ses pas. Son séjour à Burgos se prolongea pendant deux journées; à Valladolid il trouva, à son arrivée, l'archevêque de Braga et tout le clergé du nord du Portugal.

De Ségovie il se dirigea vers l'Escurial, où l'attendait Napoléon, accompagné du roi de Naples et des rois Ferdinand VII et Charles IV. Ce fut là qu'eut lieu, le 22 août, une imposante cérémonie.

Ce jour, à dix heures du matin, au milieu de la superbe église du palais, le pape étant sur un trône devant l'autel, et en présence de Napoléon, placé dans une tribune avec le roi Joseph et les cours française et espagnole, les deux anciens rois Charles IV et Ferdinand VII, suivis de tous les infants et princes de la maison de Bourbon, vinrent successivement résigner, en invoquant le nom de Dieu, leurs droits au trône d'Espagne.

Les deux rois et les princes prêtèrent le serment d'abdication, après quoi le pape dit la messe. Un procès-verbal fut dressé de cet acte solennel, et envoyé à toutes les municipalités du royaume.

Le lendemain, avec ce cortége de rois, auquel Napoléon n'avait cependant pas cru devoir se joindre, le souverain pontife fit son entrée à Madrid au milieu d'une exaltation difficile à peindre.

Tout était prêt depuis quelques jours pour le sacre du roi Joseph. Les corps constitués, les autorités civiles, les grands d'Espagne, les chefs militaires, les nobles, les municipalités et le haut clergé, avaient été convoqués. Le 25 août, au milieu du retentissement des cloches et des

canons, cette investiture religieuse du royaume d'Espagne fut donnée à Joseph en présence de l'empereur Napoléon.

Pie VII demeura à Madrid jusqu'au 30 août ; puis il continua son voyage par Tolède jusqu'à Badajoz, où il reçut les archevêques de Lisbonne et d'Evora avec le clergé portugais. Il s'arrêta deux journées à Séville, il passa par Grenade, Alicante, Valence, Tarragone, et sachant que l'empereur avec sa cour de rois venait le rejoindre à Barcelonne, il remonta jusqu'en Catalogne.

Ce fut de Barcelonne que le pape Pie VII quitta l'Espagne. En posant le pied sur le navire qui allait le conduire en Italie, il leva les mains au ciel et bénit cette terre où il avait été presque adoré, et, dans une dernière invocation, il pria le Tout-Puissant de faire succéder enfin dans ce pays la paix et la concorde aux cinq années de guerres et de malheurs qui l'avaient désolé.

Le roi Charles IV suivit le saint-père à Rome. Napoléon se sépara le lendemain de Joseph, après avoir fixé dans un dernier conseil la durée de l'occupation de la Péninsule par l'armée française. Il partit le 14 septembre sur un navire qui le conduisit à Marseille, où il débarqua avec le roi de Naples et Ferdinand VII.

L'Espagne avait été en ce court espace de temps vaincue, conquise et pacifiée, et où le fanatisme avait si longtemps enfanté la rébellion et la guerre, Napoléon avait appelé la religion pour les détruire et y assurer la paix, sa politique et sa puissance.

CHAPITRE XVII.

LUCIEN BONAPARTE.

Pendant que l'Espagne se calmait et s'organisait sous Joseph, qu'elle avait enfin accepté pour son roi, après le solennel abandon de la maison de Bourbon ; tandis que le souverain pontife, enivré de sa marche triomphale en Espagne, retrouvait dans sa Rome les mêmes triomphes et les mêmes joies ; tandis que l'empereur abaissait les obstacles, les détruisant l'un par l'autre, et satisfaisait les sentiments et les passions des peuples, lui-même atteignait un but qui manquait à la dignité de sa famille et aux besoins de son cœur.

Lucien Bonaparte, le seul de cette famille impériale qui se nommât encore Bonaparte, à la suite de ses démêlés avec Napoléon, avait cru devoir échapper à sa colère ; il s'était réfugié à Londres avec sa femme et ses enfants. Là il déplorait peut-être en secret la position où le retenaient sa dignité blessée et ses anciennes opinions politiques, affaiblies par le temps qui avait marché si vite, et les catastrophes des empires. Cependant son amitié pour son frère subsistait encore ; Lucien était toujours l'homme supérieur qui, au 18 brumaire, dominant les orages, sauvait la vie à Napoléon et livrait la sienne ; mais c'était aussi un homme de cœur, qui n'avait pas voulu depuis sacrifier à la toute-puissance de son frère l'éloignement d'une femme chérie, dont les vertus lui sem-

blaient préférables aux grandeurs royales que l'empereur avait voulu lui imposer.

La double condition du divorce de Lucien et du mariage de sa fille aînée avec le roi Ferdinand avait été repoussée, et la crainte d'une vengeance facile l'avait fait fuir en Angleterre.

Il vivait très-retiré au milieu de sa famille, lui le second par le mérite parmi les frères de l'empereur; il cultivait les lettres, et les forces de ce génie comprimé se répandaient en poésie et en littérature; il venait de publier un poëme épique de Charlemagne.

Malgré cette longue querelle, les deux frères se comprenaient et s'aimaient, et Napoléon sentit qu'il devait céder le premier, parce qu'il était le plus grand.

Une correspondance s'établit entre eux par l'intermédiaire de M. de Las Cases qui lui porta les offres de Napoléon.

L'empereur reconnaissait le mariage de Lucien, et ajoutait à cet acte, qui satisfaisait le cœur de l'époux et dès lors aplanissait tout, les propositions suivantes :

Le royaume de Portugal était donné à Lucien.

Sa fille aînée devait épouser Ferdinand VII.

Les provinces de Braga et de Tras-los-Montes, sur la rive droite du Duero, étaient distraites du Portugal et réunies à la couronne d'Espagne.

L'Espagne, en compensation de cet accroissement, cédait la Catalogne à la France.

Lucien sentit s'éteindre les dernières lueurs de ses opinions démocratiques devant ces offres magnifiques : une lettre charmante de l'empereur à la femme du nouveau roi, où il la traitait à la fois de reine et de sœur, le toucha encore plus, et le décida tout à fait. Il répondit aussitôt à son frère qu'il acceptait avec reconnaissance ces propositions royales, et que, lié désormais d'amitié et de politique à la destinée de l'empereur, il ne pouvait

mieux le lui faire comprendre qu'en signant sa réponse de ses nouveaux noms de roi : Lucien-Napoléon.

Ce sacrifice du nom de Bonaparte était un hommage que l'empereur sentit vivement. Aussi, lorsque de retour en France, après avoir échappé à l'hospitalité surveillante de l'Angleterre, le nouveau roi de Portugal reparut au milieu de cette famille dont il était depuis si longtemps séparé, il y reçut un accueil aussi royal que fraternel, et ce fut surtout pour la reine sa belle-sœur que Napoléon dépensa les trésors de sa bonne grâce et de sa grandeur.

Après quelques jours de fêtes, le mariage de Ferdinand VII avec la fille de Lucien fut célébré à Rambouillet. Ce château et ses dépendances étaient donnés aux deux époux pendant leur résidence en France. Mais Ferdinand VII y demeura peu de temps, et conduisit sa nouvelle épouse à Venise, où il demeura habituellement dans le palais du vice-roi d'Italie.

Lucien-Napoléon partit bientôt lui-même, après la célébration de ce mariage, pour le Portugal. Il s'arrêta à Madrid, où il revit avec joie son frère Joseph. Ils signèrent dans cette ville le traité de délimitation de leurs territoires, conformément aux bases qui avaient été fixées par l'empereur.

Le 15 janvier 1814, le roi Lucien-Napoléon et la reine de Portugal firent leur entrée dans Lisbonne, leur capitale, aux acclamations unanimes du peuple, car il y a toujours des acclamations pour les événements qui ont de la grandeur et de la nouveauté.

La réunion de la Catalogne à l'empire français ne produisit pas en Espagne l'effet pénible qu'on aurait pu attendre. L'acquisition des provinces portugaises accordées en échange flatta beaucoup l'orgueil espagnol. D'ailleurs la Catalogne, incessamment occupée depuis cinq années par les armées françaises, avait séparé sa politi-

que du reste de la Péninsule, et manifesté plus d'une fois son désir d'être réunie à la France. Pendant le court séjour de Napoléon à Barcelonne, cette manifestation s'était renouvelée avec le plus grand éclat. Napoléon n'avait pas tardé de satisfaire ce désir, car il allait bien à sa politique d'avoir un pied sur le seuil de tous les États de l'Europe.

La Catalogne fut divisée en cinq départements ; celui des Bouches-de-l'Èbre, qui contient en effet l'embouchure de ce fleuve, n'était pas le moins important.

La république d'Andorre, petit État oublié par ses voisins, par le temps et par les géographes eux-mêmes, s'éteignit dans ce remaniement des provinces; ses viguiers lui furent ôtés, elle rentra dans l'organisation générale : dix siècles d'indépendance et d'obscurité ne purent la mettre à l'abri du regard qui voyait tout et pliait tout.

Ainsi vainqueur du Nord, pacificateur de l'Espagne et du Portugal, en paix avec le saint-siége, réconcilié avec sa famille, ayant calmé les inquiétudes des peuples, Napoléon, libre désormais de ces travaux accomplis, se trouva face à face avec sa véritable ennemie, et put se livrer tout entier à son unique pensée, l'Angleterre !

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

L'ANGLETERRE.

L'Angleterre ! que Napoléon détestait ; l'Angleterre ! pour qui il avait inventé son système continental, cet exil solennel d'une nation à qui l'on refusait l'eau et le feu sur le continent ; l'Angleterre ! qu'il combattait en Suède, en Russie, en Hanovre, en Espagne ; cette Angleterre ! toujours présente ou cachée avec ses ruses et son or, hydre aux têtes renaissantes qui jetaient incessamment leurs poisons sur les foudres flamboyantes de son aigle ; l'Angleterre ! enfin, qui remplissait son cœur de haine et de vengeance, et qu'à tout prix il voulait vaincre, humilier et anéantir !

La victoire de Ségovie avait été décisive. L'Espagne, entièrement purgée des Anglais, était pacifiée. Le roi Joseph, maître dans Madrid, y régnait tranquillement.

Mais, vaincue en Russie, chassée de l'Espagne, la fière Angleterre restait encore reine de l'Océan, d'où elle bravait le maître de l'Europe.

Las de cette lutte sans fin, l'empereur avait envoyé de Pétersbourg le général Lauriston à Londres, chargé d'offrir une sorte de trêve, et d'apporter quelques préliminaires

naires de paix. Il avait pensé qu'au milieu de ses victoires et de sa puissance, sa dignité n'aurait pas à souffrir de sa démarche. Le ministère anglais, de son côté, envoya un diplomate déjà célèbre, M. Canning, qui se rendit auprès de Napoléon avec des instructions de même nature. Mais ces deux missions secrètes et sans caractère décidé n'amenèrent aucun résultat. Une égale fierté repoussait de part et d'autre les concessions réclamées, et l'Angleterre se retira la première de ces négociations, se croyant chez elle aussi inébranlable que les rochers de ses îles.

Il fallut donc continuer la guerre, guerre d'extermination, et désormais sans repos ; duel à mort entre ces deux nations, ou plutôt entre Napoléon et elle, et dans lequel il fallait que Napoléon ou l'Angleterre périt.

Le congrès de Hambourg s'ouvrit dans ces circonstances, avec son masque de fête au dehors, et au dedans la pensée constante de dompter la nation rivale. Là fut formée une confédération offensive de toutes les puissances maritimes de l'Europe, sous la direction de la France. Toutes les flottes de ces Etats furent mises à la disposition de l'empereur. Bientôt les ports de l'Océan, de Cadix à Cronstadt, s'animèrent d'une activité inaccoutumée, et une expédition décisive fut remise au printemps de l'année suivante.

Après avoir pacifié l'Europe, l'empereur ne croyait pas que ce fût de trop de toutes les forces du continent, et d'une année entière de préparatifs, pour s'assurer le succès et la gloire d'une si grande conquête, et le reste de cette année se passa ainsi dans cette seule pensée et dans ces travaux, sans qu'aucun événement de quelque importance vînt la signaler.

L'Angleterre, qui, de l'autre côté des mers, savait tout et voyait tout, douta pour la première fois de sa destinée.

CHAPITRE II.

PRÉPARATIFS DE GUERRE.

Pendant le séjour de l'empereur en Russie, l'impératrice Marie-Louise avait mis au monde une fille nommée Clémentine-Napoléon. A cette occasion, l'empereur rendit un décret portant que ses enfants auraient, dès leur naissance, le titre de roi ou de reine du sang de France, en se réservant pour lui le droit d'attacher à ce titre la détermination d'Etats et de royaumes, comme il l'avait fait pour son premier-né, le roi de Rome.

Nous reparlerons sans doute de cette jeune reine, dont le souvenir est resté si cher à la France.

Un troisième enfant, nommé Gabriel-Charles-Napoléon, né au mois de février 1814, eut aussi le titre de roi sur son berceau ; mais on attendait qu'une qualification plus significative vînt le désigner à l'Europe. Cette vacance d'un mot fut plus remarquée alors que l'action la plus éclatante : comme s'il n'y avait pas un acte de l'empereur qui n'eût son retentissement, son silence comme sa décision.

Cependant, depuis le congrès de Hambourg, les côtes de l'Océan, du nord au midi, étaient devenues vivantes par l'activité prodigieuse imprimée aux affaires maritimes. Durant l'hiver, des escadres, portant tous les pavillons du continent, venaient successivement se réunir dans l'Elbe, depuis Hambourg jusqu'à la mer ; des bâti-

ments de transport étaient construits dans les ports de la Hollande, et la flotte de l'Elbe, grossie incessamment de toutes les marines de l'Europe, et à laquelle vinrent se joindre, au mois d'avril 1814, les flottes d'Anvers et de la Baltique, comptait à cette époque soixante vaisseaux de ligne, cent quatre-vingts frégates, un grand nombre de bâtiments de guerre et une quantité prodigieuse de navires de transport et de débarquement.

Le roi des Deux-Siciles, grand amiral de l'empire, partit, accompagné du duc Decrès, ministre de la marine, pour inspecter ces immenses préparatifs, en même temps que deux cent mille hommes des armées de terre, qui depuis quelques mois étaient réunis dans le Mecklembourg et la Westphalie, s'approchaient de Hambourg, afin que tout fût préparé pour un embarquement soudain.

L'Angleterre veillait sans relâche aux moindres mouvements de l'Europe, et ne pouvait voir ces armements formidables sans inquiétude et sans y opposer des obstacles. Ses vaisseaux, dans plusieurs engagements, avaient essayé d'empêcher la jonction des différentes escadres dans l'Elbe; mais des combats partiels, dans lesquels les avantages avaient été incertains et jamais importants, ne purent empêcher la réunion complète de toutes les forces maritimes de l'Europe sur les côtes du Holstein.

Elle aussi, dans l'attente d'une invasion, avait soulevé toute sa puissance, et croyant avoir appris les lieux désignés pour la descente, elle y avait porté la plus grande partie de ses moyens de défense.

Cependant rien encore n'avait fait connaître d'une manière certaine l'intention de Napoléon. Le mois d'avril était presque achevé sans qu'aucune déclaration officielle eût paru, et l'Europe attendait le moment fatal dans le silence et la stupeur;

Lorsque ce calme mystérieux fut tout à coup rompu par ce décret, en date du 22 avril 1814 :

« NAPOLÉON, empereur des Français, etc., etc.

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. Notre bien-aimé fils le roi Gabriel-Charles-Napoléon prendra désormais le titre de *roi d'Angleterre*.

« Art. 2. Nos ministres des relations extérieures, de la justice, de l'intérieur, et notre ministre secrétaire d'État sont chargés chacun en ce qui les concerne de l'exécution du présent décret.

« Donné en notre palais impérial de Hambourg, le 22 avril 1814.

« *Signé* NAPOLÉON.

« Vu par nous archichancelier de l'empire.

« *Signé* CAMBACÉRÈS, prince-duc de Parme.

« Par l'empereur :

« Le ministre secrétaire d'État.

« *Signé* duc DE BASSANO. »

CHAPITRE III.

DESCENTE EN ANGLETERRE.

C'était ainsi qu'était jeté le défi impérial; c'était la défaite qu'il donnait pour gage de bataille, et le partage du pays à vaincre était sa proclamation de guerre.

Sans doute il y a dans de pareils défis rapportés par l'histoire quelque chose de hautain qui déplaît, et trop souvent un résultat nul ou contraire a montré toute la vanité et le ridicule des emphatiques proclamations de ce genre.

Mais là il en était autrement : vingt années de combats,

d'habileté politique, de préparatifs et de haine surtout, venaient se résumer dans ce décret, si sérieux, que l'Angleterre en trembla; elle vit que tout était désormais fini pour elle; que Napoléon avait brûlé ses vaisseaux, et qu'il fallait qu'un des deux mourût à cette lutte.

Comme nous l'avons déjà dit, la forme de ce décret dut seule la surprendre, car une telle guerre s'enfante longuement, et depuis longtemps aussi ses provinces s'armaient de toutes leurs forces de défense.

Mais ses prévisions la trompèrent en partie et sur l'époque précise de l'expédition impériale, et sur les lieux de la descente.

Cependant, à peine le décret du 22 avril venait-il d'éclater, que déjà l'ébranlement des flottes avait lieu, et cette formidable expédition quittait le continent et se dirigeait vers l'Angleterre.

Telle fut la rapidité de ces événements, que le gouvernement anglais n'avait pu la prévoir. Deux mois ne lui paraissaient pas suffisants pour ce qu'il n'avait fallu que huit jours à effectuer; et, comme si tout devait déjouer sa pénétration, au lieu de se diriger dans le golfe de la Tamise et sur les côtes de Porstmouth à Ipswich, les flottes de France, favorisées par les vents, vinrent opérer leur débarquement dans le Wash et sur la côte de Boston à Yarmouth.

Le débarquement s'effectua en deux journées, sans aucun obstacle. Dès le premier jour, le troisième corps d'armée, sous le commandement de l'ancien prince royal de Suède, redevenu le maréchal Bernadotte, se porta sur Norwich, s'en empara malgré une résistance opiniâtre, et s'établit dans tout le comté de Norfolk, attendant que les autres corps d'armée vinssent se réunir dans les environs de cette ville. Bientôt les mouvements militaires de l'armée française s'exécutèrent, deux batailles successives furent disputées avec acharnement dans les

campagnes de Hertford et d'Ipswich; mais l'armée française allait toujours en avant.

Une troisième bataille, plus importante encore, eut lieu sous les murs de Colchester. Les généraux Belfour et Harris, de l'armée anglaise, y furent tués; douze mille Anglais restèrent sur le champ de bataille, et l'armée française eut elle-même à déplorer, au milieu de sa victoire, une perte considérable et la mort du brave général Lepic, tué par un obus au commencement de l'action.

Mais ces combats, qui dans d'autres circonstances eussent été décisifs, n'étaient qu'une préparation à la prodigieuse bataille de Cambridge.

Le gouvernement anglais n'avait pas cessé, depuis les premières nouvelles du débarquement, de déployer l'activité la plus grande. Les combats d'Ipswich et de Colchester l'avaient servi dans ses calculs, et retardé, malgré leurs victoires, la marche des armées françaises. Pendant ce temps les troupes anglaises se retiraient des divers points et des frontières, où le duc d'York, généralissime, les avait dispersées; elles se dirigèrent à marches forcées vers Cambridge, et il se réunit en peu de jours dans les environs de cette ville une armée formidable de plus de deux cent vingt mille hommes.

Napoléon n'avait pas empêché cette jonction des armées anglaises, et peut-être s'était-il plu à prolonger l'apparente inertie dans laquelle il laissa pendant quelques jours ses propres troupes, afin d'en finir de ces combats partiels qui ne résolvaient pas le problème, et de mettre en face sur un seul point les destinées et les forces accumulées de la France et de l'Angleterre.

Le duc d'York ne voulut pas quitter les environs de Cambridge; il résolut d'y attendre l'ennemi, et sa détermination devint d'autant plus assurée lorsqu'il sut que l'empereur s'avançait avec toute son armée vers cette ville.

Ce fut le 4 juin 1814 qu'eut lieu cette gigantesque bataille.

D'un côté l'empereur avec les rois de sa famille et le roi de Saxe, et de l'autre le prince régent, les ducs d'York et de Cambridge étaient présents.

L'armée anglaise venait la veille d'être renforcée par l'arrivée du corps d'armée du général marquis d'Anglesea, à la tête de dix mille Écossais, et elle s'élevait ainsi à près de deux cent trente mille hommes; l'armée française en comptait plus de cent quatre-vingt-dix mille; l'artillerie était formidable des deux parts, et la cavalerie anglaise avait l'avantage du nombre.

L'encombrement des troupes du duc d'York, résultat de la rapidité extraordinaire des événements depuis la descente, amena un grand désordre, et contraignit le général en chef à précipiter ses mouvements d'attaque. Cette circonstance favorisa singulièrement les plans de Napoléon, qui put ainsi amener le combat sur le terrain qu'il avait reconnu et choisi.

L'action, engagée au lever du soleil, s'acheva avec le jour, mais tout était terminé avant la nuit. Les résultats en furent immenses. Dès neuf heures du matin, les troupes anglaises, sous le commandement du duc d'York, foudroyées par les batteries françaises, virent tomber leur général en chef frappé à mort d'un boulet de canon. A neuf heures et demie, le duc de Cambridge fut blessé lui-même si grièvement, qu'on fut forcé de l'emporter du champ de bataille. Veuve de ces deux généraux, privée de commandements et dans la plus grande confusion, l'armée anglaise fut enveloppée de toutes parts, écrasée et détruite. L'acharnement de la guerre n'avait jamais été plus loin; jamais aussi grande lutte n'avait soulevé d'aussi grands peuples. L'Angleterre et la France étaient là plutôt comme nations que comme armées, et leur vieille haine nationale débordait en fu-

reur et en massacre ; mais la Providence avait encore décidé cette conquête de Napoléon. Écrasés et tombant par milliers, les soldats anglais mouraient dans leurs lignes, sans céder leurs positions ; et, quand, sur la fin du jour, réduits au désespoir, leurs bataillons en lambeaux ne pouvaient plus que mourir sans se défendre, ils se retirèrent enfin en jetant un immense cri de douleur qui termina la bataille. Ce cri était le dernier soupir de l'Angleterre, et la chute du géant ébranlait le monde.

Avec le duc d'York, généralissime, l'armée ennemie avait perdu vingt-deux généraux. Cinquante-quatre mille hommes avaient péri, le reste était blessé ou prisonnier. C'était à peine si quarante mille fuyards avaient échappé à ce carnage en se dirigeant vers Bedford. Toute l'artillerie était restée au pouvoir du vainqueur, et le duc de Cambridge lui-même avait été conduit, blessé et prisonnier, devant l'empereur

Les pertes de l'armée française s'élevèrent à plus de quatorze mille hommes ; le roi de Naples avait reçu une légère blessure au bras gauche. Le maréchal Ney et le général Compans avaient également été blessés ; ce dernier surtout l'était si grièvement, qu'on désespéra de sa vie pendant quelques jours.

Tout fut décidé par cette incroyable victoire. L'Angleterre était plus que vaincue, elle était détruite et rayée du monde, et comme l'armée, la nation n'existait plus.

L'empereur entra le soir même à Cambridge, où il ne demeura qu'un jour. Le surlendemain, 6 juin, il marcha avec son armée directement sur Londres et y entra en vainqueur le 9 juin, jour où le pavillon impérial flotta sur la Tour, sur le Monument et les édifices publics.

Le parlement, depuis la bataille de Cambridge et au milieu de cette crise de la patrie, s'était constitué en permanence. A peine arrivé à Londres, Napoléon se rendit à Westminster ; il entra froidement dans la salle des

séances de la chambre des communes auxquelles s'étaient joints des lords, il marcha rapidement jusqu'au fauteuil de l'orateur, et là, il déclara d'une voix retentissante que le parlement était dissous, et *détruit*, ajouta-t-il. En même temps les troupes qui le suivaient firent évacuer la salle, après quoi l'empereur ayant fait fermer les portes, en prit lui-même les clefs, et ayant poussé son cheval jusqu'au milieu du pont de Westminster, il jeta avec force ces clefs dans la Tamise, en s'écriant : « Il n'y a plus de parlement ! il n'y a plus d'Angleterre ! »

Il n'y avait plus d'Angleterre ! c'était la seconde fois qu'un souverain et son armée, sortis de France, conquéraient ces contrées. Les batailles d'Hastings et de Cambridge avaient été également décisives ; mais ce qui fut un royaume pour Guillaume, Napoléon n'y voulut voir qu'une province.

Il n'y avait plus d'Angleterre ! elle ne songea même pas à se débattre. La rapidité de la conquête avait tellement stupéfait les Anglais, qu'ils ne savaient plus que se soumettre ; les ports et les villes de l'intérieur reçurent silencieusement les vainqueurs, et la nation, n'ayant plus de foi dans sa destinée, impuissante et sans espoir, attendait ce que Napoléon ferait d'elle.

Le lendemain même de la bataille de Cambridge, la famille royale s'était retirée dans les provinces du nord ; elle apprit à York l'entrée des Français à Londres. Le prince régent envoya les lords Castelreagh et Liverpool en ambassade vers l'empereur ; mais celui-ci refusa même de les recevoir, en disant qu'il ne pouvait traiter avec de tels ennemis, et que, vainqueur de l'Angleterre, il voulait en rester le maître.

Toute l'habileté de ces diplomates échoua devant la rigueur de Napoléon, et leur illusion politique s'éteignait à peine lorsque le décret qu'on va lire leur apprit comment le vainqueur disposait de la nation vaincue.

CHAPITRE IV.

DÉCRET DE LONDRES.

« NAPOLÉON, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, et médiateur de la confédération suisse, etc., etc.

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. Les mers sont libres, les divers États de l'Europe reprennent les colonies qu'ils possédaient avant 1789.

« Art. 2. L'Angleterre est réunie à l'empire français.

« Art. 3. La maison de Brunswick a cessé de régner sur l'Angleterre.

« Art. 4. Le roi Georges III prendra le titre de roi feudataire des royaumes unis d'Ecosse et d'Irlande, à la charge de payer annuellement à la France un tribut de 5,000,000 de francs, et de fournir un contingent de guerre en troupes et argent qui sera fixé ultérieurement.

« Art. 5. Le parlement anglais est supprimé.

« Art. 6. L'Angleterre n'a d'autre constitution que celle de l'empire français dont elle fait partie.

« Art. 7. L'Angleterre est divisée en vingt-deux départements. »

Les nombreux articles qui suivent dans ce décret contiennent l'organisation judiciaire, administrative et militaire de cette nouvelle province.

Quarante pairs des plus illustres maisons étaient appelés au sénat français, et cent députés anglais furent nommés

à la chambre élective; car c'était l'esprit de ce décret comme la volonté et la politique de Napoléon, de fondre les deux nations, afin qu'il n'y eût plus qu'un seul Etat, la France, dans laquelle venait s'absorber l'Angleterre.

L'archichancelier Cambacérès fut nommé vice-roi de l'Angleterre, et chargé de créer la nouvelle organisation judiciaire et administrative.

Le maréchal duc de Dalmatie vint prendre le commandement des forces et établir le système militaire.

Les Anglais furent conservés dans leurs charges et leurs fonctions, autant que ces dispositions nouvelles le permirent.

Les débris de l'armée anglaise, recueillis et traités sans beaucoup d'exigence et de rigueur, furent, après avoir traversé l'Océan, transportés en Hollande, en France et en Italie, pour être distribués et fondus avec mesure dans les troupes françaises. Ainsi placée sous le commandement d'officiers français, cette armée devenait sans importance et sans danger, en même temps qu'elle augmentait d'une manière utile les forces militaires de l'empereur.

Pendant trois ans il n'y eut que des garnisons françaises dans les vingt-deux nouveaux départements.

Le commerce respira, les mers étaient redevenues libres. L'Angleterre se releva de son accablement, son intérêt l'accoutuma à être française, et sa fierté s'assouplit sous la douceur et l'habileté de la nouvelle domination.

Le roi Georges III, sans troupes et sans moyens de résister, accepta ce fragment de royauté qu'on lui jetait en dédommagement de son empire, et alla tranquillement établir sa cour à Glascow.

C'est qu'en effet la force morale de l'Angleterre n'existait plus. Au moment où l'on avait abordé cette terre inabordable, le charme s'était rompu; elle devenait une nation ordinaire, et elle devait être vaincue.

Toutes ses colonies furent réunies à l'empire français, excepté la Dominique et les îles Lucayes, dans la mer des Antilles, l'Amérique anglaise du Nord, et l'île de Ceylan, dans l'Inde, qui furent assurées au roi d'Écosse et d'Irlande.

Ainsi devinrent parties intégrantes et colonies de l'empire français, l'Inde, la Nouvelle-Hollande, les îles d'Afrique, le cap de Bonne-Espérance, Malte, Gibraltar, la Jamaïque, les Antilles, Terre-Neuve et les autres possessions coloniales anglaises.

Les îles de Jersey et de Guernesey devinrent une sous-préfecture dépendant du département de la Manche, le chef-lieu de cet arrondissement étant fixé à Guernesey. Les nouvelles lois françaises remplacèrent dans ces îles les anciennes coutumes et lois normandes qu'elles avaient conservées jusque-là.

La compagnie des Indes fut dissoute, et le commerce de l'Asie rendu libre.

La dette de l'Angleterre resta à sa charge et séparée de celle de la France.

Un archevêque primat fut établi à Londres; il eut la suprématie spirituelle de l'Eglise anglicane. Les revenus immenses du clergé furent attribués comme fonds d'amortissement au payement de la dette publique, et les membres de ce clergé furent, comme ceux du clergé français, payés avec des traitements fixes sur les fonds généraux de l'État.

Londres devint aussi le séjour d'une cour de cassation, d'une école polytechnique et d'une école de magistrature.

Les universités d'Oxford et de Cambridge devinrent des académies. L'université anglaise fut établie à Londres.

Les lois françaises furent traduites, et devinrent obligatoires à commencer du 1er janvier 1815.

Et peu d'années s'étaient écoulées, que l'Angleterre,

vaincue et dissoute, se retrouva reconstituée comme province de l'empire et se sentit française.

CHAPITRE V.

HARTWELL.

L'empereur Napoléon, voulant rendre complets les résultats de la conquête, ne consentit pas à en céder la moindre part sans y apposer comme le cachet de sa suzeraineté; aussi fit-il savoir que lui-même irait à Glascow donner l'investiture des royaumes unis d'Écosse et d'Irlande au roi dépossédé de la Grande-Bretagne. Cette action avait à ses yeux une grande importance politique : c'était rabaisser le roi donné à ces deux royaumes, et manifester sa propre puissance à la nation qu'il venait de fonder.

Sur le chemin de Londres à Glascow est la ville d'Aytesbury, et à quelques milles de cette ville existe un château nommé Hartwell.

C'était là qu'habitait, courbée sous les coups d'une destinée terrible, la vieille et royale famille des Bourbons; là aussi vivait un roi de France, sacré dans le sang, couronné par le malheur, et dont la vaine royauté n'avait plus qu'un nom et quelques hommages stériles de fidèles serviteurs.

A l'approche de l'armée française, les amis du monarque exilé l'avaient invité à fuir; ils lui représentaient les dangers qu'il y avait à courir s'il tombait dans la puissance de celui qu'on appelait dans ce lieu l'usurpateur. On parlait de la possibilité d'un grand crime. Il y avait,

disait-on, une légitimité à acquérir par quelques meurtres, et la tête sacrée du roi eût été la première à être frappée.

Louis XVIII se détourna, à ces conseils, vers le vieux prince de Condé, qui seul était en ce moment à Hartwell : « Et vous, mon cousin ? » lui demanda-t-il

M. le prince de Condé répondit que pour lui il ne voyait que de la grandeur à demeurer en face de l'empereur et à l'attendre.

Louis XVIII serra avec attendrissement la main du vieux général. « C'était ma pensée, mon cousin, lui dit-il ; nous verrons s'il n'y a rien dans un roi de France qui puisse arrêter le glaive d'un meurtrier. »

Il se trompait dans sa douleur injuste ; il méconnaissait la grandeur d'âme de Napoléon, dont la politique était trop haute pour rêver un crime, d'ailleurs si inutile.

L'empereur, arrivé à Aytesbury, voulut aller à Hartwell. La présence des Bourbons dans ce domaine le surprit, et il admira peut-être leur courage.

Il se détourna de la route, quitta son cortége, et, accompagné seulement du duc de Dalmatie et du général Rapp, il se dirigea au grand galop vers la résidence d'Hartwell.

Son arrivée inattendue produisit la plus grande agitation dans le château, et ce fut avec une sorte d'effroi que M. de Blacas en vint annoncer la nouvelle à Louis XVIII.

« C'est une visite, » dit le roi en souriant. Et avec sa présence d'esprit ordinaire, il ajouta : « Il serait de mauvaise compagnie de ne pas la recevoir ; je suis chez moi, monsieur, et l'on fera entrer le général Bonaparte. »

Ce nom de général donné à l'empereur tira des larmes de toute cette noblesse fidèle ; elle ne savait ce qui pourrait arriver d'une semblable entrevue, où le roi légitime et dépossédé de France se disposait à refuser un titre de souverain au puissant empereur des Français.

Napoléon fut introduit, accompagné de ses deux généraux. Louis XVIII, ayant fait retirer sa cour, resta seul avec le prince de Condé, et la conversation suivante s'établit entre les deux souverains, ainsi que l'a écrite le général Rapp dans ses *Mémoires*.

LOUIS XVIII, *se levant à l'arrivée de Napoléon.*

Général, je n'espérais pas cette bonne fortune, et votre visite dans ce château m'étonne et m'est précieuse.

A ces mots Napoléon pâlit et se mordit les lèvres. Il répondit :

« Le malheur a des droits à tous les hommages, prince, et je n'ai pas voulu passer si près de Français d'une aussi grande illustration sans les voir. Le souverain de la France aime à retrouver les siens quelque part qu'ils soient. »

LOUIS XVIII.

Les siens! Monsieur, sans doute vous ne voulez pas dire votre roi?

NAPOLÉON, *souriant.*

« Votre Altesse ne le pense pas.

LOUIS XVIII, *avec dignité.*

Ni vos sujets, sans doute?

L'empereur se tut, et, rapprochant le fauteuil sur lequel il venait de s'asseoir de celui du roi de France, il le regarda en face et lui dit :

« Toutes ces formules sont vaines; je connais l'esprit de Votre Altesse, et mes moments sont trop pleins pour que j'aille combattre avec elle sur un terrain où j'aurais trop de désavantage : je dois m'expliquer nettement.

« Votre Altesse conserve encore le titre de roi de Franc

vingt-cinq ans d'infortune ont dû vous convaincre de sa vanité. C'est moi, moi seul qui suis le véritable souverain de la France, moi qui l'ai élargie jusqu'aux bords de l'Europe ; et le monde, qui ne vous connaît plus, ne sait pas même s'il y a encore des Bourbons quelque part. Vingt-cinq années de misères ont desséché leur mémoire.

« Quelque peu de souci que je puisse avoir d'une résignation inutile à mes desseins, c'est à vous de penser, prince, s'il ne serait pas à propos de quitter ce titre stérile de roi de France, qu'un autre titre et ma puissance ont absorbé.

« Cependant votre maison a été longtemps royale ; elle peut le redevenir : l'Irlande a d'assez belles provinces catholiques pour le descendant des rois très-chrétiens. Le roi Georges n'est pas encore si fermement assis sur ce trône que je ne puisse y placer les Bourbons, et si..... »

LOUIS XVIII, *l'interrompant avec enthousiasme.*

Oh ! ma belle couronne de France, tout flétris que soient tes lis, comment penserais-je à te remplacer ! Ah ! plutôt ce mot de roi de France que la toute-puissance ailleurs !

NAPOLÉON.

Si l'Irlande convient peu à la famille des Bourbons, un plus grand empire, et plus digne d'elle peut-être, est vacant dans le Nord ; la Suède, avec la Finlande, n'a plus qu'un roi sans postérité. La Norwége, qui vient d'en être distraite, pourrait y être réunie de nouveau, et le Danemark lui-même, si les destinées le voulaient, pourrait venir recompléter cette ancienne monarchie des trois royaumes du Nord. Cette tiare septentrionale, prince, vaudrait sans doute un pareil sacrifice.

LOUIS XVIII.

Vous connaissez peu les cœurs de roi, monsieur, pour essayer de les atteindre par une telle corruption.

NAPOLÉON, *se levant avec colère.*

Ni vous la fermeté terrible de l'empereur des Français, prince ; là où les bienfaits cessent, le châtiment, plus facile, pourrait commencer.

LOUIS XVIII, *avec calme.*

Ma famille est accoutumée au martyre, général ; me voici prêt à tout : il y a encore de la place pour moi dans vos fossés de Vincennes.

A ce mot de Vincennes, le vieux prince de Condé, qui avait écouté avec un froid dédain cet entretien, trembla tout à coup, pâlit, et laissa tomber sa main sur le pommeau de son épée ; puis, des larmes ayant coulé sur ses joues, il leva les mains au ciel et sortit en s'écriant : « Oh ! mon Dieu ! »

Napoléon n'avait perdu aucun de ces mouvements, et, redevenu calme, il dit à Louis XVIII :

« Votre Altesse ne pourrait rester en France, et l'Angleterre est devenue la France ; mon ministre lui fera connaître mes intentions. » En achevant ces mots, il sortit précipitamment, remonta à cheval, et, sans adresser une seule parole aux généraux qui l'accompagnaient, il regagna, avec la plus grande vitesse, la ville d'Aylesbury.

CHAPITRE VI.

L'ILE DE MAN.

L'empereur se rendit à Glasgow, où s'étaient réunis les parlements d'Écosse et d'Irlande. Ainsi qu'il l'avait déjà fait pour le roi de Pologne Poniatowski, il remit, en présence des membres de ces parlements, le sceptre au roi Georges, et, dans un discours assez court, il assura à ces deux royaumes la jouissance de leurs constitutions et de leurs priviléges, avec les modifications que le système de l'Europe lui avait imposées, disait-il ; et la première fut l'émancipation de l'Irlande catholique.

Cette investiture de ce double royaume lui assurait une suzeraineté de fait, quoiqu'elle ne fût pas officiellement promulguée.

De Glasgow il fit écrire, par le duc de Bassano, ministre secrétaire d'État, la décision suivante à Louis XVIII :

« NAPOLÉON, etc. ;

« Avons ordonné ce qui suit :

« Les bâtiments, parc et dépendances du château d'Hartwell sont réunis à notre domaine privé.

« Dans le délai d'un mois à compter de ce jour, le comte de Lille et sa famille, ainsi que les personnes qui les accompagnent, se rendront dans l'île de Man, qui deviendra le lieu de leur résidence.

« Donné au palais de l'Université de Glasgow, ce 22 juillet 1814.

« NAPOLÉON.

« DUC DE BASSANO. »

Une lettre du duc de Bassano accompagnait cette décision; pleine de respect pour les illustres proscrits, elle leur annonçait que cette résidence était comme une propriété même de l'île, et que tant que la famille des Bourbons resterait sur son territoire, aucune autorité française n'y séjournerait, et ne pourrait y avoir d'action.

Louis XVIII affecta de refuser la seule apparence d'une souveraineté sur cette île; MM. de Montesquiou et de Blacas l'administrèrent, sans même rendre un compte qu'il ne voulut jamais recevoir.

Ainsi, une sorte de royaume fut comme imposé à celui qui se disait le roi de France. Il y avait dans cette modération de l'empereur une tactique adroite qui ne pouvait échapper à Louis XVIII; aussi, tout en acceptant cet exil, auquel il ne pouvait se soustraire, il protesta encore par une de ces nobles déclarations qui sont si connues.

L'île de Man a environ dix lieues de long sur cinq de large. Elle est assez fertile; Douglas en est la capitale, port et ville d'environ trois mille habitants. D'autres villes d'une moindre importance s'y trouvent encore; la population entière est d'environ quarante mille âmes.

C'est dans cette île que, longtemps après, en 1824, Louis XVIII étant mort, son frère, M. le comte d'Artois, fut proclamé, sans que l'Europe en sût quelque chose, roi de France, sous le nom de Charles X.

CHAPITRE VII.

RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN.

Une conquête assez bizarre vint rompre, pour la distraction de l'Europe et l'amusement de la postérité, la monotonie si glorieuse de toutes ces grandes révolutions.

A quelques lieues de Rimini, dans le royaume d'Italie, existait une petite république de Saint-Marin, peuplée d'environ six mille habitants et ayant un territoire de deux lieues de diamètre.

L'histoire de ce petit pays montre jusqu'à quel point le dédain peut servir de salut aux peuples.

Les habitants de Saint-Marin, depuis plus de huit cents ans, s'étaient constitués dans un état d'indépendance; c'était une république nommant ses magistrats, un provéditeur et quelques autres fonctionnaires, et il semblait que, par une plaisanterie politique, les autres puissances avaient toujours voulu épargner cette nation.

Mais, au mois de juin 1815, le garde champêtre d'une commune voisine, dépendant de l'empire français, ayant arrêté un délinquant sur un champ de la république, cet acte fut considéré comme une violation d'un territoire étranger, d'où grande rumeur dans la cité.

Le conseil fut assemblé, et là furent gravement agités l'importance de cet événement et les moyens d'y remédier. Les discussions furent longues, énergiques, et il fut arrêté qu'une adresse ferme et pleine des sentiments de liberté et de douleur serait envoyée à l'empereur des

Français, pour réclamer sur cette violation du pays et demander une réparation.

Cela pouvait être hardi et assez fièrement convenable, si l'empereur avait bien voulu, par le même sentiment de pitié qu'avaient consacré les siècles, permettre cette réparation.

Mais cela était complétement ridicule si le souverain s'en irritait, ce qui n'arriva pas tout à fait cependant

L'empereur fit écrire au préfet de Pesaro qu'il eût à nommer un maire à la commune de Saint-Marin, qui dorénavant dépendrait du canton et de l'arrondissement de Rimini, et à ordonner que le commissaire de police de cette dernière ville se transporterait à Saint-Marin pour proclamer cet arrêté de la préfecture.

Ainsi expira, dans un procès-verbal de commissaire de police, l'ancienne république de Saint-Marin.

CHAPITRE VIII.

PROMOTIONS.

L'empereur quitta l'Angleterre et revint à Paris dans les premiers jours du mois d'août.

Le 15 du même mois, jour de sa fête, il fit paraître un décret dans lequel, en souvenir des grands événements des deux années précédentes et principalement de la conquête de l'Angleterre, il appelait à de hautes dignités quelques-uns des grands fonctionnaires de l'État.

Eugène Beauharnais fut nommé roi d'Italie.

Napoléon détacha en sa faveur ce titre de sa propre

couronne. Le nouveau roi conserva pour l'empereur le gouvernement du royaume d'Italie, sans rien gagner à cette magnifique faveur, qu'une dignité plus complète, mais sans augmentation de puissance.

Napoléon avait appris à l'Europe qu'il pouvait s'emparer à son gré du titre de roi, il voulut aussi lui apprendre qu'il pouvait le résigner et l'abandonner selon son bon plaisir.

Le duc de Cadore fut créé prince d'Oldembourg.

C'était la récompense des traités de paix que, depuis le célèbre traité de Vienne, M. de Champagny avait conclus avec une grande habileté, et en dépassant quelquefois les prévisions de l'empereur. C'était encore un juste hommage rendu par Napoléon à ce ministre aussi distingué par sa probité sévère que par ses hautes facultés, le seul d'ailleurs pour lequel il eût une déférence qui tenait presque de la vénération.

Lorsqu'en 1818 le prince architrésorier de l'empire mourut, le duc de Cadore, prince d'Oldembourg, fut promu à cette éminente dignité.

Les comtes Montalivet, Mollien et Daru furent créés ducs.

Le comte Roy, alors président du corps législatif, et plus tard ministre des finances, fut créé duc d'Illyrie.

Furent nommés maréchaux de France les six généraux :

Belliard. . . . . créé duc de Mantoue ;
Gouvion Saint-Cyr. . . créé duc de Ferrare ;
Molitor ;
Foy. . . . . créé duc de Tolosa ;
Clausel. . . . . créé duc de Calabre ;
Gérard. . . . . créé duc de Ravenne.

Le vice-amiral Gantheaume fut fait comte de Yarmouth et investi de la nouvelle dignité d'amiral, créée dans la marine par le même décret.

Douze généraux de brigade furent nommés généraux de division, et d'autres nombreuses promotions ainsi que des décorations furent répandues dans l'armée sur ceux qui avaient bien mérité dans les derniers événements militaires.

L'empereur voulut aussi que sa mère prît le titre d'impératrice mère.

Madame *mère* (comme on l'appelait alors) reculait devant cette magnifique dignité. Elle s'y refusa d'abord; mais Napoléon insista, et lui fit reconnaître que la mère de tant de souverains devait elle-même avoir un titre impérial. Elle fut couronnée à Notre-Dame de Paris, le 27 août de cette année; l'empereur demanda au pape de poser lui-même la couronne sur la tête de sa mère. Cette cérémonie eut lieu au milieu d'une grande pompe, et l'on y vit, pour la dernière fois, les mains tremblantes et froides du pape Pie VII donner la bénédiction aux peuples. Depuis quelques mois ce saint pontife s'affaiblissait de plus en plus, et il succomba quelques jours après le couronnement de l'impératrice mère.

A la même époque, les habitants de Marseille crurent l'occasion favorable pour renouveler auprès de l'empereur une demande qui, faite une première fois, ne leur avait pas été accordée; c'était d'élever sur la principale place publique de cette ville une statue à Charles Bonaparte, père de l'empereur. Mais Napoléon, qui voulait que tout fût extraordinaire et plus qu'humain dans lui et sa famille, était comme importuné de cette maladroite flatterie; son père n'avait été qu'un citoyen ordinaire. Le présent et l'avenir lui appartenaient bien, à lui, Napoléon; mais il ne pouvait rien dans le passé. Il sentait qu'il lui était impossible d'aller fouiller une tombe pour y planter ces vains titres de roi et d'empereur qui n'y germent plus. Il répondit par un second refus.

CHAPITRE IX.

LE CARDINAL FESCH, PAPE.

Pie VII était mort le 15 septembre 1814; Napoléon songea à la nomination de son successeur.

On assure qu'il eut alors la pensée de se déclarer pontife souverain des églises catholiques; son projet l'eût mené jusque-là de se proclamer chef religieux de la chrétienté. Sous cette nouvelle puissance se seraient réunies toutes les sectes diverses du christianisme, libres et indépendantes dans leur culte, et toutes se rattachant à l'unité d'un pontife suprême; mais il douta de lui-même, et pensa que l'heure n'était pas venue.

Cependant cette nomination d'un pape ne pouvait lui être indifférente; il savait de quel poids est la religion et l'influence de ses ministres dans les cœurs des peuples, et qu'en politique cette force ne devait être dédaignée ni comme obstacle ni comme instrument.

Sans doute aussi à cette époque devait-il réfléchir profondément à cette bizarre exception d'une monarchie élective conservée seule en Europe. Et ces restes de je ne sais quelles formes républicaines qui se trouvaient si étrangement mêlées aux coutumes de l'Église catholique, religion toute de puissance et d'autorité, l'étonnaient et l'offensaient peut-être.

Il avait, en donnant à la Pologne sa nouvelle constitution, anéanti le droit d'élection et proclamé celui de la souveraineté héréditaire.

Mais les obstacles sans nombre qu'eût fait naître la destruction du principe d'élection des papes et du privilége des cardinaux l'arrêtèrent. Il n'osait point encore y porter le seul remède que son génie jugeait convenable, celui de s'attribuer à lui seul cette toute-puissance pontificale. Il hésitait aussi, si, comme Charlemagne, il ne nommerait pas lui-même le pape ; et s'il ne s'arrêta pas longtemps à cette idée, au moins voulut-il diriger en maître l'élection de ce souverain, à qui il avait naguère rendu ses États et une part de la puissance temporelle. Dans ce but, tout en laissant aux cardinaux le magnifique privilége de choisir leur pontife, il leur écrivit la lettre suivante :

« ILLUSTRES CARDINAUX,

« Le Seigneur a rappelé à lui le vénérable et saint pontife Pie VII ; Vos Éminences vont élire son successeur.

« Notre respectueux amour pour notre sainte religion nous impose le devoir de participer en quelque sorte par nos vœux à cette pieuse et solennelle élection.

« Et nous avons reconnu que les intérêts de la religion comme ceux de l'empire, aussi bien que nos vœux particuliers, appelaient à cet insigne sacerdoce notre vénérable oncle S. E. le cardinal Fesch.

« Nous prions le Seigneur d'éclairer et d'inspirer Vos Éminences dans l'accomplissement de cet important devoir.

« De notre palais impérial de Saint-Cloud, le 7 octobre 1814.

« NAPOLÉON. »

Tous les cardinaux de l'Europe furent convoqués, et le conclave s'établit dans le palais impérial de Lyon.

La lettre de Napoléon indiquait plus que des vœux, elle faisait connaître ses ordres. Chaque cardinal y répondit en donnant l'assurance de son respect et de sa soumission.

Vingt-neuf cardinaux se trouvèrent présents au conclave ; l'assemblée fut présidée par le cardinal Alexandre Mattei, de Rome, et les opérations du scrutin commencèrent.

Elles n'eurent pas lieu cependant avec cette unanimité d'obéissance qui avait été promise. Les prélats italiens souffraient de voir la tiare échapper à l'Italie, et, ce qui n'avait pas eu lieu depuis Urbain VI (1378), portée par un Français. Quelques-uns même, mus par un sentiment de scrupule et de conscience, crurent devoir s'opposer à l'abolition de cet usage, qu'avaient consacré d'ailleurs les constitutions apostoliques ; ils savaient aussi que le droit d'exclusion dont jouissaient les souverains d'Autriche et d'Espagne leur avait été enlevé par une décision secrète, et ces violations des formes de l'élection leur avaient paru autant de sacriléges. Aussi, huit suffrages furent-ils donnés au cardinal Barthelemy Pacca de Benevento, comme le signe d'une énergique protestation ; mais les vingt et une autres voix, dès la première séance, appelèrent à la chaire de saint Pierre le cardinal Fesch.

Le nouveau pape fut proclamé à Lyon, plus tard à Paris, et enfin à Rome, où il se rendit au mois de décembre suivant, sous le nom de Clément XV. Il prit pour ses armes l'aigle impériale de France.

Napoléon fut vivement blessé du partage des cardinaux dans cette élection ; mais loin de le témoigner, il écrivit au contraire au cardinal Pacca la lettre suivante :

« Les voix qui vous appelaient à la chaire de saint Pierre m'ont prouvé de quelle estime le sacré collége honorait Votre Éminence.

« C'était aussi vous indiquer à la mienne.

« J'apprends à Votre Éminence que je lui envoie les insignes de grand-aigle de la Légion d'honneur et que je la présente à Sa Sainteté, le pape Clément XV, pour le siége vacant de l'archevêché de Milan.

« Je prie Dieu qu'il ait Votre Éminence en sa sainte et digne garde.

« NAPOLÉON. »

L'empereur avait un instant souhaité que le nouveau pape prît le nom de Napoléon Ier, mais il abandonna vite cette pensée, qui se fondit dans d'autres intentions qu'il destinait à l'avenir.

CHAPITRE X.

PAIX DE 1815.

Tout semblait fini et pacifié en Europe. L'empereur, de retour à Paris, résolut d'employer les loisirs de la paix et l'immensité de ses trésors à l'embellissement de Paris et de la France.

La grande rue Impériale, dont nous avons déjà parlé, était presque achevée.

Une rue semblable, de même largeur et de même magnificence, et coupant à peu près à angle droit la rue Impériale, s'étendit depuis Saint-Denis jusqu'à Montrouge; elle divisait ainsi la capitale en deux moitiés. Cette rue fut nommée la *rue Militaire*, parce qu'elle conduisait en effet aux deux routes militaires, du midi et du nord, et surtout parce que la grande plaine de Saint-Denis, qu'elle traversait, devint un immense Champ de Mars, s'étendant d'Aubervilliers à Saint-Ouen et de Paris à Saint-Denis. L'empereur fit défendre et entourer ce grand espace par des fossés larges et revêtus de maçonnerie, dans lesquels des canaux amenèrent les eaux de la Seine. Cette plaine étant dominée par Montmartre, il fit aussi

construire, sur cette élévation, une forteresse, dont les travaux furent entrepris et terminés sous la direction du général Marescot, auquel Napoléon avait, à cette époque, rendu ses bonnes grâces.

Ce nouveau Champ de Mars avait la forme d'un losange, ayant son diamètre le plus long de Paris à Saint-Denis, et les deux autres angles à Saint-Ouen et Aubervilliers; à ces deux derniers points, et à Saint-Denis, d'immenses casernes furent construites, pouvant contenir chacune vingt mille hommes. C'étaient comme trois villes militaires, gardant une capitale. Un quartier de cavalerie où pouvaient être casernés plus de douze mille hommes et autant de chevaux fut encore élevé à Saint-Denis. Ces casernes étaient en outre défendues par des ouvrages d'une grande importance et qui firent beaucoup d'honneur à l'arme du génie militaire.

La citadelle de Montmartre assurait par sa position et l'importance de ses fortifications, considérées comme inexpugnables, la défense et la conservation de Paris, en même temps qu'elle maîtrisait, en le dominant, le nouveau Champ de Mars de la plaine de Saint-Denis.

Tandis que ces travaux militaires étaient exécutés dans les environs de Paris, l'intérieur de la ville acquérait aussi de nombreux embellissements.

La rue de Rivoli et la Bourse furent achevées.

Presque toutes les places publiques furent restaurées et ornées des statues des maréchaux qui étaient morts. Celle du maréchal Lannes s'éleva au milieu de la place des Vosges, qui reprit le nom plus consacré de place Royale.

L'empereur ordonna la refonte et le rétablissement de la statue de Louis XIV sur la place des Victoires, avec cette inscription :

LUDOVICO. MAGNO.
NAPOLEO. MAGNUS.

Les bâtiments du quai d'Orsay furent terminés, et une suite d'hôtels réguliers et semblables à ceux de la rue de Rivoli furent construits depuis la rue du Bac jusqu'au pont Louis XVI et prolongés au delà du palais du corps législatif.

Ces palais furent réservés aux ambassadeurs des puissances étrangères, qui furent ainsi logés aux frais de l'empire, et chacun portait le nom et les armes de l'État dont il renfermait l'ambassade.

Le quai, depuis le pont Louis XVI jusqu'au pont d'Iéna, fut terminé plus tard avec un grand luxe. On l'appela le quai des Ambassadeurs.

L'église de la Madeleine étant achevée, le ministre de l'intérieur proposa d'y placer le sénat, mais Napoléon refusa sans rien dire de plus. Il n'eût pas souffert que deux corps politiques délibérassent ainsi face à face, et pussent se toucher de si près. Le sénat laissé au Luxembourg convenait mieux à ses desseins; il n'avait point oublié cette maxime plus vieille que Machiavel : Diviser c'est régner.

L'église de la Madeleine fut en effet consacrée au culte de cette sainte, et devint une paroisse pour un quartier qui en manquait.

On répara Versailles et on le meubla comme si Napoléon devait l'habiter, mais il y vint peu; Saint-Cloud, plus rapproché de Paris, semblait être sa demeure d'affection.

Cependant un acte singulier fit penser qu'un jour l'empereur habiterait cette résidence si royale de Versailles. Le nouveau pont de Sèvres était commencé, et devait être un jour un des plus beaux ponts de pierre des environs de Paris. Des ordres furent donnés pour discontinuer les travaux. Au lieu de ces arches éternelles, on construisit à Sèvres un pont de bois d'une extrême élégance, en même temps qu'une sorte de construction militaire était

placée à sa tête, du côté de Sèvres, comme pour le défendre.

Quelques personnes se souvenaient que Louis XIV n'avait jamais consenti à la construction d'un pont de pierre en cet endroit, que sous Louis XV cette construction avait eu lieu, et que c'était par là que la population était venue, dans les journées des 4 et 5 octobre 1789, enlever de Versailles le roi Louis XVI et sa famille.

Un pont de bois, au contraire, défendu par des troupes, pouvait être facilement coupé ou brûlé, et une pareille irruption devenait désormais impossible. Tel était le raisonnement de quelques-uns; mais on ne sut jamais si cela avait été la pensée de l'empereur.

Les galeries du Louvre étant terminées dans leur entier, les maisons particulières qui existaient dans l'intérieur furent démolies. L'arc de triomphe du Carrousel disparut aussi. « C'est un jouet d'enfant, » avait dit Napoléon. Ainsi, la place du Carrousel s'étendit du Louvre aux Tuileries, et cet espace immense ne fut plus divisé que par la grille qui forme la cour d'honneur du château.

On continua l'arc de triomphe de l'Étoile, qui devait être entièrement revêtu de marbre blanc.

En même temps, sous l'administration de M. de Chabrol, Paris s'assainissait et s'embellissait de plus en plus : les eaux de la Seine, soulevées à une très-grande hauteur par des pompes à feu, furent distribuées dans toutes les maisons et à tous les étages; les rues, devenues plus larges, furent garnies de trottoirs; plusieurs places publiques, plantées d'arbres, furent créées au milieu de la ville, qui s'agrandissait sans cesse en étendue et en population.

Il en était de même pour les autres villes de France. Un palais impérial fut construit à Lyon, à la jonction de la Saône et du Rhône; mais ces divers travaux furent surpassés par ceux exécutés à Rome et en Italie.

CHAPITRE XI.

TRAVAUX A ROME ET EN ITALIE.

Au mois de mars 1816, l'empereur se rendit à Rome, suivi de sa cour et de ses ministres ; il se fit aussi accompagner de plusieurs membres de l'Institut, entre autres, Lagrange, Monge, Prony, Berthollet, Visconti, Denon, Millin, Percier et Fontaine.

M. le comte Molé, directeur général des ponts et chaussées, s'y rendit également; et, entouré de cette autre cour de sciences et de talents, Napoléon traversa Rome dans tous les sens, et parcourut plus d'une fois la route dangereuse de Terracine, dans les marais Pontins.

Puis, quand il eut tout vu de ce coup d'œil d'aigle qui voyait tout pour remédier à tout, il assembla un conseil et déclara qu'il avait deux désirs :

1° Que le desséchement des marais Pontins fût complétement effectué ;

2° Que le Tibre fût détourné de son lit dans Rome.

Ces deux ordres furent reçus avec admiration par le conseil, et accueillis avec enthousiasme quand ils furent connus dans Rome.

Les mathématiciens et les ingénieurs, MM. de Prony et Monge à leur tête, furent chargés du desséchement de ces marais empestés, ruines cadavéreuses d'une ancienne et excessive civilisation, et qui, dans une contrée alors dépeuplée, consumaient infailliblement ceux qui osaient encore l'habiter.

Un système de canalisation fut conçu et conduit sur une multitude de points qui tous se dirigeaient jusqu'à Terracine. De larges espaces furent creusés en bassins, à l'instar de ces docks qui existent à Londres. Le port de Terracine fut très-agrandi, et il se trouva que deux ans après l'arrivée de l'empereur, cette campagne, si belle sous l'ancienne Rome, avait reparu desséchée, assainie, brillante, ne demandant plus qu'une population qui accourut et des villes qui y ressuscitèrent ; et Terracine, devenue un des ports les plus importants de la Méditerranée, put dans ses magnifiques et immenses bassins contenir à l'abri la flotte la plus nombreuse, et communiquer très-avant dans la campagne par les canaux qui avaient été creusés.

Dans le délire de leur reconnaissance, les peuples de Rome et de Naples élevèrent en l'honneur de l'empereur une statue de cent pieds de hauteur, placée sur le haut du cap et du mont Circello ; elle fut recouverte de feuilles de bronze, et dans le piédestal qui la supporte, un phare fut établi, comme si un nouveau bienfait devait brûler sans cesse en sacrifice aux pieds du bienfaiteur.

Les environs de Rome, qui offraient le spectacle de la stérilité et de la désolation, furent vaincus par l'opiniâtre habileté des ingénieurs ; on y fit d'immenses plantations ; les aqueducs relevés apportèrent sur leurs arcades, comme sur des arcs de triomphe innombrables, l'eau qui vint rafraîchir et féconder ces espaces, et dans ce cercle désert, qui entourait dans un rayon de cinq lieues la ville sainte, reparurent la vie, l'agriculture et les populations nombreuses, comme au temps des Césars.

En échange de ce bienfait, il commit une admirable dévastation en faveur de la France. La colonne Trajane fut enlevée, transportée à Paris, et élevée au milieu de la cour du Louvre, qui venait d'être pavée en marbre dans toute son étendue.

Rome pleura cette perte, mais elle était si riche de colonnes antiques, de la colonne Antonine, des obélisques sans nombre qu'autrefois Auguste avait aussi enlevés au pays de Sésostris, qu'elle pleura dans le silence l'acte d'un conquérant qui faisait d'ailleurs tant pour elle.

Mais ce fut surtout pour l'église Saint-Pierre, cette seule merveille du monde moderne, que Napoléon occupa sa pensée et son action. Les successeurs envieux de Michel-Ange avaient voulu renchérir sur ses plans ; et, confondant le long avec le grand, ils avaient gâté la croix grecque du grand homme, étendu démesurément la nef de l'église, et plaqué à sa face le plus insignifiant des portails.

Napoléon voulait hardiment restituer à Saint-Pierre la grandeur primitive qu'avait créée Michel-Ange. Mais il y a dans les monuments religieux une double consécration d'art et de religion qui sanctifie leurs formes, et rend leurs fautes même vénérables. Il laissa donc la croix latine, dont l'étendue était regardée comme merveilleuse par les fidèles catholiques.

Mais, cette concession faite au sentiment religieux, il fit détruire les colonnes engagées du portail et les étages de croisées qui le déshonoraient. A leur place, s'élevèrent trois rangs superposés d'arcades inégales. Au bas cinq arcs immenses, au-dessus une ligne de dix plus petits, et enfin, au rang le plus élevé, vingt autres couronnés d'un attique admirable et de vingt et une statues colossales. Des colonnes toscanes, ioniennes et corinthiennes, séparaient et ornaient ces arcades, dont l'ensemble rappelait à la fois le grandiose du pont du Gard et la majesté du Colysée.

L'empereur donna lui-même le plan des canaux qui devaient servir au détournement du Tibre.

Les excavations profondes faites dans la ligne tracée

par sa main impériale découvrirent des richesses immenses en antiquités, distribuées plus tard dans les musées de l'empire.

Quand le jour fut arrivé où, ces canaux étant achevés, le Tibre, ce vieux et jaune Tibre, dut quitter son lit éternel pour un lit inaccoutumé, alors on vit cette population italienne et presque romaine de Rome se précipiter dans son cher fleuve, s'y baigner avec amour, y plonger avec joie comme pour le préparer à cette grande révolution.

A un signal convenu, le canon se fit entendre, les cloches de toutes les églises s'ébranlèrent ; le pape, accompagné du sacré collége, donna sa bénédiction au peuple et au Tibre. L'empereur, du haut d'un trône fort élevé, donna l'ordre : les dernières barrières furent brisées, et le fleuve se précipita terrible et en mugissant dans ces canaux inconnus, et laissa son ancien lit à sec et livré nu aux regards de son peuple.

Vingt mille ouvriers et soldats furent employés à fouiller le lit abandonné du Tibre ; un ordre admirable régna dans ces travaux, et les moindres découvertes étaient enregistrées et placées dans les divers dépôts établis par l'administration.

Qui dira ce qu'il renfermait dans ses entrailles, ce vieux fleuve de Rome ! Il y avait plus de deux mille ans que, jaloux, il engloutissait toutes les richesses de la république, de la ville des empereurs et des papes. Chaque invasion des barbares y avait accumulé des trésors. Il était comme pavé des plus magnifiques sculptures ; tout reparut, et les marbres, et l'or, et l'airain, et les statues, et les boucliers, et les armes ; une autre Rome, l'ancienne, qui dormait dans la noble fange du Tibre, ressuscita pour enrichir la Rome française.

Le grand ouvrage de MM. Visconti, Denon et Percier donne de précieux détails sur ce détournement du Tibre et les découvertes qui en furent la suite.

Napoléon était présent partout ; il présidait, avec cette joie simple et expansive qui est particulière aux grands esprits, à ces admirables travaux. Il se sentait fier des victoires qu'il remportait sur le passé, et ne pouvait se rassasier de cette ville qu'il voyait pour la première fois. Car, bien que ses expéditions l'eussent, à plusieurs époques de sa vie, conduit aux portes de Rome et de Jérusalem, il avait toujours évité jusque-là d'entrer dans leurs murs, comme s'il eût redouté alors le contact de la grandeur surhumaine de ces deux villes, et qu'il eût craint que sa gloire ne fût obscurcie dans leur gloire.

CHAPITRE XII.

MADAME DE STAEL.

L'empereur quitta Rome après l'avoir ainsi remplie de son génie et de ses bienfaits, tout était fait pour la magnificence de l'Italie et pour son bonheur : il n'avait plus rien à y ordonner, et laissait au temps le reste. D'ailleurs, quelques avertissements sourds d'un grand mouvement dans le nord de l'Europe avaient excité vivement son attention, et il crut son retour nécessaire.

Il passa par Genève, où languissait exilée la baronne de Staël. Il voulut en finir avec cette femme célèbre ; il savait quelle haine elle lui gardait pour les persécutions essuyées ; mais il savait aussi quel pouvoir avaient le sourire impérial et le premier pas fait par la puissance.

Madame de Staël demeurait habituellement à sa terre de Coppet, aux environs de Genève ; mais elle était alors dans cette ville, lorsqu'un officier d'ordonnance vint la prévenir que l'empereur arrivait, et allait descendre chez elle. Un instant après, une voiture s'arrêta ; Napoléon en descendit.

La position de la baronne de Staël était des plus difficiles. Prise ainsi à l'improviste, encore déchirée de mécontentement, et de haine peut-être, elle n'était préparée à rien, lorsque Napoléon arriva droit à elle, et, lui tendant la main, prit la sienne, et lui dit : « Votre génie est une puissance, madame, et je viens traiter avec vous. »

Madame de Staël, dans la plus grande surprise et la plus grande joie de cette marque inouïe d'honneur, donne sa main à l'empereur, la lui serre et se met à pleurer.

L'empereur fit sortir ceux qui l'accompagnaient, et resta seul deux heures avec elle.

On assure que, dans cet entretien, il lui témoigna ses regrets d'avoir été trompé sur son compte ; qu'on la lui avait représentée comme un génie à craindre, mais qu'une nouvelle lecture de ses œuvres en Italie l'avait transporté d'admiration ; qu'il avait vu Rome avec Corinne, et que, si, en effet, son haut mérite pouvait faire redouter de l'avoir pour adversaire ; d'un autre côté, rien n'était plus à rechercher que son amitié.

Madame de Staël ne pouvait contenir son émotion, et, se jetant aux genoux de Napoléon, elle lui dit que, malgré sa douleur, elle n'en avait pas moins professé pour lui une sorte de culte, et que cette démarche faisait, en ce moment, déborder son cœur de joie et de reconnaissance.

L'empereur lui parla de son livre de l'Allemagne, que ses ministres avaient arrêté à l'impression. « C'est de la

barbarie ! s'écria-t-il. Je veux, madame, que ce livre soit imprimé au Louvre, par les presses impériales. »

En lui parlant, il l'appela madame la duchesse.

« Votre Majesté laisse tomber un titre, dit-elle en souriant.

— Je l'élève jusqu'à vous, madame, » répondit-il.

Puis il parla de l'Académie française, et lui demanda sérieusement si elle souhaiterait d'en faire partie. Madame de Staël répondit avec la même gravité qu'elle s'estimerait heureuse de cet honneur.

Il semblait qu'il ne dût pas même être élevé la question de savoir si une femme pouvait devenir membre de l'Institut.

« Vous en serez donc, madame, dit-il, et, pour vous éviter les démarches, je ferai moi-même connaître votre intention, et vous verrez l'Académie arriver à vous. »

Il sortit ensuite et lui demanda si elle ne retournait point à Coppet; madame de Staël dit qu'en effet c'était son projet.

Ils sortirent ensemble, et l'empereur, en lui offrant la main pour monter dans la voiture impériale, dit à ceux qui l'entouraient : « Je vous présente madame la duchesse de Staël, messieurs. » Puis il se plaça à ses côtés dans la voiture, et étant demeuré une heure à Coppet, il en repartit directement pour Paris, où madame de Staël revint elle-même un mois après.

A son retour à Paris, Napoléon manda l'Académie française aux Tuileries, et dit à ses membres que la mort de Bernardin de Saint-Pierre ayant laissé une place vacante, il pensait que l'Académie française s'honorerait d'un choix tel que celui de madame la duchesse de Staël. Le lendemain elle fut nommée à l'unanimité par l'illustre compagnie.

Quelque temps après eut lieu la séance de réception, à laquelle assista l'empereur avec la famille impériale.

Le discours de madame de Staël fut sublime, comme on le sait ; il était plein de hardiesses littéraires et de vues profondes. L'enthousiasme de la récipiendaire pour l'empereur éclata à plusieurs reprises, et il fut partagé par l'assemblée, qui les couvrit tous deux d'acclamations.

CHAPITRE XIII.

MOREAU.

Il semblait que Napoléon, élevé si haut au-dessus de tout, voulût au défaut d'empires conquérir des hommes.

Moreau, depuis le jugement qui l'avait exilé, vivait en Amérique, contemplant avec l'insouciance qui lui était propre les grands événements de l'Europe, et pensant à peine que lui-même s'était vu bien près de ce trône où brillait son ennemi.

De Rome, Napoléon envoya aux États-Unis, près du vainqueur de Hohenlinden, le général Andreossy, porteur d'une lettre amicale et de propositions importantes.

Quand le général Andreossy arriva près de Moreau, il vit ce grand homme habitué à la vie la plus simple, travaillant à son jardin, et paraissant étranger aux secousses du monde.

Il reçut les offres de Napoléon avec froideur, et dit qu'il ne pouvait rien accepter de lui.

Mais le général Andreossy, qui savait que ce grand caractère manquait d'énergie et de persistance dans ce qui

lui était personnel, revint le lendemain à la charge. Moreau devait être créé maréchal de France, duc de Carniole et grand-aigle de la Légion-d'Honneur.

Moreau hésita alors; il soupirait après sa patrie; sa femme, sa fille ne parlaient que du bonheur de revoir la France : il flottait encore incertain, et puis il accepta. Le général Andreossy profita avec insistance de cette résolution, et le décida à partir sur-le-champ, et à s'embarquer sur une frégate française qui devait prendre le nom du général Moreau, si elle le ramenait en France.

Cet acte de générosité dans l'empereur n'était pas sans calcul; à cette époque, l'armée était renouvelée, une nouvelle génération de soldats était survenue, ayant entendu comme dans le lointain le bruit de la gloire du général exilé; mais ce n'étaient plus les troupes de l'armée du Rhin qui eussent versé leur sang pour un général adoré. La gloire de Moreau était ancienne, presque de l'histoire, et son nom ne pouvait plus agir sur les masses.

Aussi l'empereur savait-il qu'il n'était plus à craindre, et qu'il avait tout à gagner en attirant à ses côtés cet illustre général au moment d'une grande guerre dont il soupçonnait l'approche.

Moreau arriva en France, et fut aussitôt présenté à l'empereur. Napoléon se leva, courut à lui et l'embrassa. « Monsieur le maréchal, lui dit-il, mon ambassadeur avait oublié de vous parer du plus glorieux de vos titres. » Puis il dit à haute voix et avec majesté :

« Je vous salue, prince de Hohenlinden. »

A ce nom de la victoire qui l'avait tant illustré, Moreau s'inclina en saisissant la main de Napoléon; il allait la baiser avec reconnaissance, quand celui-ci le relevant, ils s'embrassèrent une seconde fois. Dès ce moment, Moreau fut gagné d'amitié et de dévouement à l'empereur.

Un immense fortune lui fut assurée; un palais lui fut

construit aux frais de l'État, dans la rue Caumartin, qui prit le nom de rue de Hohenlinden.

C'est qu'on pouvait alors impunément nommer une victoire vieille de seize ans.

Napoléon n'eût rien fait de tout cela quelques années plus tôt.

CHAPITRE XIV.

SARDAIGNE.

L'empereur, dans son voyage à Rome, et malgré les invitations pressantes du roi des Deux-Siciles, Murat, n'avait point voulu se rendre à Naples. Il voyait déjà dans la conduite de ce souverain de sa façon une allure tortueuse et une intention de se conduire soi-même avec quelque indépendance.

Cela était fait pour déplaire à Napoléon ; aussi lui répondit-il que les soins exclusifs de son empire l'obligeaient de renoncer au voyage de Naples.

En même temps que le roi Murat sollicitait de son suzerain cette faveur de le recevoir dans sa capitale, par un acte hardi de son pouvoir et de sa liberté, il donnait cours à son ambition, et essayait ainsi de connaître jusqu'à quel point il pouvait, sans offenser grièvement l'empereur, agir dans le cercle de sa propre puissance.

La grandeur de Napoléon importunait l'âme jalouse de Murat.

Il voulut être conquérant à son tour.

La Sardaigne, gouvernée alors incognito, pour ainsi

dire, par la maison de Savoie, devint le but de sa pensée. Il résolut de l'envahir. Une frégate napolitaine eut ordre de capturer un bâtiment sarde : de là une réclamation de la part du roi Victor-Emmanuel; de là un refus superbe de satisfaire ce prince de la part de Murat; de là une guerre.

Un combat naval eut lieu sur les côtes d'Afrique, près l'île de Zimbe : parodie ridicule de ces combats géants de l'empire. Un vaisseau de ligne napolitain, une frégate et quelques bricks, flotte entière du royaume des Deux-Siciles, détruisirent facilement la flottille encore plus faible de la Sardaigne. Murat, à la tête d'une armée de treize mille hommes, fit aussi son invasion, eut aussi sa petite bataille décisive, et entra vainqueur dans Cagliari; et là, datant aussi un décret d'une capitale conquise, cet imitateur présomptueux déclara que la maison de Savoie avait cessé de régner en Sardaigne, et que ce royaume était réuni à celui des Deux-Siciles.

Le roi Victor-Emmanuel, ainsi dépossédé de ses États, était parvenu, après sa défaite, à se sauver en Corse sur un bateau pêcheur.

Murat avait, sans en donner aucun avis à Napoléon, entrepris et achevé sa conquête; et il crut devoir persister dans cette hardiesse, et ne pas la lui faire connaître lorsqu'elle fut terminée.

L'empereur, profondément irrité de cette action, la garda dans son cœur et attendit.

Toutefois, par l'entremise du préfet de Bastia, où se trouvait réfugié le roi Victor-Emmanuel, il fit offrir à ce prince de venir en France. De Toulon, où il aborda, jusqu'à Paris, il fut accueilli avec les honneurs dus à un souverain. L'empereur le reçut lui-même avec des égards recherchés, lui assigna un palais, et après quelques jours, il le confondit dans la foule des autres rois de sa cour.

CHAPITRE XV.

LIGUE DU NORD-EST.

Si l'empereur ne se montra pas à l'égard de Murat ce qu'il était quand il se croyait offensé, terrible et inflexible, c'est qu'alors les symptômes d'une grande révolution apparaissaient à ses yeux, lorsque l'Europe ne voyait encore partout qu'un ciel pur et sans nuages.

La Russie, cette grande puissance qui s'était naguère crue assez forte pour lutter contre le monarque du Midi, et le renverser peut-être, dévorait l'humiliation de la guerre de 1812, et versait des larmes de sang sur ses belles provinces de Pologne et de Finlande, enlevées à sa domination.

La Suède avait, après cette même guerre, vu tomber de son front une de ses couronnes, celle de Norwége.

Et la Prusse, toujours turbulente, enflammée de haine contre la France, ne pouvait lui pardonner la honte impardonnable d'Iéna et de dix autres défaites; elle appelait chaque jour la vengeance, et contemplait avec envie et fureur ce que la Saxe et l'Allemagne avaient gagné sur elle quand le vainqueur démembrait ses provinces.

Une nouvelle et mystérieuse coalition se forma entre ces trois puissances, des propositions de s'y réunir furent même faites dans le plus grand secret et d'une façon un peu vague au nouveau roi de Pologne. Poniatowski les rejeta avec horreur, et déclara hautement qu'il serait le premier à en avertir l'empereur des Français, à qui il devait tout.

Le Danemark, l'Autriche et l'Écosse furent aussi sondés dans leurs intentions, afin d'être agrégés à cette alliance : tous trois refusèrent, le premier par reconnaissance, la seconde par crainte, et la dernière par faiblesse.

La Turquie restait seule à gagner en Europe, puissance aveugle, et stationnant fièrement au milieu du mouvement du monde.

M. de Hardemberg envoya à Constantinople, sans mission apparente, M. le comte de Goltz, que MM. de Nesselrode et de Posen rejoignirent à Belgrade, et tous trois obtinrent une audience du Grand Seigneur.

Le sultan était porté à la paix et à quelque amitié pour Napoléon, mais cette présomption naturelle aux Turcs fut exaltée par les offres des trois puissances et par des rêves de gloire et de conquête.

L'Illyrie et les îles Ioniennes, devenues françaises, devaient être restituées à la Turquie, ainsi que la Transylvanie, que l'Autriche serait obligée de rendre. On faisait encore espérer que Venise serait détachée de l'empire français pour devenir une province turque.

Mahmoud entra donc dans cette coalition que l'histoire a nommée la ligue du nord-est.

Les opérations de ces quatre puissances alliées furent ainsi combinées : une partie de l'armée russe devait marcher sur Varsovie et s'en emparer, tandis que le reste de l'armée, joint aux forces militaires combinées de la Suède et de la Prusse, se porterait en Westphalie et en Bavière ; la Turquie, de son côté, devait en même temps débarquer ses troupes dans le royaume d'Italie, sur les côtes d'Ancône, et faire l'invasion de terre par l'Illyrie.

Les opérations des quatre puissances avaient été combinées avec le plus grand mystère dans leurs cabinets. On avait beaucoup compté sur leur improviste.

Mais l'empereur Napoléon savait tout.

CHAPITRE XVI.

GUERRE DE 1817.

On était arrivé au mois de février 1817, qu'aucune manifestation extérieure n'avait encore fait connaître les projets de guerre de la ligue du nord-est. Et déjà, sur l'ordre de Napoléon, les flottes de l'empire, composées de celles de France, d'Angleterre, de Hollande et de Danemark, se réunissaient dans les ports de Toulon, de Barcelone et de Gênes, et au mois de février toutes ces flottes se portèrent ensemble dans l'Adriatique.

En même temps les forces de terre se tenaient prêtes sur les bords du Rhin.

On eût dit que l'Europe attendait quelque prodigieux résultat, tant étaient grands la stupeur et, pour ainsi dire, le silence des nations.

L'armée russe commença la première les hostilités. Elle se porta sur Grodno en Pologne, et s'empara de cette ville.

Dès lors tout fut en feu, et les quatre puissances liguées, et la France, qui traînait après elle le reste de l'Europe.

Le roi de Pologne tenta de reprendre Grodno, mais vainement. Les maréchaux ducs de Bellune et de Tolosa (Victor et Foy) accoururent à son secours et entrèrent en Pologne avec quarante mille soldats.

Le prince de Hohenlinden (Moreau), avec cent mille

Français, Anglais et Danois, occupa le Mecklenbourg et le Danemark, en se dirigeant vers la Suède.

Le roi d'Italie (Eugène), avec les Napolitains, les Autrichiens et les Bavarois, et en outre avec les corps des maréchaux prince de la Moskowa et duc de Castiglione, entra en Bosnie et en Servie.

La flotte française, divisée en deux escadres, sous les ordres de l'amiral comte de Yarmouth et du vice-amiral Missiessy, parut dans l'Archipel et fit voile vers Constantinople.

L'empereur lui-même, à la tête de la grande armée, traversa la Bavière, et entra une fois encore en Prusse.

Alors la tempête des guerres rugit dans toute sa fureur. Mais elle fut courte, car presque en même temps, dans le courant du même mois d'avril 1817 :

Constantinople était bombardée et prise par nos flottes, et l'amiral Missiessy en prenait le gouvernement pour la France.

Le roi de Pologne et le maréchal de Bellune entraient dans Moscou, tandis que le maréchal Foy s'emparait de Pétersbourg.

Moreau, ayant écrasé à Wexio une partie de l'armée suédoise, était lui-même entré en maître à Stockholm.

De son côté le roi d'Italie avait, près de Belgrade, taillé en pièces l'armée turque, et lui avait tué vingt-cinq mille hommes.

Et le 21 avril, sous les murs de Berlin, l'empereur, avec sa grande armée, avait, dans la plus extraordinaire de ses victoires, anéanti les armées combinées suédoise, russe et prussienne; et un boulet perdu, sur le soir de cette journée, avait atteint et frappé à mort l'empereur Alexandre.

La rapidité de ces victoires survenues en même temps confondit cette fameuse ligue du nord-est qui s'évanouit comme un nuage devant le soleil.

L'empereur ne daigna pas entrer à Berlin. Il nomma le maréchal duc de Dalmatie gouverneur général de cette ville et de la Prusse entière.

Après quoi il se retira à Dresde, où lui arrivèrent coup sur coup les nouvelles de ces succès inouïs, et c'est là que vinrent le rejoindre les rois suppliants, leurs ministres et leurs cours.

Jamais conquêtes et victoires n'avaient été plus soudaines, et jamais aussi la puissance européenne de l'empereur n'avait été plus assurée. Tout tremblait sous lui, tous étaient esclaves ou vaincus.

CHAPITRE XVII.

DRESDE.

Le 8 mai 1817, l'empereur fit savoir aux rois et aux ministres des États vaincus qu'il consentait à les recevoir. Dès le matin se pressaient dans les premiers salons du palais royal de Dresde, les rois de Prusse et de Suède, les trois grands-ducs de Russie, portant le deuil de leur frère l'empereur Alexandre, et le frère de Mahmoud; une cour nombreuse les accompagnait.

Napoléon les fit longtemps attendre, et ce dédain fut sa première vengeance. A midi cette foule fut introduite. Un seul siége était dans le salon où la recevait l'empereur, et il ne se leva même pas quand les rois et le reste entrèrent.

« Que me voulez-vous? » s'écria-t-il en jetant sur eux des regards flamboyants de colère.

Le roi de Suède s'avança en tremblant et dit d'une voix faible et respectueuse : — « Nous demandons à Votre Majesté le traité qu'il lui plaira de nous accorder.

— Pas de traité, dit l'empereur d'une voix tonnante; des ordres ! Allez ! »

Jamais il n'avait paru plus irrité et plus méprisant; il sentait que l'Europe était à ses pieds et qu'il pouvait la fouler et la piétiner comme il lui plaisait.

Tous sortirent la rage et la honte dans le cœur.

L'empereur ordonna au duc de Bassano d'écrire aux rois de Suède et de Prusse et aux trois grands-ducs de Russie qu'ils ne pouvaient retourner dans leurs Etats, dont la destinée n'était pas fixée. La ville de Prague leur était désignée comme lieu de résidence. — Ils s'y rendirent.

Le roi d'Italie, après la victoire de Belgrade, traversa la Servie et la Roumélie, et étant aussi entré à Constantinople, il reçut les ordres de l'empereur touchant cette contrée. Il fit en conséquence évacuer la Roumélie, où se trouvaient les restes de l'armée turque. Les troupes ainsi que le sultan Mahmoud furent transportés en Asie, de l'autre côté du Bosphore.

Cette guerre si grande, dans laquelle une moitié de l'Europe avait combattu contre l'autre, fut ainsi mise à fin en peu de temps et par la plus mémorable victoire. Ce fut la dernière, et dans les premiers jours du mois de juin 1817, cette partie du monde se trouvait comme la propriété entière et exclusive de Napoléon, qui put la diviser à son gré, et laisser tomber comme il l'entendait des couronnes dépendantes sur des princes feudataires.

CHAPITRE XVIII.

POLITIQUE.

La colère qu'avait manifestée l'empereur dans la courte entrevue de Dresde, et dans les deux mots terribles qu'il avait jetés sur ces rois, était un calcul, et avait un intérêt.

Cela laissait les vaincus dans une complète incertitude de leur sort, et par conséquent dans une attente plus effrayante des volontés de celui dont ils dépendaient.

Et cela lui donnait le temps de rêver à la manière dont il profiterait de ce dernier triomphe.

Napoléon savait que l'heure était sonnée où il n'y avait plus que lui en Europe, et que tous les autres, rois ou nations, étaient des sujets. L'Europe était toute à lui, il pouvait le proclamer; aussi n'hésita-t-il pas à le faire.

La Russie et l'Angleterre étaient les seules puissances que son génie avait pu craindre. Elles n'existaient plus.

On sait comment il avait anéanti l'Angleterre.

Quant à cette nation du Nord, à cette Russie toujours renaissante sous ses glaces, il se promit bien qu'elle ne lui serait plus désormais redoutable, et qu'il l'abaisserait à la mesure des plus petits États. Quelle glorieuse volupté n'était-ce pas pour lui, d'ailleurs, de pétrir et remanier sans cesse les empires, de distribuer les couronnes, de renouveler la terre, afin de réaliser enfin cette promesse qu'il s'était faite naguère d'être un jour le plus ancien des monarques de l'Europe! Et pour qu'on

ne pût se méprendre à ces actes éclatants de la souveraineté qu'il se préparait, il lui plut, avant toutes ces choses, d'anéantir les titres d'empereur et de czar qui décoraient encore des têtes impériales, et de passer un niveau royal sur tous les autres princes souverains.

Lui seul devait conserver le titre d'empereur, et déjà il avait fait connaître l'estime où il mettait celui de roi, lorsqu'il s'en dépouillait et laissait à Eugène ce mot de roi d'Italie dont il ne se souciait plus.

Devenu maître de l'Europe, cet autre titre de protecteur de la confédération du Rhin devenait dérisoire : il le rejeta aussi ; il se débarrassa en même temps de cette médiation despotique dont il enserrait la confédération suisse.

Il lui plut aussi de faire une *fournée* de rois, comme pour affaiblir ce caractère à force de le rendre commun.

Pour donner un plus grand éclat à ces changements qu'on attendait avec tant d'inquiétude, il en retarda l'exécution de trois mois, tenant ainsi les rois prisonniers de Prague et les peuples dans l'incertitude de leurs destinées.

Tandis qu'il se préparait à reconstituer l'Europe, il revint en France, entouré de sa gloire, marchant au milieu des pompes et des acclamations, accueilli presque comme un Dieu ; mais déjà son génie était dégoûté de triomphes, et ne vivait plus que d'ambition et de pouvoir.

CHAPITRE XIX.

TRIOMPHE.

J'ai été court en parlant de ces victoires : à quoi eût-il servi de les décrire magnifiquement, alors qu'elles étaient si rapides et simultanées, que l'admiration, appelée à la fois en Suède, en Turquie, en Allemagne, en Russie, ne pouvait, pour ainsi dire, se reconnaître dans cette confusion de triomphes ; alors que chaque jour avait deux ou trois batailles à consacrer ; alors que les capitales étaient soumises à la même heure, et qu'on ne pouvait même plus assigner une date à chacune de ces conquêtes ?

Qu'importe la description de ces batailles, le nombre des morts, gloire relative et de calcul, qui, avant de déplorer la perte de dix mille hommes de la patrie, regarde s'il n'y a pas à se réjouir parce que cent mille ont succombé dans l'autre armée !

Qu'importent les détails des trésors enlevés, des canons pris, des monuments des arts ravis à leur terre natale, ces innocents trophées du génie devenus des trophées de guerre !

Qu'importe ! car tout cela se confond dans deux mots, victoire et conquête.

L'histoire, les peintres, les fossoyeurs, les artilleurs, les généraux et les almanachs disent toutes ces choses, à leur place et avec exactitude.

Je l'ai déjà annoncé, je ne fais pas de l'histoire.

Aussi ne rappellerai-je pas quel fut le triomphe de Na-

poléon et de sa grande armée victorieuse, quand elle se déployait, étincelante de fer et de fierté, le long des routes de France, comme un immense serpent aux couleurs d'or et d'émeraude.

Les journaux racontèrent ces fêtes, cette joie qui éclataient sur leur passage, cette population se tenant par la main, et ne faisant de Strasbourg à Paris qu'une double haie incessante de cris, d'hommages et d'enthousiasme.

Et les arcs de triomphe ! et les fleurs dont on avait jonché les chemins ! et les jeunes filles en blanc, réunies comme des guirlandes de roses blanches, entourant le héros et s'agenouillant devant lui.

Et les canons des grandes villes, les cloches et les fusées des villages, et toutes les collines flamboyantes sous les feux de joie !

Et ce délire de tous !

Et les corps de l'État qui se transportaient à vingt lieues de la capitale pour assurer plus tôt le grand homme de leur respect et de leur allégresse ! Et l'entrée dans ce Paris sous les arcs de victoire de l'Étoile et de Louis XIV ; les rues avec leurs tapis de fleurs, les maisons vêtues d'étoffes comme d'habits de fête ; et des têtes apparaissant partout, des soupiraux aux fenêtres les plus élevées, et des millions de bouches retentissant du cri sans fin : Vive l'empereur !

Et lui ! l'empereur ! accablé de fatigues, de gloire et d'ennuis, entrant le soir en son château des Tuileries, où il ne put dormir.

Voilà un triomphe !

CHAPITRE XX.

ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

On allait, d'après les ordres reçus les années précédentes, recouvrir de marbre blanc l'arc de triomphe de l'Étoile ; déjà Canova et Chaudet avaient achevé le modèle des deux statues colossales de la Gloire et de la Paix qui devaient, assises et adossées, couronner de leur repos majestueux le gigantesque édifice ; les deux sculpteurs étaient sur le point de tailler leurs marbres ; mais les travaux furent arrêtés : une autre matière plus glorieuse devait remplacer celle-là. Des canons sans nombre avaient été pris sur l'ennemi, machines inutiles depuis que l'Europe soumise n'avait plus besoin de la mort qui sort de leurs bouches pour le grand jeu qu'elle avait perdu.

L'empereur ordonna que l'arc de l'Étoile fût entièrement revêtu du bronze de ces canons pris dans la dernière guerre. Aussi, depuis ce temps, fut-il nommé *la Porte de bronze*, et onze années plus tard *la Porte d'or*, lorsqu'en 1828 le bronze eut été entièrement doré.

Les deux colonnes de la barrière du Trône, dans la grande rue Impériale, furent aussi recouvertes de ce bronze vaincu. Une d'elles portait en lettres d'or les noms des combats de cette dernière campagne, et l'autre ceux des généraux qui s'y étaient le plus illustrés.

Mais ces manifestations éclatantes de la gloire et de la puissance de Napoléon ne semblèrent plus rien, et s'éva-

nouirent devant le *Moniteur* du 15 août 1817, nouvel anniversaire de sa fête et de sa naissance. Il aimait ce rapprochement de date, comme s'il fondait l'histoire dans lui-même, et comme si son nom dût envelopper ainsi toutes les grandes révolutions du monde. Ici, c'était l'asservissement de l'Europe.

Je copie ce *Moniteur*.

CHAPITRE XXI.

MONITEUR UNIVERSEL DU 15 AOUT 1817.

—

Premier décret.

« NAPOLÉON, empereur des Français, souverain de l'Europe.

« L'histoire de ces vingt dernières années, toutes marquées de batailles, de sang versé, des convulsions des empires et de la misère des peuples, a fait connaître à l'Europe qu'un vice mortel existait dans sa constitution.

« Cette multiplicité d'États, de puissances et d'ambitions égales, amenait incessamment des guerres et des désastres.

« Dieu a montré qu'il fallait un souverain à ce continent, et qu'une pareille république de rois sans chef n'était pas dans ses desseins.

« La Providence, en nous conduisant du doigt à tra-

vers nos victoires à la conquête de l'Europe, nous a visiblement appelé à cette insigne souveraineté.

« En conséquence ;

« Sur le rapport de nos ministres ;

« Vu les délibérations du sénat français, suffisamment garni de rois et de princes souverains ;

« Vu l'avis de notre Conseil d'État ;

« Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. L'Europe est divisée en royaumes et principautés feudataires, sous la souveraineté immédiate de l'empire français.

« Art. 2. L'empire français conserve seul le titre d'empire, et son souverain celui d'empereur, les autres monarchies et puissances devant prendre désormais le titre de royaumes et de principautés.

« Art. 3. La division de l'Europe sera réglée par un décret.

« Art. 4. L'empereur des Français nomme les rois et les princes de ces différents États.

« Art. 5. Le principe de la succession légitime aux trônes et aux principautés est reconnu et établi par le présent décret.

« Art. 6. Toutefois, les chefs de ces gouvernements, royaumes et principautés devront recevoir l'agrément et l'investiture de l'empereur des Français.

« Art. 7. L'empereur des Français prend ce titre : *Empereur des Français, Souverain de l'Europe.*

« Art. 8. Les rois, les princes souverains de l'Europe et les ministres de notre empire exécuteront, chacun en ce qui les concerne, le présent décret.

« Du palais impérial des Tuileries, ce 15 août 1817.

« NAPOLÉON. »

Deuxième décret.

« NAPOLÉON, empereur des Français, souverain de l'Europe,

« Vu notre décret en date de ce jour, créant le titre d'empereur des Français, souverain de l'Europe,

« Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. Les titres de roi d'Italie, de protecteur de la confédération du Rhin, de médiateur de la confédération suisse, ne nous seront plus désormais donnés ; nous les avons déposés et les déposons par le présent décret.

« Du palais impérial des Tuileries, ce 15 août 1817.

« NAPOLÉON. »

Troisième décret.

« NAPOLÉON, empereur des Français, souverain de l'Europe,

« Vu notre décret en date de ce jour, annonçant l'organisation de l'Europe,

« Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. L'Europe est composée des différents États dont la formation et la circonscription suivent :

« 1° L'empire français, qui contient la France, la Corse, la Hollande, le Hanovre, le Holstein, l'Oldembourg, l'Italie, l'Illyrie et l'Angleterre ;

« Sont et demeurent annexées à notre empire, pour en faire partie intégrante, l'Albanie, la Roumélie, la Grèce, la Morée, les îles Ioniennes et de l'Archipel, Malte et la Catalogne ;

« 2° Le royaume d'Espagne ;

« 3° Le royaume de Westphalie ;

« 4° Le royaume des Deux-Siciles ;

« 5° Le royaume de Portugal ;

« 6° Le royaume uni d'Autriche et de Hongrie ;

« 7° Le royaume de Valachie et de Moldavie, auquel sont et demeurent réunies la Bessarabie, la Transylvanie, la Servie et la Bulgarie, et une partie de la Bosnie, l'autre partie de cette province, qui touche à l'Illyrie, étant réunie à l'empire français ;

« 8° Le royaume de Suisse ;

« 9° Le royaume de Pologne ;

« 10° Le royaume uni d'Écosse et d'Irlande ;

« 11° Le royaume de Bavière ;

« 12° Le royaume de Wurtemberg ;

« 13° Le royaume de Saxe ;

« 14° Le royaume de Bade ;

« 15° Le royaume uni de Danemark et de Norwége ;

« 16° Le royaume de Suède et de Finlande ;

« 17° Le royaume de Russie : Pétersbourg, capitale ;

« 18° Le royaume de Moscovie : Moscow, capitale ;

« 19° Le royaume de Bohême ;

« 20° Le royaume de Silésie et de Posen ;

« 21° Le royaume de Sardaigne.

« Art. 2. Les princes souverains d'Allemagne conserveront leurs possessions, comme elles existaient sous notre protectorat de la confédération du Rhin.

« De notre palais impérial des Tuileries, ce 15 août 1817.

« NAPOLÉON. »

CHAPITRE XXII.

PROMOTION DE ROIS.

Quatrième décret.

« NAPOLÉON, empereur des Français, souverain de l'Europe,

« Vu l'art. 4 du premier de nos décrets, en date de ce jour;

« Vu en outre notre troisième décret de ce jour;

« Avons promu et appelé à la dignité de rois les princes de notre famille dont les noms suivent :

« Art. 1er. Notre frère Joseph Napoléon est nommé roi d'Espagne.

« Notre frère Louis Napoléon, ancien roi de Hollande, est nommé roi de Silésie et de Posen.

« Notre frère Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, est nommé roi des Deux-Siciles.

« Notre frère Lucien Napoléon, ancien roi de Portugal, est nommé roi de Suisse.

« Notre beau-frère Joachim Napoléon, ancien roi des Deux-Siciles, est nommé roi de Suède et de Finlande.

« Notre beau-frère Félix Napoléon, prince de Lucques, est nommé roi de Portugal.

« Notre beau-frère Napoléon Borghèse est nommé roi de Westphalie.

« Art. 2. Sont promus à la dignité de rois et appelés à la souveraineté des États dont la désignation suit :

« 1° Au royaume d'Autriche et de Hongrie, François Ier, ancien empereur d'Autriche ;

« 2° Au royaume uni d'Écosse et d'Irlande, Georges III, ancien roi d'Angleterre ;

« 3° Au royaume de Pologne, le roi Poniatowski ;

« 4° Au royaume de Bavière, le roi Maximilien-Joseph ;

« 5° Au royaume de Wurtemberg, le roi Frédéric ;

« 6° Au royaume de Saxe, le roi Frédéric-Auguste ;

« 7° Au royaume de Bade, le grand-duc Charles-Louis-Frédéric ;

« 8° Au royaume uni de Danemark et de Norwége, le roi Frédéric VI ;

« 9° Au royaume de Sardaigne, le roi Victor-Emmanuel ;

« 10° Au royaume de Bohême, Frédéric-Guillaume III, ancien roi de Prusse ;

« 11° Au royaume de Valachie et de Moldavie, Frédéric-Auguste, grand-duc de Holstein.

« Art. 3. Les Russies d'Europe et d'Asie sont divisées en trois royaumes : 1° la Russie : capitale, Pétersbourg ; 2° la Moscovie : capitale, Moscow ; 3° la Sibérie : capitale, Tobolsk. La délimitation de ces trois royaumes sera fixée par un décret spécial.

« Sont promus à la dignité de roi et appelés à la souveraineté des États dont la désignation suit :

« 1° Au royaume de Russie, Nicolas, grand-duc de Russie ;

« 2° Au royaume de Moscovie, Constantin, grand-duc de Russie ;

« 3° Au royaume de Sibérie, Michel, grand-duc de Russie.

« Art. 4. Les rois promus par le présent décret jouiront des dignités et pouvoirs royaux, tant pour eux que

pour leurs héritiers et descendants mâles et légitimes, et par ordre de primogéniture.

« Art. 5. A défaut d'héritiers mâles et légitimes, l'empereur des Français pourvoit à la nomination d'un roi au trône vacant.

« Art. 6. Avant leur avénement au trône, les rois de l'Europe prêtent le serment de foi et hommage dans les mains de l'empereur des Français.

« Art. 7. L'empereur convoquera, dans un délai de trois mois, un congrès général des rois ci-dessus promus, et appelés à l'effet de prêter le serment voulu par l'article précédent.

« Art. 8. Conserveront leur titre de roi, pour jouir des prérogatives et honneurs dus à cette dignité, et pour prendre rang après les rois titulaires et avant les princes souverains d'Allemagne, les rois honoraires dont les noms suivent :

« Le roi Charles IV, ancien roi d'Espagne ;

« Le roi Ferdinand VII, ancien roi d'Espagne ;

« Le roi Ferdinand Ier, ancien roi des Deux-Siciles ;

« Le roi Charles XIII, ancien roi de Suède ;

« Le roi Jean VII, ancien roi de Portugal et roi du Brésil.

« Art. 9. Conserveront leur titre de roi, pour prendre rang immédiatement après nous et avant les rois de notre sang, nos bien-aimés fils,

« Le roi de Rome ;

« Le roi d'Angleterre.

« Art. 10. Prendra rang avant les rois nos frères, notre oncle le saint-père, le pape Clément XV.

« Art. 11. Prendra rang immédiatement après les rois de notre sang,

« Le roi d'Italie, Eugène Napoléon.

« Art. 12. Les rois ci-dessus nommés aux articles 1, 2, 3 du présent décret prendront rang dans l'ordre même où

ils sont placés dans ces articles et avec les modifications portées aux articles 9, 10 et 11.

« Art. 13. Les impératrices et reines de notre sang et de notre famille seront placées, dans les grandes cérémonies, au rang qu'il nous plaira indiquer, sans que les décisions précédentes puissent nuire à nos futures dispositions.

« Art. 14. Les princes souverains d'Allemagne prendront rang après les rois dans l'ordre qui sera prescrit par un décret spécial.

« Donné au palais impérial des Tuileries, ce 15 août 1817.

« NAPOLÉON. »

CHAPITRE XXIII.

RÉFLEXIONS.

Les réflexions découlent naturellement de ce célèbre *Moniteur* du 15 août.

On y voit la Prusse rayée des royaumes de l'Europe, et son souverain transporté sur le trône de Bohême.

La Turquie disparaît aussi entièrement des États de l'Europe, et l'empereur prend pour lui ce qu'il y avait de plus brillant et de plus utile dans les décombres de cet État, c'est-à-dire la Grèce, l'Archipel et Constantinople.

On y voit la Russie au dernier degré d'abaissement. Autant Napoléon avait pu la craindre, autant il avait

voulu la diviser, l'affaiblir et la rendre sans aucun poids dans la balance des peuples. Elle était appauvrie de la Finlande, de toutes les provinces polonaises, et, pour comble de misère, divisée en trois États sans aucune force.

Étrange retour dans les destinées des nations ! Lorsqu'à la fin du dix-huitième siècle, l'Autriche, la Russie et la Prusse s'acharnaient sur le cadavre de la Pologne et la déchiraient par lambeaux, qui pouvait penser que le jour viendrait où la Pologne ressusciterait plus brillante, tandis que de ses avides ennemies la Prusse serait anéantie, la Russie partagée à son tour, et la superbe Autriche perdrait la Bohême avec le titre et le rang de César !

La Sardaigne se trouvait restaurée en royaume et enlevée à Naples : l'heure était sonnée de punir Murat de cette imprudente conquête, et de le reléguer sur un trône du nord.

Le Holstein était réuni à la France, et son souverain, toujours fidèle allié de Napoléon, fut largement récompensé par le titre de roi des provinces du nord de l'ancienne Turquie.

On voit dans ce décret le grand-duc de Bade devenu le plus petit des rois de l'Europe.

Tous les membres de la famille impériale sont faits rois.

On y voit aussi Lucien, chargé d'une royauté bizarre : ancien républicain, devenu roi d'une république.

Outre la Bohême et le titre impérial, l'Autriche perdait encore la Transylvanie. Ces châtiments la punissaient de son hésitation lors de la ligue du nord-est; c'était d'ailleurs la seule puissance encore importante, un empire enfin, et Napoléon ne voulait plus d'autre empire que le sien.

Cinq souverains dépossédés conservent le titre de

rois, et dans ces promotions royales toujours le même oubli des anciens rois de France.

On doit encore remarquer dans ces décrets qu'en s'attribuant le droit et le nom de souverain de l'Europe, et en repoussant ses autres titres, l'empereur ne parlait plus de la grâce de Dieu et des constitutions de l'État.

Si jamais acte de puissance avait été jusqu'alors accompli sur la terre, c'est sans doute celui-là.

CHAPITRE XXIV.

MARIE-LOUISE.

L'impératrice Marie-Louise était sur le point d'accoucher, quand une altération soudaine de sa santé la conduisit aux portes du tombeau.

Le nouveau roi d'Autriche, son père, était dans la plus vive douleur du coup funeste que lui avait porté le décret du 15 août. Au commencement du siècle, il avait déjà déposé forcément sa couronne impériale d'Allemagne ; mais aujourd'hui, après avoir livré ses provinces, ses armées, sa fille à Napoléon, il lui fallait descendre au rang d'un simple roi, et se dévêtir de la pourpre d'empereur. Cela était horrible pour lui, d'avoir cessé deux fois d'être César. Que Napoléon ne lui demandait-il encore d'autres provinces ! Que ne lui prenait-il sa Styrie, son Tyrol, sa Hongrie elle-même, pourvu qu'il lui laissât son Autriche *impériale !*

C'était au milieu de cette affliction, et dans ces termes,

qu'il écrivit à Marie-Louise une lettre des plus énergiques où il lui demandait si c'était à elle de souffrir ainsi l'humiliation de son père.

Marie-Louise, que Napoléon tenait étrangère à la politique, ne vit là qu'une affaire d'émotion et de sentiment filial. Les instances de son père la troublèrent vivement. Autour d'elle s'agitaient encore quelques personnes dévouées à la maison d'Autriche, et dont les conseils intimes excitèrent et enhardirent sa faiblesse; toutefois, elle sentait vaguement que sa participation, même suppliante, dans les desseins de son époux, était imprudente et pouvait être funeste.

Déjà, dans le commencement de son mariage, lorsque l'Autriche, voulant au moins exploiter au profit de sa politique le présent immense d'une archiduchesse, avait pressé l'impératrice de présenter quelques réclamations, elle avait été repoussée froidement, et la sévérité était venue pour la première fois glacer la tendresse de Napoléon.

Elle n'avait rien fait de semblable depuis; mais dans cette dernière circonstance, la douleur de François Ier paraissait si vive, ses instigations si pressantes, qu'elle osa faire une nouvelle tentative.

Napoléon, à ce que l'on a assuré, témoigna son indignation de la manière la plus violente; l'impératrice, foudroyée par sa colère, tomba évanouie et comme morte à ses pieds. L'empereur, redevenu calme, la fit relever et secourir; mais le coup funeste était porté, et un mois ne s'était pas écoulé, qu'elle accoucha avant le terme d'un fils qui vécut, et elle-même mourut le même jour dans les douleurs de l'enfantement.

Napoléon la pleura, car il l'avait aimée; les plus magnifiques funérailles lui furent faites, dignes d'elle et du souverain de l'Europe. Et pour la première fois depuis la destruction de leurs vieux tombeaux des rois, les ca-

veaux de Saint-Denis, restaurés, se rouvrirent pour recevoir les restes de l'impératrice.

Le fils qu'elle avait déposé mourant au seuil de la vie vécut malgré son extrême faiblesse ; l'empereur lui donna le titre de roi de la Grèce.

Après la mort de Marie-Louise, Napoléon songea profondément à ce qu'il devait faire. Dans sa marche ascendante à la souveraineté européenne, il avait souvent regretté cette mauvaise ambition d'autrefois qui lui avait fait aspirer à une épouse du sang impérial. Alors, c'était une faveur ; mais depuis, ce sang était retombé bien au-dessous de lui. Maintenant même il supportait mal cette alliance qui le retenait sur le même plan que les autres rois. La mort de l'impératrice, tout en lui déchirant le cœur, lui rendit comme une sorte de liberté, et fit que désormais il n'aurait plus rien de commun avec les autres rois.

CHAPITRE XXV.

JOSÉPHINE.

Napoléon se ressouvint alors de cette Joséphine que les peuples appelaient la bonne Joséphine, même depuis sa disgrâce, car le peuple n'est pas un courtisan qui mesure ses hommages à la fortune, mais qui en garde souvent pour le malheur. On l'avait toujours appelée le bon génie de Napoléon. Depuis l'année 1809, époque à laquelle la fausse politique de l'empereur la lui avait fait repousser, elle languissait, toujours triste et souffrante,

dans ses beaux palais de la Malmaison et de Navarre, d'où elle suivait encore de ses yeux en pleurs la vie et la gloire du grand homme qu'elle avait tant aimé.

La mort de Marie-Louise dut être, pour l'âme si créole de l'impératrice Joséphine, une source féconde d'émotions brûlantes, et peut-être alors rêva-t-elle un retour sur le trône dont elle était descendue naguère. Cet espoir ne fut pas trompé.

Quelque temps après la mort de Marie-Louise, le roi d'Italie vint voir sa mère, et lui annonça l'arrivée de l'empereur à la Malmaison.

On ne sait ce qui se passa dans la longue entrevue de Napoléon et de Joséphine. Elle dura depuis dix heures du matin jusqu'au soir. Des larmes, des cris furent entendus : des larmes et des cris de joie peut-être ! mais personne n'a jamais pu pénétrer le secret de cette réconciliation impériale. Quoi qu'il en soit, l'empereur, en dînant avec l'impératrice Joséphine, déclara devant les officiers de la maison qu'il y avait encore une impératrice régnante.

Paris, la France et l'Europe connurent bientôt ce grand événement. Inattendu comme il l'était, il produisit des effets divers. Chaque famille royale espérait en secret voir une de ses filles monter et s'asseoir sur le trône des trônes. Ce nouveau mariage confondit bien des espoirs.

Le pape Clément XV bénit, à Notre-Dame, cette union nouvelle, et l'impératrice Joséphine fut une seconde fois couronnée.

Mais c'est la France surtout qui tressaillit de joie à cette nouvelle. Il y avait pour cette bonne Joséphine un enthousiasme instinctif et un amour dont on ne se rendait pas compte; sa disgrâce en était cause autant que sa bonté, car rien n'inspire tant d'intérêt et d'affection que le malheur des âmes belles et tendres; et puis elle avait

pour elle une voix nombreuse, retentissante, c'était celle des pauvres, qui se réjouirent de voir remonter si haut cette source intarissable de grâces et de bienfaits.

L'empereur, en réorganisant la maison de l'impératrice, lui donna, pour l'accompagner, une reine d'honneur ; ce fut la reine de Wurtemberg.

Des princes de sang royal devinrent ses gentilshommes et ses écuyers ; et déjà ils étaient si loin de leur royauté d'autrefois, qu'ils sollicitèrent ces faveurs, et l'empereur ne les leur épargna pas. Il aimait à les placer ainsi à des rangs inférieurs, d'où ils ne pouvaient plus voir que de loin la majesté impériale, et où ils apprenaient encore mieux combien il y avait de distance entre le souverain et les rois de l'Europe.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

ALGER.

Après ces grandes choses, la guerre du nord-est, la promotion de rois et le mariage de l'empereur, il y eut une longue paix, à peine interrompue, au mois de juin 1818, par la courte et glorieuse expédition d'Alger.

Toujours insolente, cette nation de pirates n'avait pas craint d'offenser le pavillon impérial de l'Europe, qui, depuis la suzeraineté reconnue de l'empereur des Français, flottait au grand mât des navires de toutes les nations. Un navire français fut pillé par des corsaires algériens. Dès lors l'expédition fut ordonnée, pressée avec la plus grande vigueur, et le débarquement de forces considérables s'effectua bientôt sur les côtes d'Afrique. Aussi lâche que superbe, Alger se rendit après les premières hostilités, et le pavillon tricolore flotta sur ses citadelles. Les trésors du dey, s'élevant à près de 300,000,000 de francs, furent apportés en France, et le dey lui-même y fut amené prisonnier. L'empereur ne voulut pas le voir, et lui fit dire, par son ministre de la marine, qu'il avait hésité s'il ne devait pas le faire fusiller. Il fut retenu deux années de suite dans les prisons de

Vincennes, et plus tard transporté dans la Turquie d'Asie.

L'empereur, à qui cette conquête avait été représentée comme une des plus importantes pour la sûreté des mers, ordonna, après cette première victoire, la continuation de l'expédition sur toutes les côtes de la Barbarie, qui, depuis Maroc jusqu'en Égypte, furent balayées de ces pirates. Les quatre empires barbaresques devinrent une colonie française ; Alger en fut la capitale ; un aide de camp de l'empereur fut nommé gouverneur général de la ville et de la colonie, à laquelle on donna le nom de France africaine. On trouva aussi dans les villes de Tunis, de Maroc et de Fez d'immenses trésors, qui vinrent s'engloutir dans les caves des Tuileries, où depuis longtemps l'empereur amoncelait des richesses incalculables.

Cette conquête avait été courte et glorieuse, mais décisive. Il ne resta plus rien de ces brigands qui, depuis dix siècles, infestaient la Méditerranée. Le commerce respira, et la France gagna, avec une colonie magnifique, une ligne de côtes qui lui donnait la possession presque entière de la ceinture de la Méditerranée.

Plus de deux millions de familles françaises et européennes, qui n'avaient que la misère dans leur patrie, obtinrent des concessions de terrains, et furent transportées en Afrique, où elles peuplèrent cette terre vaincue. Il y eut comme un enthousiasme d'émigration dans les classes pauvres, ce qui permit à l'empereur de ne pas réaliser sa volonté politique de rendre cette émigration obligatoire pour un ban de citoyens qu'il eût désigné.

Une triple organisation, judiciaire, administrative et militaire, fut établie dans la France africaine. Elle fut aussi divisée en départements, mais néanmoins sans cesser d'être soumise à un régime colonial, l'empereur n'ayant pas voulu la rendre partie intégrante de l'empire.

CHAPITRE II.

PAIX, CANAUX ET ROUTES.

Cette expédition fut la seule qui interrompit la paix de 1817 à 1820. Encore ne peut-on dire que ce fût là une guerre véritable ; l'empereur ne voulut pas la considérer ainsi : il la regardait comme un châtiment infligé à des pirates.

Pendant ces quatre années de paix, il s'attacha presque uniquement à organiser un système complet de routes et de canaux dans l'empire. Il ordonna la création de routes militaires, partant toutes de Paris, et allant presque en ligne droite aboutir aux villes les plus importantes des extrémités de l'empire. La plus extraordinaire sans contredit était celle de Paris à Constantinople, dont la largeur et la beauté sont considérées comme des merveilles. Les autres, moins étendues, étaient non moins admirables ; c'étaient les routes militaires de Paris à Amsterdam, à Calais, à Hambourg, à Genève, à Toulon, à Rome, et l'embranchement de celle de Constantinople qui allait de Scutari, en Morée, jusqu'à Lépante. La route militaire de Londres à Édimbourg ne le cédait qu'en longueur à celle de Constantinople, car toutes étaient dans des conditions uniformes de largeur et de formation.

Des canaux furent aussi établis sur tout le territoire français, et particulièrement en France. On proposa à l'empereur de réaliser le projet si agité déjà du canal maritime de Paris au Havre, à quoi il répondit qu'il im-

portait peu que la mer vînt à Paris, puisqu'elle allait au Havre, et presque à Rouen. « Le Havre, Rouen et Paris, ajouta-t-il, sont une même ville dont la Seine est la grande rue. » C'était presque ce mot si poétique de Pascal : « Les fleuves sont des chemins qui marchent. »

Avec le système de canalisation des fleuves, il arriva que ces chemins qui marchent furent réunis depuis la Garonne jusqu'à l'Elbe par des anneaux rapprochés de rivières factices s'enchaînant de toutes parts, et faisant comme un immense filet de navigation jeté sur tout l'empire.

Au centre fut créé le *canal impérial*, d'une largeur plus considérable et pouvant recevoir des bâtiments d'une force importante. Il partait de Bordeaux et de Lyon pour se réunir aux environs d'Orléans et se prolonger jusqu'à Amsterdam en passant par Paris. A lui aboutissaient tous les autres canaux des départements ; ce fut aussi une route militaire pour le commerce.

CHAPITRE III.

LA VIE ET LA MORT.

A cette époque de 1819, une grande recherche scientifique fut tentée, la plus grande, la plus sublime peut-être, celle de la vie, du mystère de la vie et de la mort.

Trois hommes du génie le plus puissant, Bichat, Corvisart et Lagrange conçurent à peu près dans le même temps l'idée d'épuiser toutes les ressources de la médecine, tous les secrets de la physiologie, toutes les forces

de la physique, pour arriver à la connaissance de cette vérité.

Les expériences multipliées rapportées dans leur ouvrage, les dissections sans nombre faites sur des êtres vivants, alors qu'ils épiaient, dans les premiers moments de la fécondation, les premiers actes de la vie qui arrive, et aussi, dans le sujet qui allait mourir, les derniers symptômes de cette vie au moment de son départ; les recherches les plus profondes faites dans l'érudition de tous les siècles; les médecins, les philosophes, les cabalistes, les mystiques consultés; chaque intelligence de tous les âges apportant en tribut la pensée neuve ou élevée qu'elle avait eue; enfin ces trois grands hommes réunissant leur triple génie pour ce grand œuvre, devaient amener le résultat de la plus sublime découverte faite sur la terre, et d'une communication de l'homme avec un des secrets que Dieu lui avait cachés jusque-là.

On se rappelle l'enthousiasme que produisit, au mois de septembre 1818, le rapport fait par Bichat à l'Institut au nom de ses deux confrères. Ils avaient découvert *la vie;* ils l'avaient vue arriver, poindre, s'insinuer, éclater dans la matière inorganisée, et plus tard abandonner la nature vivante, s'éteindre et se séparer de chaque molécule; ils avaient reconnu cette flamme éthérée sortant du corps, alors que le corps se refroidissait, et qu'une autre puissance y succédait, la mort!

Bien plus, eux-mêmes avaient retrouvé dans la plus haute physique la force même de la vie. Maîtres de diriger des courants galvaniques et magnétiques à leur gré, on les vit, dans leurs expériences miraculeuses, reproduire, exciter les phénomènes vitaux; créer enfin; créer, car sous l'action de ces forces qu'ils dirigeaient, on voyait les vaisseaux s'épanouir et naître sur les corps jusque-là inertes, la palpitation survenir, et la vie elle-même s'échapper de leurs mains surhumaines.

Et comme si ce n'était qu'un simple corollaire de leur découverte, ils l'appliquaient aussi au système général de l'univers. La vie individuelle de chaque monde, et la vie relative de tous, c'est-à-dire le système général du monde, n'étaient plus qu'un effet du grand principe qu'ils avaient découvert. En étendant leur découverte, ils la complétaient ainsi, et prouvaient que la vie est une, celle d'un insecte comme celle d'un soleil et de ses planètes esclaves.

Cette œuvre immense illustrera notre âge, comme la découverte de l'Amérique a illustré le sien ; et plus sans doute, car le hasard et une intelligence hardie pouvaient faire découvrir des terres existantes et dont le mystère était l'éloignement. Mais rien n'égale ce magnifique résultat de trois puissants génies, demandant à Dieu compte de ses grands secrets, et arrivant presque de force jusqu'à lui pour les lui arracher ; découvrant le système de l'homme, comme Newton le système du monde, et apprenant aux hommes de la terre ce que c'est que cette intelligence divine qui s'organise pour sa fin.

Quelques mois après ce rapport, en juin 1819, parut le grand ouvrage intitulé : *Découverte de la vie et de la mort dans l'homme et les êtres organisés, par Bichat, Corvisart et Lagrange.*

Épuisés sous ce dernier effort des facultés humaines, ces trois grands hommes moururent bientôt après. Il semblait que l'humanité ne pouvait aller au delà de ce qu'ils avaient appris à la terre, que leurs âmes en avaient assez fait, et qu'ils n'avaient plus qu'à partir pour un autre monde où ils verraient tous les autres mystères face à face.

Lagrange mourut le premier, un mois à peine après la publication de ce livre ; à ses derniers moments on voyait encore le philosophe maîtriser son agonie pour rêver à des secrets que l'on ne connaissait pas. Il allait mourir,

ses disciples désolés prévoyaient que dans quelques heures il ne devait plus exister ; et cependant, lui était silencieux et calme devant les aperceptions de son intelligence, on eût dit qu'il voyait des choses qu'on ne pouvait comprendre. Tout à coup un d'eux, par un sentiment de désespoir et de génie, le docteur Hallé, imagina un remède soudain et héroïque, qui put reprendre pour quelques jours Lagrange à cette mort imminente, et lui restituer un peu de vie. Mais Lagrange, revenu ainsi à la terre, s'indigna et leur dit ce mot sublime : « Qu'avez-vous fait? pourquoi m'avez-vous troublé? je m'étudiais mourir. »

CHAPITRE IV.

CONSEIL DES ROIS.

Napoléon avait assez abaissé les rois et il ne pensait pas qu'ils pussent songer à relever la tête ; mais il y a dans cette dignité quelque chose de divin qui consacre, même au milieu du malheur, et ne laisse pas se courber trop bas.

Il avait voulu que chaque année tous ces rois d'Europe créés, rétablis ou confirmés par ses décrets du 15 août se rassemblassent en conseil dans les derniers jours du mois de décembre. Le Louvre et les Tuileries étaient terminés alors ; dans ces palais, des appartements magnifiques leur étaient attribués, et loin de voir affaiblie cette grandeur de royauté qu'ils avaient laissée dans leurs

villes capitales, ils la retrouvaient avec plus de faste et de magnificence dans l'hôtellerie impériale où un maître les forçait de descendre.

Pendant quinze jours consécutifs, qui furent appelés dans le peuple la quinzaine royale, l'empereur les rassemblait chaque matin en un conseil qu'il présidait toujours, et où étaient agitées les plus hautes questions sociales, les intérêts généraux de l'Europe, et les intérêts particuliers de chaque État.

Autour d'une longue table ovale étaient rangés selon leur rang et assis sur des trônes ces hommes couronnés ; à l'extrémité de cette table un trône pareil aux autres, mais placé sur une estrade un peu plus élevée, paraissait le siége d'honneur : c'était celui où l'empereur allait s'asseoir quand on lui faisait connaître que l'assemblée était réunie.

Le salon où se tenait le conseil fut nommé la salle des rois ; il est placé, comme chacun sait, à l'extrémité de la grande galerie des tableaux, dans le pavillon de Flore, à l'angle du jardin et du quai.

Il y avait dans ce conseil des rois une telle soumission, une si grande confiance dans les intentions de l'empereur, qu'il semblait qu'il n'y eût jamais là qu'une volonté et qu'une seule tête, pour ainsi dire, tant la crainte respectueuse opprimait uniformément ces fronts à bandeau royal.

Cependant les trois conseils tenus ainsi dans les trois années qui avaient suivi 1816 avaient vu se modifier leur attitude ; l'esprit royal, qui ne peut quitter entièrement ceux qu'il a consacrés, recommençait à les illuminer de nouveau, et le temps, qui enlève toujours quelque chose même à la gloire et à la puissance, avait réveillé leur faiblesse, et leur avait fait sentir davantage le poids lourd de leur asservissement.

Un jour, c'était le 20 décembre 1819, Napoléon, au

milieu du conseil, émit une idée toute nouvelle; il voulut, je ne sais par quel dédain, inviter les rois dans cette séance à consentir une sorte de charte royale qui les enchaînait encore plus étroitement aux pieds de l'aigle impériale. Ainsi cette soumission si éclatante, quoique tacite, de ces rois feudataires, ne lui suffisait plus. Et dans ce caprice du moment, il lui paraissait nécessaire qu'un acte solennel émané d'eux-mêmes apprît à l'Europe et à chacun de leurs peuples tout ce qu'il y avait de certain, de patent, d'officiel dans leur servitude.

C'en était trop pour des cœurs de rois accoutumés à l'adversité, mais non pas à la honte.

Un murmure s'échappa de leurs rangs, comme le témoignage d'une stupéfaction douloureuse.

Napoléon frémit profondément à ce mouvement inaccoutumé. Mais que ne dut-il pas ressentir quand le roi de Bohême (l'ancien roi de Prusse), se levant, parla en ces termes :

« Votre Majesté a navré nos cœurs par une proposition que sa profonde sagesse n'a sans doute pas pesée. Elle sait les rapports qui existent entre nous et nos peuples, entre nos peuples et leurs rois ; elle sait de quelle vénération doit être environné notre sceptre, et combien ce sanctuaire où Dieu et Votre Majesté nous ont placés doit être sacré pour les nations. Et voilà que notre caractère sera flétri ; le mépris s'élèvera jusqu'à nous, la mesure de notre humiliation sera comblée, et il ne nous restera plus qu'à mourir ! Votre Majesté oublie sans doute en ce moment ce que sont des rois sur la terre. »

Ces dernières paroles, dites avec énergie, furent suivies de l'approbation du conseil. Tous se levèrent à la fois, en répétant que tels étaient leurs sentiments.

Napoléon, étincelant de fureur, se leva aussi, et, rejetant avec force son fauteuil contre le mur de la salle, il frappa d'une telle violence sur la table du conseil, qu'elle

en fut brisée. Puis, marchant à grands pas, et les regardant d'un œil de feu, il s'écria avec colère :

« Des rois! des rois! Oh! je le sais : ce sont quelquefois des esclaves qui auraient envie d'être rebelles.

« Des rois! ce sont des enfants à qui j'ai mis dans la main deux jouets, un sceptre et un globe.

« Mais ce sceptre, je le jetterai au feu, et il y pétillera comme un vil morceau de bois.

« Mais ce globe! ce n'est qu'une bulle légère, que mon souffle a gonflée, que mon souffle peut anéantir. »

Le roi de Suède (Murat) se levait comme pour répondre.

« Silence! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre. Silence! roi de Suède! Silence! tous! »

Et il ajouta, dans le dernier degré d'exaspération :

« Eh bien! sachez donc ce que je suis, moi, si vous oubliez ce que vous êtes. »

CHAPITRE V.

LE SOLDAT ROI. — § 1.

En disant ces mots, il enfonça violemment dans la table un poinçon qu'il tenait à la main, et s'approchant avec rapidité de la fenêtre donnant sur le quai, il l'ouvrit avec rage, et presque toutes les vitres se brisèrent en frappant contre le mur.

Il regarda, et ayant vu un grenadier en bonnet de police qui s'en allait tranquillement à sa caserne, et sur le point de traverser le pont pour passer de l'autre côté de

la Seine, il l'appela vivement. Le grenadier, à cette voix connue, se retourna, et ôtant son bonnet, il cherchait qui l'avait appelé. Il vit bientôt à la fenêtre l'empereur flamboyant de furie, qui lui cria : « Grenadier, monte ici ! » Et l'empereur donna en même temps les ordres pour le faire arriver jusqu'à lui.

Un instant après, entra le soldat, une pipe à la bouche et l'air goguenard encore, quoique un peu surpris de cet appel.

Dès qu'il fut là, l'empereur fit sortir ses pages et ses officiers, et demeuré avec les rois et le grenadier, il lui dit :

« Ton nom? »

Le soldat éteignit sa pipe, et, se tenant comme au port d'armes, répondit avec assurance :

« Guillaume Athon.

— Ton âge, ton régiment, ton pays?

— Quarante-sept ans, de Pithiviers, grenadier de la garde impériale, deuxième régiment, deuxième bataillon, première compagnie.

— Tes services? ton histoire?

— Trente et un ans de service; vingt-deux campagnes, Égypte, Italie, Espagne, Russie, etc. Pas d'histoire. Je me suis battu, j'ai seize blessures, et je suis resté soldat. »

L'assurance de cet homme étonna peut-être Napoléon, mais il ne fit rien paraître. Les rois attendaient dans un morne silence.

« Tant de services valent mieux, reprit l'empereur ; tu n'es plus soldat... je te fais roi.

— Roi !... Comme vous voudrez, sire. »

A cette réponse faite avec insouciance et flegme, l'empereur le regarda d'un œil scrutateur.

« Oui, roi ! Voilà un trône vacant; tu peux aller t'y asseoir. » (C'était la place du vieux roi Georges III, malade et mourant à Glasgow.)

« A la bonne heure! »

En disant ce peu de mots, il allait s'y placer avec la même aisance et la même incurie, quand l'empereur, l'arrêtant, lui prit la main et l'embrassa. « Je te consacre roi. Va t'asseoir, dit-il.

— Je ne comprends rien au reste, dit le soldat; mais mon général m'a embrassé. » Et deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

Il prit place sur ce siége royal, et, regardant tous ses nouveaux collègues d'un air glacé, il s'enfonça dans le fauteuil, remit sur sa tête son bonnet de police, et allait s'endormir peut-être, lorsque l'empereur, se levant, dit d'une voix terrible :

« Vous savez qui je suis, messieurs, et maintenant aussi ce que sont des rois. Allez, le conseil est levé. »

Et il se retira.

Les rois traversèrent lentement la grande galerie de tableaux, pour retourner dans leurs appartements. Leurs fronts étaient baissés et tristes ; ils savaient qu'ils ne pouvaient rien contre un tel caprice venant d'un tel pouvoir. Ils craignaient même de se communiquer leurs pensées, et, au milieu de ce silence, la longue galerie retentissait seule sous la gravité de leurs pas.

Le nouveau roi, Guillaume Athon, sortit le dernier. Entré dans la galerie, il s'amusait à contempler les tableaux, le bonnet de police penché sur l'oreille, et sifflant parfois, quoique assez bas, des airs de caserne.

La vue de ces peintures l'amusa, et il n'était pas sorti des salons de l'école italienne, que déjà les rois avaient disparu dans le grand salon.

Car lui avait un de ces caractères bizarres que rien n'étonne ni ne chagrine, et qui se soucient aussi peu d'un royaume que d'une blessure légère, parce qu'il ne comprenait pas ce que voulait dire le premier de ces mots,

et qu'il n'ignorait pas que c'était son métier de répandre son sang à la guerre.

Curieux, d'ailleurs, comme les soldats, il ne songeait plus à ce qui venait de se passer tout à l'heure, depuis qu'il regardait les tableaux. Puis, se voyant seul, il tira sa pipe de sa poche, ainsi qu'une pierre, de l'amadou et un briquet, et il allait, sans autre souci, rallumer son tabac, quand quelqu'un, l'arrêtant par le bras, lui apprit que l'empereur le demandait. Il se retourna, et, sans répondre, suivit l'officier qui l'avait interrompu dans ses distractions assez peu royales.

CHAPITRE VI.

LE SOLDAT ROI. § 2.

Toute violente que pouvait paraître la colère de Napoléon, en général, elle avait cependant toujours sa mesure ; car il savait si bien tenir les rênes de ses passions, qu'il ne leur laissait jamais que l'élan qui convenait à sa profonde pensée.

Au contraire, dans le conseil des rois, cet accès de fureur avait été soudain, incalculé. Une colère aveugle et sans réflexion l'avait emporté, et, sans doute, rien au monde, rien ne pouvait la causer plus légitimement que cette insolence des rois qui osaient ne pas demeurer esclaves.

Mais plus tard, quand, de retour dans son cabinet, et seul, il eut sa passion calmée et sa réflexion plus froide, alors il se mit à rêver, et vit jusqu'où il avait été entraîné.

Retombant sur lui-même, il s'affligea et eut honte de son action et de cet outrageant caprice qui lui avait fait jeter un sceptre à un soldat ! D'ailleurs, n'avait-il pas été trop loin ? Trop courbés, les rois pouvaient se relever terribles ; et puis n'avait-il pas quelque intérêt à conserver, au moins pour le peuple, ce respect qui entoure la royauté? Dans le regret de ce qu'il avait fait, et dans l'incertitude de ce qu'il avait à faire, il voulut voir son nouveau roi, Guillaume Athon, et un officier, s'étant détaché pour le chercher, le rejoignit dans la galerie des tableaux, comme on sait, et l'amena devant l'empereur.

Il entra, se tenant debout et respectueusement à la porte, mais la tête haute et le regard fixe, conservant enfin cette attitude à la fois noble et soumise du soldat devant son chef.

« Qu'on approche un fauteuil, dit l'empereur, et qu'on nous laisse. »

Restés tous deux seuls, ils se turent pendant quelques minutes, le soldat roi toujours debout.

« Votre Majesté veut-elle s'asseoir? » lui dit l'empereur d'un ton mélancolique.

Le soldat s'assit dans le fauteuil et regardait toujours fixement l'empereur.

« Que vous semble de cet événement du conseil? lui demanda Napoléon.

— Ma foi, sire, je ne le comprends pas, à moins que ce ne soit une moquerie faite à un vieux soldat.

— Non, cela est sérieux, vous êtes roi.

— Roi ! Et pourquoi? »

L'empereur pâlit à cette singulière question, et dit : « Parce que telle a été ma volonté.

— Votre volonté peut donc me faire roi, quand tous vos généraux n'auraient pu me faire caporal.

— Expliquez-vous.

— Je ne sais pas lire....

— Qu'importe! lui dit Napoléon dont le cœur se brisait de plus en plus; vous êtes élevé à la plus haute dignité de la terre; vous êtes roi. Mon choix suffit, cela ne vous plaît-il pas?

— Pas plus qu'à vous peut-être.

— Que voulez-vous dire?

— Que, sans comprendre quelque chose à tout ceci, il me semble qu'il aurait mieux valu que Votre Majesté ne m'eût point fait monter et asseoir au milieu de tous ces.... Mais finissons-en, et laissez-moi retourner à ma caserne, Sire, car l'appel de deux heures va se faire, et j'en aurais pour trois jours de salle de police. »

Ces paroles, cette fermeté indifférente, cette sagesse instinctive, étonnèrent au plus haut point l'empereur, qui lui répondit:

« Cela ne se peut : vous êtes roi; ma parole vous a consacré, et rien ne peut vous enlever cette consécration.

— A la bonne heure, » reprit le soldat.

Ils se turent; l'empereur resta le front appuyé dans sa main gauche.

Après quelques instants, le soldat roi reprit le premier la parole, et ses yeux fixes s'animèrent d'une flamme étrange :

« Je crois que ma personne gêne Votre Majesté; eh bien! il se peut que tout s'arrange.

— Comment? dit Napoléon en le regardant avec inquiétude.

— C'est de m'envoyer au bout du monde.... ou plus loin encore...., car si tout ce tripotage devait finir par une prison d'État perpétuelle ... je n'y resterais pas vivant deux jours. »

L'empereur était stupéfait.

« Que voulez-vous dire?

— Que s'il faut vous payer votre titre de roi avec ma vie, je suis prêt.

— Vous y tenez donc bien peu à la vie?

— Bah!.... je l'ai jouée vingt fois pour un mensonge, une injure, le baiser d'une fille de joie, et vingt fois encore pour rien, quand j'avais bu! Je ne parle pas de la guerre, les boulets m'ont passé entre les jambes et ont grondé à mes oreilles; deux pouces de plus, et tout était fini; mais c'est le métier, je n'en parle pas.

— Et ta famille?

— Je n'en ai pas, pas de mère, ni de femme, ni d'enfants.

— Quoi! tu ne tiens pas à la vie?

— Ça m'est égal, et si cela vous arrange, vous!

— Qui te l'a dit? reprit Napoléon avec égarement.

— Personne. Faites comme il vous plaira.

— Non; tu vivras roi, avec ton sceptre, ta cour, tes palais, tes trésors.

— A la bonne heure! »

Et tous deux se turent encore. Mille sentiments déchiraient le cœur de l'empereur; le soldat roi s'en aperçut, et se levant:

« Sire, il faut vous décider; si Votre Majesté le veut, je me tue! et personne n'aura rien su.... ou bien j'attendrai que l'on me...»

L'empereur tourna les yeux sur lui, et des larmes y coulaient; il tendit la main à Guillaume Athon, qui la saisit et la baisa. L'empereur lui ouvrit les bras, et l'autre s'y jetant, ils s'embrassèrent.

La fermeté du soldat le quitta en ce moment, il pleura aussi.

« Voilà deux fois que Votre Majesté m'embrasse aujourd'hui, dit-il en essuyant ses yeux; j'aurais mille vies, que cela ne vaudrait pas cette joie, et je ne serais plus heureux si je vivais après cela! »

Napoléon le regardait avec des yeux humides.

« Adieu ! Sire, dit-il ; adieu !.... » Et il se retira.

L'empereur, absorbé dans ses réflexions, ne se leva point. Près de la porte, Guillaume Athon se retourna encore, et lui dit avec simplicité :

« Adieu ! Sire, je retourne à la caserne ; à ce soir.... adieu ! »

Et il disparut.

Il y avait, comme lui, dans la grande armée, des âmes simples, énergiques et bronzées à la fumée des batailles.

Le lendemain de cette journée, on apprit que, la veille, vers neuf heures du soir, le corps de Guillaume Athon avait été trouvé frappé au cœur de trois coups de baïonnette. Rien n'indiquait une lutte. On supposa qu'il s'était suicidé, car on ne lui connaissait pas d'ennemi, et les blessures étaient par devant. D'ailleurs, cet événement de peu d'importance ne sortit pas de la caserne et du rapport du lieutenant au colonel.

On ne savait rien de plus sur cet homme. Les rois, en apprenant sa mort, se turent sur les événements de cette journée, et le temps reprit son cours comme s'il n'y avait pas eu de sang versé.

CHAPITRE VII.

RÉVISION DE LA LÉGISLATION.

La France était alors (1819) florissante au plus haut degré, riche, peuplée, heureuse. Le système général des

routes et des canaux complété; des monuments, des ponts, des édifices publics construits avec la plus grande magnificence; une administration forte, protectrice des citoyens et de leur fortune; au-dessus de tout cela, une gloire incroyable, telle était la France, et à un degré moindre, les pays dépendant de l'empire.

Les lois étaient aussi admirables que le reste. Jeunes encore, elles avaient l'énergie de la jeunesse, et l'autorité des lois anciennes. C'était un des plus beaux résultats de cette révolution injugeable, qui, comme un géant placé entre l'ordre ancien et le monde nouveau, avait les pieds dans le sang et la tête dans le ciel. Tout le droit était renouvelé. Des monuments de sagesse avaient été élevés par des hommes souvent en délire, et quand Napoléon était revenu d'Égypte et avait pris la France, il avait agrandi et complété, sur tous les points, la législation, et, pour couronner l'édifice, donné ses codes.

Et quand il eut vu son œuvre, il ne se reposa pas.

Il n'avait pas cette fierté jalouse qui pense que la chose faite ne peut être perfectionnée; au contraire, des lois successives vinrent utilement corriger ces codes eux-mêmes. Ainsi, ceux des intérêts civils virent plus d'une fois modifier quelques-uns de leurs principes, et les codes criminels leur excessive sévérité.

Au mois de février 1818, il fit publier une édition nouvelle où avaient été fondues toutes ces améliorations.

Mais il fit plus encore, car il n'ignorait pas que cette législation nouvelle, depuis 1789, n'était pas le droit tout entier de la France, et qu'il y avait encore, dans les anciennes lois françaises, des matériaux importants et des restes sacrés qu'on ne devait point regarder comme anéantis. Il voulut donc relier ces vieilles traditions législatives aux lois nouvelles, et ramener à lui, pour ainsi dire, tout le passé de l'ancienne France, afin

de tout fondre dans son œuvre unique, et afin que les peuples de son temps n'eussent plus à rejeter les regards en arrière pour y chercher autre chose que des souvenirs inertes et de la vieille histoire.

Napoléon l'avait dit : « *Il faut que tout en France date de moi,* » et il en était venu à ce point de force, qu'il pouvait ainsi comprimer le passé et le refouler devant lui à ses pieds.

Pour arriver à ce grand résultat, il s'entoura des plus illustres jurisconsultes de France et d'Allemagne. Il leur attribua un pouvoir voisin de la puissance législative elle-même; et avec cette haute délégation, il mit dans leurs mains l'entière disposition des archives de l'État et des bibliothèques de l'Europe.

Cette commission ainsi instituée, prit le nom de *conseil supérieur de révision des lois*, et sa mission était de recueillir et de reviser toutes les parties de la législation française, depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'à nos jours.

Le conseil supérieur de révision fut divisé en deux sections principales.

La première fut chargée de réunir en un corps complet toutes les lois anciennes, ainsi que les capitulaires, ordonnances, établissements, édits et déclarations jusqu'à l'année 1789.

Après avoir achevé cette première collection chronologique, qui n'était qu'un travail de haute compilation historique et une préparation à l'œuvre réformatrice, les membres de cette section choisirent dans ces matériaux les lois encore en vigueur, ils les classèrent et les rédigèrent dans des codes spéciaux, qui par l'habile harmonie de ce beau travail vinrent se coordonner avec les codes déjà existants, et les compléter de toute la force restée encore à cette vieille législation.

Par un troisième travail, la même section prépara un

décret d'abrogation de toutes les lois qui n'étaient pas rappelées dans ces codes spéciaux, afin que, reconnues inutiles à la vie civile et politique, ces ruines du temps passé cessassent d'en gêner la marche, pour passer désormais à l'état d'histoire.

La seconde section exécuta sur des bases analogues les mêmes travaux pour les lois, arrêtés, décrets et décisions rendus depuis 1789, afin de balayer également les débris inutiles et rétablir au milieu de la confusion de ces lois innombrables les droits de l'ordre et de la clarté.

Quatre années suffirent à l'achèvement de ce grand travail digne de Napoléon et des hommes supérieurs à qui il l'avait confié. Les deux grandes collections chronologiques, du cinquième siècle à 1789, et de 1789 à 1820, furent publiées à part, plutôt encore comme des documents d'histoire que comme une œuvre de législation.

Mais il n'en fut pas de même de la réunion de ces décrets spéciaux qui furent immédiatement soumis à la sanction des deux corps législatifs et promulgués dans leur ensemble au mois de février 1824, sous le titre de *Corps général des lois françaises*. La première édition, en dix volumes in-4°, sortit à cette époque des presses de l'Imprimerie impériale, et devint le droit français.

Ainsi la France eut son Digeste et son Justinien.

L'accomplissement de cette œuvre avait donné la plus haute impulsion aux études philosophiques et historiques du droit, et tandis que Napoléon donnait ainsi cette magnifique et lumineuse législation, de toutes parts, en France, en Allemagne, en Angleterre et même en Italie, se préparaient de grands travaux sur ces matières.

C'était en vain que l'archichancelier Cambacérès avait dit spirituellement à l'un de ses collaborateurs, lors de la promulgation des premiers codes : « *Nous avons tué le droit romain* : » le droit romain n'était pas mort, il revivait dans les études des savants jurisconsultes ; ceux-ci

en creusaient la profondeur, et en découvraient les sources. Ils allaient aussi fouiller les entrailles des histoires du moyen âge pour y chercher les législations de ces temps; ils allaient retrouver dans les nations étrangères les lois qui y avaient été apportées par les conquêtes. Les lois normandes étaient étudiées en Angleterre. Les anciennes coutumes françaises, si curieusement explorées, l'étaient dans les îles anglo-normandes ou dans les contrées de l'Amérique où elles subsistaient encore, et les lois allemandes et saxonnes, transportées à leur tour dans l'Angleterre et dans le midi de l'Europe, étaient interrogées dans leurs nouvelles patries. Alors paraissaient à la fois : en Allemagne, les *Essais sur les anciennes lois romaines*, par Niebhür; l'*Histoire de la législation grecque*, par Gans; l'*Histoire des lois dans l'antiquité*, par Herder; les *Vues sur le droit romain*, par Savigny; en Angleterre, le magnifique ouvrage de M. Brougham, intitulé : *la Concordance générale des lois de l'Europe*, et en France, l'*Histoire des lois françaises*, par M. Troplong, jurisconsulte qui sait l'histoire; *la Science des lois*, par M. Dupin; l'*Essai sur les lois commerciales au moyen âge*, par M. Pardessus, et les travaux de M. Thierry sur les établissements législatifs des barbares.

Deux autres ouvrages se rattachent encore et par leur nature et par leur date à ceux-ci : l'étonnant livre des *Considérations sur la constitution française*, par M. de Maistre, livre que Napoléon fit saisir et brûler; et l'*Histoire de France par les lois et les monuments*, par M. Guizot, œuvre toute nouvelle où la vérité historique s'appuyait à chaque pas sur les chartes, les monuments, les médailles, les lois, et en général tous les actes contemporains qui jetaient sur les faits une lumière et une autorité incontestables.

CHAPITRE VIII.

CATALOGUE.

Il est impossible de passer sous silence, en continuant cette histoire, le mouvement si remarquable et si puissant qui fut donné à la littérature dans l'année 1820, et qui se prolongea et s'accrut jusqu'en 1830; et comme la nature de ce travail ne me permet guère d'interrompre les récits historiques, et de les entrelacer trop souvent de considérations littéraires, je m'arrêterai quelques instants ici, à cette date de 1820, où commence ce mouvement de progrès; et sans m'inquiéter de la chronologie qui me condamne, et sauf à me soumettre de nouveau à son joug dans le chapitre suivant, je ferai une histoire abrégée de la littérature et des immenses travaux qui furent publiés pendant ces dix années.

S'il y avait eu une forme plus abrégée encore que celle dont je vais me servir, je l'eusse choisie de préférence, tant je recherche la rapidité et la brièveté, tant surtout je prise la liberté des opinions littéraires; historien par-dessus tout, et très-peu critique, je n'ai voulu que réunir dans ce chapitre des noms d'auteurs et de livres dans un certain ordre, en un mot, dresser un véritable catalogue.

1820. — En cette année commença la publication de l'encyclopédie monumentale nommée *Encyclopédie de l'Institut*, parce que tous les membres des quatre académies concoururent à l'exécution de cet ouvrage,

et s'imposèrent la loi de faire eux-mêmes et de signer tous les articles. Jamais œuvre plus importante n'avait été confiée à des hommes plus habiles; on put l'appeler véritablement *le livre des livres*. Elle fut terminée par la publication de son soixante-huitième volume in-4°, en 1828. Quinze volumes de planches et sept de tables portent le nombre total à quatre-vingt-dix volumes in-4°. Cette encyclopédie fut imprimée avec le plus grand luxe par les presses impériales, et la haute libéralité de l'empereur en rendit le prix accessible à la plupart des fortunes.

1820. — Parurent simultanément :

Les Dialogues philosophiques sur l'univers, par M. le comte de Maistre, 3 vol. in-8.

Histoire du génie de l'antiquité, par Paul-Louis Courier, 5 vol. in-8.

Le livre des Passions, par Mme la duchesse de Staël, 3 vol. in-8.

Ces trois ouvrages dépassèrent de bien loin tout ce que la France et l'Europe avaient pu attendre du génie de leurs auteurs.

1821. — M. de Lamartine publia ses *Méditations poétiques*.

Histoire générale de la France, par M. de Châteaubriand.

Le douzième et dernier volume de cette magnifique histoire, la plus belle des histoires nationales, fut publié en 1826; il portait sur son frontispice les nouveaux titres de M. de Châteaubriand, créé duc d'Albanie, et nommé ministre d'état en cette même année 1826.

La 9e édition a paru en 1829.

Tableau du ciel, par Herschell, 3 vol. in-fol. — Atlas.

Des Usages et des formes qui existent dans la société civile en dehors des lois, par le comte Merlin, 3 vol. in-4°.

Principes des idées, par Kant, 2 vol. in-8.

Philosophie des nombres, par Lagrange, 2 vol. in-4.

1822. — *Histoire de l'établissement du christianisme*, par M. de Lamennais, 6 vol. in-4°.

Analyse de la littérature arabe, par le comte Sylvestre de Sacy, 6 vol.

Géométrie transcendante, par le baron Poisson, in-4°.

Considérations sur la poésie épique, par M. Villemain, conseiller d'Etat, 2 vol.

1820 à 1827. — Continuation et fin des deux grandes entreprises littéraires connues sous les noms de :

Collection des historiens de la France, 42 vol. in-folio.

Recueil des lois et ordonnances du royaume de France, jusqu'en 1789, 48 vol. in-folio.

1823. — *Description des ruines de Palmyre*, 2 vol. in-4. — Atlas.

De la Matière et de l'esprit, par Broussais, 3 vol.

Géographie chronologique ou Histoire des révolutions successives de la terre, des empires et des hommes, et des découvertes qui ont eu lieu sur la surface du globe, par une société de savants, grand atlas in-f°.

Les dix Plaies, satires par lord Byron, avec cette épigraphe :

Stupai i be!
En avant et marche !
(Mot d'ordre de Souvarow.)

1824. — *Description des ruines de Babylone*, 3 vol. in-4. — Atlas.

Grammaire et Dictionnaire des hiéroglyphes, par Champollion, 5 vol.

Essai sur le calcul des forces du génie de l'Homme, par le comte de La Place, 2 vol. in-4.

1825. — *Histoire de la Grèce*, par Michelet, 4 vol.

Philosophie de l'Histoire, par le même, 2 vol.

Philosophie de l'histoire, par Ballanche, 6 vol.

Dieu, poëme en 18 chants, par Lamartine.

Philosophie de la nature, par Geoffroy-Saint-Hilaire, 3 vol.

Histoire des connaissances humaines, par Ampère, 4 vol.

Dialogues des Morts, *Essais philosophiques*, par V. Cousin, 2 vol.

De l'influence du paganisme dans les sociétés modernes, par Mignet, 2 vol. in-4°.

1826. — *Histoire générale des sciences physiques*, par M. G. Cuvier, 8 vol. in-4.

Histoire générale des sciences mathématiques, par Biot, 6 vol. in-4.

Traité de philosophie, par Royer-Collard, 3 vol. in-8.

Richelieu, roman historique, par sir Walter Scott. Livre publié et composé en France et en français.

Etat de la société civile et politique en France sous la seconde race, par Augustin Thierry, 3 vol.

Le Roi d'Yvetot, roman politique, par Ch. Nodier. Ouvrage rare, la seconde édition n'ayant pas été autorisée.

1827. — *La Sainte Bible*, traduite par le cardinal de Frayssinous, 26 vol. in-8.

Les Guerres d'Espagne, par le maréchal Foy, 5 vol.

Histoire de la littérature française, par Villemain, 6 vol.

La Science des lois, par M. Dupin aîné, 4 vol.

Luther, roman historique, par V. Hugo, 2 vol.

Théorie de l'Esprit, par M. Beyle de Stendhall. Ce livre trop spirituel irrita Napoléon, et fit exiler

M. Beyle à Rome, où il acheva sa belle *Histoire de la peinture en Italie*, 1829, 12 vol. in-8.

1828. — *Histoire de la philosophie*, par V. Cousin, 4 vol.

Histoire de la politique chez les peuples anciens et modernes, par M. A. Carrel, 4 vol.

Description historique et géographique de l'intérieur de l'Afrique, 6 vol. in-4°. — Atlas.

Moïse, poëme épique en douze chants, par Victor Hugo, 1 vol. in-4.

Maître Quinola, roman par M. de Balzac.

1829. — *Histoire de l'empereur Napoléon, jusqu'à la monarchie universelle*, par A. Thiers, 8 vol.

Satan, poëme, par Alfred de Musset.

Chansons, par P.-J. de Béranger.

Histoire d'Angleterre, par Guizot, 9 vol. in-8.

Essai sur le crédit et les finances dans la monarchie universelle, par le comte Roy, duc d'Illyrie, 4 vol. in-8.

1830. — *La Diplomatie mise à la portée de tout le monde*, par un roi, 1 vol. in-8.

Ce livre singulier et ironique parut à une époque où la diplomatie était devenue une science inutile; il fut généralement attribué à M. de Talleyrand.

Histoire de deux siècles, 1440—1650, par Mignet, de l'Institut, 5 vol.

Les comédies de Ménandre, récemment découvertes, traduites par Sainte-Beuve, 4 vol. in-8.

Sursum corda, petit in-12.

L'auteur de cet admirable ouvrage, qui a tant influé sur les bonnes mœurs et si fortement excité l'élévation des esprits, est resté inconnu.

Une multitude d'éditions s'étant succédé, Napoléon, frappé des résultats de ce livre, voulut à tout prix en connaître l'auteur; mais les recherches et les

promesses de récompenses magnifiques furent également infructueuses. Rien ne put ébranler la modestie de ce bienfaiteur des hommes, et le mystère est demeuré impénétrable.

Jupiter, par Goëthe, 2 vol. La dernière et la plus étrange production de cet illustre écrivain.

Critique des lois civiles, par Troplong, 4 volumes in-8°.

Je termine ici cette liste, à laquelle j'aurais pu ajouter encore les titres de plusieurs publications d'une pareille importance. Je n'y ai pas placé non plus les œuvres de théâtre et d'autres ouvrages dont la France garde le souvenir et que la postérité n'oubliera pas.

CHAPITRE IX.

SAINT-SIMON, L'ABBÉ DE LAMENNAIS.

C'étaient deux hommes que Napoléon n'aimait pas.

A côté de ce développement littéraire que nous venons d'esquisser, se révéla, vers 1823, une tendance nouvelle des esprits ; philosophique et politique à la fois, elle cherchait à améliorer le sort des hommes, des pauvres surtout, et à donner au commerce et aux sciences l'application la plus utile aux progrès de l'humanité.

C'était la philanthropie sonore du dix-huitième siècle, appliquée.

L'empereur examina de près cette opinion, et en étudia sérieusement la marche ; et quand il eut reconnu son

utilité, et qu'il vit qu'aucun danger ne l'accompagnait, il laissa faire, ou favorisa en dirigeant. A la tête de ce mouvement était un homme, père et chef de cette philosophie politique, le comte de Saint-Simon, d'une imagination puissante, quoique le plus souvent prête à s'égarer, mais ayant posé le premier ce principe du perfectionnement social et de l'amélioration du sort de tous les hommes.

Un développement sans bornes de l'industrie était la base de son système, aussi s'avisa-t-il un jour de créer le mot *industriel* qui eut une grande fortune.

Napoléon fut frappé de certains travaux publiés par M. de Saint-Simon de 1810 à 1822. Rechercheur des hommes de force comme il l'était, il fixa ses regards sur ce novateur. Mais s'il rencontra juste en ce qui touchait le génie du philosophe, il se méprit sur sa véritable capacité ; il voulut en faire un homme d'action, et il se trouva que le penseur ne savait rien de plus que penser. Nommé successivement préfet à Avignon, puis à Nancy, M. de Saint-Simon ne fit que des fautes et se montra très-médiocre administrateur. Au bout de deux années, l'empereur lui retira ces fonctions et créa pour lui une place de directeur de l'industrie, sous les ordres du ministre du commerce. Mais là encore, le comte de Saint-Simon, trop inférieur ou trop supérieur peut-être à cette place, n'y apporta que des théories vagues, et une administration désordonnée. L'empereur, dégoûté de plus en plus de cet homme, dans lequel, à côté de tant de fautes, il lui fallait reconnaître un esprit d'une si haute portée, lui ôta définitivement tout service actif, pour le reléguer dans les vaines fonctions de conseiller d'État en service extraordinaire.

Saint-Simon mourut tranquillement, et fort délaissé de l'empereur, en juin 1827.

De son vivant, une réunion de jeunes gens l'ayant

choisi, malgré ses refus, pour leur maître, arborèrent son nom à la tête d'une doctrine philosophique qu'ils façonnèrent en manière de religion. Ils firent de Saint-Simon une sorte de dieu, et se nommèrent *Saint-Simoniens*. Mais le conseiller d'Etat, très-offensé de cet enthousiasme, ne trouva d'autre moyen de se purger de cette apothéose qu'en intentant à ses opiniâtres disciples un procès qui occupa alors vivement les esprits et dont on se souvient encore.

Si l'empereur, très-irrité de tous ces mécomptes dont nous avons parlé, avait fini par voir le comte de Saint-Simon avec un déplaisir toujours marqué, il n'en fut pas de même de *l'abbé de Lamennais*.

Ce génie puissant, dédaigneux d'un mouvement social qui lui semblait mener le monde à l'abîme, d'un pouvoir impérial qui ne lui imposait pas, flamboyant de colère devant l'indifférence glacée des nations qui s'en allaient oubliant Dieu et la foi, plein de croyance, de vie et de génie devant ces peuples mourants qui descendaient au tombeau portés par la philosophie, lui! l'abbé de Lamennais, en dehors de ce mouvement, de cette puissance, de cette agonie, se constitua l'apôtre de Dieu, le *Luther* de la réformation catholique; et secouant les esprits sous les fureurs de sa parole, il réveilla les hommes qui dormaient dans l'indifférence, et se levèrent stupéfaits à ce bruit.

L'empereur, dont la politique admettait le progrès religieux, et favorisait ardemment les croyances d'une religion qui mettait César à côté de Dieu, autorisa et seconda même les efforts de l'illustre père de l'Eglise.

Mais, peu de temps s'était écoulé, qu'il vit sa prévoyance dépassée par la parole débordante du prêtre. Napoléon voulait se servir de toutes les forces, mais il voulait surtout en rester le maître; il n'était pas homme à

laisser une puissance, quelle qu'elle fût, hors de la portée et de l'action de la sienne.

Il manda l'abbé de Lamennais à Saint-Cloud.

Quand ces deux hommes furent en présence, ils se contemplèrent quelques instants en silence, car ils ne s'étaient pas encore vus jusque-là.

Napoléon, comme on le sait, avait, à cette époque, acquis un embonpoint qui rendait plus sensible l'exiguïté de sa taille. Il était en ce moment vêtu d'une redingote de couleur grise qu'il portait habituellement.

L'abbé de Lamennais, d'une taille encore plus petite, et d'une maigreur remarquable, n'avait pas cru, pour la cour elle-même, abdiquer ce droit de simplicité d'habillement qu'a tout ecclésiatique. Une cravate noire, liée comme une corde autour de son cou, était, avec des bas de laine noirs, les seuls vêtements que laissait apercevoir une large redingote brune dont il était entouré.

L'empereur rompit le premier ce silence d'examen : « Voici deux hommes d'assez petite taille qui peuvent changer la face de la terre, » dit-il avec un sourire; et comme regrettant d'avoir laissé trop au prêtre dans ces paroles : « Il y en a un, au moins, ajouta-t-il avec fierté.

— Peut-être, » répondit froidement l'abbé de Lamennais; et ce mot fut dit de façon qu'on ne savait comment y démêler le doute ou la présomption.

Mais ce mot avait élargi la scène. L'empereur, sans pousser plus loin ces gracieux préliminaires, dévoila à l'abbé de Lamennais les mystères de sa politique; comment il avait besoin de la religion pour l'affermir; comment cette puissance fondue dans la sienne la rendrait désormais infaillible. Il ajouta qu'il avait jeté les yeux sur lui pour l'aider dans une réformation universelle du christianisme; qu'il n'ignorait pas de quelle force sa parole religieuse l'avait rendu le maître. Il lui dit qu'il le

ferait *pape*; mais, ajouta-t-il, il entendait que le pape ne fût que le second dans ce grand pouvoir, et qu'il ne devait pas penser à s'en arroger la moitié.

La véhémence du discours de l'empereur, et l'admirable éloquence qu'il avait lorsqu'il voulait convaincre et séduire, trouvèrent cependant M. de Lamennais froid et dans une respectueuse résistance. Pour lui, il était loin d'avoir une pareille magie de langage. Sublime dans ses livres, il avait l'improvisation difficile, et la conversation même embarrassée; toujours débordé par sa pensée, la parole était pour lui un instrument imparfait pour la recueillir. Toutefois, il s'était assez tracé une ligne invariable pour répondre à Napoléon qu'il y avait deux forces au monde, Dieu et l'empereur; que ces deux forces pouvaient s'aider, mais non se confondre; que ce serait folie et sacrilége de voir dans la religion un appui esclave; et que, pour lui, il ne voyait dans cette alternative que l'homme qui dût aller à la remorque de la religion.

Ils ne s'entendaient plus.

Napoléon devint pressant, terrible même. M. de Lamennais, la tête baissée, était aussi calme devant la séduction que devant l'effroi.

Alors ils conversèrent ensemble sur les matières les plus élevées de la religion et de la politique; mais l'histoire n'a rien su de la fin de cette conversation, aussi mystérieuse que les mystères qui y furent soulevés par ces deux grandes intelligences.

M. de Lamennais crut devoir en garder le secret, car il y a des idées qui sont trop fortes pour l'humanité.

Après cinq heures d'une entrevue animée, quelquefois même heurtée par la colère de l'empereur, ils se séparèrent étonnés et mal satisfaits l'un de l'autre.

Napoléon avait vu qu'il n'y avait rien à faire de l'abbé de Lamennais. Il sut au moins comprimer l'élan de ses

publications ; mais il le laissa lui-même tranquille et ne pensa pas à le persécuter.

CHAPITRE X.

MURAT. — § 1.

Le commencement de l'année 1820 offrit à l'empereur une terrible occasion de prouver aux rois de quelle valeur réelle était sa suzeraineté sur l'Europe.

Le roi Murat avait quitté avec une douleur profonde ce beau trône de Naples où Napoléon l'avait laissé trop peu de temps. Sa fierté n'avait que trop compris la disgrâce qui le frappait, lorsqu'il se vit relégué sur un trône insignifiant dans le Nord. La Suède et Stockholm, voilà ce qu'il avait reçu en échange de ses deux Siciles et de Naples, au moment surtout où la Sardaigne, conquise, réunissait sous sa puissance les deux plus grandes îles de la Méditerranée, et un nouveau royaume.

Mais ce fut précisément cet accroissement imprudent de puissance, cette conquête indiscrète qui irrita l'empereur. Sans le dire, il avait voulu faire savoir aux rois qu'un seul coup de canon ne devait pas se tirer en Europe sans sa permission.

Aussi Murat paya-t-il cher cette prétention de conquête, et la parodie qu'il avait cru faire de son beau-frère. Il alla sous le ciel de plomb de la Scandinavie rêver à cet exil royal... et à sa vengeance.

Sa vengeance ! car son âme fière ne resta pas un instant sans en nourrir les projets La haine avait désormais

remplacé tout autre sentiment dans son âme, et c'était cette haine implacable qui succède, pour la tuer, à la reconnaissance, et qui grandit même des bienfaits qu'on a reçus.

A peine arrivé dans ses nouveaux Etats, il mit tout en œuvre pour préparer un avenir de vengeance. Il essaya tout d'abord de renouveler cette ligne du nord-est, terrassée en 1816. Ses tentatives furent vaines : les rois de Russie, de Bohême, de Moscovie, ne savaient plus qu'être esclaves; leurs têtes, toutes fumantes encore des coups de la foudre, se baissaient devant l'aigle, et ne songeaient plus à se relever. Le Danemark, la Pologne et la Saxe, alliés plus fidèles, repoussèrent plus nettement les propositions de Murat, et celui-ci resta seul avec sa haine impuissante.

L'empereur n'ignorait cependant aucune de ces manœuvres. Sa police innombrable et presque universelle avait étendu partout ses racines. Les cabinets et les Etats de l'Europe étaient comme enlacés de toutes parts dans cet immense filet, et les propositions coupables de Murat, toutes secrètes qu'il eût essayé de les tenir, étaient cependant connues de Napoléon. Il fit plus, il s'en procura les preuves les plus authentiques, et, lassé enfin des complots d'un roi et d'un beau-frère, il écrivit lui-même au roi de Suède dans les termes les plus durs et les plus menaçants; il lui reprochait ce qu'il avait osé faire, lui rappelait que c'était lui qui l'avait tiré de son obscurité et jeté sur des trônes. Il lui faisait connaître que sa main pouvait se retirer, et que sa chute devenait alors infaillible. Il terminait en le mandant à Paris pour s'expliquer sur sa conduite, ou plutôt, disait-il, pour recevoir un pardon.

Peut-être y avait-il de la maladresse dans une lettre semblable adressée à un homme tel que Murat. Il était facile de deviner qu'elle irriterait encore plus sa colère,

car ce n'était pas un roi à se courber si vite sous l'humiliation. D'ailleurs, ce trône de Charles XII et de Gustave-Wasa n'était pas fait pour diminuer l'exaltation chevaleresque du nouveau souverain qu'on y avait assis. Aussi le roi de Suède répondit-il par le mépris à cette lettre du souverain de l'Europe.

Peut-être aussi était-ce, de la part de l'empereur, un calcul profond, et savait-il que cette lettre mettrait Murat dans la nécessité d'une révolte ouverte, et lui dans le droit de le punir, car il semblait fatigué de ce beau-frère, et cette conquête de Sardaigne n'était point sortie de sa mémoire.

Quoi qu'il en soit, le roi de Suède reçut avec la plus grande indignation la lettre de l'empereur. Ayant rassemblé immédiatement le sénat, il en donna lui-même lecture à haute voix. Après quoi, il s'adressa aux sénateurs, et leur demanda s'il était possible à un roi et à une nation de supporter un pareil outrage. Quant à lui, ajouta-t-il, il aimait mieux perdre vingt fois la vie que de ne pas venger son honneur. En conséquence, il annonça qu'il se déclarait délié de toute soumission et de son serment envers l'empereur des Français, et en état de guerre avec lui. Il protesta de son amour pour la Suède, et finit en déclarant qu'il ne pouvait croire que le sénat et la nation hésitassent un instant à partager la colère et la vengeance du roi.

Le sénat trembla devant ces communications du souverain, en pensée des événements qui pouvaient en être la suite. Sans prendre un parti décisif, il fit connaître au roi qu'il pouvait tout, et que, s'il voulait la guerre, il fallait bien que la Suède la voulût.

A la suite de cette séance, le roi de Suède rappela son ambassadeur à Paris, et fit donner ses passe-ports à M. le baron de Cazes, alors ambassadeur de France à Stockholm.

Quand ces nouvelles furent arrivées en France, Napoléon fit insérer dans le *Moniteur* le décret suivant :

« NAPOLÉON, empereur des Français, souverain de l'Europe ;

« Avons décrété ce qui suit :

« Art. 1er. Le roi de Suède, Murat, inculpé de haute trahison envers l'empire, et d'avoir violé son serment de fidélité à l'empereur des Français, sera traduit devant la cour des rois pour y être jugé.

« Art. 2. A cet effet, le conseil des rois, convoqué extraordinairement en haute cour de justice criminelle, se réunira le 25 avril prochain au palais impérial du Louvre, pour y procéder au jugement du roi de Suède.

« Art. 3. Le prince archichancelier de l'empire, assisté de notre procureur général à la cour de cassation, exercera les poursuites au nom de l'empereur devant la cour des rois.

« De notre palais impérial des Tuileries, ce 10 février 1820.

« NAPOLÉON. »

Les rois se rendirent tous à Paris avant l'époque fixée.

Murat, qui se croyait en sûreté dans son royaume, et qui se préparait à une défense désespérée, fut soudainement enlevé par une compagnie de ses propres gardes dont il ne se défiait pas, et qui était restée secrètement dévouée à l'empereur. Il fut par eux transporté au bord de la mer, et immédiatement embarqué de force sur un vaisseau français, qui le conduisit en France. Il arriva à Paris dans les premiers jours du mois d'avril. Alors s'instruisit ce royal procès dans le palais du Louvre. L'empereur avait commis le ministre de la justice à l'effet de recueillir les charges et les explications données par le roi.

Le roi Murat refusa constamment de répondre au ministre; il remettait, disait-il, à s'expliquer devant ses pairs.

Le ministre lui ayant conseillé de choisir des avocats, il le regarda avec dédain : « Pensez-vous, dit-il, que ce soit l'affaire d'un voleur de mouchoirs? On ne plaidera pas, monsieur; je parlerai. »

CHAPITRE XI.

MURAT. — § 2.

Rien ne fut plus solennel que ce procès et que les formes qui y furent gardées. L'empereur avait même songé à faire tenir cette cour de juges-rois au Panthéon, où, sous cette magnifique inscription : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*, il voyait quelque chose d'auguste et de terrible à juger un roi coupable. Puis, par d'autres considérations, ce fut dans la grande salle du musée impérial que durent se tenir les séances de la haute cour.

Cette grande salle, dépouillée pour la circonstance des tableaux qui la décoraient, fut entièrement tendue de longues draperies de velours rouge brodé d'or. Au fond, sur une estrade, étaient rangés treize trônes; celui du milieu s'élevait entre tous, et était destiné à l'empereur. Sur un parquet moins élevé, était le siége de l'archichancelier. Enfin, au bas et en face du tribunal, était encore un trône vide. Quelques arrangements secondaires complétaient cette organisation.

Le 25 avril, dès huit heures du matin, la partie de la salle qu'on avait réservée pour les spectateurs se remplit des princes, des grands officiers de la couronne, de généraux et autres grands fonctionnaires. Le peuple, pour qui cette publicité fut une illusion, n'y fut pas admis, comme s'il ne devait pas paraître à une solennité trop grande pour lui.

A dix heures, une garde d'honneur introduisit le roi Murat. Il était en uniforme de général et décoré de ses ordres de Suède. Après avoir examiné quelque temps la salle, où n'étaient point encore arrivés ses juges, il s'assit avec dédain dans le trône qui lui était réservé en face du tribunal.

Peu de temps après, un chambellan placé à la porte de la galerie d'Apollon annonça : « La cour des rois. » Et l'on vit entrer deux à deux douze des rois de l'Europe, parmi lesquels on ne comptait aucun membre de la famille napoléonienne. Leur alliance avec Murat avait motivé leur récusation.

Les douze rois étaient revêtus de leurs ornements royaux. Ils s'assirent sur les trônes, selon un ordre convenu d'avance entre eux, ou décidé peut-être par l'empereur.

A peine étaient-ils placés, que le grand chambellan, debout près la porte de la grande galerie, annonça à haute voix : « L'empereur. »

Napoléon parut. Il n'avait point la pourpre impériale, mais ce costume militaire d'affection et si simple qu'il portait d'habitude. A son arrivée, les rois se levèrent, et Murat lui-même, agité par cette influence, se souleva comme à regret, et retomba aussitôt sur son trône. L'empereur monta à sa place, salua l'assemblée, et, s'étant assis, il dit que l'archichancelier pouvait prendre la parole.

Ce fut ainsi que commença cette singulière procé-

dure. On observa que Napoléon, président de ce tribunal, ne crut pas devoir remplir les formalités habituelles aux communes affaires, comme de demander ses noms à l'accusé, et de l'interroger. C'est qu'on savait assez quel était ce roi, et ces formes eussent été inutiles.

Il semblait aussi que la dignité de l'accusé eût souffert devant les dépositions de témoins qui n'eussent pas été de son rang. On n'opposa donc à Murat que ses actes, des traités et des lettres. L'archichancelier, dans un rapport lumineux et plein de respect pour la majesté du roi qui allait être jugé, exposa cette grave affaire.

Après quoi, Napoléon, d'une voix calme et sans émotion, s'adressant à Murat, lui dit :

« Votre Majesté sait de quoi elle est accusée; a-t-elle fait choix d'un conseil, ou veut-elle s'expliquer elle-même?

— Je ne le devrais pas, peut-être, répondit Murat, car je ne reconnais à personne ici le droit d'attenter à mon caractère, ou de me demander compte de mon diadème. Roi comme vous tous, je n'ai d'autre place que dans vos rangs, et non pas devant vous et dans la position d'un accusé, et je décline comme un crime et un sacrilége cette audacieuse pensée de me juger. »

Alors il se leva, et, s'étant couvert, il continua avec la plus grande énergie :

« Ce que M. l'archichancelier vous a dit est vrai..... Il eût pu cependant s'épargner le mot de *conspiration*, qui ne me va pas. Un roi ne conspire pas, mais il a des desseins, que Dieu juge après lui. Si j'ai tenté de régénérer l'Europe et de rendre la liberté à mes frères les rois, ce n'est pas à eux de le trouver mauvais, et de s'abaisser jusqu'à m'en faire un hypocrite reproche; et si celui que le sort a trouvé comme moi soldat pour en faire un souverain, s'offensait de mes pensées, il n'avait qu'une manière de m'appeler en jugement : c'était au

seul tribunal des souverains, le champ de bataille. Honte à celui qui a renié la guerre pour juge ! »

Après avoir dit ces paroles, le roi de Suède se rassit. L'empereur lui dit avec le même calme : « Ainsi Votre Majesté reconnaît tous les actes qui lui sont représentés ; » et s'adressant au duc de Bassano, ministre d'État et chargé de la garde de ces papiers, il lui ordonna de remettre sous les yeux de Murat les traités, lettres et écrits qui émanaient de lui et qui pouvaient le compromettre.

Murat répondit : « Je connais tous ces papiers, et je n'en désavoue aucun.

— Et Votre Majesté ne peut ni les expliquer, ni les défendre? dit Napoléon avec la même impassibilité.

— Je ne le veux pas, dit le roi.

— Et Votre Majesté n'a rien à ajouter?

— Rien, » dit Murat.

Alors, sur un signe de l'empereur, l'archichancelier se leva et prononça un discours assez court dans lequel il résumait cette grande affaire. Il essaya de justifier le mot de conspiration qui avait offensé le roi. Puis, après avoir établi les preuves du crime, et arrivant à la peine qu'on devait appliquer, il demanda si les actes du roi de Suède n'étaient pas en dehors de toute justice ordinaire, et si les lois du peuple pouvaient atteindre le caractère d'un roi. Il finit en disant qu'il y avait lieu de croire que la justice et la loi devaient, dans cette circonstance inouïe, se réunir et découler à la fois de cette cour de rois, en fixant, dans l'arrêt auguste qu'ils allaient rendre, et la législation nouvelle concernant le crime du roi de Suède, et la décision conforme aux principes que cette législation aurait établis.

A peine l'archichancelier avait-il cessé de parler, que Murat, se tournant vers lui, lui dit à haute voix : « Mon-

sieur Cambacérès, c'est la seconde fois de votre vie que vous pesez dans vos mains le sort d'un roi ; mais vous avez aujourd'hui d'étranges complices. »

L'archichancelier baissa la tête en signe de respect.

L'empereur demanda au roi de Suède s'il avait quelque observation nouvelle à présenter.

« Non ! reprit Murat avec une énergie nouvelle ; mais songez-y, rois qui m'écoutez, et qui vous arrogez le droit de décider de mon sort ; songez que vous vous dégradez de vos propres mains, que votre majesté périt, que le sceau de Dieu tombe de vos fronts dans cette exécrable mission qui vous est imposée, et que vous n'avez plus qu'un pas à faire pour dépasser toutes les limites de la bassesse et du crime. Allez, esclaves ! allez ! et, si vous l'osez, revenez assassins ! »

Il retomba épuisé de colère sur son trône.

L'empereur seul avait écouté avec indifférence cette sortie foudroyante, tandis que les douze rois, la tête uniformément baissée, semblaient accablés sous le poids de tels outrages.

L'empereur Napoléon, après quelques instants de silence, et après avoir réuni les actes que l'archichancelier et le duc de Bassano déposèrent sur la table du tribunal, dit que la cour des rois délibérerait le reste du jour sur cette affaire, et la séance fut remise au lendemain 26 avril.

La séance levée, l'empereur et les rois quittèrent le tribunal, et le roi de Suède fut emmené par les gardes qui l'avaient accompagné.

CHAPITRE XII.

MURAT. — § 3.

Le lendemain, la cour des rois reprit sa séance. Murat parut plus pâle et plus fatigué. Ses yeux avaient quelque chose d'éteint, et l'abattement de sa physionomie laissait deviner quels douloureux combats avait dû essuyer ce cœur ferme, pendant la nuit sans sommeil qui précéda le jour où l'on allait décider de sa vie.

Il se fit un grand silence, lorsque l'empereur ayant pris place dit à Murat : « Roi de Suède, vous allez entendre la décision de la cour des rois. »

Et ayant déployé un parchemin, il lut d'une voix un peu altérée l'arrêt suivant :

« La cour des rois, constituée en vertu du décret du 10 février 1820, présidée par l'empereur Napoléon, souverain de l'Europe, et assemblée à l'effet de juger S. M. le roi de Suède, Joachim Murat, accusé de haute trahison envers l'empire, d'avoir violé son serment de fidélité à l'empereur, et d'avoir conspiré contre l'ordre établi en Europe ;

« Après avoir entendu le rapport de l'archichancelier de l'empire et les réponses et observations de S. M. le roi de Suède ;

« A décidé :

« Que la haute trahison d'un roi feudataire envers l'empire et l'empereur, souverain de l'Europe, est un crime puni de la peine de mort ;

« Que la violation du serment de fidélité prêté entre les mains de l'empereur, souverain de l'Europe, aux termes des décrets du 15 août 1815, par un roi feudataire, est un crime puni de la peine de mort ;

« Que l'attentat commis par un roi feudataire et dont le but est de renverser l'ordre établi en Europe par les mêmes décrets, est un crime puni de la peine de mort ;

« Après avoir proclamé ces principes devenus lois par la volonté de la cour, et en ayant immédiatement la force ;

« La cour des rois, réunie au Louvre, sous la présidence de l'empereur, souverain de l'Europe, a décidé que le roi de Suède, Joachim Murat, était convaincu d'avoir commis les trois crimes qui lui sont imputés ;

« En conséquence, la cour des rois le condamne à la peine de mort. »

« C'est bien ! » dit Murat. Ce furent ses dernières paroles ; et il se retira, sans rien ajouter, entouré des gardes qui l'avaient amené.

Les douze rois descendirent de leurs trônes dans le même ordre et dans un profond silence : ils semblaient consternés.

L'empereur sortit rapidement de la salle. Il se précipita pour ainsi dire dans la grande galerie, avant que personne eût pu lire sur son visage l'impression qui le dominait, et ce public de cour qui avait assisté à cette scène extraordinaire se retira plein d'émotion et de terreur.

Napoléon, renfermé dans ses appartements, fut inaccessible à qui que ce fût. Sa sœur, la femme de Murat, essaya en vain d'arriver jusqu'à lui ; elle ne put y parvenir. L'impératrice Joséphine elle-même, accoutumée à lui arracher tant de grâces, ne put le voir. On n'espérait plus que dans sa puissance même ; on se demandait si dans cette circonstance l'empereur ne s'attribuerait pas le droit de grâce, alors que les autres souverains

avaient concouru à la décision qui avait condamné Murat. On pensait qu'une occasion aussi éclatante de manifester le pouvoir et les droits de sa souveraineté serait saisie par lui. On espéra encore pendant le reste de cette journée.

CHAPITRE XIII.

MURAT. — § 4.

Il y avait, en effet, dans le cœur de Napoléon une lutte immense entre sa justice souveraine et sa vieille affection pour Murat, entre la nécessité politique et vingt années de souvenirs et de fraternité de gloire. Il n'y avait pas une victoire d'Europe et d'Égypte où ce sublime soldat n'eût été aux côtés de l'empereur, lui le génie du sabre, comme Napoléon était le génie de la guerre. Ils s'étaient aimés en frères, et Napoléon l'avait comblé de son amitié, en lui donnant sa sœur, des principautés et deux royaumes. Mais une telle révolte, une semblable audace semblaient avoir vaincu ces souvenirs.

Cependant, après la prononciation de l'arrêt, le roi Murat avait été conduit par une escorte imposante au palais du Luxembourg. Il y reçut sa famille éplorée. Les heures s'écoulèrent dans des scènes déchirantes; la reine et ses enfants poussaient des cris de désespoir, et le couvraient de larmes et d'embrassements. Mais lui, avec la vigueur de son caractère, surmonta toutes ces douleurs, reçut leurs adieux, les embrassa mille fois, et affectant une extrême fatigue et le besoin de repos, il se sépara

d'eux et demeura, vers dix heures du soir, seul dans le salon qui avait été destiné à cette dernière nuit de sa captivité et de sa vie.

La fatigue avait tellement dompté ses sens, qu'il ne put résister au sommeil, et quelques instants après le départ de sa famille, il se jeta dans un fauteuil, et s'endormit profondément.

Une heure s'était à peine écoulée, lorsque le bruit d'une porte qui s'ouvrait l'éveilla en sursaut; il se leva rapidement de son fauteuil, et vit en face de lui, à la clarté affaiblie d'une bougie, un homme seul, vêtu d'une redingote grise, la tête couverte de ce chapeau si connu : c'était Napoléon, qui se tenait en silence à quelques pas, et les bras croisés.

A cette vue, le sang de Murat tourbillonna et roula dix fois, tour à tour ardent et glacé, dans ses veines; les sentiments les plus violents l'agitaient, mais l'inattendu de cette apparition et l'incertitude de ce qui allait se passer le tinrent comme pétrifié et sans voix.

L'empereur avait suivi toutes ces convulsions de la pensée de Murat. Il s'avança de quelques pas, et lui dit avec un accent d'affection :

« Mon frère, c'est moi qui viens à vous. »

A ce nom de frère, Murat trembla et baissa la tête. Toute l'énergie de sa haine avait tombé devant ce mot prononcé dans ce lieu; ses jambes fléchirent, et ce que n'aurait pu faire l'aspect des plus affreux supplices, il sentit son cœur ému, et retombant dans son fauteuil, il couvrit de ses deux mains sa figure abaissée.

Cette scène avait décidé de son sort.

Napoléon, vivement ému lui-même, s'approcha, lui prit la main avec chaleur et lui répéta d'une voix attendrie : « Mon frère ! Murat ! que veux-tu qu'il te soit fait? que demandes-tu?

— La mort ! s'écria Murat avec amertume, la mort ! et

une mort prompte surtout, car, depuis un instant, je sens qu'elle sera infâme, moi qui l'envisageais si noble et si fière.

— Il faut que mon frère, que l'époux de ma sœur, que le père de mes neveux vive ! dit Napoléon.

— Eh bien ! dit Murat avec exaltation, puisque Votre Majesté...

— Tu parles à ton frère et non pas à l'empereur, dit Napoléon en lui serrant la main.

— Eh bien ! Napoléon, s'écria-t-il, je vivrai, mais dans ta garde, simple grenadier, comme je l'étais il y a trente ans, afin de reconquérir avec mon sabre et mon sang ton amitié et mon pardon.

— Tu as raison ! tu es le premier soldat du monde, lui dit l'empereur ; la politique te sied mal, Murat, tu as trop de cœur pour elle : c'est la gloire qu'il te faut. Eh bien ! tu resteras soldat entre les rois et moi, et tu seras plus qu'eux : mon lieutenant en Europe, et, si Dieu le veut, dans le monde.

— « Oh ! » dit Murat, et fondant en larmes, il se jetait à ses genoux ; mais Napoléon ne lui en laissa pas le temps, ils s'embrassèrent étroitement, leurs larmes se confondirent. Jamais peut être plus de joie n'avait gonflé les cœurs de ces deux hommes, et de plus douces larmes n'avaient coulé sur de plus nobles têtes.

« Écoute, dit Napoléon, ton fils ira s'asseoir sur ce trône qui t'éloignait trop de moi, et tu joindras au titre de roi celui de lieutenant de l'empire. »

Murat ne pouvait répondre, tant son cœur était plein de reconnaissance et de bonheur.

« Mais nous ne pouvons rester ici, ajouta l'empereur, suis-moi. »

Ils sortirent et traversèrent les rangs des gardes, qui restaient stupéfaits sur leur passage.

De retour aux Tuileries, la reine de Suède et ses en-

fants, l'impératrice et la famille impériale furent aussitôt appelés, et un délire de joie succéda au délire de la douleur.

Le lendemain, on proclama de tous côtés à son de trompe la magnanime décision de l'empereur; et il n'y eut que douze hommes qui se troublèrent à cette nouvelle, les douze rois, qui, pendant cette nuit de miséricorde, n'avaient pu dormir.

CHAPITRE XIV.

EUROPE.

Napoléon en avait fini avec cette vieille Europe qui l'avait si longtemps *ennuyé*, comme il le disait. Le niveau avait passé sur les rois, rehaussant les faibles, abaissant les puissants, et lui, à une hauteur inaccessible, planant sur ce peuple de rois.

Un seul avait voulu lever la tête au delà de ce niveau, et cette tête était presque tombée.

Les autres avaient dû prendre part au jugement, pour qu'ils comprissent mieux qu'il ne fallait plus sortir de la classe des rois quand on y était rangé.

Les nations de l'Europe ne pensaient plus à elles-mêmes; elles regardaient leurs rois comme des préfets, et l'empereur comme un dieu. Dans leur enthousiasme elles ne savaient plus ce que c'était que la liberté, ayant assez de ces deux choses, l'égalité de tous, et la haute puissance d'un seul.

Le peuple français, cependant, marchait toujours à la

tête de ces nations, il semblait leur commander, comme Napoléon aux rois : c'était le peuple patricien ; plus près de Napoléon, il s'arrogeait plus particulièrement le droit d'être à lui, car il était dans le sanctuaire, et les autres nations étaient placées plus bas.

Napoléon, après avoir ainsi fait pour les rois et les peuples, voulut aussi faire quelque chose pour l'Europe elle-même ; et il l'agrandit.

Et certes cette pensée était neuve.

Car s'il y a quelque chose de sacré dans l'histoire de la terre, c'est cette division mystérieuse et immémoriale du vieux monde en trois parties, l'Europe, l'Asie et l'Afrique : il semble que ce soit là comme un partage fait par Dieu lui-même. Le monde a vu les empires changer cent fois et de noms et d'étendue, naître, vivre et mourir, enfouissant les peuples qui s'écroulaient avec leur souvenir dans un muet passé, et toujours, à travers ces révolutions, subsistaient, sans avoir été déplacés, ni dépouillés de leur nom, le grain de sable où vient finir l'Europe et commencer l'Asie, le flot où vient expirer le nom d'Asie et où commence à se murmurer celui d'Afrique.

On ne sait si ce fut la pensée jalouse de l'empereur de rompre cette division sacrée, et de faire jouter ainsi une volonté du moment contre une tradition éternelle, ou bien si plutôt, voulant agréger ses conquêtes d'Afrique à l'empire d'Europe, il avait décidé de ne plus laisser des colonies importantes aussi près de la métropole. Il semblait que son avide puissance ne fût pas encore satisfaite des conquêtes de Constantinople et des côtes occidentales de l'Archipel. Il voulut encore s'assurer tout le littoral de l'Asie qui est en regard, afin que cette mer de l'Archipel avec ses cent îles lui appartînt tout entière, et fût enserrée de toutes parts dans ses Etats ; il enleva donc sans autre explication des provinces de la Turquie d'Asie au sultan, déjà chassé de l'Europe, et qui ne sut

comment protester contre un pareil envahissement. Une partie de l'Anatolie, depuis l'extrémité orientale de la mer de Marmara jusqu'à Rhodes, avec Mitylène, Rhodes et Smyrne, appartint à l'Europe impériale, et le détroit des Dardanelles ne dut plus baigner deux parties du monde, comme si lui-même, en les séparant jusque-là, n'eût appartenu à aucune.

Le décret suivant exprime les causes et les effets de cette volonté.

« NAPOLÉON, empereur des Français, souverain de l'Europe;

« Voulant compléter le système politique de l'Europe et le mettre en harmonie avec nos conquêtes d'Afrique;

« Considérant également la nécessité d'enclaver l'Archipel et ses côtes dans la souveraineté européenne;

« Avons décrété ce qui suit :

« Art. 1er Sont réunies à l'Europe :

« § 1er La partie septentrionale de l'Afrique appellée Barbarie, depuis le mont Atlas jusqu'à l'Égypte;

« § 2. La partie occidentale de l'Anatolie, depuis l'île de Rhodes jusqu'à l'extrémité orientale de la mer de Marmara.

« Art. 2. Ces Etats et pays sont agrégés à l'empire français, et ont cessé d'appartenir à l'Afrique et à l'Asie pour prendre la dénomination de provinces européennes.

« A Fontainebleau, ce 22 juillet 1820.

« NAPOLÉON. »

Ayant ainsi rompu le vieil ordre du monde, Napoléon se reposa.

CHAPITRE XV.

SYLLA.

Je l'ai déjà dit : en écrivant cette histoire de Napoléon, je n'ai voulu m'imposer aucune règle, prenant des faits ce qui m'en plaisait, et laissant facilement à l'écart des choses importantes. Conduit par ce même caprice lorsque des faits d'un intérêt moindre arriveront à mon esprit, il se pourra que je les recueille, ne craignant pas de tomber ainsi du sommet au seuil de l'édifice, car je ne me suis pas tracé de marche, et je laisse au hasard le soin de m'apporter des souvenirs.

Jusqu'ici, en effet, je n'ai guère parlé que de ces événements incroyables qui appartiennent à l'empereur seul ; j'ai été comme forcé de le suivre dans ces hauteurs historiques où la pensée s'égare, et maintenant je profiterai du repos du grand homme, en racontant dans ce chapitre un événement d'un ordre inférieur.

C'est une conquête aussi, et qui même ne laissa pas de produire une assez grande sensation, quoique son théâtre n'eût pas dépassé les dimensions d'un médiocre in-folio.

Un des plus célèbres conservateurs de la bibliothèque du Vatican, M. Angelo Maio, avait à Rome, au travers de vieux palimpsestes, retrouvé et recueilli de nombreux fragments de quelques auteurs anciens ; les poëmes d'Ennius, les histoires philippiques de Trogue Pompée, la République de Cicéron, reparurent ainsi avec d'autres

œuvres d'une moindre importance ; aucun ouvrage politique ne se rencontrait dans ces précieuses recherches, si ce n'est un fragment des ouvrages de l'empereur Julien, car la République de Cicéron, assez médiocre ouvrage d'un écrivain très-élégant, mais fort mauvais politique, avait peu éclairé cette matière dans l'antiquité.

Mais une découverte d'un immense intérêt suivit celles dont nous venons de parler ; M. A. Maio, intrépide feuilleteur de vieux livres, retrouva dans un manuscrit in-folio qui lui parut remonter au huitième siècle les commentaires ou mémoires de Sylla écrits en grec. Ils étaient à la suite d'un commentaire latin de Jornandès sur la *Cité* de saint Augustin, et ces deux ouvrages, écrits vers la même époque, avaient été, grâce à la rare intelligence de quelque moine relieur, réunis dans un seul tome, et, comme cela devait être, le premier feuillet ainsi que le titre mis au dos annonçaient en grosses lettres *Jornandis commentaria*, sans qu'il fût question du reste.

Heureusement Jornandès avait été court, et Sylla régnait sur les quatre cinquièmes de l'épaisseur du volume.

Ce fut une merveilleuse découverte. L'histoire romaine, si façonnée dans Tite-Live, si incomplète dans les autres historiens, apparaissait dans ce livre, toute nouvelle, toute nue, toute vivante; on sut dès lors ce que c'était que Rome et les Romains. Ces vingt-deux livres de commentaires commencés par Sylla dès son plus jeune âge, et auxquels il mettait, selon Plutarque, la dernière main deux jours encore avant sa mort, révélaient à la fois, avec l'âpreté d'âme et de style de l'auteur, et le mépris des hommes et des convenances qui le caractérisait, cette orageuse ville de Rome avec sa guerre chronique des patriciens, du peuple et des chevaliers, la lutte furieuse de Sylla et de Marius, enfin l'histoire de Sylla lui-même dans les guerres d'Afrique, d'Asie et de

Grèce, lorsqu'il enchaînait Jugurtha, abattait Mithridate, et ensanglantait Athènes.

Mais ce qui donnait surtout à la découverte de ces mémoires un intérêt extraordinaire, c'était l'impudeur même avec laquelle le dictateur y avait joint tous ses actes comme *pièces justificatives*. La moitié de l'ouvrage était réservée à ces étranges matériaux. Les proclamations, les listes de proscription, des sénatus-consultes, le décret singulier de Sylla dans lequel il se fait dictateur de son chef, s'y rencontraient. On y vit pour la première fois ces formules des actes de la république qui dévoilaient nettement les secrets de la politique romaine, ces arcanes historiques sur lesquels s'exerçait si plaisamment parfois la science des temps modernes; on apprit comment le sénat se formait et se recrutait, comment l'éducation publique et privée existait à Rome et dans l'Italie; on sut, chose curieuse, quelles étaient les finances de Rome, l'état du trésor et enfin le budget de la république. On y trouva des détails tout nouveaux sur la religion, sur les mœurs, sur l'administration et la police des villes, mystères qui jusque-là avaient produit ce double mal d'irriter une curiosité sans cesse déjouée et d'exercer sans remords l'absurdité et l'ignorance des explicateurs.

Les livres IV et VII, dédiés plaisamment par Sylla à Vénus et à Silène, contiennent une chronique des plus libres parfois et des détails d'une nouveauté bizarre. On sait que Sylla aimait la table et les jeux de mots, et qu'à soixante ans ses cheveux blancs ne le garantissaient pas des agaceries de Valéria, sœur du célèbre orateur Hortensius. Aussi, dans ces deux livres, donne-t-il un libre cours à sa gaieté insolente et à ses propos licencieux. Au livre VII, se lit une chanson commençant par ces mots :

Amica si Bacchum et te,

que Sylla donne comme étant de lui, et qui, avec les anecdotes outrageantes et curieuses qui la suivent, complète une des faces singulières du portrait de cet homme, né d'une des plus grandes maisons de Rome, ayant passé sa jeunesse dans l'opprobre, au milieu des plaisirs hideux, mêlant depuis le crime au vice, poursuivant sa carrière dans le sang, où il ne glissa pas; maître enfin du monde romain, qu'il lâcha quand il lui plut; à la figure repoussante et au regard terrible; joyeux convive et bourreau au même instant; ayant dans lui du Sardanapale et du Cromwell, et fondant le tout dans une âme romaine, lui le seul Romain de son époque.

L'édition grecque in-4° de ces *Commentaires* a été donnée par M. Crapelet; elle est justement préférée à l'édition in-8, en deux volumes, imprimée à Parme par Bodoni.

Le savant auteur de l'histoire romaine, M. Michelet, en a donné, en 1824, une excellente traduction.

CHAPITRE XVI.

MORT DE LA MÈRE DE NAPOLÉON.

Depuis qu'elle avait été sacrée impératrice par le pape Pie VII, madame mère habitait le palais de l'Elysée; c'était là qu'elle avait créé, au milieu de la conflagration des guerres et du retentissement de la grandeur de ses fils, un asile de repos et de vertu. Très-pieuse et très-bienfaisante, elle accomplissait toute la loi du Christ par une charité immense. Quand Napoléon la fit impératrice,

presque malgré elle, sa cour fut augmentée, mais elle se réserva une sorte de sanctuaire de famille et de tranquillité où elle n'était plus que mère, et où pénétraient seulement tous ces rois et ces reines, qui là n'étaient non plus que ses enfants.

L'empereur allait fréquemment chez sa mère ; sa tendresse pour elle était demeurée respectueuse et avait quelque chose de l'obéissance; il aimait à abaisser sa puissance devant elle, à consulter cette forte intelligence où il avait puisé la sienne; il recevait d'elle de ces conseils et de ces inspirations qui ne partent que des âmes des mères. En échange de cette confiance, madame mère avait conservé pour Napoléon, dans le secret de son intimité, les plus tendres familiarités, elle le tutoyait comme dans son enfance, le reprenait quelquefois, combattait ses pensées, et le conquérant ouvrait son cœur d'airain à cette âme du ciel, et venait rafraîchir sa tête bouillante dans cette atmosphère de maternité et d'amour.

En 1817, un accident fort grave avait compromis sa santé et presque sa vie; elle s'était cassé la jambe en tombant dans un escalier du palais; elle supporta cet événement avec cette angélique énergie qui lui était habituelle, et c'est le sourire sur les lèvres qu'elle revit ses enfants qui accouraient à elle consternés de ce malheur.

Au mois de juillet 1819, madame mère se rendit à Aix, en Savoie, où elle prit les eaux; mais loin d'y trouver le soulagement qu'elle en espérait, ces eaux fatales et prises avec imprudence occasionnèrent dans sa santé les plus grands désordres. De retour à Paris, une maladie terrible se déclara, et après un voyage à Fontainebleau qu'elle voulut faire, malgré ses souffrances, pour y retrouver Napoléon, elle revint à l'Élysée. La maladie fit de nouveaux progrès, et bientôt tout espoir de conserver ses jours fut perdu.

Napoléon, averti, accourut aussitôt à Paris, où arrivèrent successivement ses frères et sœurs, et son oncle le pape Clément XV.

Madame mère, sur son lit de mort, avait conservé toute sa force d'âme. Dans sa chambre ou dans les salons qui la précédaient, il y avait un empereur et une impératrice, et sept rois et sept reines, tous ses enfants; elle les appelait tour à tour, surtout ses deux plus chers, Napoléon et *le persécuté*. C'était Lucien, pour qui elle avait gardé ce nom depuis même que sa grandeur s'était élevée au niveau des autres.

Elle appelait aussi ses petits-enfants, et ainsi entourée de tous, elle les consolait, leur donnait ses conseils et ses dernières instructions, et leur abandonnait ses mains brûlantes qu'ils couvraient de baisers et de larmes.

Elle sentait sa fin prochaine, elle voulut en connaître le terme précis. On le lui apprit. Alors elle parut plus calme. Elle leur dit, pendant qu'ils étaient agenouillés ou penchés près d'elle : « Mes enfants, quelle mort plus douce que la mienne! Et comment ne bénirais-je pas le Seigneur qui a tant fait pour vous et pour moi! »

On lui demandait si elle souffrait.

« Je ne souffre pas, disait-elle, je n'ai que de la faiblesse; il me semble même que c'est de la paresse, » ajoutait-elle en souriant.

C'est que la fièvre mortelle qui la consumait avait déjà dévoré la souffrance.

Elle se tourna vers l'empereur.

« Mon fils, lui dit-elle, tu vas donc rester seul sur la terre, seul avec le monde. Bientôt tu n'auras plus ta mère pour lui apporter ta tendre soumission. Il n'y avait plus qu'elle, cher enfant, à qui tu dusses de la déférence et du respect... Pauvre Napoléon, que tu seras seul au monde quand il n'y aura plus que des inférieurs auprès de toi! »

Elle appela tous ses enfants.

« Lucien, Pauline, Joseph, mes chers enfants, désormais Napoléon sera votre père... Vous lui devez tout; n'oubliez jamais que votre grandeur est la sienne, et vient de lui.

« Mon fils, disait-elle encore à Napoléon, l'Europe est à toi. Dieu, par qui tu as fait de si grandes choses, t'en réserve de plus grandes encore. Sache que toute la terre t'appartiendra; mais n'oublie jamais que c'est Dieu qui donne la toute-puissance. »

Dans les intervalles de ses faiblesses et de ses évanouissements, elle leur rappelait, avec effusion, leurs premières années; comment, restée veuve et seule, elle s'était senti la force de les diriger, et combien ses efforts avaient été bénis.

Elle demanda les derniers sacrements de l'Église : le pape Clément XV était là attendant. Il s'approcha pour les lui administrer.

« Saint père! dit-elle avec émotion, eh quoi! vous-même!...

— O ma sœur bien-aimée, dit Clément XV, j'agirais ainsi comme pontife suprême, si je ne le faisais pas comme votre frère et votre vieil ami. »

Les archevêques de Paris et de Milan assistèrent le pape dans cette sainte cérémonie.

Madame mère se releva sur son séant, et voulut elle-même prononcer les prières; sa langue était embarrassée, mais sa voix n'était pas affaiblie.

Quand le pape se fut retiré, elle dit à Joseph et à Napoléon, qui étaient restés seuls auprès d'elle : « Je suis mieux, mes enfants, cette cérémonie m'a beaucoup soulagée. »

Elle reposa quelque temps, et s'étant réveillée au milieu de tous ses enfants, elle les pria de la laisser seule avec Napoléon.

Et quand elle fut seule avec lui :

« Mon fils ! lui dit-elle, au moment où je vais paraître devant Dieu, je t'assure que ma vie a toujours été pure ! »

Napoléon sanglotait. « Du courage ! mon fils, disait-elle ; si tu savais comme je meurs heureuse ! »

Puis elle lui confia un secret qu'il garda religieusement, se contentant de dire à ses frères que c'était un acte admirable de délicatesse et de générosité.

Ensuite elle lui montra du regard un livre entr'ouvert : « Napoléon, lui dit-elle, lis-moi les prières des agonisants. »

L'empereur obéit. Mais au bout de quelques instants, elle dit : Je suis fatiguée, cesse... » Alors elle s'assoupit, et le délire s'empara de son esprit.

Tous ses enfants entrèrent. Elle balbutiait des paroles inachevées, des sons inarticulés. Vers huit heures elle dit avec effort et distinctement :

« Mère de Napoléon !... je suis la mère de Napoléon !... J'étais trop fière !... Pardonnez-moi mon orgueil... mon Dieu !... mes enfants !... »

Ce furent ses dernières paroles. La respiration devint plus embarrassée et plus rapide : une heure s'écoula encore dans ces angoissés.

A neuf heures du soir, le 15 novembre, son souffle, qui s'affaiblissait, cessa tout à coup sans qu'il apparût aucun vertige d'agonie ou de douleur.

Elle venait d'expirer.

Alors tous ces souverains se prosternèrent autour du lit mortuaire, et leurs prières, mêlées à leurs sanglots, saluèrent le départ de cette âme admirable.

Ses funérailles furent dignes de sa majesté.

Le 25 novembre, du palais de l'Élysée à l'église Notre-Dame, se déploya un cortége innombrable au milieu des rues et des quais tendus de noir.

D'abord la garde impériale tout entière marchait en avant.

Après elle venaient le clergé de Paris à pied,

Les voitures des évêques,

Les voitures des cardinaux,

La voiture du pape, drapée en velours,

Le char funèbre, éclatant de magnificence, surmonté de la couronne impériale, et traîné par seize chevaux caparaçonnés de velours violet et d'or.

Les rois de Bavière, d'Autriche, de Saxe et de Pologne tenaient à cheval les cordons de deuil.

Après venait Napoléon, qui pleurait. A ses deux côtés et sur la même ligne étaient les sept rois ses frères et beaux-frères, tous comme lui revêtus de manteaux de deuil, à pied et la tête découverte.

Ensuite venaient, dans un ordre solennel, les rois, les grands officiers de la couronne, les maréchaux de l'empire, le conseil d'Etat, le sénat, le corps législatif, une foule de corps et d'autorités, puis les voitures impériales et royales; et enfin une armée de cinquante mille hommes.

L'archevêque de Paris, accompagné de huit évêques, reçut le corps sous le portail de la basilique, entièrement tendue de velours violet à l'intérieur.

Madame mère fut enterrée au milieu du chœur de Notre-Dame; sur sa tombe s'élève sa statue colossale assise. Elle a trente-sept pieds de hauteur, et fut fondue en bronze d'un seul jet. Depuis ce temps le maître-autel a été placé à l'entrée du chœur sous la croix.

Trois autres monuments bien dignes d'elle furent élevés à sa mémoire. Ce sont les hospices *Ramolino*, *Bonaparte*, et *Fesch*, contenant chacun mille lits, pour les vieillards, les militaires pauvres et les malades. Ils s'élèvent majestueusement entre le Champ-de-Mars et l'es-

planade des Invalides sur le bord de la Seine, presque en face le gigantesque palais du roi de Rome.

Ainsi mourut, ainsi fut honorée, ainsi fut pleurée, cette femme forte, cette mère admirable, tout âme et tout cœur. Le deuil du peuple fut, comme celui de sa famille, profond et vrai.

CHAPITRE XVII.

DETTE PUBLIQUE.

Au milieu des conquêtes, l'empereur avait toujours présente à ses yeux cette plaie hideuse et continuellement saignante des dettes publiques de l'Europe. La dette de la France, en y comprenant celles de Hollande et d'Italie, s'élevait à cinq milliards environ, mais elle semblait peu de chose auprès de cette énorme dette de vingt-cinq milliards qui oppressait l'Angleterre.

Il songea profondément à guérir ce mal : car, après l'idée d'envahissement et de conquête, suivait bientôt dans son âme la pensée d'ordre et de réparation.

C'était en vain qu'à cette époque, je ne sais par quel absurde paradoxe, des écrivains politiques avaient essayé de justifier ce mal et de soutenir que la dette publique était une nécessité heureuse du corps social. Napoléon voyait plus simplement dans ces hautes questions, et par cela même il les contemplait avec plus de grandeur. Il avait recueilli de l'abbé Raynal, maître qu'il avait tant admiré jadis, et si bien renié depuis, cette maxime, que,

si le crédit est la vie des fortunes privées, il tue celle des Etats.

L'amortissement était de beaucoup insuffisant. Tout ingénieuse que fût cette machine, son action était trop faible pour pomper et dessécher cette sentine des misères publiques. La banqueroute! il en avait horreur. Les citoyens avaient donné cet argent à l'Etat : l'Etat devait le leur conserver ou le restituer avec loyauté, car l'Etat est un être qui a sa grandeur et sa loyauté, sa bassesse et sa honte.

Il savait aussi qu'en France l'argent est une chose sérieuse ; que les Français sont peu changés depuis les Gaulois de César, lorsqu'ils s'assouplissaient aux victoires et au despotisme du Napoléon de Rome, et qu'ils se révoltaient avec fureur quand celui-ci voulait les surcharger de l'impôt du cinquantième de leurs revenus. Il savait qu'il pouvait leur demander sans mesure leur vie et leur sang, mais qu'il devait mettre la plus grande réserve à leur demander leur or. Napoléon était couvert d'applaudissements quand il disait aux corps législatifs : « Cette année, j'ai eu besoin de cent mille hommes, et j'ai réduit les charges du pays de 50,000,000. »

Vers la même époque, une singulière théorie de législation vint saisir son esprit. On a dit qu'il l'avait trouvée en Allemagne, et que, s'étant développée dans sa pensée, elle vint bientôt à l'état de volonté et par conséquent de loi.

Cette théorie concernait le droit existant alors en Europe sur les testaments. Pour l'empereur, ce privilége était absurde. Né seulement à Rome, et perpétué jusqu'à nos jours, il n'en était pas moins pour lui une intolérable offense au bon sens et au bien public. Comment se pouvait-il, en effet, que l'homme après sa mort, lorsque tout lui était échappé, son souffle, son corps, sa pensée, sa vie, s'arrogeât encore un droit posthume sur

des biens qu'il ne pouvait plus posséder ; qu'il conservât une propriété nouvelle lorsqu'il n'existait plus, et le droit exorbitant de disposer des choses qui ne pouvaient plus rester dans son domaine. Cette abstraction consacrée par le temps lui parut trop choquante; elle était, d'ailleurs, la source de honteuses misères et de cette lâche et mensongère vénération dont trop souvent on entoure la vieillesse riche. Il était arrivé même que le progrès social avait déjà comme mis en partie à exécution cette pensée qui existait cachée au fond des bons esprits. Le principe des substitutions, ou le testament prolongé au delà de plusieurs générations, avait succombé dans la grande révolution de 1789, et cette destruction politique d'un abus avait été bien accueillie.

Une loi nouvelle fut promulguée par l'empereur. Dès lors, tout propriétaire dut voir finir son droit avec sa vie, et mourir intestat, tout en conservant jusque-là le droit d'user et d'abuser de la chose, ce qui constitue la propriété.

La législation ne reconnut plus que la succession légitime descendante, exempte de toute entrave, purgée de tous droits fiscaux.

L'empereur crut devoir cependant conserver les successions collatérales, en France, pour les deux premiers degrés, ceux de frère à frère, d'oncle à neveu ; les autres furent abolies.

L'Angleterre ne conserva plus dans son droit aucune sorte de succession collatérale, la seule succession directe descendante lui resta.

Et toutes ces successions des ascendants et des collatéraux qu'il annulait dans les familles, furent déclarées vacantes, acquises à l'Etat et nécessairement appliquées à l'extinction de la dette publique.

L'exception relative à l'Angleterre était en rapport avec la plus grande énormité de sa dette nationale.

La loi basée sur ces principes composa ainsi un immense amortissement de toutes ces fortunes que l'Etat recueillait, et la diminution des dettes publiques de l'empire fut rapide.

Quelque nouvelles que dussent paraître ces théories et cette constitution impériale, elles ne soulevèrent pas les esprits; avec la dette publique, les impôts qui la servent diminuèrent. Les successions directes, jusque-là grevées de droits énormes, en furent entièrement affranchies. La propriété elle-même, libre de droits et plus libre d'impôts, vit sa valeur augmenter. Rien n'avait été atteint, si ce n'est l'expectative incertaine de succession dans l'avenir. Enfin, les peuples tremblaient, et ils s'accommodèrent des théories et des lois de l'empereur.

Ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'on assure que les conseils d'une femme ne furent pas étrangers à quelques-unes de ces déterminations politiques de Napoléon.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

DISCOURS AU CORPS LÉGISLATIF.

A travers ces grandes révolutions, l'empereur avait cru devoir conserver le sénat et le corps législatif, non pas qu'il n'eût atteint depuis longtemps le moment où il lui était tout à fait loisible de se passer d'eux, pour donner à la France et à l'empire des lois impériales sans le contrôle d'aucun autre pouvoir ; mais peut-être le souvenir même de cette lutte entre le souverain et le peuple, dont le corps législatif était le symbole, l'avait-il fait le conserver, ou pour respecter ce souvenir, ou pour montrer mieux que le peuple n'était plus aujourd'hui que l'ombre de cette réalité immense, *Napoléon*.

D'un autre côté, dans la machine administrative de l'empereur, ces deux corps de l'État avaient certaines fonctions de finances et de législation qui n'étaient pas sans utilité : il eût fallu, pour les remplacer dans cette action, créer d'autres conseils provenant plus directement de l'empereur, mais cela était devenu sans besoin, car il y avait dans l'obéissance de ces deux réunions d'hommes choisis quelque chose d'éclairé, et dans leur

obéissance même comme un reflet de la noblesse du souverain.

Enfin, l'empereur, en ne retirant pas aux peuples de l'empire la libre nomination de leurs députés au corps législatif, trouvait dans ces choix, libres d'esprit de parti, et ordinairement pleins de sagesse, la révélation d'hommes de mérite qu'il ne connaissait pas encore ; c'était comme un supplément à la rapidité de son coup d'œil dans sa recherche des hautes capacités. Et il ne trouvait pas d'inconvénient à appeler ses peuples à l'aider dans cette investigation.

Le sénat, augmenté en même temps que l'empire, comptait alors cinq cents sénateurs à vie, ayant chacun 40,000 fr. de traitement ; l'empereur avait retranché et détruit les anciennes sénatoreries, dont l'institution lui avait paru inutile, et pouvait sans besoin donner au sénateur *local* une importance peut-être dangereuse.

Ce sénat était devenu la magnifique retraite de toutes les grandeurs militaires, scientifiques, littéraires et administratives. Choisi avec la plus lumineuse sévérité par Napoléon lui-même, ce premier corps de l'Etat formait un faisceau de toutes les gloires françaises et imposait au pays la plus grande vénération.

Mais ni l'un ni l'autre de ces deux corps n'était politique.

Aussi l'empereur, en ouvrant chaque année par un décret leurs sessions, se bornait-il à cet acte et avait-il comme oublié, depuis 1815, de paraître lui-même à la séance d'ouverture, qui pendant sept années n'avait été solennisée que par un discours de l'archichancelier pour l'empereur.

Un décret des derniers jours de novembre 1820 apprit que Napoléon en personne ouvrirait le 5 janvier 1821 la session des deux corps législatifs ; le Panthéon était désigné comme le lieu de la séance.

Les rois de l'Europe étaient alors réunis au Louvre, dans ce conseil annuel des rois dont nous avons parlé ; ils furent invités de rester à Paris jusqu'au 5 janvier.

Ce jour, vers midi, au bruit de mille coups de canon qui depuis le matin se faisaient entendre de Montmartre, Vincennes, Saint-Denis et des Invalides, au son des cloches et aux acclamations d'un million de spectateurs, l'empereur et son cortége se rendirent au Panthéon. On n'avait jamais vu un pareil spectacle. Au milieu de la magnificence du cortége, c'était à peine si l'on distinguait les vingt voitures des rois ; mais ce qui attirait tous les regards, c'était la voiture impériale, dans laquelle Napoléon simplement vêtu était seul avec Joséphine : les deux plus belles choses du monde, la grandeur et la bonté.

La place du Panthéon était devenue une tente énorme où se pressait la foule du peuple ; et pour qu'elle pût mieux assister aux scènes intérieures de l'édifice, le portail avait été mis à jour et les murs abattus pour cette journée, de sorte que derrière les colonnes de la façade il n'y eut plus qu'une porte immense qui permettait aux yeux d'atteindre aux dernières profondeurs de l'édifice.

Dans cette profondeur circulaire, avait été construite une tribune fort élevée où les vingt rois s'assirent sur leurs trônes ; le pape Clément XV apparaissait au milieu d'eux, revêtu de ses habits pontificaux.

En avant de ce demi-cercle de rois, sur une élévation très-considérable, étaient placés deux trônes ; Napoléon y prit place avec Joséphine.

Dans les deux bas-côtés étaient sur des siéges, à droite de l'empereur, le sénat ; à gauche, le corps législatif. Deux étages de tribune et le reste du temple contenaient les reines, les grands dignitaires, les maréchaux, les hauts fonctionnaires de l'État. Le peuple et l'armée se

partageaient la tente dressée sur la place et une grande partie de l'intérieur de l'édifice.

Il n'est pas besoin de parler du soleil de cette belle journée, il était devenu proverbial de dire *les soleils de Napoléon.*

A une heure, il se leva de son trône, et prononça le discours suivant :

« SÉNATEURS ET DÉPUTÉS AU CORPS LÉGISLATIF,

« Vous savez ce que j'ai fait.

« Depuis sept années que je n'ai pu me trouver au milieu de vous, je m'occupais sans cesse des soins de ma gloire et de la grandeur de l'empire.

« Aujourd'hui, je vous ai rassemblés pour vous rappeler ce que j'ai accompli, et vous apprendre ainsi qu'à mon armée et à mes peuples ce que je veux faire.

« Depuis ces sept années, j'ai triomphé de ceux qui étaient mes ennemis, dans le nord de l'Europe.

« J'ai conquis l'Angleterre. Je n'ai qu'à me féliciter d'avoir réuni cette grande nation à mon empire ; mes nouveaux sujets se sont montrés dignes de mes sujets de France.

« J'ai placé Londres au troisième rang parmi les villes de l'empire, après Paris et Rome ; Amsterdam a dû prendre la quatrième place.

« Après cette conquête, l'Europe impuissante et irréfléchie a voulu encore se soulever, je l'ai comprimée en peu de jours et pour jamais.

« Mais ce dernier soupir qu'exhalait la vieille Europe m'a fait connaître qu'il fallait organiser ce corps désormais dissous et sans vie.

« Je l'ai reconstituée et j'y ai établi un ordre nouveau ; mes décrets de 1817 vous ont appris ma volonté politique lorsque je m'en suis déclaré le souverain suprême.

« C'est alors que j'ai fait replier leurs tentes aux fils barbares de Mahomet; ils ont abandonné l'Europe aujourd'hui toute chrétienne. Constantinople était une capitale qui complétait mon empire, elle en est devenue la cinquième ville.

« Je n'ai qu'à me louer des rois mes feudataires.

« J'ai fait nettoyer les côtes de l'Afrique; les brigands ont repassé l'Atlas. J'ai aussi créé là une France africaine, qui commence à l'Océan et finit à l'Égypte; mais pour peu de temps : j'ai d'autres desseins sur l'Égypte.

« Après avoir tant fait pour l'empire et l'Europe, j'ai pu faire quelque chose pour moi : j'ai retrouvé l'impératrice Joséphine. »

En disant ces mots, l'empereur parut ému, et son attendrissement fut partagé par la foule. Mais l'enthousiasme fut au comble, lorsqu'à ce moment Joséphine s'étant jetée aux pieds de Napoléon, l'empereur la releva et la pressa dans ses bras. On n'entendait que des acclamations et des cris de joie. Il continua :

« Mon bonheur est complet comme ma gloire!

« J'ai voulu que mes peuples eussent part à ce bonheur comme ils ont pris part à la gloire.

« Depuis mes dernières victoires et trois années de paix, mes trésors, malgré les immenses améliorations dont j'ai doté mon empire, se sont accumulés.

« Loin donc de vous demander, messieurs, de fixer le revenu de l'Etat pour cette année, je déclare que je puis m'en passer.

« Je remets à mon peuple tous les impôts; pendant un an il ne sera rien perçu sous aucun prétexte. »

A l'annonce de cette libéralité inouïe, qui accordait près de deux milliards aux peuples de l'empire, l'enthousiasme fut tel, qu'il semblait que les voûtes du Panthéon allaient s'écrouler.

Quand le calme fut rétabli, Napoléon se retournant vers les rois leur dit :

« Rois de l'Europe, faites aussi connaître à vos sujets que le souverain de l'Europe ne les oublie pas dans sa munificence : je leur remets les tributs de cette année.

« Messieurs, continua-t-il en s'adressant aux sénateurs et aux députés, voilà ce que j'ai fait ; je puis vous parler de l'avenir.

« Je vais m'emparer de l'Égypte et conquérir l'Asie.

« Je ne dois pas approfondir devant vous cette volonté, ma politique garde son secret ; mais j'ai voulu que mes peuples fussent avertis... je ne crains pas que l'Asie le soit. »

L'empereur termina là son discours, et d'un geste il congédia l'assemblée.

Cette nouvelle de la guerre d'Asie était inattendue, et pénétra la foule d'admiration. Les acclamations succédèrent à ces paroles extraordinaires, et elles accompagnèrent jusqu'à son palais l'empereur, qui, avec son cortége, reprit le chemin des Tuileries.

CHAPITRE II.

ÉGYPTE.

Ce qu'on a dit des femmes, que leurs projets sont le plus souvent exécutés avant d'être conçus, on aurait pu le dire également de l'empereur, tant la rapidité de sa pensée s'alliait à la rapidité de son action.

Aussi l'expédition d'Égypte, à peine annoncée au

Panthéon, était-elle déjà toute prête dans les ports de la Méditerranée et de l'Adriatique. Nous parlons de l'expédition maritime d'Egypte, car l'expédition par terre, dirigée contre l'Asie, se préparait dans l'ancienne Turquie, où depuis quelque temps une grande armée était réunie dans les environs de Constantinople et sur la frontière de l'ancienne Asie, de l'autre côté du Bosphore.

Napoléon aimait à recommencer cette expédition d'Égypte à laquelle il avait autrefois donné le titre de grande expédition, lorsqu'il l'avait faite avec peu de soldats, peu de victoires, et en définitive avec quelques défaites et une évacuation forcée; et cependant cette expédition première gardait à juste titre ce nom célèbre dans l'esprit des nations, parce que le Bonaparte d'alors l'avait agrandie d'un éclat insolite en faisant balancer par le triomphe plus sûr de la science les succès moins certains de la gloire politique.

Aujourd'hui il recommençait avec joie cette campagne, aujourd'hui qu'il avait l'Europe entière à ses ordres, et que l'Angleterre, qu'il avait retrouvée jadis comme ennemie sur les côtes du Delta, n'était plus qu'un utile et soumis auxiliaire.

Il confia le commandement de l'expédition maritime au comte Sidney Smith.

« Si Nelson vivait, dit-il, il commanderait la flotte, et je le ferais débarquer dans la baie d'Aboukir. »

C'est ainsi qu'il ne craignait pas de rappeler les plus tristes souvenirs de la première guerre, et d'appeler sur les lieux mêmes de leurs victoires des généraux autrefois ses ennemis, tant il regardait actuellement comme fondues et éteintes dans la France européenne les anciennes individualités nationales.

Les flottes, composées d'une assez petite quantité de bâtiments de guerre, et d'un nombre immense de bâtiments de transport, partirent à des époques fixées des

différents ports de la Méditerranée, où elles étaient échelonnées, et elles se trouvèrent réunies vers la fin de février 1821 dans les eaux du Nil.

Le débarquement général s'opéra le 2 et le 3 mars 1821. Cent dix mille hommes d'infanterie, trente-deux mille hommes de cavalerie et une artillerie considérable, telle était l'armée qui fut ainsi transportée en Egypte.

Vers la même époque, la grande armée de terre, forte de plus de deux cent cinquante mille hommes, se réunissait tout entière dans les environs de Smyrne, et, selon les prévisions de l'empereur, la jonction générale des deux armées devait s'opérer vers les premiers jours d'avril dans les plaines d'Alep en Syrie.

Pour lui, Napoléon, son visage rayonnait de joie, lorsqu'il reposa son pied sur la terre d'Egypte. Tout ce qu'il s'était promis dans sa pensée, lorsque, vingt ans auparavant, il l'abandonnait, était réalisé, au delà même de ses prévisions peut-être, et maintenant qu'il y reparaissait avec sa toute-puissance, les rêves revinrent encore, et il lui sembla que les destinées du monde allaient s'accomplir en Orient, et qu'il en était déjà le maître.

Il fit diriger l'armée vers la Syrie, et, ne gardant que dix mille hommes, il s'avança à leur tête dans la haute Egypte; c'était comme une promenade militaire dans laquelle il venait, avec de vieux compagnons d'armes, reconnaître les champs de bataille où naguère ils avaient combattu.

Ce ne fut en effet qu'une promenade, et non pas une conquête. L'Egypte, qui tremblait à son souvenir et à la seule pensée de sa venue, tomba à genoux silencieuse quand il fut arrivé, pareille à ces divinités agenouillées de granit qui furent, pendant trois mille ans, ses dieux.

Il entra au Caire, où le pacha d'Egypte vint se soumettre. Le lendemain, il mena ses dix mille hommes aux pyramides. Les vieux soldats, qui dans la première guerre

s'étaient reposés à leur ombre, les montraient avec orgueil à leurs nouveaux frères d'armes, et l'armée attendait avec anxiété que Napoléon leur fît entendre quelques paroles sublimes comme celles qu'il avait prononcées autrefois devant ces constructions colossales.

Mais lui était rêveur devant elles, ou plutôt il n'y pensait pas, elles lui paraissaient à présent plus petites, et il ne dit pas une parole.

Il ne poussa pas plus loin sa marche: un fait était assez constaté, la soumission silencieuse de l'Egypte. Là d'ailleurs n'étaient pas ses desseins ; l'Egypte est comme une terre neutre placée entre l'Afrique et l'Asie, tenant peu de l'une et de l'autre; contrée de passage qui, par elle-même, offrirait peu d'intérêt à la conquête si la conquête devait s'arrêter chez elle : pour Napoléon elle était plutôt un moyen qu'un but.

Il quitta bientôt le Caire, n'y laissant qu'une assez faible garnison, un gouverneur français et un drapeau tricolore, et avec le reste de ses dix mille hommes il alla rejoindre son armée en Syrie.

Avant d'atteindre l'isthme de Suez, il reconnut avec émotion les fortifications de Salahieh et de Belbeys, que dans la première guerre il avait fait élever par les soins du chef de bataillon du génie *M. A. Geoffroy*. Ces ouvrages existaient encore Napoléon se rappela cet officier qu'il aimait et qui depuis était mort si jeune à Austerlitz; son cœur se serra à cette vue, le souvenir de ce brave et savant militaire lui revint, mêlé de regrets. « *Si Geoffroy était là*, » dit-il. Et il passa rapidement; et quelques instants s'étaient écoulés, que la pensée de la gloire n'avait pas encore entièrement chassé de son esprit la mémoire du compagnon d'armes qui n'était plus.

CHAPITRE III.

SAINT-JEAN-D'ACRE.

L'islamisme subsistait toujours, et n'était pas si affaibli, qu'il ne fût encore d'un poids immense dans la politique de la terre.

Lorsque Napoléon l'avait si facilement chassé d'Europe, il avait replié silencieusement ses tentes, et il s'était retiré; car il savait que là n'était pas sa force. Mais cette retraite n'était point un anéantissement; après avoir passé le détroit, il était venu prendre terre dans l'Asie Mineure, la Syrie et l'Arabie, où il se trouvait dans toute sa puissance.

L'Europe s'était méprise peut-être en ne faisant pas assez attention à cette retraite; elle avait cru y voir un signe de destruction, mais ce signe était trompeur.

L'empereur n'avait pas pensé ainsi; s'il avait été lui-même étonné de cette fuite silencieuse, il n'ignorait pas cependant que, placé à la garde et à la porte de l'Asie, l'islamisme lui apparaîtrait, quand le temps serait venu, terrible d'énergie et de fanatisme, et qu'en Syrie serait la grande lutte qui déciderait de la conquête de l'Orient et de la religion de Mahomet; aussi avait-il préparé de grandes forces pour faire face à des ennemis qu'il était loin de mépriser.

A la nouvelle de l'arrivée des troupes européennes en Asie, le sultan Mahmoud avait solennellement déployé l'étendard du prophète, et avait appelé au nom de Dieu

et de Mahomet tous les musulmans à la défense du pays et de la religion. Dans toutes les villes les mosquées retentissaient des voix des prêtres, les places publiques des cris de guerre ; jamais le fanatisme ne s'était exalté plus vif et plus enflammé ; tous les cœurs étaient soulevés, et la nation de Mahomet se trouva tout à coup prête à recevoir l'ennemi.

Cependant, parmi les pachas, quelques-uns, gouverneurs des provinces rapprochées de la Perse, hésitaient encore à venir se joindre à l'armée du sultan, qui cependant, et sans eux, forte de plus de trois cent mille hommes, se réunissait sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. Mahmoud, sans se méprendre à la lâche incertitude de ces gouverneurs, ne parut pas s'occuper de leur retard : son armée lui semblait à leur défaut assez puissante pour combattre quand l'heure aurait sonné.

Pendant ces préparatifs des Turcs, la grande armée française, sous les ordres du roi d'Espagne, était entrée en Asie. N'ayant pas trouvé d'obstacles, elle s'était avancée jusqu'en Syrie. Le sultan avait en effet retiré ses troupes de la Turquie d'Asie pour les réunir tout entières, comme nous l'avons dit, près de Saint-Jean-d'Acre, et placées là, elles empêchaient la jonction des deux armées européennes.

Napoléon venait, après sa courte expédition d'Égypte, de regagner son armée au midi de la Syrie ; confiant dans sa gloire, il conçut le projet d'anéantir d'un seul coup et par une surprise l'armée mahométane. Il résolut donc de ne pas attendre l'arrivée du roi d'Espagne, et suivant le bord de la mer afin d'être soutenu et ravitaillé par sa flotte, il s'avança à grandes journées vers Saint-Jean-d'Acre. Il avait avec lui plus de cent trente mille hommes ; il était accoutumé d'ailleurs à vaincre avec des forces moindres que celles des vaincus ; il comptait sur le courage de son armée, sur la sur-

prise de son arrivée, sur sa fortune enfin, et le 7 juin il se trouvait sur le territoire de Saint-Jean-d'Acre.

L'armée mahométane occupait en partie la ville, place très-fortifiée, et l'autre partie était campée dans la plaine et appuyée aux fortifications.

Ce fut au midi de cette plaine que l'empereur développa son armée. Arrivé en vue de la ville, il la regarda avec colère. Saint-Jean-d'Acre était pour lui un nom de douleur. C'était là que, vingt-cinq ans auparavant, il avait perdu l'Egypte; mais, en revanche, c'était là qu'il allait gagner l'Asie.

Il le croyait du moins. Il était si accoutumé à la victoire!

La journée du 8 juin se passa dans les deux armées en dispositions d'attaque et de défense, et dans l'occupation des positions les plus favorables.

Dès le matin du 9, l'armée de l'empereur se déploya au midi de la ville, brillante, reposée et avide de gloire.

Les troupes du sultan se tenaient en face, adossées aux murailles de Saint-Jean-d'Acre, dont les portes ouvertes vomissaient à chaque instant d'énormes bataillons. Elles attendaient avec impatience le signal du combat : leur exaltation religieuse s'était enflammée au plus haut point devant la bataille. Il semblait, à voir l'agitation de cette foule armée, qu'elle trépignait pour ainsi dire comme un seul corps, d'où s'échappait le cri continuel : Allah et Mahomet. C'est qu'en effet un grand esprit animait cette masse d'hommes, que l'idée vivante de Dieu et de la religion reliait toute en une seule pensée et une seule force.

L'armée française avait aussi sa foi, la gloire! Mais ce sentiment, plus froid que celui de la religion, ne se manifestait par aucun cri. L'armée était silencieuse.

A dix heures, la bataille commença : le choc fut terrible. Jamais, on le sait, de tradition humaine, pareille

lutte ne s'était engagée. Les Turcs se précipitèrent confusément et avec tant de violence sur les lignes françaises, que l'armée en fut ébranlée, et qu'inaccoutumées à un semblable désordre, les manœuvres européennes furent rompues dès cette première attaque : les rangs ne purent désormais se rallier. Alors la mêlée devint furieuse, terrible : une lutte d'homme à homme, bataille d'acharnement et d'assassinat. On voyait les Turcs, frappés à mort, se traîner encore sous les pas de l'ennemi qui les écrasait, pour le percer de leurs poignards, et mourir eux-mêmes après ce dernier épuisement de vie et de vengeance. Il y avait pour les Français comme une double armée à combattre : celle qui se battait debout, et celle qu'on avait laissée derrière sur le champ de bataille, après l'avoir mortellement frappée.

D'un autre côté, la cavalerie turque se précipita innombrable et de tous côtés sur les lignes françaises en désordre : elle en fit un carnage affreux ; l'infanterie, dont la force est dans la masse, désunie et rompue de toutes parts, ne pouvait se défendre et était accablée.

Cependant Napoléon, désespéré, parvint, vers deux heures de l'après-midi, à force d'énergie et d'habileté, à rallier, à quelque distance du champ de bataille, l'aile gauche de son armée, à la tête de laquelle venait d'être blessé à mort le maréchal Berthier. Cette partie de l'armée avait moins souffert ; Napoléon, en ayant pris le commandement, la ramena en ordre sur le champ de bataille. Le centre, commandé par le maréchal Belliard, se rallia aussi, et l'aile droite, qui avait le plus perdu dans le commencement de la bataille, à la vue de cette réunion de troupes reparaissant comme une seconde armée, reprit à son tour une nouvelle énergie, serra ses rangs éclaircis, et il sembla que la bataille, après ce premier étonnement de l'irruption des Turcs, allait recom-

mencer, et que la discipline européenne retrouvait sa supériorité.

Lorsque tout à coup un bruit se répandit de rang en rang. L'empereur était blessé, disait-on.

Cela était vrai.

A cette nouvelle, l'armée s'arrêta dans la stupeur, et ne songeant plus à se défendre : il semblait qu'elle fût frappée au cœur dans la personne de son chef.

On vit bientôt Napoléon, pâle et maîtrisant un cheval fougueux, parcourir les lignes au galop; mais sa présence même, au lieu de rendre aux troupes leurs forces morales, ne fit que les confirmer dans leur désespoir, car on voyait le sang couler de sa cuisse, qu'une balle avait atteinte.

C'en était fait de cette journée! Les Turcs, baignés dans le sang de leurs frères et de leurs ennemis, mais non rassasiés de carnage, poursuivirent les débris des troupes françaises, qui se retirèrent en désordre après avoir fait des pertes énormes.

Vers trois heures, l'armée française, pour la première fois depuis vingt ans, se retira d'un champ de bataille en y laissant un ennemi vainqueur.

L'empereur, sans s'occuper de sa blessure, réunit à une lieue de Saint-Jean-d'Acre les restes de l'armée, et il effectua sa retraite dans la direction de Jérusalem. Sa marche, au milieu d'ennemis enhardis encore par la victoire, fut considérée comme une des plus admirables dont l'histoire militaire du monde ait conservé le souvenir : on ne perdit pas un seul homme. Les corps mêmes des blessés qui expirèrent dans la marche ne furent pas abandonnés par l'armée vaincue.

Il faut avouer cependant que l'armée du sultan, enivrée de son triomphe, s'était peu occupée de poursuivre les Français dans leur retraite. Pour elle, c'était chose si grande et si glorieuse que cette victoire, que le sultan

aima mieux demeurer sur les plaines où il avait vaincu, et jouir entièrement de son triomphe, que d'en poursuivre activement les conséquences.

A dix heures du soir, l'armée française, épuisée de fatigue, fit halte à quatre lieues environ de Saint-Jean-d'Acre, près le village d'El'mayr, dont l'empereur s'empara sur-le-champ. Il fit reposer ses troupes; et lui-même, retiré dans une maison du pays, y demeura inaccessible à qui que ce fût pendant toute la nuit : nuit de douleur et d'angoisses pour ce grand homme, si inhabitué à de pareilles catastrophes !

On dit que, vers une heure du matin, le maréchal Molitor, alors fort avant dans l'amitié de Napoléon, ayant voulu lui apporter des consolations, avait essayé, malgré les défenses, de parvenir jusqu'à lui, mais qu'arrivé près de la porte de la chambre où couchait l'empereur, il avait entendu des sanglots et des gémissements, et il s'était retiré dans le désespoir,

Quoi qu'il en soit, le lendemain matin à cinq heures, Napoléon convoqua ses généraux ; il les réunit en conseil, et là, d'un air grave, mais non accablé, il leur dit :

« Nous avons été battus, messieurs... » Et, après avoir poussé un soupir et jeté des regards animés sur ceux qui étaient présents, il ajouta :

« Mais personne ici n'a désespéré de notre gloire et de la conquête ! »

Comme ils se taisaient, il se leva plus animé :

« Non ! personne n'a désespéré ! J'en ai pour gage ma pensée et ma fortune. Rappelez-vous, messieurs, qu'il y a vingt-cinq ans un premier échec devant cette ville fatale fut suivi de la conquête de l'Europe. Cet autre désastre de Saint-Jean-d'Acre m'annonce la conquête du monde. »

En leur adressant ces paroles, il les regardait avec attention. Et comme ils lui demandaient des détails sur sa

blessure, il leur montra sa jambe, dont la lésion légère n'offrait aucun caractère inquiétant.

Les généraux à cette vue et à ces paroles reprirent espérance.

Il fit sur-le-champ rassembler les troupes, qu'il passa quelques instants après en revue. Il traversa tous les rangs, et ses paroles consolatrices vinrent les tirer de leur affliction; tous se rassurèrent en voyant l'empereur calme et insouciant de sa blessure.

On sut dans cette journée quels étaient les résultats de ce grand désastre : le prince de Neufchatel, major général de l'armée, les maréchaux duc de Trévise et duc Gouvion Saint-Cyr, et douze généraux de division ou de brigade étaient morts et étaient restés sur le champ de bataille avec plus de trente-cinq mille hommes, tous morts aussi ; car, dans leur barbare fanatisme, les Turcs n'avaient pas voulu faire un seul prisonnier.

Toute l'artillerie était tombée en la possession des Turcs. De cent trente mille hommes, il ne restait à El'-mayr que quatre-vingt mille soldats : le reste avait été détruit ou dissipé.

On estima que l'armée du sultan avait dû perdre plus de vingt mille hommes dans cette journée sanglante ; mais ce deuil ne vint pas troubler un seul instant les actions de grâce que les prêtres du dieu de Mahomet firent éclater le lendemain de la bataille, et auxquelles se joignirent les chants frénétiques des soldats et des habitants de la ville.

C'était en effet une immense et magnifique victoire.

Lorsqu'ils en eurent connaissance, les pachas de Bagdad et d'Erzeroum, qui jusque-là avaient attendu dans une cauteleuse inaction les premiers résultats de cette guerre, arrivèrent, amenant leurs troupes au sultan, qui se trouva ainsi à la tête d'une armée plus puissante qu'avant la bataille.

C'était la seconde fois que le nom de Saint-Jean-d'Acre était fatal aux armées françaises commandées par Napoléon.

CHAPITRE IV.

DAMAS.

La grande armée européenne, commandée par le roi d'Espagne, était arrivée aux environs d'Alep, quand elle apprit cette catastrophe.

Le roi Joseph reçut du souverain de l'Europe, en même temps que cette nouvelle, l'ordre de s'avancer à marches forcées sur Damas, où l'empereur dirigeait lui-même ses troupes, en continuant son admirable retraite. Il y arriva dans les derniers jours de juin, et ce fut enfin sous les murs de cette ville que s'opéra la jonction des forces immenses du roi d'Espagne avec les formidables débris de l'armée d'Égypte. Napoléon, sans avouer le désastre de Saint-Jean-d'Acre, sans même y faire allusion, prit aussitôt le commandement général des troupes, et sa présence et l'énergie des ordres du jour qu'il fit publier relevèrent la constance du soldat abattu par ce revers.

Toujours concentrée dans la province de Saint-Jean-d'Acre, l'armée du sultan avait imprudemment laissé fuir l'occasion d'empêcher la réunion des armées françaises. L'ivresse de la victoire avait été si longue et si fascinante, qu'il leur avait semblé que tout était fini, et que l'Europe avec Napoléon avait été anéantie dans la

journée de Saint-Jean-d'Acre. Aussi, n'envoyèrent-ils dédaigneusement que des forces inférieures pour inquiéter Napoléon dans sa retraite vers Damas : heureux dans une première grande bataille, ils ne pensaient plus que la victoire pût être une autre fois infidèle à l'étendard du prophète.

Cependant plusieurs combats dans lesquels l'armée vaincue avait dans sa marche obtenu des avantages signalés auraient pu réveiller chez eux le doute, et leurs tentatives impuissantes ne purent entraver les opérations militaires de Napoléon et sa jonction avec les forces du roi d'Espagne.

Deux jours après avoir pris le commandement, l'empereur réunit un conseil de guerre où s'agitèrent de hautes questions. Toutes les voix semblèrent se réunir pour faire le siége de Damas, et s'emparer de cette ville, véritable clef de l'Asie; le roi Joseph surtout appuyait vivement cette opinion. « Damas, quoique très-forte, disait-il, était en ce moment occupée par des troupes turques assez peu nombreuses. On s'en emparerait facilement, et la grande armée française, avec d'immenses ressources, y devait trouver encore une position inappréciable qui la rendrait maîtresse de cette partie de la Syrie, si favorablement placée entre l'Europe et l'expédition d'Orient. »

Tous étaient frappés des avantages de cette proposition, et l'on n'attendait plus que l'assentiment de l'empereur. Jusque-là il était demeuré silencieux et comme retenu dans sa pensée; mais, se levant tout à coup, il dit :

« Rester devant Damas serait une faute. Il faut que l'armée marche à Jérusalem. Je ne suis pas d'humeur à épuiser, comme Alexandre, mon temps et ma fortune devant une nouvelle Tyr. Il faut que le temps probable de ce siége ne se soit pas écoulé, que l'Asie soit

déjà conquise, et pour cela nous marcherons à Jérusalem. »

Et comme, à ce nom de Jérusalem, tous restaient dans la stupeur, et ne pouvaient comprendre une décision qui faisait marcher l'armée en arrière, et l'éloignait de l'Asie, il s'écria :

« Oui, Jérusalem ! Croyez-vous donc, messieurs, qu'il suffise de vos bras et de ma puissance pour conquérir le monde? Est-ce dans cette contrée sainte que nous oublierons la Providence et le Dieu des armées? Nous allons quitter Damas, et marcher à Jérusalem. »

L'étonnement du conseil avait crû au plus haut degré. Ils se regardaient en silence ; ils ne comprenaient pas ces paroles si inattendues et dont l'empereur seul savait la portée.

La défaite de Saint-Jean-d'Acre avait révélé à son esprit une pensée nouvelle. Il avait vu sa fatalité et sa gloire céder devant l'enthousiasme religieux des Turcs, et cette armée, animée par une foi immense, vaincre la sienne. Il considérait que l'Asie pour les batailles ne ressemblait plus à l'Europe ; que ses marches savantes, ses tactiques habiles, son génie militaire, ne retrouvaient plus les mêmes ennemis, et que les échos d'Orient ne retentissaient pas aussi effrayés au bruit de ce nom qui seul, dans la froide Europe, gagnait des batailles.

Mais, dans cette terre mystérieuse d'Asie, une force nouvelle lui apparaissait : la foi religieuse, le fanatisme, force incalculable, parce qu'elle est au delà de l'humanité, et à laquelle il faut plus que de la tactique et de la gloire à opposer. Aussi, devant ce monde nouveau, eut-il une pensée nouvelle.

Après sept journées de marche, la grande armée ayant quitté Damas et suivi le Jourdain, traversa le fleuve au sud du lac de Tibériade, et se dirigea vers Jérusalem.

Napoléon fit remonter le Cédron vers le nord, et après ce mouvement, l'armée se déploya en face du Calvaire, qui lui dérobait encore la vue de la ville sainte; car on sait que Jérusalem, entourée par le Cédron comme d'une ceinture, semble se reposer couchée entre ces deux monts célèbres, le mont Calvaire à l'occident, et la montagne des Oliviers à l'orient de la cité sainte.

Alors, devant cette ville sacré, dont le nom prononcé de bouche en bouche remuait dans les cœurs de ces quatre cent mille guerriers des vieux sentiments qui y dormaient engourdis, Napoléon fit proclamer dans chaque corps cet ordre du jour, si nouveau dans les habitudes guerrières de l'époque :

« SOLDATS DE LA GRANDE ARMÉE EUROPÉENNE!

« Quand, après avoir conquis l'Europe, je vous ai promis la conquête de l'Asie; quand je vous faisais traverser rapidement l'Égypte pour vous amener dans cette vieille et sainte terre de la Palestine, je n'avais pas entièrement révélé ma pensée, j'attendais ce jour pour le faire.

« Ce but que le moyen âge n'a pu toucher avec deux cents années de combats, de sang versé et de revers, c'est à vous qu'il est réservé de l'atteindre.

« Soldats, cette croisade de la France sera la dernière des croisades de l'Occident; Jérusalem sera délivrée et le saint sépulcre purgé à jamais des infidèles et des profanations.

« Soldats de l'Europe, soldats chrétiens, cette terre où sont venus s'enfouir pendant tant de siècles les ossements insultés de vos pères, va devenir désormais une terre française, une terre chrétienne, et le Turc anéanti ne sera pas même esclave dans ces lieux où il fut trop longtemps le maître.

« Au nom de Dieu et de la croix, braves soldats de

mon armée, que la chrétienté en ait fini bientôt avec ces fils fanatiques de Mahomet.

« Demain l'armée entrera dans Jérusalem. »

CHAPITRE V.

BATAILLE DE JÉRUSALEM.

A l'approche de cette armée formidable, les Turcs qui occupaient Jérusalem n'essayèrent d'opposer aucune résistance, et évacuèrent la ville en se retirant vers Bethléem.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, Napoléon entra le lendemain dans Jérusalem, se dirigea tout d'abord vers l'église du Saint-Sépulcre, dont les ruines n'avaient point été relevées depuis l'incendie de 1811, ne s'y arrêta pas, et étant entré dans le couvent qui renferme le sépulcre lui-même, il s'y fit conduire, et se courba quelques instants, comme absorbé dans une profonde et religieuse contemplation ; puis, étant remonté au couvent, il adressa la parole aux religieux gardiens du sépulcre, et leur annonça son intention de relever l'église détruite, et d'en faire le plus magnifique des monuments du monde. D'autres ordres et d'autres dispositions firent encore éclater l'enthousiasme religieux dont son cœur et sa politique avaient été si subitement saisis ; il voulut également que l'armée défilât tout entière devant le saint sépulcre, et traversât la ville sur tous les points que la tradition chrétienne regardait comme des plus sanctifiés. Et lui-même, étant monté vers la fin du jour sur

le mont des Oliviers, il contempla son armée serpentant de toutes parts dans les rues régulières, mais étroites de la ville, les remplissant toutes, et animant d'une vie inaccoutumée cette Jérusalem qui semblait morte elle-même depuis qu'un Dieu y avait succombé.

Quand cette première incertitude des soldats et des officiers, qui hésitaient devant le sentiment depuis si longtemps oublié de la religion, eut cédé à une réelle et profonde impression, il arriva que l'armée européenne se crut véritablement, au milieu de Jérusalem, une mission divine. Cette croisade subite, venue peut-être pour un tout autre but, se trouva chrétienne. L'exaltation religieuse les eut bientôt enflammés tous ; elle circula dans l'armée entière comme dans un seul corps, et ce corps, en effet, venait de gagner une âme.

Pendant les huit jours qui suivirent, l'empereur eut soin de soutenir et d'exalter cet enthousiasme. Des prédications à la fois guerrières et religieuses excitaient les esprits si disposés à ce sentiment au milieu du théâtre de leurs croyances et sous le ciel de Jérusalem. C'était une merveille étrange que cette nation militaire transportée dans l'Orient et transformée tout à coup en lévites du Christ. La piété, une piété soudaine, avait inondé ces âmes desséchées, et cette armée européenne se nommait elle-même avec orgueil l'armée chrétienne.

Napoléon se félicitait de ces dispositions, et ne tarda pas à les mettre à profit. A peine ces huit premières journées s'étaient-elles écoulées, qu'il parla de retourner vers Saint-Jean-d'Ancre pour y venger sa défaite, et y jouer une seconde fois la conquête de l'Asie. Déjà les préparatifs de départ commençaient, et l'armée, dans l'enthousiasme, demandait à grands cris d'être conduite contre les ennemis de la croix, lorsqu'on apprit que le sultan Mahmoud s'avançait lui-même avec toutes les forces de l'islamisme vers la cité sainte des chrétiens,

comme pour abîmer dans une seule destruction Jérusalem et l'armée européenne avec son chef et le christianisme. Telles étaient du moins les promesses que le sultan avait solennellement faites à ses troupes, et il les assurait qu'il les tiendrait sous les murs de Jérusalem.

L'empereur apprit avec joie ces nouvelles, et se garda bien, malgré l'exaltation de ses soldats, de prévenir l'arrivée des Turcs, et d'aller lui-même à leur rencontre. Il lui convenait mieux d'attendre au milieu du repos une armée immense, fatiguée d'une longue marche, abandonnant une province où sa force s'agrandissait du souvenir du triomphe, et venant d'elle-même offrir la bataille sous les murs d'une ville dont la vue seule enflammait tous ces cœurs devenus chrétiens dans la Palestine.

Le 20 juillet 1821 fut le jour si ardemment désiré par les chrétiens et les Turcs. Ces deux armées innombrables comme deux grands peuples transplantés soudainement dans les déserts de la Palestine se déployèrent dans une plaine située au delà du Cédron, au nord de Jérusalem. C'était la seconde fois que ces ennemis se retrouvaient en face : les Turcs avec le même enthousiasme rehaussé par leur victoire, et plus sûrs de la fatalité ; les chrétiens ayant de plus qu'à Saint-Jean-d'Acre la vengeance et la foi, deux forces qui, dans leurs cœurs, se confondaient avec le courage, et les disposaient aux miracles de la bataille. Les cloches des couvents et des églises de la ville, muettes depuis si longtemps, faisaient entendre leurs continuelles volées. Les chants des prêtres étaient répétés en chœur par les Européens. Au milieu des rangs, de nouveaux étendards, au signe de la croix, se dressaient à côté des drapeaux tricolores. Tout avait pris un aspect religieux dans cette solennelle journée où, pour la dernière fois, les armées du Christ et de Mahomet se trouvaient en

présence, et allaient décider enfin du sort et de la religion du monde, comme jadis, au temps de Charles Martel, dans les champs de Tours et de Poitiers.

Mais Dieu était avec la vérité dans les rangs des Européens, et Napoléon était le général qu'il leur avait donné.

Cette victoire extraordinaire est si connue, qu'il serait superflu de la décrire dans ses détails. Ce ne fut pas une bataille, mais un massacre. Les mahométans furent en un instant enveloppés de tous côtés, et écrasés par l'armée européenne, supérieure en nombre. L'enthousiasme religieux paraissait égal, mais plus ardent et plus nouveau chez les Français; la mêlée fut horrible et courte. Dès les premiers moments, le sultan Mahmoud fut tué, et presque aussitôt l'étendard du prophète pris par les chrétiens. A peine ces deux pertes immenses pour les croyances et le fatalisme des Turcs leur furent-elles connues, qu'ils devinrent comme frappés de délire. Dans leur vertige, ils jetaient leurs armes à terre, et se précipitaient d'eux-mêmes dans les rangs des Français. Ceux-ci ne leur faisaient aucun quartier : leur furie guerrière était enflammée au plus haut degré. Ils se souvenaient des cruautés exercées par les vainqueurs après Saint-Jean-d'Acre, et à leur tour ils s'étaient promis une vengeance barbare; ils avaient juré de ne pas faire de prisonniers, et de n'épargner aucun ennemi. Cette journée ne fut qu'une journée d'égorgement et un long meurtre. L'armée mahométane fut entièrement massacrée, car pas un ne voulait fuir; dans leur désespoir, ils tendaient leur poitrine au fer qui les perçait, et les chrétiens, insatiables de vengeance et de meurtre, ne se reposèrent pas tant qu'un seul Turc resta vivant sur le champ d'extermination.

Napoléon les laissa faire.

Sa vengeance muette était aussi terrible que cette

vengeance animée et sanglante. Sa défaite était lavée et sa politique satisfaite. L'islamisme, ce despote effrayant de l'Asie, était anéanti. Trois cent mille guerriers turcs étaient morts dans cette bataille de Jérusalem, et la Turquie avait cessé d'exister avec eux. Du côté des Français, c'est à peine si quinze cents hommes avaient été mis hors de combat. Au milieu de la vapeur du sang et comme pour s'en enivrer encore, l'armée s'exalta en actions de grâces ; ils s'écriaient que la main de Dieu les avait assistés : Napoléon le crut peut-être aussi lui-même. L'Asie occidentale fut frappée de la même pensée à cette nouvelle ; elle vit que le règne de Mahomet était fini, et que le nouveau prophète *Buonaberdi*, comme elle l'appelait, était venu de l'Occident.

CHAPITRE VI.

DESTRUCTION DU MAHOMÉTISME.

Le soir même de la bataille, avant que l'armée eût pris du repos, l'empereur entra avec une grande pompe triomphale dans Jérusalem ; il était à la tête des rois et des généraux de son armée, un cortége immense l'accompagnait, dans lequel se confondaient, au milieu des militaires, le peuple, les prêtres et les religieux, des couvents ; la ville, soudainement illuminée, retentissait des clameurs de victoire, des chants religieux, des cris de vengeance assouvie, des sons continuels et redoublés des cloches ; des feux étaient allumés sur les montagnes environnantes. Au milieu de ces témoignages et des ac-

clamations, Napoléon s'avança vers le saint sépulcre, où le clergé du couvent le reçut en chantant un *Te Deum* en action de grâces. Après l'avoir entendu, il fit quelques pas dans l'église ; arrivé en face du sépulcre, il fit apporter un brasier ardent, et ayant lui-même rompu et déchiré l'étendard de Mahomet, il le jeta en débris au milieu des flammes. Les prêtres, qui n'étaient pas avertis de cette solennité subite, s'y mêlèrent avec enthousiasme ; les chants des psaumes et les parfums des encensoirs accompagnèrent cet holocauste vengeur ; et quand tout fut consumé, Napoléon se retira au milieu des mêmes acclamations, et l'armée et le peuple s'écrièrent à la vue de ce sacrifice symbolique que la religion mahométane avait cessé d'exister sur la terre.

Elle avait en effet vécu, et sa fin ne surprit pas ses fils. La tradition mahométane annonçait depuis longues années l'arrivée d'un autre messie qui la frapperait à mort. Car les musulmans, malgré leur fanatisme, ne voyaient leur religion que comme une religion viagère et qui devait finir ; ils ne pouvaient douter de sa future disparition, et cette double et inexplicable conviction de sa vérité et de sa chute ne paraît pas la marque la moins certaine de leur aveuglement et de leur fanatisme irréfléchi. Les événements qui venaient de les écraser leur apprirent que le temps était arrivé, et pour eux la grande victoire de Jérusalem était la destruction de leur croyance et l'accomplissement des prophéties.

Le lendemain, Napoléon retourna de grand matin sur le champ de la victoire ; d'une éminence voisine, il contempla silencieusement cette montagne de trois cent mille corps des vaincus, qui semblait un seul cadavre ; il fut ému, ce spectacle parut absorber son âme dans de profondes et singulières pensées. Devant ces débris du mahométisme il gémit presque sur la destruction de cette croyance à laquelle il venait de porter le dernier

coup; il n'avait pas de haine contre elle, c'était un sacrifice fait plutôt à sa politique qu'à son opinion. On croit même que cette religion avec son fanatisme, ses couleurs orientales, son enthousiasme, son énergie et son entière soumission au chef, plaisait à son esprit. Vingt années auparavant, il avait songé à ceindre le turban et à rejeter la France qui l'exilait dans ses conquêtes; il hésitait alors si, à défaut d'elle, il ne se ferait pas une monarchie dans l'Orient. L'histoire a fait connaître avec quelle vénération à cette époque il avait protégé les croyances musulmanes, et avec quelle égalité, qui depuis lui a été si reprochée, il mêlait en Égypte les noms du Christ et de Mahomet, lorsque son génie balançait entre l'empire et le dieu de la France, et l'empire et le dieu de l'Asie.

Mais le monde avait éprouvé de grandes révolutions depuis la première campagne d'Égypte, et le dernier regret que Napoléon laissait tomber sur la fin de cette fausse croyance fit bientôt place à de plus hautes pensées. Cependant l'étrangeté de ce sentiment méritait d'être recueillie par l'histoire.

Pour rendre plus facile l'enlèvement de cette multitude de cadavres, l'empereur permit aux soldats de les dépouiller, en les enlevant du champ de bataille, des richesses incalculables dont ils étaient comme revêtus. Peu de jours n'étaient pas écoulés, que tous ces corps avaient été transportés dans une autre plaine plus au nord de Jérusalem, où ils furent ensevelis ou brûlés. Ce fut un nouveau service rendu à la ville sainte qui commençait à redouter ce voisinage funeste, car la peste n'eût pas tardé à se lever du milieu de ces montagnes de morts.

Maître ainsi de toute la Syrie, l'empereur distribua ses troupes dans les diverses villes de la province. Le roi d'Espagne remonta vers Damas, qui ouvrit ses

portes. Napoléon lui-même entra enfin dans Saint-Jean-d'Acre qui ne pouvait plus fermer les siennes. Le corps d'armée sous le commandement du roi de Westphalie fut dirigé vers Alep; et pendant quelque temps, l'armée se reposa ainsi dans ces provinces, occupées désormais sans obstacle.

Cependant le roi d'Italie, qui était demeuré à Jérusalem avec cinquante mille hommes, reçut bientôt l'ordre d'entrer en Arabie et de marcher directement sur Médine et la Mecque.

Dans ces villes étaient encore deux foyers de mahométisme que Napoléon résolut d'éteindre sans retard. Les plus grands pouvoirs furent attribués au roi Eugène. L'approbation de tous ses actes et de ceux de son armée lui était assurée d'avance, et ce n'était rien moins que permettre la barbarie et la destruction, deux moyens nécessaires en Orient, et qui sont comme le droit public du pays.

Le roi d'Italie emmena seulement avec lui vingt-cinq mille hommes de troupes choisies de son armée; il entra en Arabie et arriva à marches forcées devant Médine. A son approche, quelques troupes musulmanes, restées fidèles dans ce sanctuaire de leur foi, essayèrent une vaine résistance; elles furent exterminées. L'armée française entra sur-le-champ dans la ville, drapeaux tricolores et étendards au signe de la croix déployés, et ne fit halte que devant la mosquée célèbre où sont les trois tombeaux de Mahomet, d'Omar et d'Abubeker. Le roi les fit immédiatement détruire sous ses yeux; le marbre blanc du tombeau du prophète fut pulvérisé, et ces débris, ainsi que quelques restes informes trouvés dans les tombeaux, furent profanés et jetés dans le temple avec les ornements du culte déchirés et détruits. Après l'accomplissement de ces saintes profanations, le roi d'Italie fit fermer les portes de l'édifice, et malgré les

cris des habitants, y fit mettre de toutes parts l'incendie, qui, protégé par les troupes, fut cependant cinq jours à consumer cette mosquée immense. Le roi dédaigna de conserver quelques-unes des richesses innombrables qui s'y trouvaient; il voulut que tout fût anéanti par les flammes, et quelques insensés, qui, dans un désespoir fanatique, voulaient encore s'opposer à ce qu'ils appelaient un sacrilége, furent eux-mêmes précipités au milieu du feu, pour y périr avec leur foi, leur temple et le tombeau de leur prophète.

Le roi Eugène, après l'épuisement de l'incendie, fit déblayer par ses troupes les ruines calcinées, et fit apporter une énorme quantité de terre qu'on répandit sur la place même où avait été la mosquée. Il ordonna que ce terrain nouveau fût labouré par la charrue et que du maïs y fût semé, afin de faire disparaître les vestiges mêmes du lieu où avait été le tombeau de Mahomet.

Quand cela fut achevé, il quitta Médine et s'avança vers la Mecque. Ce berceau du prophète eut encore plus à souffrir de la conquête que sa ville funéraire. La Mecque, cette *mère des villes*, comme la nomment les mahométans, cette métropole de leur foi, située au milieu d'une terre ingrate et de montagnes stériles, ne vivait, pour ainsi dire, que d'une vie factice et comme religieuse. La fécondité des autres pays était apportée dans son sein par les caravanes et les pèlerinages, et renverser la superbe mosquée *El Hamran*, était détruire ces sources de son existence et anéantir la cité elle-même.

Cette pensée, loin d'arrêter le roi d'Italie, l'excitait encore : la sienne était la destruction des infidèles et de leur religion. La patrie de Mahomet lui semblait une ville immonde, car les émotions religieuses de Jérusalem avaient exalté dans son esprit un fanatisme implacable, et l'empereur le savait lorsqu'il le choisissait pour cette expédition.

Le roi Eugène fit saccager et piller le temple ; il ne respecta pas même cette antique *kâab* qu'on dit avoir été bâtie par Abraham. Il enleva de l'encadrement d'argent dans lequel elle était enchaînée depuis tant de siècles la fameuse *pierre noire*, que Mahomet lui-même avait respectée, et que la tradition des Arabes, entre autres fables qu'elle lui rattachait, révérait comme tombée du ciel dès le temps d'Adam. Ce fut le seul trophée qu'il conserva au milieu de cette destruction, et il l'adressa au Musée impérial de Paris, où on le voit aujourd'hui ; puis il fit à la fois mettre le feu et la mine à cette magnifique mosquée, qui s'écroula et disparut dans ce double incendie extérieur et souterrain.

Plus puissante et plus irritée que Médine, parce que cette destruction était pour elle un arrêt de mort, la ville de la Mecque opposa des soulèvements et une assez énergique résistance aux troupes françaises ; mais cette manifestation lui fut aussi plus fatale. L'incendie ne se borna pas au temple : le roi d'Italie, pour la châtier, laissa les flammes s'étendre et se propager. Bientôt elles inondèrent de tous côtés cette ville, qui, après avoir donné la vie à Mahomet, semblait alors rendre son dernier soupir.

Durant un mois, les flammes, qui n'éprouvaient plus d'obstacle, formèrent comme un océan de feu, dans lequel se fondait de plus en plus la grande ville ; mais cette destruction flamboyante qui satisfaisait la pieuse vengeance du roi d'Italie était plus terrible qu'utile. Privée de sa mosquée et de ses pèlerinages, ville découronnée de sa religion et de son prophète, au milieu de ce pays inculte et désert, la Mecque eût péri plus lentement peut-être, mais sans retour. Cependant cette destruction plus rapide anéantissait cette religion qui ne sut plus désormais où retrouver le lieu de la naissance et la place du tombeau de son prophète.

Ainsi fut porté le dernier coup au mahométisme, et il ne se releva plus.

Après une campagne de trois mois dans laquelle il eut à combattre quelques tribus de Wahabites qui bientôt vinrent faire leur soumission, le roi Eugène ramena ses forces en Syrie. Il apprit que l'empereur venait de quitter cette province, et il le rejoignit sur les bords de l'Euphrate. L'empereur l'accueillit lui et son armée avec de grands éloges, et les détails de cette expédition furent solennellement proclamés au milieu des troupes françaises.

Si j'ai consacré de longues pages à cette destruction de la religion de Mahomet, c'est que cet événement fut le plus considérable dans les expéditions et les conquêtes de l'empereur; le mahométisme était la seule force qui pût lutter au monde contre la sienne : elle brisée, Napoléon était bientôt le maître de la terre.

CHAPITRE VII.

RUINES DE PALMYRE.

Ce n'est qu'en Orient que l'on peut travailler en grand, disait souvent Napoléon. Cette vieille mère des peuples, l'Asie, est toujours la reine du monde. Tout a été ou est grand chez elle : sa population, son étendue, ses monuments, ses catastrophes. Le souverain de l'Europe lui-même ne venait imposer sa monarchie de conquérant qu'après les monarchies des Assyriens, des Perses et des Romains, qu'après les conquêtes d'Alexan-

dre, de Gengiskan et de Tamerlan; mais il venait à son tour clore cette série de conquêtes en faisant déborder sur l'Asie la monarchie française et napoléonienne, plus puissante que toutes les autres, et il est utile, avant de le suivre plus loin, d'arrêter quelques instants les regards sur ce qu'était alors la puissance de Napoléon en Asie.

Conquérant de l'Arabie et de l'Asie Mineure, suzerain de la Russie d'Asie et de la Sibérie, maître, par la réunion des colonies anglaises et hollandaises, de l'Hindoustan, il ne se trouvait plus en dehors de sa domination que la moitié de ce continent, la Perse, l'empire chinois, la Tartarie et l'Inde au delà du Gange.

Tous ces Etats furent conquis successivement, et, on peut le dire, sans de grands travaux. Deux années écoulées depuis la bataille de Jérusalem suffirent à compléter l'entier succès de l'expédition. Des volumes d'histoire pourraient à peine décrire les merveilles de ces deux années; pour moi, je déclare que je n'aspire pas à reproduire ici tant de détails. Il était plus facile à l'empereur de vaincre qu'il ne l'est à son historien d'écrire, et ce rude meneur laissait bientôt et loin derrière lui l'histoire, qui, accablée de fatigue, ne pouvait le suivre.

Et, comme Plutarque l'a dit dans sa biographie d'Alexandre de Macédoine, ce Napoléon du vieil âge :

« Je prierai mes lecteurs de ne pas me faire un crime si, au lieu de raconter en détail toutes ces actions célèbres, je me contente d'en rapporter en abrégé la plus grande partie.... Qu'il me soit plutôt permis de pénétrer jusqu'aux signes de l'âme, afin d'y saisir les traits les plus marqués du caractère, et de peindre d'après ces signes la vie de ce grand homme, en laissant à d'autres le détail des combats et des actions éclatantes. »

On remarqua le soin que prit l'empereur de détourner son armée des lieux les plus illustrés par les victoires

d'Alexandre; il semblait les éviter au contraire; les champs de bataille d'Issus et d'Arbelles (ou plutôt de Gangamelle) furent laissés loin de sa route, et la curiosité de ses généraux ne put être satisfaite.

La réunion de savants qui suivait son expédition le supplia de traverser les ruines de Palmyre et de Balbek. Il consentit avec d'autant plus de facilité à cette demande, que sa propre pensée était de diriger la marche de l'armée sur les côtes de la mer, afin de retrouver et d'accompagner la flotte européenne, qui avait reçu des ordres à cet égard.

On assure que cette mystérieuse solitude de Palmyre frappa son esprit d'étonnement; il fut surpris en contemplant cette forêt de colonnes s'élevant tout à coup dans le désert, ces palais magnifiques encore reconnaissables, et ces débris gigantesques dans un lieu où ne respirait pas même un débris de peuple; il vit que les ruines durent plus que les nations, et que les traditions s'écroulent quelquefois avant les pierres.

On sait à peine l'histoire de Palmyre. Placée pendant quelque temps dans le désert comme une halte de commerce entre le golfe Persique et la Méditerranée, tant que les négociants y avaient consenti, elle avait vécu une des villes les plus florissantes du monde, avec ses temples, ses portiques, ses avenues de colonnades sans terme, ses héros, sa reine et ses philosophes; et quand le commerce, cette abstraction capricieuse sur la terre, l'eut abandonnée avec mépris, comme il a fait de Babylone, de Tyr, de Carthage et de Venise, il se trouva que Palmyre devint un cadavre sans mouvement et sans bruit, mais conservant encore l'attitude admirable de sa vie passée.

Les savants recueillirent avec avidité les dessins et des fragments de ses monuments. Ce fut encore un des fruits inestimables de cette conquête que la descrip-

tion des ruines de Palmyre et de Balbek, qui, publiée depuis à Paris et à Londres, diffère en quelques points de la première description publiée à Londres en 1753, par Robert Wood.

Soit que Napoléon voulût donner du repos à son armée, soit qu'il voulût laisser grandir dans l'Asie, encore inconquise, les merveilleuses nouvelles de la bataille de Jérusalem et la destruction du culte de Mahomet, il se plut à ralentir sa marche vers la Perse. On savait aussi que de grandes armées se réunissaient dans le nord de l'Hindoustan, et peut-être mesurait-il dans ses retards le temps déjà prévu où s'effectuerait la jonction de toutes ses forces militaires.

Ainsi, pendant que l'Inde portait vers ses frontières septentrionales des armées françaises, que les flottes de l'empire s'échelonnaient depuis le golfe Persique jusque dans la mer de la Chine, que des armées feudataires russes s'approchaient de la Tartarie indépendante, et que l'Asie centrale respirait à peine en se voyant ainsi enveloppée de tous côtés, l'empereur, ayant traversé le désert et ses ruines, s'avança avec son armée vers Bagdad, qui se soumit, conquise même avant d'être aperçue, et, ayant gagné l'Euphrate, il descendit le fleuve jusqu'à la ville d'Hilla.

CHAPITRE VIII.

HILLA.

L'armée, vers la fin d'octobre 1821, occupa les différentes villes du pachalick de Bagdad, et y passa la saison

d'hiver. L'empereur parcourut lui-même ces provinces dans tous les sens, y créant une administration nouvelle, distribuant une justice jusque-là inconnue, détruisant surtout les derniers débris du mahométisme qui s'y trouvaient encore. Il fit jeter aux vents les cendres d'Ali, et raser les murailles de la mosquée de Mesched-Ali, où elles étaient renfermées; et, pendant les cinq mois qu'il demeura dans les contrées resserrées entre le Tigre et l'Euphrate, il se plut à rechercher avec curiosité les places douteuses où avaient existé jadis Ninive, Babylone et Séleucie, demeurant tantôt à Bagdad et le plus souvent à Hilla.

Hilla ou Hillé est une ville assez peu importante, située sur les bords de l'Euphrate, à vingt-cinq lieues au sud de Bagdad, médiocrement bâtie, sans commerce, sans monuments, et dépourvue de sites pittoresques. On ne comprenait guère comment Napoléon l'avait plus particulièrement choisie pour sa résidence passagère. Il y avait transporté, avec une partie de ses forces militaires, une armée de savants : Humboldt, Dolomieu, Niébühr, Champollion, Quatremère de Quincy, Prony, Malte-Brun, Monge, Millin et autres, qu'il avait choisis dans sa grande expédition scientifique, et emmenés avec lui dans cette campagne dont ils ne connaissaient pas le secret, quoiqu'ils soupçonnassent bien qu'ils allaient conquérir des ruines.

Il était reconnu, en effet, que les ruines de Babylone devaient exister aux environs d'Hilla, sans qu'on sût rien de positif sur leur véritable situation ; quelques-uns les indiquaient au nord de la ville, et les autres au midi, et toujours sur les bords du fleuve; mais tous n'apportaient que leurs doutes, bien que l'empereur, arrivé près d'Hilla, leur eût dit : « Messieurs, nous voici près de Babylone, trouvez-moi Babylone. »

Mais il semblait que la prédiction de Jérémie fût ac-

complie, et que cette cité, qui écrasait autrefois la plaine de sa masse immense, se fût entièrement dissipée comme une poignée de sable. Les savants hésitaient de plus en plus; la moindre brique trouvée dans la terre leur révélait Babylone; quelques-uns voulaient y voir la première Ninive, ou tout au moins la seconde ville du même nom, et ils s'épuisaient dans des recherches sans découvertes.

Napoléon, qui trouvait ce jeu digne de son repos, chercha aussi les traces de la grande ville, et, ayant remonté l'Euphrate à trois lieues d'Hilla, il s'appliqua à reconnaître une plaine immense, inculte, singulièrement bouleversée, à travers une multitude d'éminences et de petites vallées sablonneuses. Elle s'étendait dans un espace de quatre à cinq lieues carrées, et paraissait avoir été ébranlée par des volcans, ou par la civilisation, aussi puissante que les volcans pour soulever la terre, la dessécher sous des ruines, et frapper à mort sa fécondité. Cette plaine se trouvait partagée par l'Euphrate en deux parties égales. A l'occident, elle descendait en pente roide d'une montagne de forme singulière et conique qui s'élevait à plus d'une lieue du fleuve. La plaine, ainsi que la montagne, portait encore le nom de *Bel*; mais, comme cette dénomination de *Bel*, ou de *Bal*, ou de *Baal*, se retrouvait dans plus de vingt endroits placés également sur les bords de l'Euphrate et dans des positions différentes et éloignées, l'incertitude, loin d'être détruite, était augmentée au contraire par une tradition qui plaçait les ruines de Babylone bien plus au midi de la ville d'Hilla.

Napoléon ne fut pas longtemps à résoudre ces doutes en faveur de la plaine septentrionale dont nous venons de parler. Il se plaisait à monter sur le haut de la montagne de Bel, qui, recouverte de sa base à son sommet de vieux cèdres et d'arbres verts d'une vigueur et d'une

hauteur prodigieuses, semblait plus pittoresque encore au milieu de ces champs de désolation et de stérilité ; et là, se reposant au sommet de la colline, il faisait dessiner des plans des sinuosités et des lieux où sa pensée reconstruisait la plus grande ville de l'antiquité, ou bien lui-même parcourait à cheval les alentours de la colline et ces terres désordonnées. On le voyait à la fois animé et silencieux, et l'on surprenait dans le feu de ses regards l'énergie du défi que son esprit portait à la terre qui recélait le secret dans ses entrailles.

Le 2 décembre 1821, car cette date a été conservée à cause de la singularité du fait qu'elle rappelle, l'empereur partit de grand matin d'Hilla, emmenant avec lui le vieux Dolomieu, Prony et Champollion.

Le jour commençait à poindre, lorsqu'ils arrivèrent sur les bords de l'Euphrate, dans la plaine de Bel.

« Messieurs, leur dit Napoléon en montant avec eux sur une éminence sablonneuse qui dominait une grande partie de la plaine, et se trouvait en face de la colline de Bel ; messieurs, cette plaine immense, c'est Babylone.

— Votre Majesté fait comme Alexandre, lui dit le jeune Champollion ; elle tranche le nœud gordien.

— Que je n'ai pu délier, n'est-ce pas? » reprit en souriant Napoléon ; et lui pinçant l'oreille avec familiarité, il ajouta : « Voilà de mes savants jaloux qui ne veulent pas pardonner aux profanes la moindre conquête d'érudition ! Et vous, Prony?

— Cela se peut, Sire, dit le grand ingénieur ; mais je n'en sais rien. De compte fait, voilà plus de dix Babylones que nous découvrons depuis deux mois.

— Et vous, monsieur Dolomieu, avez-vous plus de foi dans mes paroles?

— Bien moins encore, Sire, dit le vieux géologue, qui conservait comme un privilége de ses cheveux

blancs, toute sa franchise devant le souverain; Votre Majesté est dans l'erreur : Malte-Brun a décidément trouvé ces ruines près de Kéfit; appelez cette plaine Ninive, si vous voulez, ou Ctésiphon; ma Babylone est celle de mon ami. »

A cette époque, Dolomieu avait pris dans la plus vive amitié le savant géographe Malte-Brun, en reconnaissance de son dévouement lors du retour d'Égypte, et de la grave maladie dont le géologue avait failli mourir en 1801.

« Ainsi, dit Napoléon, vous me laissez sans appui, et le révélateur et les croyants se confondent dans ma seule personne. Il faudra donc vous convaincre; mais jusque-là, messieurs les rebelles, rappelez-vous que je vous annonce d'avance les découvertes que je ferai faire. »

Et les conduisant sur les lieux mêmes, il leur indiquait les places où, selon lui, se cachaient ces grandes merveilles; les monticules qui recélaient les plus grands temples, les deux palais des rives opposées de l'Euphrate. Il précisa les deux endroits où devaient se retrouver les entrées du *tunnel* qui existait sous le fleuve et réunissait ainsi les deux palais par une voûte souterraine; construction prodigieuse oubliée depuis trois mille ans et qu'on venait de renouveler à Londres sous la Tamise et à Bordeaux sous la Garonne. Il leur désigna la place où se découvrirait le temple de Bel; il leur nommait pour ainsi dire les édifices. Dans une vallée immense à l'orient, avait existé, selon lui, le lac creusé par Sémiramis; plus près étaient des canaux construits par elle; ici les murailles, là les portes de la ville; et tandis qu'ils ne voyaient qu'un océan de sable et de pierre, il semblait que Babylone renaissait entière sous la description pittoresque de l'empereur.

Après une course et des détours qui avaient duré plus

de cinq heures, les trois savants, qui protestaient par leur silence contre ce que leur conscience appelait sans doute le roman impérial, furent ramenés par Napoléon devant la montagne de Bel, et ayant réclamé d'eux une grande attention :

« Et ceci, leur dit-il, que pensez-vous que ce soit ?

— Une montagne élevée de quatre à cinq cents mètres, dit M. de Prony.

— Je l'ai mesurée moi-même, dit Napoléon, elle a mille six cent cinquante pieds de hauteur; remarquez comme elle est conique et régulière. »

Ils l'examinèrent avec attention, et furent en effet surpris de cette forme géométrique.

« Que croyez-vous donc que recèle cette montagne, Dolomieu ?

— Je ne sais, dit le géologue; mais cette forme conique ferait croire qu'un énorme rocher de granit en est le noyau, et qu'il est ici le dernier chaînon des montagnes qui s'élèvent à l'occident.

— Et vous, messieurs?» dit Napoléon.

Mais ils ne répondirent rien.

« Il faut donc encore vous l'apprendre; » et comme ils écoutaient avec une grande attention :

« C'est la *tour de Babel*, » dit-il à haute voix.

Ils restèrent stupéfaits, et un silence de quelques minutes fut rompu par un éclat de rire de Champollion.

« Heim ! » ajouta plus gravement M. de Prony.

Pour Dolomieu, relevant ses lunettes sur son front pour mieux voir, non plus la montagne, mais Napoléon, il s'approcha de l'empereur et le regarda quelque temps avec un étonnement inexprimable.

« Oui, messieurs, leur dit sérieusement l'empereur, cette montagne et ses forêts recèlent les ruines de

l'ancienne *tour de Babel*; nous retrouverons dans ses flancs les vieux titres du monde. Depuis deux mois que j'explore ce pays, ma pensée s'est fixée; ce n'est plus un doute que j'expose au hasard, c'est une prophétie dont j'encours la responsabilité, mais dont j'aurai la gloire. Maintenant, ajouta-t-il en souriant, nous pouvons quitter Babylone. »

Il ramena les trois savants à Hilla, et dans la route il leur fit connaître l'intention où il était de faire exécuter des fouilles immenses dans la plaine et dans la montagne, et il soutint avec tant de feu sa prétention de découverte, que tous trois arrivèrent à la ville, ébranlés, sinon convaincus.

CHAPITRE IX.

BABYLONE.

A peine de retour de cette exploration, l'empereur frappa d'une contribution nouvelle l'Asie Mineure et l'Arabie; mais ce ne furent plus des trésors qu'il réclamait en maître, il en était surchargé, ce furent des hommes, des travailleurs. A ses ordres arrivèrent bientôt et successivement des pays voisins des foules innombrables d'ouvriers; les soldats de l'expédition étaient aussi employés aux mêmes travaux, et ainsi réunis, il se trouva qu'en peu de temps cette armée immense de travailleurs s'éleva au moins à deux millions d'hommes. C'est avec ce nombre que Sémiramis, selon Diodore, avait bâti ou

du moins agrandi Babylone : il ne fallait pas une multitude moins grande à Napoléon pour ressusciter cette ville et reconstruire ses ruines.

Les travaux commencèrent immédiatement. Deux cent mille hommes furent exclusivement occupés à découvrir les flancs de la montagne de Bel, et le reste fut dispersé sur la plaine où, selon Napoléon, reposait le gigantesque cadavre de la ville. Lui-même était partout, animant de ses ordres et de ses gestes, dirigeant les fouilles et les opérations, et révélant avec un admirable discernement les places où gisaient les monuments, qui, bientôt découverts, venaient confirmer ses révélations.

Les ingénieurs européens et asiatiques unirent leurs communs efforts, et créèrent bientôt de merveilleuses machines animées par les eaux du fleuve et des rivières affluentes, par la vapeur, et par la mécanique ; tous les chameaux de l'Arabie et les bêtes de somme de l'Asie furent également employés ; et toutes ces forces confondues triplaient encore l'action déjà si puissante de ce peuple d'ouvriers.

La rapidité de l'exécution ne fut pas moins extraordinaire que la conception même du projet et la réunion de tant de moyens. Deux mois s'étaient à peine écoulés, et déjà d'immenses montagnes de sable et de terre s'élevaient aux extrémités de la plaine. Babylone, dégagée de ces masses qui la recouvraient depuis trente siècles, reparaissait à l'air ; elle sentait ses entrailles ouvertes et respirant, ses rues frappées de nouveau des rayons du soleil, et sa vallée renaître enfin au monde. Il semblait, à la voir se relever de jour en jour, qu'elle n'avait rien perdu, tant l'indestructible construction de ses murailles avait, dans ce climat conservateur, gardé leurs formes sous des profondeurs de deux cents pieds de sable et de terre ; et à peine revenue à la vie, elle en avait déjà tout le tumulte et l'agitation, comme si elle eût retrouvé sa

population d'autrefois dans les millions d'hommes qui la repeuplaient en la ressuscitant.

Inspiré par Hérodote, et son livre à la main, Napoléon rendait leurs noms à tous ces débris. Les quais furent reconnus presque tout entiers; quelques-unes des cent portes d'airain furent retrouvées, de ces portes dont le Seigneur avait dit en parlant à Cyrus, selon le témoignage d'Isaïe : « Je marcherai devant vous et je romprai les portes d'airain. » Un autre Cyrus venait en découvrir les débris. On suivit les traces des murs d'enceinte : ce grand carré régulier dont l'antiquité parle reparut, ainsi que les quarante tours s'élevant encore au-dessus des murailles; car ce mélange éternel de briques et de bitume les avait conservées comme aux premiers temps. De ces cent portes partaient en tous sens cinquante rues principales d'une longueur et d'une largeur incroyables, et se coupant à angles droits avec une admirable régularité, et ces rues reparurent aussi avec leurs maisons dont les étages supérieurs avaient presque partout été détruits.

Une seule construction avait disparu, c'était ce pont merveilleux dont l'histoire a donné de si étranges descriptions; il n'existait plus, mais on retrouva sous les flots les piliers de ses arches, et il fut facile de reconnaître les pierres énormes dont elles étaient formées, liées encore par des chaînes de fer et du plomb fondu.

Les aqueducs furent retrouvés presque intacts, et ils auraient pu recevoir les eaux des montagnes qu'ils allaient rejoindre à de grandes distances; mais l'empereur ne fit point pousser le déblayement au delà de l'étendue de la ville.

Au milieu de ces découvertes, une surtout parut frapper d'admiration l'Europe et l'Asie : ce fut lorsque le chemin voûté que Sémiramis avait fait construire sous l'Euphrate, et qui faisait communiquer ensemble les deux

palais élevés par elle sur les rives opposées du fleuve, fut enfin retrouvé, après les recherches les plus opiniâtres. Depuis trente siècles les eaux de l'Euphrate, qu'il avait fallu détourner d'abord pour construire ce pont souterrain, avaient roulé sur lui sans le détruire, sans même l'altérer. Quand les approches en furent décidément reconnues, Napoléon, sans attendre un entier déblayement, y entra lui-même le premier, et le parcourut hardiment à travers toute la largeur du fleuve. Il traînait à ses côtés ces mêmes savants dont nous parlions dans le précédent chapitre, et qui le suivaient avec une admiration égale à leur terreur. Le grand homme, dans ces doubles profondeurs de la terre et des eaux, les plaisantait encore sur leur incrédulité; et, parvenu au milieu du souterrain, il leur dit en souriant : « Eh bien! messieurs, sommes-nous à Babylone? »

Mais ils ne répondaient pas, tant ils étaient dans la stupeur.

L'empereur sortit également le premier de ces voûtes, et montant un long escalier tournant qui s'élevait jusqu'à l'autre bord, il entra dans le palais de Sémiramis dont les ruines offrirent peu d'intérêt.

Si quelque chose, cependant, pouvait surpasser ces prodiges, ce furent sans doute les travaux exécutés sur la montagne de Bel. Napoléon, qui y avait placé son plus grand espoir de découvertes, les surveillait lui-même avec une constante attention, et les dirigeait avec une activité extraordinaire. Une semaine ne s'était pas écoulée que la montagne conique, dépouillée des forêts qui la recouvraient de toutes parts, apparut comme une grande pyramide chauve, dont les formes semblaient plus régulières encore. Alors les fouilles furent poussées plus profondément, et surtout vers le milieu de la hauteur : bientôt après ces grands travaux, se développa à nu une route large, pavée de briques et de bitume, et qui pa-

raissait monter et circuler autour de la montagne. Cette découverte guida les travaux ; on poursuivit les traces de la route jusqu'au sommet et en redescendant jusqu'à la base. Cette spirale immense étreignait, en diminuant de plus en plus ses replis jusqu'au faîte, l'édifice gigantesque qui reparut à mesure qu'on enlevait les terres sous lesquelles il était enseveli ; à chaque instant on voyait renaître et comme se dessiner de nouvelles arcades et des voûtes sans fin, superposées les unes sur les autres à des hauteurs incroyables ; des formes architecturales dont on n'avait pas eu l'idée jusque-là étaient révélées aux artistes confondus. Des salles sans nombre se succédaient dans ses flancs et furent ouvertes et explorées ; elles présentaient à chaque pas des antiquités et des fragments de toute nature qui appartenaient à des époques dont les hommes n'avaient même pas conservé les traditions.

Une suite de tables de pierre chargées de sculptures et d'hiéroglyphes furent découvertes dans ce monument prodigieux ; elles paraissaient remonter jusqu'aux premiers temps depuis le déluge, et Champollion, qui les étudia longtemps, finit par en découvrir les précieux mystères. Il lut sur ces pages symboliques des écritures et traditions anté-diluviennes, qui apprirent enfin d'une manière certaine l'histoire des premiers temps du monde, ruinèrent bien des systèmes, et confirmèrent, en les complétant, les narrations des livres sacrés.

Ainsi reparut, depuis quarante siècles qu'elle était enfouie dans une double enveloppe de terre et de forêts, la tour de Babel ; des livres et des atlas ont recueilli et publié les détails de sa découverte, nous nous contenterons de dire que le diamètre de sa base était de cinq stades ou un quart de lieue, et que sa hauteur était de plus de six stades. L'empereur, qui y monta le premier à cheval, en suivant la route spirale extérieure, fut plus de

neuf heures avant d'en atteindre le sommet, et là, sur une plate-forme large de cent vingt pieds environ, il appela encore auprès de lui Prony, Dolomieu et Champollion, et leur dit d'une voix moqueuse :

« Eh bien ! messieurs, ne sommes-nous pas en ce moment au sommet de la tour de Babel ? »

Ils ne savaient plus qu'admirer, et le vieux Dolomieu, dans une sorte de délire, à cette place, dans ce pays et devant ce prodige, se prosterna comme en adoration devant Napoléon ; mais celui-ci le releva en souriant, et le plaisanta de nouveau sur son noyau de granit.

CHAPITRE X.

MORT DU GÉNÉRAL RAPP.

Au printemps de l'année suivante, Napoléon entra avec son armée en Perse, et il en acheva la conquête en moins de deux mois ; il serait presque aussi juste de dire en un jour, car la Perse, affaiblie de toutes parts par les envahissements des Tartares, des Russes et des Afghans, ne pouvait opposer une sérieuse résistance. Ses forces s'étaient concentrées près de Téhéran, et une seule journée suffit à Napoléon pour détruire cette armée, s'emparer de la capitale, et conquérir cet empire.

Il fit le sophi prisonnier, ordonna qu'il fût transporté en Europe avec ses enfants, et divisa la Perse en deux gouvernements militaires.

La conquête de l'Afghanistan fut plus difficile, et retint

Napoléon dans ces contrées jusqu'à l'hiver. Cette nation, nouvellement constituée et assez peu connue encore, était cependant très-puissante. Avec l'énergie d'un peuple jeune et libre et jusque-là victorieux, ses soldats occupaient un territoire favorable à la défense, hérissé de toutes parts de montagnes, et s'adossant en outre, comme à une frontière inexpugnable, aux monts les plus élevés du globe, la chaîne de l'Himalaya. Peuples de montagnes, ils en avaient le courage et l'opiniâtreté, et l'empereur, certain de les réduire, fut pourtant assez longtemps à le faire, et ne put y parvenir qu'après des victoires répétées. Mais, s'étant enfin rendu maître des provinces méridionales, et plus tard de Caboul et de Candahar, le reste ne sut plus résister, et fut forcé de se soumettre.

Napoléon, comme l'acte le plus significatif de sa conquête, continuait à détruire dans les pays vaincus le mahométisme. La secte protestante d'Ali n'avait pas trouvé plus de grâce devant lui en Perse : il l'avait anéantie sans retour avec ses mosquées et ses prêtres.

Ces conquêtes, ainsi que celle du royaume de Cachemire, ne forment véritablement qu'une seule campagne, celle de 1822, et ne présentèrent rien de remarquable. L'Asie, frappée à mort à Jérusalem, se débattait encore comme dans les dernières convulsions de son agonie; mais elle ne pouvait plus se relever.

Une seule catastrophe signala cette campagne. Le général Rapp périt victime d'une infâme trahison, qui ne tarda pas à être vengée d'une manière terrible. Le général Rapp avait été chargé d'envahir et d'occuper avec sa division la province la plus septentrionale de l'Afghanistan, celle de Balkh, qui est l'ancienne Bactriane. La soumission de ce pays paraissait complète, et le général, avec quinze cents hommes, était lui-même à Balkh. Il avait été accueilli en maître, et, il le croyait, en ami dans cette ville perfide; chaque jour amenait de nouvelles

fêtes, où les habitants déployaient leur luxe d'Orient pour mieux célébrer les conquêtes des Français.

Le 22 juillet, la plus magnifique de ces fêtes fut annoncée dès le matin, à son de trompe. Sur les bords délicieux du Dehaz, au milieu des plaines enchantées qui entourent la ville, un banquet immense avait été préparé pour les troupes françaises; les vins les plus exquis de la Perse coulaient en abondance; les jeunes femmes du sérail, que, dans leur effervescence religieuse, les soldats français affranchissaient tout d'abord lorsqu'ils détruisaient le culte de Mahomet dans les villes, se mêlaient aux vainqueurs, et excitaient encore, par leurs regards et leurs chants, les joies de cette bouillante jeunesse.

Cependant, de leur côté, les habitants de la ville s'étaient rendus en grand nombre dans la plaine; ils se tenaient à quelque distance des vainqueurs, et se livraient entre eux à de secrets entretiens; une fureur cachée, et qu'on eût dit satisfaite, rompait par intervalle la gravité sinistre de leurs traits. C'est qu'une nouvelle inattendue venait en effet de se répandre dans la ville de Balkh : on s'apprenait à l'oreille que Napoléon avait été assassiné à Caboul, et que son armée fuyait en désordre vers l'Indoustan.

Les habitants de Balkh ne voulurent pas rester en arrière dans cette marche du crime. Ces vins exquis recélaient le poison le plus subtil; ces femmes, qui étaient elles-mêmes dans le secret, fascinaient les soldats, et leur versaient avec abondance ces liqueurs dont, sous un prétexte religieux, elles persistaient à s'abstenir; et lorsque, sur la fin du banquet, quinze cents voix, d'un commun accord, portèrent un toast à la gloire de l'empereur et de la grande armée, les barbares l'accueillirent dans un silence profond et avec une volupté barbare.

Mais quelques instants s'étaient à peine écoulés, et déjà

des cris de douleur avaient succédé à ces cris de joie ; les malheureux soldats ne pouvaient se soulever de leurs siéges, et étaient frappés comme d'une mort foudroyante. Ce fut un spectacle affreux, et le général Rapp, qui le premier devina le crime, tira son épée, et, d'une voix mourante, s'écria : « Aux armes ! »

Mais il n'était plus temps, car, au même moment, des milliers de sabres et de poignards brillèrent tout à coup dans les mains des habitants de Balkh ; ils envahirent le banquet, et se précipitèrent avec des hurlements affreux sur ces infortunés que le poison tuait avant le poignard. Leur rage ne connut point de bornes : ils frappaient avec furie, et quelques heures ne s'étaient point écoulées, qu'ils avaient égorgé sans exception ceux qui avaient pu se débattre contre l'agonie.

Ils tranchèrent la tête du général Rapp, et, l'ayant placée au haut d'une pique, ils l'exposèrent sur le plus élevé de leurs minarets, et ils jetèrent les corps des autres Français dans la plaine, sans sépulcre et souillés des plus abominables profanations.

Cette ivresse du crime eut un prompt réveil. La nouvelle de la mort de l'empereur était fausse ; Napoléon lui-même était avec un corps d'armée plus près de Balkh que ces barbares ne l'avaient cru. Lorsqu'il eut connaissance de cet attentat, il arriva à marches forcées sur la ville, il la fit cerner par ses troupes et refusa d'y entrer. En vain des députations arrivaient à lui, versant des larmes et couvertes d'habits de deuil ; en vain les vieillards venaient-ils se jeter à ses pieds, demandant grâce pour leur ville, que la tradition nommait la plus ancienne du monde.

« Son temps est donc fini ! » s'écriait l'empereur ; et il livrait aux supplices quelques-uns de ces députés, et après avoir fait mutiler les autres, il les renvoyait avec

les corps des suppliciés pour apprendre à cette ville qu'il n'y avait ni espoir ni pardon.

La colère de Napoléon n'éclata pas avec violence : c'était la furie de la vengeance concentrée. On lui avait assassiné lâchement ses braves soldats et son ami Rapp, et il n'hésitait que devant le choix du plus terrible châtiment.

Et quand il l'eut arrêté dans sa pensée, il ordonna que les portes de la ville fussent murées, afin qu'aucun habitant ne pût s'en échapper ; et ayant fait venir son artillerie, il fit mettre le feu en mille endroits de la vieille cité. Des bombes, des fusées à la Congrève, la mitraille, des artifices et des matières incendiaires y furent lancés de toutes parts. En vain, pendant deux jours, des cris de douleur parvenaient-ils à s'échapper au milieu du retentissement de l'incendie et du bruit sourd des flammes, il ne voulut pas les entendre : il fallait que tout fût consumé, la ville et ses habitants, et les ruines elles-mêmes ; tout, sauf le souvenir du crime. L'action du feu dura quinze journées dans toute sa violence, et ne laissa plus qu'une montagne de cendres chaudes. Alors Napoléon parut satisfait dans sa vengeance ; il ordonna de recueillir les restes de ses soldats, que les barbares avaient abandonnés dans la plaine, et ayant fait construire une haute pyramide avec les débris calcinés de la ville et sur son emplacement, il y fit inscrire ces mots :

ICI REPOSENT
LE GÉNÉRAL RAPP
ET SES BRAVES SOLDATS FRANÇAIS,
ET LES RESTES INFAMES
DE LA VILLE
QUI LES AVAIT ASSASSINÉS.

CHAPITRE XI.

LA CHASSE AU LION.

Napoléon fut lui-même, dans cette campagne, exposé à un très-grand danger, lorsque, dans les premiers jours de septembre 1822, étant à Caboul, il voulut prendre part à la chasse au lion, qui est plus commune à cette époque.

A l'orient de Caboul s'étend une plaine large, entrecoupée de bois et de taillis. Ce fut là qu'un lion ayant été signalé, l'empereur, accompagné de quelques aides-de camp et d'une troupe considérable de chasseurs afghans, commença à le poursuivre.

Napoléon, accablé de si grands travaux, avait peu de loisir pour se livrer à la chasse; mais quand il le pouvait, il le faisait avec une activité tenant de l'enthousiasme; c'était là son jeu favori, et la pensée de chasser le roi des animaux relevait ce plaisir et lui donnait quelque chose de plus neuf et de plus grand.

A trois lieues de la ville, des rugissements terribles apprirent que les chiens étaient sur les traces du lion. Aussitôt, les chasseurs, qui jusque-là avaient battu la plaine avec précaution, se portèrent en avant; mais l'empereur, entraîné par son ardeur, se précipita au plus grand galop de son cheval, et laissant derrière lui ses compagnons qui ne pouvaient le suivre, entra dans la forêt, où il fut bientôt seul, et perdu de vue par les siens.

Cependant le lion furieux traversait à bonds énormes la plaine et les bosquets dont elle était coupée ; les coups de carabine et de fusil qui ne l'atteignaient pas ne faisaient qu'irriter sa rage ; il avait déchiré les chiens qui s'étaient le plus pressés sur ses traces, et ayant fait d'immenses détours, il avait mis les autres en défaut, et n'entendant plus leurs aboiements ni les coups de feu, il s'était embusqué dans une partie éloignée des bois, où, près d'une masse de rochers, il se reposait haletant, la crinière soulevée, les yeux et la gueule en sang.

Tout à coup le retentissement des pas d'un cheval se fait entendre, un cavalier entre rapidement dans le bois et se dirige vers le rocher.

C'était Napoléon.

Aussi près du lion, seul, et dans cet extrême péril, l'empereur saisit le moment où, d'un bond, il se précipitait sur lui, et l'ajustant avec le plus grand sang-froid, il lui tira son coup de fusil ; mais la balle traversa la crinière sans blesser l'animal, qui, furieux, se jeta en deux autres bonds sur le cheval de l'empereur, et, lui enfonçant ses ongles dans la poitrine, le renversa, déchiré et mourant. L'empereur avait aussi été renversé, mais, se dégageant promptement, et conservant le calme de son esprit dans cette position dangereuse, il se retira, en marchant à reculons, vers les mêmes rochers d'où le lion était parti, afin de s'y adosser lui-même et l'attendre.

Pendant cette manœuvre, le lion assouvissait sa furie sur le malheureux cheval ; il lui avait ouvert la poitrine, lui déchirait les flancs avec ses griffes, et baignait sa langue de feu dans le sang brûlant de la victime. Et cependant, sans l'abandonner, il suivait de l'œil la marche lente et assurée de Napoléon, qui se retirait et examinait de son côté avec la plus grande attention les moindres mouvements de son terrible adversaire.

Il venait d'atteindre le rocher et de s'y appuyer, lorsque le lion quitta le cheval, qui venait d'expirer, se releva, dressant la tête, hérissant la crinière, poussa un seul, mais effroyable rugissement, et s'élança à pleins bonds vers Napoléon, qui tira son épée de chasse pour le recevoir.

Cette arme était inutile, sans aucun doute, et l'empereur, l'ayant aussitôt compris, la jeta loin de lui, au moment même où quelques pas le séparaient à peine du lion.

Mais au lieu d'une épée, il le frappa de son regard, il asséna sur ses yeux toute l'énergie et la fixité de sa vue; leurs deux regards s'enfoncèrent, pour ainsi dire, l'un dans l'autre, sans se quitter, et sans que de ces quatre paupières aucune se baissât.

A ce regard de fer le lion bondit surpris, il se dressa sur lui-même, et rugit affreusement. Cependant, comme si sa marche était paralysée, et qu'une puissance inattendue vînt tout à coup lui commander, il s'arrêta, écumant de rage et de confusion, devant Napoléon, qui l'oppressait de cette singulière force, l'abattant de cette vue dont il n'avait jusqu'ici abattu que des hommes.

Napoléon vit que le charme avait réussi, et que le lion reconnaissait le pouvoir; alors il s'appliqua à donner à ses yeux la fascination et la douceur séduisante qu'il savait si bien y faire succéder.

Le lion, toujours pendant à ce regard, y répondit par un mugissement plus sourd; il avait baissé sa tête, qu'il appuyait sur ses pattes, et s'étant couché comme en arrêt devant l'empereur, il épiait sans doute le moment où ses yeux se détourneraient pour dévorer sa victime.

Mais Napoléon n'était pas homme à céder dans cette lutte. Il ne voulut pas se contenter de ce premier succès, mais le poursuivre jusqu'au bout. Tour à tour, maîtrisé et adouci par ses regards, le lion parut de plus en plus se calmer et s'affaiblir. Sa crinière s'affaissait sur son cou,

le sang disparaissait de ses yeux, sa langue, amollie, se balançait comme celle d'un chien haletant, et rafraîchissait les feux de ses lèvres ; et, se penchant de plus en plus, il se coucha tout entier à terre, et appuya sa tête énorme sur ses pattes, dont il ne faisait plus apparaître les griffes redoutables.

Alors Napoléon crut le moment venu ; il s'avança d'un pas ferme vers le lion, qui releva vivement la tête ; mais les yeux de l'empereur, incessamment fixés sur les siens, devinrent caressants et comme voluptueux : l'animal tressaillit de plaisir sous ces regards, et l'empereur n'était plus qu'à quelques pas, lorsqu'il vint à lui, agitant sa queue en signe de joie, et balançant ses flancs avec tendresse ; puis, étant enfin parvenu jusqu'à ses pieds, il s'enroula autour de lui, se coucha sur le dos, étendit ses pattes énormes en l'air, se jouant avec l'une des mains de Napoléon, qui trempait l'autre dans les rudes tresses de sa crinière.

Ils restèrent ainsi pendant quelque temps, comme deux anciens amis. Napoléon, ne se fiant pas trop à cette affection subite, n'en était pas moins embarrassé, et ne savait comment se retirer et terminer cette scène ; mais le noble lion semblait avoir tout oublié ; son œil, devenu jaune et humide, se fermait à moitié et regardait doucement l'empereur ; il jouait comme un jeune chat avec son compagnon, et ses pattes veloutées et sans griffes se roidissaient et s'étendaient sur lui avec amour.

C'eût été un merveilleux spectacle à contempler que cette union et ces jeux si étranges.

Enfin, Napoléon, après quelques instants, se crut assez maître de l'animal pour se lever et l'appeler à lui. Le lion le suivit tranquillement et la tête basse, comme un chien fidèle, et tous deux sortirent du bois où cette scène s'était passée.

Tout n'était pas fini cependant, et l'empereur craignait,

avec raison, de rencontrer sur son chemin les chasseurs dont le bruit et le tumulte eussent réveillé la fureur de l'animal.

Le hasard permit que la première personne qui s'offrit à ses regards fût un domestique qui, désarçonné par un écart de son cheval, cherchait à pied l'empereur. Napoléon, lui montrant le lion, lui fit signe d'approcher sans manifester de crainte. Cet homme, stupéfait, obéit, et le lion, l'ayant regardé un instant, détourna la tête et ne parut plus s'en occuper.

Le domestique annonça que les chasseurs s'étaient réunis à quelque distance, attendant l'empereur et très-inquiets de sa disparition. Napoléon le renvoya en lui disant de leur apprendre que le lion s'était soudainement apprivoisé, et en ordonnant à tous de quitter leurs chevaux et de le rejoindre à pied et en silence.

Peu de temps après, les chasseurs et les Asiatiques, obéissant à ses ordres, arrivèrent sans bruit. Le lion, toujours caressé par l'empereur, le pressait de sa tête, et ne s'effrayait pas de ces nouveaux venus, tant il avait mis sa confiance dans son ami. Il marchait donc au milieu de tous; mais, comme on venait d'atteindre la sommité d'une petite colline qui masquait un village, à la vue des habitations, aux cris des enfants et au tumulte qui s'y faisait entendre, le lion releva sa tête avec fierté. Sa crinière se souleva de nouveau, et, se détachant rudement de la main qui le caressait encore, d'un seul bond il renversa deux Asiatiques, et, en quelques secondes, il avait disparu à l'horizon, sans avoir fait de mal et sans avoir été poursuivi, car Napoléon avait protégé, par sa défense, la retraite de son noble ami.

On revint à Caboul, et tous restèrent stupéfaits quand Napoléon raconta cette scène merveilleuse; et les Asiatiques, qui commençaient à croire que Napoléon était un

dieu, se demandaient entre eux · « Est-ce donc à un homme que les lions obéissent ! »

CHAPITRE XII.

SUITE DE L'EXPÉDITION D'ASIE.

Pendant cette campagne si longue, l'empereur répandit sur ses troupes assez de faveurs et d'avantages pour ne pas leur laisser le temps de regretter la patrie. Quoiqu'il se souciât peu d'imiter Alexandre dans ses grandes actions, il avait cependant étudié profondément son histoire, et surtout ses fautes ; mais il voulait par-dessus tout être soi, original, Napoléon enfin, et non le reflet ou la copie d'un autre. Les sots louangeurs, qui s'avisaient de le comparer à d'autres grands hommes, étaient fort heureux quand ils en étaient quittes pour le mépris ou le sarcasme, et le roi d'Anam se trouva fort mal, comme on le verra plus bas, de son allusion historique. Napoléon ne voulait donc rappeler Alexandre que pour faire contraster sa haute sagesse avec l'imprudence du Macédonien. Les soldats européens avaient acquis, dans leurs campagnes, un immense butin ; il ne voulut pas qu'ils en restassent chargés dans leur marche, ou qu'il pût être forcé plus tard de faire brûler ces richesses, comme le fit Alexandre, lorsqu'il s'attirait ainsi l'animadversion de ses troupes. Napoléon avait ordonné, dans les villes où passait son armée, l'organisation de grands dépôts militaires ; les soldats y venaient apporter leurs richesses, et les administrateurs impériaux leur

donnaient en échange des lettres de reconnaissance que chacun d'eux conservait sans en être chargé. Les choses déposées étaient, d'ailleurs, conservées religieusement, enregistrées avec soin, et devenaient la propriété des familles, en cas de mort des militaires. Sûres ainsi de la conservation de leur fortune, les troupes n'avaient plus qu'un désir : c'était de marcher en avant pour l'augmenter, et de tirer encore sur les conquêtes futures ces singulières lettres de change de la victoire.

Pendant la conquête de l'Afghanistan, et à la même époque, le roi d'Espagne soumettait sans difficulté le Beloutchistan. Quoique courageux et énergiques, les habitants de ces contrées n'étaient cependant pas jaloux de leur indépendance, et ils s'accommodèrent facilement d'une conquête qui, sans blesser leur intérêt, les plaçait sous la domination de celui que la renommée leur peignait presque comme un dieu, avant que la victoire le leur donnât pour maître. Ces événements se passaient en juillet 1822.

Au mois de novembre suivant, Napoléon, avec vingt-cinq mille hommes, traversa les montagnes de la Perse et se porta vers la Tartarie ; il appelait cette expédition *une invasion chez les barbares*. C'était de ce pays qu'au cinquième siècle étaient venus les Huns, les Alains et d'autres nations barbares qui avaient envahi l'Europe, et des rêveurs politiques assuraient que dans ces mêmes pays peu connus sourdait encore une immense population, *un séminaire de peuple*, comme on les appelait, tout prêt à déborder sur la civilisation européenne. L'empereur avait peu foi à ces prévisions, et il avait dit : « Le seul moyen de prévenir l'invasion, c'est de la faire. » Une seule bataille importante signala cette expédition ; le 23 décembre, l'armée nombreuse, mais indisciplinée, des Tartares fut anéantie sous les murs de Buckara. L'empereur s'empara de cette ville, traversa le désert

jusqu'aux rives de la mer d'Aral, et trois mois après il était de retour à Samarcande, où il demeura quelques jours. Il trouva en ruines cette capitale de l'immense empire de Tamerlan : elle était presque inhabitée. Il en était de même de la Tartarie entière; ce pays, épuisé par ses émigrations du cinquième siècle, n'avait pu reproduire sa population d'autrefois. Quelques millions d'hommes misérables étaient épars dans ces contrées étendues; ils furent soumis après quelques combats, et l'empereur fit de la Tartarie un gouvernement militaire dont il plaça la capitale à Buckara.

En sortant de la Tartarie, l'empereur traversa les monts Belour, soumit en passant le petit Thibet, mais sans remonter vers le grand Thibet; il entra dans l'Indoustan, qui à cette époque était entièrement une possession française; il suivit la ligne des monts Himalaya au midi, traversa le Bengale, et se trouvait au mois de septembre 1823 dans l'Inde au delà du Gange. Quelques mois suffirent, c'était le temps de la marche, pour conquérir les royaumes de cette péninsule : les Birmans firent seuls une courte et vaine résistance; les royaumes de la Cochinchine, de Siam et d'Anam, allèrent au-devant de la conquête, et la presqu'île de Malaca fut occupée sans coup-férir par le maréchal Gérard.

Dans tous ces pays, l'empereur persistait dans le même système de conquête politique et religieuse; il anéantissait la trace de l'ancienne domination en faisant enlever et transporter en Europe les rois et les familles royales entières, et partout aussi, sur la crête des pagodes et des forteresses, il plantait la croix avec son drapeau tricolore.

Au moment d'être ainsi transporté sur un vaisseau français, le roi d'Anam fit demander une audience au conquérant. « Que me voulez-vous? » lui dit Napoléon en entrant dans la salle de l'entrevue. Le roi d'Anam,

sans se servir d'un interprète, se dressa avec fierté, et lui dit en mauvais français : « Que vous me traitiez en roi. — Vous avez lu l'histoire, » lui répondit l'empereur avec un sourire railleur; et lui tournant le dos, il s'adressa à ses généraux et dit : « Cet imbécile croit que j'ai fait trois mille lieues pour jouer une parodie ! » Et il sortit sans parler davantage au malheureux prince, qui fut en effet traité comme le reste des rois vaincus, traîné à bord d'un vaisseau et conduit en Europe.

Napoléon étant à Ummerapoura, des Birmans lui amenèrent deux licornes vivantes ; cet animal extrêmement rare avait même été jusque-là considéré comme fabuleux. Les naturalistes l'étudièrent avec soin ; on reconnut qu'il n'était autre qu'une espèce d'antilope de la plus haute stature, et dont les deux cornes, très-droites, se contournaient ensemble, et, soudées en spirale, se dressaient au milieu du front et ne présentaient en effet qu'une seule corne apparente. Elles furent transportées en France, dont le climat parut parfaitement convenir à la vie de ces quadrupèdes. Ils produisirent sur notre sol où la race s'en multiplia rapidement. Leurs mœurs sont douces, ils sont faciles à apprivoiser, et déjà l'on a vu appliquer à l'industrie et au luxe la force de cet animal gracieux, dont les proportions élégantes et élevées se rapprochent de celles du cheval, auquel, sous quelques rapports même, il est préférable.

Si nous reportons nos regards sur cette histoire, nous voyons qu'au commencement de l'année 1824 toute l'Asie était conquise, à l'exception de la Chine et des îles du Japon. Et à cette époque, l'empire de Napoléon dépassait en étendue et en puissance les célèbres et passagers empires de Tamerlan et de Gengis-Kan.

CHAPITRE XIII.

DÉCRET SUR LA MENDICITÉ.

Des extrémités de l'Asie, l'empereur n'oubliait pas l'Europe et surtout la France. L'administration de l'empire était partout où il était lui-même ; ses décrets étaient datés de Téhéran, de Samarcande, de Delhi ou de Calcutta. C'était une chose bizarre pour celui qui obtenait la concession de construire une usine sur quelque rivière de France ou d'Italie, de voir cette permission impériale arriver d'une ville de Tartarie ou de l'Indoustan. C'est surtout à Siam, où Napoléon s'arrêta le plus longtemps, qu'un grand nombre de ces décrets furent rendus, et entre autres le décret célèbre et si connu concernant la destruction de la mendicité, dont nous analyserons les dispositions principales.

Tout individu qui se reconnaissait *pauvre*, ou qui, étant trouvé mendiant, était déclaré tel par les tribunaux, était aussitôt inscrit sur *le registre des pauvres*, et dès lors était mis à la disposition du gouvernement, qui pouvait le transporter à son gré sur tous les divers points de l'empire et même dans les colonies. L'Etat, le plus souvent, les répartissait dans les diverses communes de l'empire français, où ils étaient, avec leurs familles, entretenus, dans un rapport fixé, aux frais de l'état et de la commune. Chaque ville ou village était, selon ses revenus, chargé d'un nombre proportionnel de pauvres, et obligé de les loger, vêtir et nourrir. Mais, d'un autre

côté, les pauvres, ainsi sauvés de la misère et de la faim, demeuraient sous la surveillance de l'administration ; ils restaient à sa disposition, ne pouvaient s'éloigner, sans permission et sous des peines sévères, de cette résidence; ils étaient enfin, dans certains cas, obligés à divers travaux d'utilité publique, et principalement à l'entretien des routes, des canaux et des propriétés de l'Etat ou des communes.

Une pareille organisation des pauvres, qui les jetait dans une classe aussi inférieure tout en pourvoyant à leurs besoins et à leur existence, détruisit peu à peu la mendicité, en excitant au travail. La honte d'être reconnu *pauvre* s'augmenta à ce point, qu'il fallait être descendu aux derniers degrés de la misère pour solliciter son inscription sur le registre. La paresse, qui s'accommodait si bien de l'aumône, recula devant cette position nouvelle; car, si, dans cet ordre de choses, on trouvait les ressources de la vie, on y perdait la liberté. Le travail et l'exil du pays natal y devenaient obligatoires, au gré de l'administration ; les familles, si souvent insouciantes des misères de leurs membres, redoutaient cet ilotisme dont l'opprobre eût rejailli sur elles, et s'empressaient de venir à leur secours. Bientôt les choses en vinrent à ce point, que la mendicité fut presque entièrement éteinte sur la surface de l'empire, et que le nombre des pauvres, qui, dans le premier recensement fait par le gouvernement, s'élevait à neuf millions cinq cent mille, était, au bout de deux années, diminué de plus des deux tiers.

L'empereur déclara ce décret souverain et réglementaire, ce qui étendait son application à tous les Etats de l'Europe. Il usait peu de ces décrets généraux ; mais il n'hésita pas dans cette occasion, parce qu'il voulait détruire la mendicité, ou du moins amoindrir le nombre des pauvres dans l'Europe entière.

CHAPITRE XIV.

DESTRUCTION DE L'ÉGYPTE.

Un autre décret, non moins extraordinaire, fut daté également de Siam.

La vieille Égypte, si calme autrefois, semblait, depuis quelques années, être en proie à des agitations continuelles. Des séditions s'étaient élevées au Caire et dans les villes qui bordent le Nil. Quelques-unes de ces révoltes avaient été graves, et des garnisons françaises, impuissantes par leur petit nombre à les réprimer, avaient été massacrées; enfin, dans une dernière convulsion, les Égyptiens avaient maudit le nom et le pouvoir de Napoléon, et proclamé leur indépendance. La fausse nouvelle de la mort de Napoléon, répandue dans l'Orient et qui avait occasionné, comme nous l'avons vu, les massacres de Balkh, avait, à ce qu'il paraît, décidé cette insurrection insensée.

Et cependant, à cette époque, l'empereur songeait à vivifier l'Égypte par d'immenses travaux; deux chemins de fer allaient être construits dans l'isthme de Suez, avec un embranchement qui devait rejoindre le Caire. Les deux navigations de la Méditerranée et de la mer Rouge allaient s'enchaîner par ces deux grands passages de commerce, et ces contrées, qui eussent entouré de leur voisinage le chemin nouveau de l'Inde et de l'Europe, allaient retrouver une vie nouvelle et refleurir entre toutes les nations. Mais, en apprenant la nouvelle

de la sédition de ce pays, l'empereur ressentit la plus vive indignation ; il lui jura une haine à mort. « Ingrate Égypte ! s'écriait-il, terre sans foi et sans patrie, qui ne valait pas même la peine d'être conquise, et qui devait périr après une pareille trahison. »

Ce fut alors qu'il accomplit cet étrange châtiment d'une nation condamnée à mort sans retour, et qui allait être effacée de la surface de la terre.

Il ordonna que le Nil fût détourné au-dessus de Thèbes, et que, refoulé dans un lit nouveau, il vînt se jeter désormais à travers le désert dans la mer Rouge. Ainsi détourné, le fleuve, depuis Thèbes jusqu'à la Méditerranée, abandonna son vieux lit desséché et pestilentiel ; bientôt les vents de l'ouest y amenèrent leurs tourbillons de sable, et rétablirent dans ces plaines, qui depuis la création leur étaient arrachées, le droit du désert et de la mort ; il n'y eut plus de vie et de fleurs dans ces contrées naguère si florissantes, et devenues désolées et brûlantes. Et tandis qu'une nouvelle Égypte se créait sur les nouveaux bords du grand fleuve depuis Thèbes jusqu'à la mer Rouge, l'ancienne disparaissait de plus en plus, s'abîmant dans des flots de sable et de stérilité sous lesquels, au bout de quelques années, elle fut entièrement engloutie.

Après quoi Napoléon fit couper l'isthme de Suez ; il rappela ces nations d'ouvriers qu'il avait employées à la découverte de Babylone, et sous une pareille force ces travaux immenses furent bientôt achevés. En 1825 le détroit de Suez avait remplacé l'isthme de Suez ; sa largeur était considérable, Napoléon ayant voulu creuser une mer et non un canal avec ses écluses comme on le lui conseillait : en vain lui disait-on que les élévations des eaux des deux mers étaient inégales, il dit qu'il les aplanirait. Et en effet, lorsque les dernières barrières furent enlevées, et que les deux mers mugissantes se précipitèrent

l'une contre l'autre, leur furie fut courte : mariant leurs ondes, elles se firent un niveau, et avec les vagues arrivèrent bientôt les flottes de l'Inde et de l'Europe qui traversèrent à voiles déployées, et avec leur proues superbes, le nouveau détroit Napoléonien.

L'Afrique se trouva être la plus grande île du monde.

CHAPITRE XV.

LA CHINE ET LE JAPON.

Tout est singulier dans la Chine, il semble que ce soit un monde à part jeté dans un autre monde ; tout y est particulier, étrange, original. La terre, avec une fécondité inouïe, a ses productions, son histoire naturelle, ses mines et ses rivières ne ressemblant à rien dans le reste du globe. Dieu fit pour cette nation une création d'hommes à part dont on ne retrouve en nul autre lieu ni l'organisation physique, ni la couleur cuivrée ; eux-mêmes se sont donné une langue dont les formes n'existent que là, et une écriture encore plus extraordinaire, puisque l'hiéroglyphe de chaque mot y est un signe nouveau. Leur religion, théisme confus et noyé dans une morale vague et étalée, ne tient à aucune autre; enfin, leur organisation politique, remarquable d'ailleurs, est entièrement dissemblable des autres politiques de la terre ; et pour que tout fût plus extraordinaire dans ses mœurs, cette nation innombrable, à frontières si étendues, et qui livre des millions d'hommes au commerce de l'Asie et de l'Afrique, dont ils occupent les

bords, en y introduisant partout leur habileté et leurs comptoirs, demeure jalouse de son intérieur; elle en ferme les portes et en éloigne l'étranger; elle ne veut avec le reste de ce monde dont elle diffère tant, que ce commerce excentrique qui vient expirer à ses rivages ou à sa grande muraille. Cependant, avec cette susceptibilité nationale, la Chine n'est nullement soucieuse de son indépendance; elle ne sait ce que c'est que la liberté. Destinée à être conquise, comme la Rome ancienne quand elle se livrait à l'encan du premier acheteur, elle s'abandonne sans défense et presque sans regret au premier venu qui veut en être le maître. Depuis quarante siècles, son histoire n'est que la chronologie de ses défaites et de ses tranquilles soumissions, car elle était sûre de retrouver dans sa civilisation avancée une victoire plus lente, mais non moins certaine, sur ses conquérants qui se fondaient immanquablement dans sa nationalité supérieure, et qui, arrivés barbares, après quelques années devenaient Chinois.

La renommée leur avait apporté le bruit de Napoléon, et ce n'était plus un doute pour eux que sa pensée était de conquérir l'Asie entière : la Chine n'y mit donc pas d'obstacle. Trois armées jetées par les flottes européennes au midi, au centre et au nord de cette contrée, près de Canton, sur les rives du fleuve Bleu, et au fond de la mer Jaune, à quelque distance de Pékin, s'emparèrent presque sans coup férir des villes principales et étendirent la domination napoléonienne successivement sur les différentes provinces et bientôt dans tout l'empire. Les Tartares Mantchoux, leurs derniers maîtres, après une seule et dérisoire résistance, furent détruits et disparurent, et la conquête de ce grand empire se trouva être une des plus faciles et des plus rapides.

Mais les Chinois s'étaient trompés, quand, dans leur mépris de la liberté, ils laissaient venir à eux le souverain de l'Europe, et lui ouvraient sans crainte les portes

de leurs villes. Pour eux, Napoléon n'était qu'une vingt-deuxième dynastie à enregistrer dans leurs annales à la suite des autres. Mais Napoléon était cet homme qui ne voulait être à la suite de rien ; s'il eût pu détruire l'histoire et le passé, il l'aurait fait, et eût mené là aussi ses victoires. Il leur fit donc connaître pour la première fois ce que c'est qu'une *révolution*. Ils surent que cet homme de l'Occident ne savait pas se plier aux religions, aux mœurs et aux lois des peuples ses vaincus, mais qu'il n'arrivait que pour les briser, les assouplir et s'en rendre maître, et que sa volonté inflexible avait décidé de réduire toutes les nations, quelles qu'elles fussent, sous le niveau de sa politique générale.

L'empire de la Chine expira dans cette dernière domination. Ce ne fut plus désormais qu'une province de l'Asie, et une fraction ordinaire du monde, dans lequel la main de fer du maître la fit violemment rentrer.

Les îles du Japon, restées seules aux extrémités de l'Asie et de la grande conquête, comprirent quelle était la destinée du monde : elles furent occupées sur divers points et presque sans résistance par de nombreux corps d'armée. Parvenue à ce dernier terme, l'expédition d'Asie fut achevée. — Elle avait duré quatre ans.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

UNE PRÉTENDUE HISTOIRE.

On voit et l'on sait le but où va cette histoire, *la Monarchie universelle*. C'est là où Napoléon l'a menée à travers d'innombrables victoires, des actions si éclatantes et des choses si merveilleuses, que l'histoire s'égare et se trouble en essayant de les envisager pour les reproduire.

Pour ma part, je suis las de ces conquêtes, et malgré une assez grande sobriété de victoires que le lecteur aura pu remarquer dans ces pages, je suis cependant comme écrasé sous le poids de cette histoire glorieuse et véridique ; mais au moins puis-je me rendre ce témoignage, du milieu de mon entreprise, que j'ai toujours songé à l'honneur de mon pays et à la gloire de l'empereur, et que je n'ai rien omis de ce qui les rehaussait l'un et l'autre ; pour cela je n'ai eu qu'à me retourner vers le passé, à voir, et à écrire, et il s'est trouvé que j'écrivais une narration monumentale.

Après s'être rendu le témoignage d'avoir été vrai dans ce qu'il a raconté de ces grandeurs, l'écrivain ne peut-il point exprimer son indignation pour le romancier cou-

pable qui aurait pris à tâche d'insulter à un grand homme, et d'avilir sa patrie, en façonnant pour la postérité je ne sais quelle ignoble et détestable invention dont la honte doit retomber sur son auteur.

On m'a deviné, et l'on sent que je veux parler de cette fabuleuse histoire de France depuis la prise de Moscou jusqu'à nos jours, de cette histoire accueillie je ne sais par quel caprice, qu'on retrouve partout reproduite sous toutes les formes, et répandue à ce point, que dans les siècles à venir la postérité doutera si ce roman n'est pas l'histoire.

Moi, il me prend au cœur de flageller cette odieuse fable; et suspendant ma grande histoire, entre l'Asie qui vient de tomber et le reste du monde qui va succomber à son tour, je vais vous raconter où l'auteur anonyme de ce mensonge à traîné son imagination.

Il a dit ce qui était de Napoléon et de l'Europe jusqu'en 1812, mais quand il en est venu à l'apparition des Français devant Moscou, voici ce qu'il invente.

Moscou brûle, et les Russes vont à Saint-Pétersbourg chanter un *Te Deum* parce que leur ville est prise et brûlée. Pour Napoléon, il ne trouve rien de mieux, lui, l'homme de l'activité et du génie, que de le faire s'arrêter trente-cinq jours entiers à pousser du pied les charbons de la ville embrasée; et comme si l'empereur n'avait fait tant de choses que pour assister à ce lointain feu de joie ou de détresse, il fait bientôt sa retraite vers la France; et quand il veut fuir de cette contrée, voici qu'une catastrophe affreuse abîme ses armées dans les glaces de la Bérésina, tandis que l'empereur, s'enveloppant dans sa pelisse, laisse là ses soldats glacés et mourants, part en poste avec le duc de Vicence, et rentre à Paris.

Alors commence l'année 1813, que l'anonyme a faite si fatale à l'empire et à l'empereur.

La Prusse trahit Napoléon et se joint aux Russes ; l'Autriche, l'Autriche qui lui donna sa fille, à qui il avait donné trois fois la vie, l'abandonne aussi et entre dans la coalition du Nord. Et Napoléon, qui lutte en vain à Lutzen, qui est écrasé à Leipsick, laisse sur les champs d'Allemagne ses Français par milliers, ses braves généraux et son Poniatowski morts.

Cette triple alliance entraîne après elle l'Allemagne et le reste du Nord ; tous envahissent la frontière en 1814, et ils entrent en France !...

Horribles impostures !

Alors tout se dissout, dit-il ; l'ennemi gagne de plus en plus du terrain, ses victoires comme ses défaites l'approchent sans cesse de Paris : Arcis-sur-Aube, Montmirail, La Ferté, Paris enfin, partout des combats, Paris enfin, et il y entre.

Oh ! mon Dieu ! mais tout ceci est aussi faux qu'absurde !

Puis, le sénat, qui tremblait et devenait pâle quand un huissier criait à sa porte : L'empereur ! le sénat le traite comme un commissaire de police ferait d'un voleur, il le juge, il le chasse, il le brise. Et Napoléon, accoutumé sans doute à obéir à ce sénat, surtout quand il en est insulté, fait comme lui, il se chasse, il se brise, il abdique.

Alors tous les alliés, car toute l'Europe est devenue alliée depuis ces choses, l'Angleterre, l'Espagne, la Hollande, la Suède, la Bavière, tous ont voulu en être ; alors, ils enlèvent Napoléon du milieu de la France, et le jettent comme souverain dans une petite île, l'île d'Elbe, je crois, à une portée de télescope de l'Italie, à quelques lieues de la France, afin que tous ces grands politiques puissent s'endormir plus tranquillement, affranchis ainsi de leur prisonnier. Tous fondent sur la France et la dévorent ; ils arrachent par lambeaux ce que cent con-

quêtes lui avaient apporté de richesses et de monuments; ils refoulent cette lave, qui avait débordé sur eux, et placent pour gardien de ces restes une vieille race de rois qui avait depuis vingt ans quitté la France. Cela se nomme une restauration; et une fois ce mot de restauration trouvé, l'auteur, à qui il plaît, sans doute, se met à l'appliquer à tous les royaumes voisins: Ferdinand a sa restauration à Madrid, et en chasse Joseph; un autre roi a la sienne à Naples dont il expulse Murat; le roi de Hollande a aussi la sienne, mais il n'y avait pas de roi à remplacer quand il revint, car l'empire allait jusque-là.

Cependant l'auteur, au milieu de ce coupable roman, s'avise d'une assez grande chose. Napoléon se lève, au 1er mars 1815, et repoussant son île d'un pied, il pose l'autre en France, marche pendant vingt jours, au milieu des acclamations unanimes, entre à Paris, trouve le lit encore chaud du roi que sa venue chasse, s'y couche et se réveille au matin du 21 mars, encore empereur de France et des Français.

Mais, comme si cette grande invention l'eût épuisé, l'auteur fléchit aussitôt et retombe au plus bas; il ne sait plus que créer d'horribles désastres. Il invente je ne sais quel nom funeste de Waterloo, à qui il immole cent mille Français; et ne pouvant rien imaginer de nouveau après cette infamie, il refait les mêmes calomnies, redit une autre invasion d'ennemis en France, raconte encore des restaurations, et renverse une dernière fois Napoléon qu'on va jeter sur une autre petite île de l'Océan, à deux mille lieues de l'Europe, où le grand homme meurt quelques années plus tard d'un squirre dans l'estomac.

Voilà ce que ce menteur a fait de Napoléon et de l'histoire, et, malgré cette confusion inouïe d'absurdité et de honte, je ne sais quel caprice l'a accueilli avec un intérêt dont on ne peut guère se rendre compte. On a rappelé

ces choses avec complaisance dans les conversations et dans les livres, on en est venu à ce point d'y ajouter je ne sais quelle croyance vague qui leur a donné comme une apparence de réalité. Mais c'était un devoir pour un historien de cœur de répudier tous ces contes, et de dire haut au monde que cette histoire n'est pas l'histoire, que ce Napoléon n'est pas le vrai Napoléon.

CHAPITRE II.

LA NOUVELLE-HOLLANDE.

Je reprends ma véritable et grande histoire.

Napoléon, après avoir rassemblé une partie de sa flotte dans le golfe de la mer Jaune, mit à la voile le 1er janvier 1825. Grand et mémorable événement que ce départ du conquérant et de ses vaisseaux, laissant, après quatre années d'occupation, de succès et de conquêtes, l'Asie, à laquelle il n'avait plus rien à demander ! A mesure que le vaisseau s'éloignait, Napoléon contemplait sans cesse cet immense continent qui diminuait et s'effaçait dans les brouillards de l'horizon ; il semblait retenir encore du dernier de ses regards la dernière apparence de ces contrées devenues les siennes. Avec elles il avait gagné la moitié de l'univers, et il ne cachait déjà plus ses pensées, lorsque, perdant les côtes de vue, il s'écria : « Adieu donc, Asie ; avec toi j'ai accompli la moitié de mon œuvre. »

Il ne consentit pas à suivre l'avis des officiers de marine, qui avaient tracé la route à la flotte impériale dans

la mer de Chine vers le détroit de Malaca, pour la faire rentrer dans la mer des Indes, et de là se diriger vers l'Europe. Sa volonté aventureuse se plut à braver les dangers en se frayant une route à travers les archipels et les récifs de l'Océanie. Il fit marcher ses navires en avant, et de par lui, jusqu'au milieu de la mer des Moluques. Sa fortune et l'habileté de ses pilotes gardaient miraculeusement les vaisseaux à travers ces terres amphibies, qui dardent du fond de l'Océan leurs flèches aiguës et douteuses, tandis que les courants les plus rapides les entourent en mugissant, et augmentent encore les dangers. Lui cependant touchait à Bornéo, abordait à Batavia, traversait les mers redoutables des Moluques, et allait faire reposer son pavillon et sa flotte dans le golfe de Carpentaria.

Quel étrange spectacle n'était-ce pas que cette apparition du Napoléon de l'Europe et de l'Asie sur les côtes sauvages de la Nouvelle-Hollande ! Mais il y avait là une énigme irritant la sagacité du souverain du vieux monde. Cette contrée vierge, dont on ne connaissait jusque-là que la ceinture toute brodée des noms illustres de navigateurs français, offrait un mystère étrange à l'histoire et à la géographie. Les côtes seules avaient été visitées, sans qu'on eût su pousser les découvertes au delà de quelques lieues dans l'intérieur. Il semblait que la nature eût interdit aux hommes l'accès de ce monde inconnu ; elle l'avait entouré d'obstacles, et à peu de distance des côtes élevé de toutes parts des chaînes continues de montagnes, murailles immenses et naturelles qui gardaient pour toujours ces contrées des découvertes.

Pour toujours ! jusqu'à ce que l'homme fût arrivé qui, après avoir vaincu les hommes, savait aussi dominer la nature. Cette barrière insurmontable fut à son tour surmontée quand Napoléon le voulut.

La flotte ayant pris terre à l'extrémité la plus méridio-

nale et la plus profonde de la baie de Carpentaria, l'empereur fit débarquer deux mille hommes de troupes avec de grands approvisionnements, et, se portant directement vers le midi, il déclara qu'il voulait aussi faire ses découvertes.

A mesure qu'on avançait vers le centre de l'île, le sol s'élevait, et des montagnes ardues se dressaient à l'horizon, paraissant n'être que la continuation des chaînes circulaires, dont une partie a reçu le nom de montagnes Bleues, près de Sidney et de la baie Botanique. Quoiqu'elles parussent impraticables, la nouveauté de l'entreprise inspira tant d'énergie à la petite armée qu'elle les eut bientôt dépassées, et que, vers le mois de juin 1825, elle avait atteint les cols les plus élevés, et se trouvait sur les versants opposés et méridionaux.

Arrivés là, l'empereur et l'armée eurent le plus étrange des spectacles : au lieu des terres, que l'on avait cru découvrir, se développa aux yeux une grande mer méditerranée, un océan nouveau, du milieu duquel, à de lointaines distances, s'élevaient des collines enflammées et des volcans sans nombre, dont l'éruption fut bientôt reconnue être continuelle.

Napoléon, frappé de surprise à cette vue, n'en fut que plus porté à continuer et à compléter sa découverte; il fit construire, sur les côtes encore vierges de cette mer nouvelle, le premier bâtiment qui eût vogué sur ses flots. Il y posa le premier le pied, et s'embarqua sur cette onde inconnue.

Une petite flotte fut bientôt créée avec une célérité surprenante; elle s'éparpilla sur cette mer, en reconnut les côtes et les sinuosités, et s'approcha des volcans et des îles, toutes inhabitées, mais dont quelques-unes étaient chargées d'une végétation admirable. Napoléon se plut à donner aux plus importantes les noms de ses généraux les plus chers, et quand on lui demanda de donner à

son tour son nom à cette mer, il refusa, car c'était depuis longtemps une décision arrêtée dans sa pensée de garder son nom pour lui-même ou pour un monde peut-être, comme s'il eût dédaigné de le rétrécir aux étroites proportions d'une mer ou d'un continent.

Il donna à cette méditerranée le nom de *mer Neuve*.

Les géographes et les mathématiciens de l'expédition reconnurent et mesurèrent son étendue, qui est d'environ sept cents lieues de longueur dans sa plus grande dimension, sur cinq cents lieues de large. Aucun canal ne paraît la réunir à l'Océan; elle occupe ainsi le centre de la Nouvelle-Hollande, qui l'entoure de ses terres comme d'un anneau, ou semblable à un vase immense qui renfermerait ses ondes.

Sur les versants intérieurs de ces montagnes aucun objet nouveau ne parut mériter l'attention des voyageurs. Çà et là se rencontraient quelques peuplades misérables et abruties des deux races malaise et nègre qui se partagent la Nouvelle-Hollande. L'histoire naturelle découvrit un assez petit nombre d'animaux nouveaux, offrant toujours ces types bizarres déjà signalés dans ces contrées, et elle eut à reconnaître dans les autres règnes quelques rares, mais non moins extraordinaires caprices de la nature.

Cette grande question géographique désormais éclaircie, l'empereur poursuivit sa navigation sur la mer Neuve, aborda aux côtes du sud-est, franchit les montagnes Bleues, jusqu'alors infranchies, et entra, vers les premiers jours du mois de septembre de la même année, dans sa jeune et belle ville de Sidney, qui, nouvellement fondée, offrait déjà à cette extrémité du globe la civilisation avancée des premières villes de l'Europe.

La flotte laissée dans la baie de Carpentaria avait reçu l'ordre de rejoindre l'armée de découverte sur ces côtes; elle y avait devancé l'arrivée de Napoléon : il put donc

s'embarquer aussitôt pour l'Europe. Mais, avant de lever l'ancre, et au moment de se séparer de la plus grande partie de ses vaisseaux, il les divisa en plusieurs escadres, et leur donna mission de se répandre dans les archipels de l'Océanie, afin de tout soumettre et de planter dans chaque île de la mer Pacifique ses aigles et ses étendards tricolores.

Lui-même, n'ayant conservé avec lui que cinq vaisseaux, quitta le port magnifique de Sidney, peu de jours après y être arrivé, et fit voile vers le cap de Bonne-Espérance pour retourner en Europe.

CHAPITRE III.

ILE SAINTE-HÉLÈNE.

La traversée de Sidney au Cap ne fut remarquable que par sa rapidité. Napoléon, qui ressentait le plus vif désir de revoir sa France et son Europe, ne s'arrêta que fort peu de temps sur la terre d'Afrique, dont il avait cependant décidé la future conquête, mais par ses armées seules, sans que lui-même y prît part. Il avait je ne sais quelle horreur pour cette grande péninsule. C'était en Afrique qu'il avait connu pour la première fois dans sa carrière militaire ce que c'était que la défaite et la fuite; et aujourd'hui qu'il était arrivé au plus haut de sa puissance, il dédaignait d'y couvrir ses anciens malheurs par des victoires. Il savait d'ailleurs que ce continent était rempli de son nom et de sa renommée;

que les profondeurs les moins abordées retentissaient de ses louanges, et que dans ces espaces les nations, comme entraînées par un instinct inexplicable, appelaient à elles le vainqueur de l'Asie, avec ses lois et sa foi religieuse. Napoléon savait donc qu'il n'avait qu'à faire traverser ces pays par une croix surmontée d'une de ses aigles pour que la noire Afrique vînt s'agenouiller et courber son front devant ce double signe du Dieu du ciel et du roi de la terre.

Les nouvelles qu'il reçut au Cap de cette disposition des nations africaines réjouirent le grand empereur, mais ne purent le retenir davantage. Les armées auxquelles il avait réservé la mission de traverser l'Afrique dans tous les sens pour la lui soumettre n'étaient point encore arrivées d'Asie; les flottes qui devaient les transporter parcouraient en ce moment les mers de l'Inde : il était inutile de les attendre, il était si sûr de ses soldats et de l'Afrique, des vainqueurs et des vaincus! Cette conquête, selon lui, était plutôt un passage qu'une expédition, et il croyait d'ailleurs que dans ces contrées barbares le bruit de son nom aurait au moins autant de force que sa présence même.

Il quitta le cap de Bonne-Espérance, et favorisé par les vents, il se trouva bientôt en vue de l'île Sainte-Hélène.

Nous devons nous arrêter ici pendant quelques instants, et parler de l'impression extraordinaire que l'aspect de cette petite île au milieu de l'Océan produisit sur l'âme de Napoléon. Au moment où, les matelots ayant signalé l'île, le général Bertrand vint apprendre que Sainte-Hélène apparaissait à l'horizon, l'empereur pâlit, une sueur froide parut tout à coup se répandre et briller sur son front; on eût dit qu'un danger inconnu, qu'une apparition effrayante étaient venus glacer son âme et son sang. « Sainte-Hélène ! » dit-il d'une voix

sombre, et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, comme oppressé d'une douleur poignante.

Les rois et les généraux le regardaient stupéfaits, ne pouvant comprendre cet effroi. Le temps était calme, la navigation rapide et heureuse, et l'approche de Sainte-Hélène, île de repos pour les navires dans ce grand voyage de l'Inde, était un autre bonheur pour les matelots et l'armée, qui allaient renouveler l'eau et les vivres, et toucher la terre.

L'amiral Duperré, commandant le vaisseau, vint prendre les ordres de l'empereur, et lui demanda quand il faudrait aborder.

« Jamais ! » répondit ou plutôt cria Napoléon.

Tous étaient pétrifiés d'étonnement et presque de terreur.

« Que le vaisseau s'éloigne au plus tôt de l'île, sans y aborder. »

Il fut obéi. Le vaisseau, se dirigeant vers l'occident, traversa comme avec indignation la mer, et s'éloigna rapidement de l'île.

Cependant l'empereur parut dominer cette émotion incomprise. Monté sur le pont, et le télescope dirigé vers Sainte-Hélène, il la contemplait avec une sombre attention que personne n'avait encore osé interrompre, lorsque le vieux Dolomieu, qui, ne voyant partout que la science et ses effets, s'imaginait aussi que l'attention de l'empereur était toute minéralogique, dit :

« Mais cette terre n'est véritablement que le produit de plus de vingt volcans qui s'y sont éteints.

—Je les lui referai, » dit l'empereur.

Dolomieu ne comprenait pas plus que les autres, et il allait naïvement demander à l'empereur ce qu'il voulait dire ; mais, voyant le calme profond où tous semblaient retenus, il se tut lui-même par une sorte d'instinct.

Lorsque le vaisseau, voguant vers le nord-ouest, eut

perdu de vue l'île Sainte-Hélène, Napoléon parut soulagé ; il redevint calme comme s'il avait retrouvé la liberté de son esprit, et sembla même avoir oublié tout à fait cette émotion qui l'avait si vivement saisi.

Un an plus tard, on put comprendre le sens et le but de ces paroles, mais non pas leur motif, lorsque, à son retour en Europe, l'empereur, ayant envoyé une escadre à Sainte-Hélène, fit transporter à bord des vaisseaux tous les habitants et toutes leurs richesses. L'île, ainsi dépeuplée, fut minée dans tous les sens, remplie dans ses plus grandes profondeurs de volcans factices et puissants qui rassemblaient dans eux tout ce que la physique la plus nouvelle avait pu réunir de forces en gaz comprimés, en vapeurs terribles, en poudres destructives, et, quant tout eut été disposé, alors l'escadre s'éloigna en mer, à plus de cinquante lieues de cette île infernale. L'explosion de toutes ses mines éclata avec un retentissement épouvantable et tel qu'à cette distance les vaisseaux l'entendirent et en furent émus, et que la mer, soulevée par ces désordres immenses, prolongea jusqu'à eux un reste encore terrible d'agitation et de tempête.

Les vaisseaux retournèrent, aussitôt après l'explosion, sur les espaces où Sainte-Hélène avait existé ; mais ce ne fut que pour assister aux derniers écroulements de quelques restes calcinés qui semblaient n'être demeurés jusque-là que pour constater leur agonie et leur mort à la face de leurs bourreaux. Enfin, ces fragments furent enlevés par la mer le 5 mai 1827. Tout fut consommé, et, l'Océan ayant labouré de ses vagues furieuses la place où l'île avait existé, il n'en resta plus aucun vestige, et les navires purent désormais traverser sans danger cet espace où, depuis la création, la terre avait jusqu'alors incessamment régné.

Quoi donc avait motivé cette condamnation à mort

d'un île par un homme? Était-ce caprice, souvenir, horreur, crainte superstitieuse? Qui le sait?

CHAPITRE IV.

APPARITION.

L'escadre impériale, en quittant Sainte-Hélène, arriva si rapidement en vue du cap Vert, et la navigation fut si heureuse, qu'on eût dit que c'était une marche triomphale sur l'Océan, et que les vagues silencieuses et obéissantes se regardaient aussi comme vaincues.

Mais, à la hauteur du cap Vert, la mer parut retrouver son indépendance; une tempête effroyable s'éleva, qui dura plusieurs jours. Les vaisseaux, dispersés par les vents à de grandes distances, espérèrent en vain de se réunir; des pluies incessantes, une obscurité continuelle rendaient la navigation aussi incertaine qu'elle était difficile; ce fut au point que les pilotes et les officiers de marine, au milieu de ces désordres de la nature, ne pouvaient plus reconnaître la route qu'ils devaient suivre, ni leurs positions sur ces mers.

Quelques-uns pensaient que le navire impérial avait été repoussé vers le sud, et ne devait pas être éloigné de l'île de l'Ascension; d'autres se croyaient plus près des côtes d'Afrique et de la Sénégambie; quelques-uns soutenaient que la tempête avait chassé le vaisseau jusque dans les mers du Brésil.

L'empereur, aussi calme dans la bataille des éléments

qu'au milieu des tempêtes guerrières qu'il avait si souvent soulevées sur la terre, contemplait avec je ne sais quelle émotion satisfaite ce grand tumulte de l'Océan, comme si cette agitation sublime se trouvait de mesure avec la grandeur de son âme.

Cependant on continuait à ignorer la véritable position où se trouvait le vaisseau, les autres navires avaient disparu, et la plus grande incertitude mêlée de terreur régnait dans tous les esprits.

Tout à coup un matelot, placé en observation dans les huniers les plus élevés, cria qu'il apercevait une terre à l'horizon.

Aussitôt les officiers de marine dirigèrent leurs télescopes vers le point annoncé ; ils cherchaient avec sollicitude à reconnaître les côtes qui résoudraient le doute dans lequel ils étaient plongés.

Mais cette reconnaissance était inutile; cette terre lointaine n'offrait à leurs yeux aucun des aspects des côtes connues : c'était comme une île nouvelle au milieu de l'Océan, ou plutôt cette apparition ne ressemblait à rien de ce que la terre avait montré jusque-là à l'horizon des mers.

Bien plus, à mesure que le vaisseau avançait vers ce point, et que cette terre grandissait dans son éloignement, l'apparition devenait de plus en plus extraordinaire, elle les frappait tous de surprise et presque d'effroi, car ce n'était plus une terre qui s'élevait ainsi, mais un fantôme, un géant, Napoléon !

C'était lui ! A chaque instant que les voiles gonflées du vaisseau l'entraînaient vers ce point, le géant grandissait toujours et développait de plus en plus avec ses formes prodigieuses une ressemblance incontestable avec l'empereur. C'était lui : sa tête historique se détachait au sommet de la montagne ; il semblait avoir les bras croisés sur sa poitrine, et se reposer comme assis sur un rocher.

Cette apparition semblait encore éloignée de plus de trente lieues, lorsque déjà l'équipage avait reconnu dans son admiration l'image de Napoléon.

Quelques jeunes matelots plus craintifs et plus superstitieux s'approchaient de lui, et se demandaient si ce n'était pas le soleil levant qui s'arrêtait derrière le vaisseau pour projeter et fixer au firmament l'ombre immense de Napoléon.

L'empereur lui-même ne savait que penser, son cœur bondissait d'une joie surnaturelle; il lui semblait sans doute qu'il y avait dans ceci quelque chose de plus que terrestre, qui pourrait bien être une transition de ce monde d'ici-bas, dont il avait déjà assez, vers ce monde d'au delà, auquel il rêvait.

Le vaisseau avançait rapidement, et la statue-montagne se dressant jusqu'aux nuages, on reconnut qu'elle avait plus de dix mille pieds de hauteur, et que sa base se baignait dans la mer.

La ressemblance de ses formes avec celles de l'empereur était si remarquable, et tel était l'art avec lequel elle avait été construite, que depuis l'instant où, à plus de quarante lieues, le premier matelot avait crié en l'apercevant : « Napoléon ! » cette ressemblance avait sans cesse augmenté, et qu'arrivé à ses pieds, l'équipage, en levant la tête pour la revoir dans les cieux, s'écriait plus stupéfait encore : « Napoléon ! »

En abordant, et seulement alors, les officiers de marine reconnurent que cette terre était Ténériffe. La statue était le pic lui-même, dont les formes avaient été miraculeusement sculptées, afin qu'il sortît de cette montagne l'image colossale du souverain du vieux monde.

C'était le trophée de gloire préparé à Napoléon par l'Europe, comme s'il ne pouvait plus être fait d'arc triomphal pour une tête si haute. Depuis cinq années, les trésors, l'enthousiasme et les bras des Européens s'é-

taient acharnés à cette montagne, et l'avaient assouplie aux formes de l'empereur. Les plus illustres artistes, David à leur tête, avaient été convoqués pour cette merveilleuse entreprise, et, depuis cinq années, des armées de sculpteurs, employant plus souvent le canon et la mine que le ciseau, s'étaient constamment occupés de ce monument prodigieux qu'ils venaient de terminer.

L'empereur trouva dans l'île les rois de l'Europe, ses ministres et sa cour. Tous étaient venus jusque-là à la rencontre du souverain absent depuis six années, l'attendant à l'abri de sa statue.

Le secret le plus profond avait été gardé à l'égard de l'empereur et des siens, et cette surprise augmentait son émotion. Aussi, témoignait-il hautement sa reconnaissance et son admiration pour un si singulier hommage.

Il resta dix jours dans l'île, se promenant souvent autour de son colosse, le contemplant avec orgueil et amour, en frère et en maître.

Les quatre vaisseaux égarés par la tempête avaient éprouvé de leur côté le même étonnement à la vue du pic de Ténériffe ainsi transformé; ils s'étaient dirigés vers l'île, où ils retrouvèrent le vaisseau impérial.

Pour compléter ces merveilles, et comme si la nature avait voulu participer à ces hommages, le volcan eut sa furie et ses flammes pendant le séjour de l'empereur à Ténériffe. La nuit surtout faisait apparaître un sublime spectacle : la statue se détachait du ciel, découpée par la lumière de la lune; le volcan dardait ses flammes au sommet, et couronnait comme d'un panache de feu la tête de Napoléon, tandis que la lave liquide et rouge circulait sur sa poitrine, et y dessinait comme un large cordon, un fleuve de pourpre et de flammes.

Et, quand il se fut rassasié de cette gloire, il quitta l'île avec sa cour et ses vaisseaux, et se dirigea vers l'Europe.

CHAPITRE V.

RETOUR.

Ce retour en Europe fut, comme le reste, une merveille.

Il revenait, le souverain de l'Europe, le vainqueur de l'Asie, le maître des mers, le dominateur du vieux monde, le grand homme, le héros, le demi-dieu, le dieu !

C'était ainsi qu'on le nommait, qu'on le célébrait, qu'on l'adorait.

Il revenait après six années d'absence et d'exploits inouïs; son Europe, veuve de lui depuis si longtemps, le redemandait avec enthousiasme, et la France, sa chère France, bondissait de joie à l'annonce de sa venue.

Je ne sais si l'on peut appeler une marche triomphale les douze journées qui s'écoulèrent depuis son débarquement à Marseille jusqu'à son arrivée à Paris. Comment nommer et exprimer ce délire, cette frénésie de joie, ces acclamations continuelles, cette exaltation enflammée, qui l'accueillaient, le pressaient, le traînaient pendant ces deux cents lieues de marche? Il y avait des millions d'hommes et de femmes sur les routes; et une multitude d'habitants de Paris et des villes du Nord étaient venus jusqu'à Marseille, pour le revoir des premiers, l'accompagner et le suivre.

Les scènes les plus extraordinaires signalèrent cet enthousiasme; nous en redirons quelques-unes.

A deux lieues d'Aix, un village de trois cents habitants nommé Ormoy-les-Aix, dans les murs desquels l'empereur devait passer, incendia d'un commun accord les maisons étroites et ignobles qui le composaient; et, les ruines étant déblayées en quelques instants, un chemin large, semé de fleurs et bordé d'arbres verts et de guirlandes, ouvrit soudainement une route nouvelle au souverain.

A Aix, une femme d'un haut rang fut saisie d'une si grande joie lorsqu'il apparut, qu'elle tomba morte en criant: « Vive l'empereur! »

Dans tout le Midi, des actes d'une admiration frénétique eurent lieu; des hommes se précipitaient sous les roues de sa voiture et criaient aux hommes qui la traînaient: « Avancez donc! nous voulons mourir devant lui et pour lui! »

Car, depuis Marseille, le peuple ne souffrait pas qu'un cheval fût attelé à cette voiture sacrée, lui-même s'y attachait en foule, et il y avait des luttes ensanglantées pour obtenir cet honneur.

A Valence, Napoléon étant descendu pour prendre un moment de repos, la voiture fut enlevée, détruite, déchirée en mille morceaux; le bois, le cuivre, le fer lui-même se brisaient sous cet enthousiasme comme le verre le plus friable; les morceaux innombrables de cette grande relique étaient répandus parmi la foule, tandis qu'une voiture magnifique, envoyée en hommage par la ville de Lyon, était substituée à celle qu'on venait d'anéantir.

Mais à Lyon surtout, ce délire fut à son comble; il y avait des rues entières dont le pavé était recouvert des plus riches étoffes de soie, des velours les plus précieux. A mesure que la voiture avançait, les hommes jetaient sous les roues de l'or et de l'argent, les femmes se dépouillaient avec des cris de joie de leurs parures et de leurs écharpes et les répandaient à terre, et l'empereur,

le cœur gonflé de bonheur, s'avançait ainsi sur un char traîné par un peuple sur ce fumier d'or et de soie.

Il est à remarquer, comme un trait caractéristique de cet enthousiasme, qu'aucune de ces pièces d'or ou d'argent ne fut enlevée ou prise par qui que ce fût; mais, après le départ de l'empereur, elles furent recueillies avec respect et versées dans le trésor de la commune. Les étoffes de soie et de velours que le passage de la foule et les traces des roues avaient si vivement altérées, n'en furent que plus recherchées, et les femmes les plus brillantes s'en parèrent avec fierté. On les appelait des *étoffes au pavé.*

A Châlons-sur-Saône, un monument triomphal d'une forme nouvelle et gigantesque apparut de loin et longtemps avant que l'empereur fût arrivé aux portes de la ville. C'était un globe colossal sur lequel était dessinée la géographie de la terre; ses dimensions étaient extraordinaires, et un de ses pôles semblait enfoncé dans le sol.

Quand Napoléon fut près de ce singulier trophée, il y lut ces mots en lettres d'or : *Au maître du monde.*

«Pas encore, dit-il en souriant à ceux qui l'entouraient.

—Mais bientôt!» lui répondit une voix inconnue que l'empereur rechercha au milieu de la foule, mais qu'on ne put reconnaître.

L'empereur devint sérieux; il marcha vers le globe qui s'entr'ouvrit à son approche, il le traversa avec un sentiment d'admiration et de plaisir, car l'immense enceinte de cette sphère était resplendissante de lumières, de fleurs, de femmes merveilleusement parées, d'une musique délicieuse et d'enthousiasme.

A Auxerre, un jeune homme se précipita au milieu du peuple qui précédait la voiture de l'empereur; il était armé d'un pistolet dont il se brûla la cervelle.

Napoléon, s'étant approché de ce malheureux qui vivait encore, lui demanda avec intérêt d'où venait cet acte de désespoir.

«Je voulais que Votre Majesté prît garde à moi,» dit le jeune homme, et il expira.

CHAPITRE VI.

AJACCIO.

L'entrée de l'empereur dans la capitale de l'Europe surpassa encore en pompe et en enthousiasme tout ce qu'on avait vu jusque-là, et il y aurait de la témérité à essayer de raconter ce que ceux qui en ont été les témoins croient à peine eux-mêmes.

Parmi les hommages qui vinrent se verser à ses pieds, et que les peuples et les rois s'efforçaient de rendre plus dignes de lui, Napoléon distingua surtout celui des habitants de sa ville natale, de ses compatriotes, des Français d'Ajaccio.

Tous s'étaient réunis en une immense députation, tous sans qu'aucun eût manqué; les femmes, vêtues uniformément en blanc avec des ceintures tricolores, étaient précédées par les hommes; les enfants venaient ensuite; et sur des chars qui suivaient étaient les vieillards, les malades et ceux qui ne pouvaient marcher à côté de leurs concitoyens, afin que tous fussent présents à cette réunion.

Le Jardin des Tuileries était rempli de cette population. L'empereur descendit du palais et les reçut sur les

degrés du pavillon de l'Horloge, et le colonel Fesch, maire d'Ajaccio, et parent de Napoléon, s'étant avancé de quelques pas, se prosterna avec respect et prononça ce discours :

« SIRE,

« Nous venons aussi apporter à Votre Majesté les hommages et le tribut de respect et d'enthousiasme des habitants de notre ville, de votre ville d'Ajaccio.

« Ajaccio, Sire, était trop glorieuse d'avoir vu naître Votre Majesté dans son sein, pour qu'elle ne songeât pas à le manifester au monde par une grande décision.

« Sire, nous avons décidé que personne à l'avenir ne pourrait plus naître où vous avez vu le jour.

« Nous avons tous abandonné nos habitations et détruit notre ville ; en ce moment nos frères des autres villes de Corse élèvent ces ruines volontaires en une haute pyramide qui portera au ciel et aux temps à venir le témoignage de notre résolution.

« Au pied de cette pyramide on lira ces mots :

« AJACCIO *où naquit* NAPOLÉON.

« Sire, il vous aurait fallu voir cette joie unanime avec laquelle nous quittâmes les maisons de nos pères ! avec quel enthousiasme nous assistions à leur destruction ! Il n'y avait qu'une pensée, la vôtre, qui absorbait toutes les autres en enthousiasme et en amour.

« Sire, pendant que nous sommes tous à Paris, nos frères de Corse nous rebâtissent une autre ville, auprès de celle que nous avons fièrement et librement sacrifiée, et nous demandons à Votre Majesté qu'elle accorde à cette cité nouvelle le nom de Napoléon. »

L'empereur ne répondit pas d'abord, mais une larme brilla dans ses yeux. Il embrassa avec effusion le colo-

nel Fesch, et s'écria à haute voix : « Mes amis ! mes compatriotes ! je voudrais vous embrasser tous. »

En ce moment les rangs des habitants d'Ajaccio se rompirent, et ils se précipitaient aux pieds de l'empereur qui traversait cette foule avec un attendrissement qu'il ne pouvait plus maîtriser.

Il leur dit encore : « Vous m'avez donné une ville, je vous en donnerai une autre, et elle sera digne de vous et de mon nom, que je lui donne. »

A ses ordres rapidement exécutés, la nouvelle Ajaccio, nommée *Napoléon*, s'éleva comme par un prodige, et au bout de quelque temps tous ses habitants quittèrent la France, comblés de faveurs et de présents de l'empereur, et entrèrent dans cette ville que Napoléon avait fait construire à ses frais et avec la plus grande magnificence.

Depuis cette époque Napoléon parut réconcilié avec la Corse, qu'il avait semblé oublier ou méconnaître jusque-là ; mais ce grand témoignage de l'amour de ses compatriotes réveilla en lui les sentiments les plus vifs, et la Corse fut désormais une de ses provinces qu'il chérissait le plus.

CHAPITRE VII.

EXPÉDITION D'AFRIQUE.

Dès l'année 1824, et lorsque l'empereur venait de terminer en Chine et au Japon la conquête de l'Asie, il avait projeté la conquête de l'Afrique. Il savait que dans

cette contrée la nature était son seul ennemi, car, depuis plusieurs années, travaillés et soulevés par les bruits de gloire que le nom de Napoléon avait répandus sur eux, les Africains, loin d'opposer des obstacles, n'attendaient, dans une sorte de fatalité calme, que sa venue pour se soumettre.

Cette expédition, qui n'est pas ce qu'il y a de moins extraordinaire dans la vie de Napoléon, est trop connue et trop admirablement racontée dans l'histoire qui en a été donnée au public sous les auspices du roi de Silésie, Louis Napoléon, pour que je m'y appesantisse dans ces pages; je ne veux donc en donner qu'un aperçu rapide, en y mêlant des faits que j'aurai plutôt choisis par hasard qu'à cause de leur véritable importance.

L'empereur, avant de commencer cette conquête, possédait déjà dans ce continent de nombreux Etats, et surtout la plus grande partie de sa ceinture. C'est ainsi que les Etats barbaresques, l'Égypte, la Nubie, les côtes du canal de Mozambique, le cap de Bonne-Espérance, une chaîne presque continue d'établissements sur les côtes de Guinée et de la Sénégambie, et enfin toutes les îles de cette partie du monde, appartenaient déjà à l'empire de Napoléon.

L'intérieur de l'Afrique restait seul inconnu et indépendant de sa puissance. Deux années suffirent à une exploration et à une conquête également complètes.

Cinq armées d'expédition abordèrent presque en même temps cinq parties différentes du littoral de l'Afrique. La première, l'expédition principale, commandée par le roi de Silésie, Louis Napoléon, général en chef des quatre autres armées, descendit sur les côtes du Sénégal; le maréchal Molitor occupa le Congo; parti du cap de Bonne-Espérance, le prince de Hohenlinden eut à soumettre l'extrémité méridionale de l'Afrique, en remontant dans le nord jusqu'au Monomotapa; le duc de Bellune fut

chargé de la conquête de la Cafrerie, et le maréchal Belliard dut s'emparer de l'Abyssinie et du Darfour.

Un même système liait et dominait ces cinq expéditions. Il était composé de ces deux pensées : Établissement du christianisme et conquête. Il était formulé par ces deux noms : le Christ et Napoléon. Il avait pour symbole la croix au haut d'un drapeau tricolore.

Cet envahissement simultané d'un continent avait été combiné avec tant d'art, que deux années suffirent à son accomplissement, et virent le commencement et le terme de la conquête sur les cinq points différents où elle avait été portée.

Sur tous ces points, et dans tous les pays qu'elles traversèrent, les armées furent accueillies par les Africains aux cris de *Napoléon*. D'ailleurs, aucune lutte, aucune bataille, aucune résistance ; les troupes européennes s'avançaient sans crainte dans l'intérieur du pays, et partout, à leur approche, les rois à la tête de leurs peuples, les chefs précédant leurs tribus, venaient s'agenouiller devant la croix aux flammes tricolores. Tous disaient que les prédictions des temps passés étaient accomplies ; tous apportaient leurs idoles, dont la divinité était épuisée, disaient-ils ; ils les foulaient aux pieds avec délire, et les brûlaient eux-mêmes devant la croix victorieuse. Les sectes mahométanes rejetaient leur islamisme, et l'impulsion était si violente, que les nations venaient spontanément au-devant des Français, pour abjurer plus tôt leur culte et leur indépendance.

Tous demandaient Napoléon, et l'absence de la divinité agrandissait encore le mystère.

Les armées européennes admiraient cet accueil et cette soumission que leur faisait le nom seul de leur empereur. Partout elles étaient fêtées ; tout leur était apporté en abondance, et les rigueurs inaccoutumées de ces climats leur étaient amoindries, et les obstacles aplanis

par les Africains qui les servaient avec un dévouement exalté.

Les routes de l'Afrique, devenues chemins militaires sous les soldats de Napoléon, furent alors rendues libres aux découvertes. Cette grande et mystérieuse partie du globe fut désormais sillonnée et parcourue dans tous les sens ; les voiles qui la recouvraient tombaient à chaque pas ; ses fleuves, sans commencement ni fin, retrouvaient leur source et leur embouchure ; les lacs douteux, les mers inconnues, les villes incertaines ou ignorées apparaissaient enfin et donnaient leurs noms et leurs secrets aux vainqueurs, et, dans les deux années qui avaient suffi à ces cinq expéditions, l'Afrique fut aussi complétement explorée et connue que soumise.

Commencée au mois de juin 1825, cette conquête immense était totalement achevée au mois de mars 1827, et le 20 mai suivant, le roi de Silésie, ayant rassemblé dans Tombouctou, qu'il avait choisie pour sa résidence, tous les rois, chefs et princes souverains de toutes les contrées de l'Afrique, il leur fit solennellement prêter un serment de fidélité et de soumission à l'empereur Napoléon, nouveau souverain de l'Afrique.

Le roi de Silésie data bientôt de la même ville, au nom de l'empereur, des décrets qui divisaient l'Afrique en trente-deux cercles, ou provinces, au commandement desquels il nomma trente-deux généraux français des armées de l'expédition. Cela fait, une administration provisoire uniformément établie, les cultes mahométan et idolâtre détruits, la croix et le drapeau impérial dominant toutes les villes et les moindres villages, et le nom de l'empereur devenu sacré et partout répété, le roi Louis Napoléon rassembla dans le delta du Niger la partie des armées françaises qu'il ne voulut pas laisser en Afrique, et il s'embarqua, au mois d'août 1827, pour l'Europe, après avoir gagné un continent à son frère.

CHAPITRE VIII.

AFRIQUE.

Je ne m'appesantirai pas, comme je l'ai dit, sur les détails d'une conquête où les idées furent les seules armes, où un nom et une croix suffirent pour tout soumettre.

Au milieu des faits les plus bizarres, des renseignements les plus curieux, des circonstances les plus pleines d'intérêt, je choisirai quelques détails comme je le croirai à propos. Libre par-dessus tout dans ma marche historique, je cueille ce qui me plaît, je prends ce qui convient le mieux à ma pensée.

La géographie eut d'importantes découvertes à enregistrer ; on détermina la jonction des deux chaînes de montagnes de Kong et de la Lune ; il fut reconnu qu'elles ne forment qu'une seule grande chaîne, véritable colonne vertébrale de l'Afrique, commençant à l'ouest près du Sénégal, traversant le continent, qu'elle partage ainsi en deux plateaux inégaux d'étendue et de niveau, et allant se perdre, sans discontinuité, vers le détroit de Babel-Mandel. Ces divisions naturelles admises, on nomma l'une d'elles l'Afrique du nord, l'autre l'Afrique du sud.

Les trois grands fleuves de l'Afrique furent reconnus depuis leur source jusqu'à leur embouchure.

1° Le Nil, qui prend sa source dans le Donga, des-

cend des montagnes de la Lune et se jette dans la Méditerranée ;

2° Le Niger, qui voit sa source naître sur le versant septentrional des montagnes de Kong, dans la Sénégambie, remonte vers le nord, se divise en deux branches, dont l'une court au nord-ouest, se grossir et se perdre, sous le nom de Sénégal, dans l'Océan, au-dessus du cap Vert, tandis que le grand Niger, continuant son immense cours vers le nord-est, marche vers l'orient sous le nom de Quorra et Djoliba, traverse plusieurs lacs, notamment les lacs Dibbie et Soudan, et, après avoir baigné les murs de Tombouctou, retourne tout à coup vers le sud, franchit la chaîne des montagnes de Kong, qui, dans ce point, s'abaissent et lui ouvrent un passage, traverse majestueusement la Guinée, et vient jeter ses eaux immenses au cap Formose, dans une multitude de branches et de fleuves formant, en cet endroit, un delta d'une étendue extraordinaire ;

3° Enfin, le Zaire, ou Congo, et le Zambeze ne forment d'abord qu'un seul fleuve qui prend sa source au centre des versants méridionaux des montagnes de Kong et de la Lune, descend pendant trois cents lieues vers le sud, se divise à Houllah et étend ses deux grands bras en deux fleuves non moins considérables que le Niger, dont l'un vient jeter ses ondes dans l'Océan sur les côtes de Guinée en prenant le nom de Congo, tandis que l'autre, se dirigeant vers l'est, va, sous le nom de Zambeze, se verser dans le canal de Mozambique.

Ce sont les trois grands fleuves de l'Afrique désormais connus et sans mystères dans leur source, leur cours et leur fin.

On soupçonnait l'existence d'une mer intérieure dans ce continent, et déjà quelques voyageurs européens avaient reconnu les rivages du lac Tchad, mais ils n'avaient vu là qu'un lac considérable. Les observations

nouvelles lui assignèrent une telle étendue, qu'elle dépassait de beaucoup celle de la mer Noire, et cette masse intérieure d'eaux reçut le nom de mer Tchad.

Mais ce qui excita au plus haut degré l'admiration et la surprise, ce fut la connaissance de cette ville mystérieuse de Tombut ou Tombouctou, dont les uns récitaient tant de merveilles, tandis que d'autres en avaient à plaisir diminué la grandeur et affaibli l'importance. Tombouctou, occupée par l'armée française sous le commandement du roi de Silésie, fut enfin connue et comptée parmi les plus grandes villes du globe. Sa population s'élevait à plus de cinq cent mille âmes; plusieurs quartiers sont bien bâtis, et l'on y remarque quelques édifices d'une architecture bizarre et colossale. Son beau port sur le Niger est le plus fréquenté de l'Afrique. Elle est le centre du commerce de ce continent; des canaux nombreux qui circulent dans la ville augmentent encore l'importance de ce port, et dans les magasins et les marchés qui bordent ces canaux intérieurs les soldats européens voyaient avec autant de surprise que de joie toutes les marchandises de leurs villes d'Europe.

Une scène des plus touchantes émut l'armée entière, lorsque les autorités de Tombouctou amenèrent en triomphe au roi Louis Napoléon deux prisonniers blancs détenus dans cette ville. On reconnut avec joie, dans eux, deux voyageurs célèbres qui avaient désespéré de revoir jamais leurs compatriotes et leur patrie; c'étaient le chirurgien Dickson, ami de Clapperton, et le major Laing, dont on avait annoncé la mort en Europe.

Le bruit se répandit aussi que Mungo-Park vivait encore à Boussa, dans le royaume de Bergou; le roi de Silésie envoya au plus tôt vers cette ville un détachement pour recueillir des renseignements sur ce malheureux voyageur. On arriva bien à temps, car Mungo-Park vivait encore, mais sa tête était affaiblie, ses facultés intellec-

tuelles l'abandonnaient comme ses facultés physiques ; une vieillesse douloureuse, que les chagrins et les souffrances avaient avancée, le retenait sur un lit d'agonie. Cependant la vue des blancs et le son des langues européennes lui firent éprouver une sensation convulsive de joie ; mais cette secousse même fut trop violente. Il reprit l'usage complet de ses sens pendant quelques instants, montra quelques manuscrits et quelques restes de ses collections qu'il avait pu arracher à ses ennemis, et il expira le même jour où ses yeux avaient revu ses compatriotes.

Ces manuscrits furent d'un grand secours dans la reconnaissance du pays situé entre Tombouctou et Boussa.

L'intérieur de l'Afrique révéla les faits les plus nouveaux et les plus curieux en histoire naturelle. Pline avait eu raison de le dire : *Africa semper aliquid novi offert.* A chaque pas la nature déployait toutes les magnificences inconnues de ses règnes, des plantes bizarres, des minéraux dont on ne soupçonnait pas l'existence, des animaux d'espèces et de familles toutes nouvelles.

Et l'industrie, qui suit la conquête, mettait à profit ces merveilles.

Enfin l'histoire elle-même fut, pour ainsi dire, retrouvée en Afrique ; des peuplades ignorées du monde, qu'elles ignoraient pareillement, en gardaient les trésors : les oasis semées dans le désert avaient conservé, comme des Herculanum intellectuelles, les vieilles traditions des temps passés. Peut-être reparlerons-nous plus tard de l'oasis de Boulma, trouvée dans le *Donga*, mais on ne peut oublier la découverte de l'oasis de *Theot*, dans les déserts de la Libye, où fut retrouvée une colonie de prêtres égyptiens dont l'origine remontait aux premiers Pharaons, et qui, pour échapper à la persécution et à la mort, avaient traversé le désert et avaient enfin abordé à cette île de verdure, au milieu des flots

de sable. Réfugiée là, oubliée depuis plus de trois mille ans, cette colonie sacrée avait vécu, conservant les traditions de la langue, de la religion et de l'histoire égyptiennes ; étrangers au mouvement du monde extérieur, qui n'existait pas pour eux, ils avaient conservé pure, et sans l'augmenter, leur civilisation d'autrefois : ils rendirent avec fidélité le dépôt du passé ; ils livrèrent le vieux secret des hiéroglyphes et des autres langues égyptiennes, et les voiles mystérieux tombèrent avec cette découverte.

CHAPITRE IX.

DEUX ROIS.

La nouvelle de la conquête de l'Afrique n'arriva en France que plus d'une année après le retour de l'empereur.

Depuis ce retour, Napoléon avait repris l'immense gouvernement de l'Europe, auquel il venait de joindre encore ceux de l'Asie et de l'Océanie. Des ministères nouveaux, des fonctions et des administrations nouvelles avaient été créés ; ces institutions, toutefois, n'avaient pas ce caractère décisif et fondamental que Napoléon avait l'habitude d'imprimer à tous ses actes ; on croyait y trouver quelque chose de provisoire et de passager qui n'était pas dans sa manière. Ceux qui faisaient ces remarques ne jugeaient pas cependant l'empereur ; ils attendaient, au contraire, certains qu'ils étaient que

tout avait sa cause et sa raison dans sa profonde volonté.

Pendant la conquête de l'Asie, Napoléon avait placé le prince de Talleyrand à la tête du gouvernement civil et politique de l'Europe, et le maréchal duc de Dalmatie avait été chargé du gouvernement militaire.

En revenant en Europe et en ressaisissant le pouvoir, l'empereur avait été si plein de satisfaction à la vue de cette Europe florissante et heureuse que le prince de Bénévent lui rendait après cinq années d'absence; il avait été également si satisfait des relations continuelles que le duc de Dalmatie avait, avec tant d'habileté, établies avec l'armée victorieuse d'Asie, toujours aidée dans ses marches et ses conquêtes par les prévisions et les envois du maréchal, qu'il résolut de leur manifester hautement le contentement qu'il avait ressenti de leurs services.

Vers cette époque, au mois de septembre 1826, le duc de Parme, prince Cambacérès, archichancelier de France, mourut, laissant vacante une des plus grandes dignités de l'empire. Cette position si élevée devint le but de toutes les ambitions; les personnages les plus illustres, les plus hauts fonctionnaires de l'État et de l'Europe, la recherchaient avec la plus vive ardeur. On assure même que le roi de Sardaigne, en sollicitant cette dignité de l'empereur, avait offert de résigner en échange sa majesté royale.

Le Moniteur du 2 octobre 1826 leva tous les doutes; il contenait le décret suivant :

« NAPOLÉON, empereur des Français, souverain d'Europe, souverain d'Asie, souverain des îles de l'Océanie;

« Voulant témoigner au prince de Bénévent et au maréchal duc de Dalmatie la haute satisfaction que nous avons ressentie de leurs éminents services pendant notre expédition d'Asie;

« Nous décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. Le prince de Bénévent est nommé *roi ;*

« Il prendra rang parmi les rois de l'Europe, et participera aux délibérations du conseil des rois.

« Art. 2. Le maréchal duc de Dalmatie est nommé *roi ;*

« Il prendra rang parmi les rois de l'Europe, et participera aux délibérations du conseil des rois.

« Art. 3. M. Dupin aîné, avocat, membre du corps législatif, est nommé archichancelier de l'empire, en remplacement du prince duc de Parme, décédé.

« Donné au palais impérial de Fontainebleau, ce 1er octobre 1826.

« NAPOLÉON.

« Par l'empereur :

« Le duc DE BASSANO. »

Ainsi, Napoléon augmentait le nombre des rois en affaiblissant leur caractère ; ils ne formaient plus véritablement que le premier des quatre corps de l'État, qu'on pouvait désormais ranger dans cet ordre :

Les rois ;
Le conseil d'État ;
Le sénat ;
Le corps législatif.

La nomination de M. Dupin étonna beaucoup la cour, mais ne surprit pas la nation.

CHAPITRE X.

SÉANCE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

Le lundi 23 octobre 1826, l'Académie des sciences était assemblée en l'une de ses séances ordinaires. Geoffroy Saint-Hilaire était président; le comte Humphrey-Davy, vice-président, et Cuvier et Delambre, secrétaires perpétuels, étaient au bureau. M. Ampère occupait en ce moment la tribune, où il lisait un mémoire du plus haut intérêt sur son admirable théorie des courants électriques. L'Académie était absorbée dans l'attention que commandait ce travail d'une des plus hautes intelligences de notre âge, lorsque tout à coup un murmure se répandit dans l'assemblée, une agitation extraordinaire saisit tous les membres à l'arrivée d'un étranger, qui, vêtu d'un habit noir et décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur, parut à la porte de la salle, entra mystérieusement, fit un geste de silence qui arrêta tout à coup ce murmure, et, s'étant approché d'une table, trouva un fauteuil vide, et y prit place.

Cependant M. Ampère, cet homme de génie dans lequel il y avait autant du Leibnitz que du La Fontaine, et dont l'extrême distraction est aussi connue que la haute intelligence, n'avait pas remarqué ce mouvement, bientôt diminué par l'intérêt même de sa lecture, et sans doute aussi par le soin qu'avait mis à le calmer l'inconnu qui venait d'arriver.

Le mémoire lu, M. Ampère le remit sur le bureau de l'Académie, et recueillit de toutes parts les témoignages d'admiration que ce beau travail méritait si bien.

Ces témoignages avaient retenu pendant quelques minutes l'honorable académicien, qui ne retourna que plus tard à sa place.

Mais quel ne fut pas son étonnement de voir son fauteuil occupé par cet étranger qu'il ne connaissait pas ! M. Ampère, un peu piqué, tournait avec une sorte de gêne autour de ce fauteuil dont on s'était emparé ; il toussait avec embarras et affectation, et cherchait avec cette urbanité naïve, qui était une de ses manières, à faire deviner à l'usurpateur la nécessité de quitter le siége usurpé ; mais soit qu'on ne le comprît pas, où qu'on ne voulût pas comprendre, l'inconnu restait à cette place.

M. Ampère, s'enhardissant de plus en plus, commençait à murmurer plus distinctement ; il disait à ses voisins, d'une façon détournée, mais assez claire pour que l'inconnu pût en être frappé, qu'il était étrange que l'on prît ainsi une place sans autre forme ; et comme il rencontrait partout un sourire silencieux, il éprouva un véritable mécontentement, et dit à haute voix à M. Geoffroy Saint-Hilaire :

« Monsieur le président, je dois vous faire remarquer qu'une personne étrangère à l'Académie occupe un de nos siéges, et a pris place parmi nous. »

Cette déclaration occasionna une grande rumeur ; et M. Geoffroy Saint-Hilaire répondit à M. Ampère :

« Vous êtes dans l'erreur, monsieur ; cette personne à laquelle vous faites allusion est un membre de l'Académie des sciences.

— Depuis quand ? dit M. Ampère fort étonné.

— Depuis le 5 nivôse an VI, répondit l'étranger.

— Et dans quelle section, s'il vous plaît ? reprit M. Ampère avec une certaine ironie.

— Dans la section de mécanique, mon savant collègue, répondit en souriant l'étranger.

— Ceci est un peu fort, » ajouta M. Ampère ; et prenant un *Annuaire de l'Institut* qui se trouvait là, il l'ouvrit avec vivacité, et y lut à cette date le nom de *Napoléon Bonaparte*, membre de l'Académie des sciences, nommé dans la section de mécanique, le 5 nivôse an VI.

C'était l'empereur qui venait de la hauteur de son rang courber sa tête sous le niveau de la science.

M. Ampère, fort troublé, se confondait en excuses : il avait une vue fort affaiblie, il ne reconnaissait pas l'empereur.....

« Voilà l'inconvénient, monsieur, lui dit le souverain, qu'il y a à ne pas connaître ses collègues ; je ne vous vois jamais aux Tuileries : nous vous forcerons bien d'y venir. »

Ces paroles, dites avec une extrême bienveillance, rassurèrent l'illustre géomètre, qui, ayant trouvé un autre fauteuil vide, alla s'y asseoir sans autre réclamation.

M. Geoffroy Saint-Hilaire demanda à l'empereur s'il permettait la continuation de la séance.

« Sans doute, dit Napoléon ; il n'y a rien de nouveau ; l'assemblée est plus complète, voilà tout. »

M. le comte de Laplace parut à la tribune, et lut un mémoire que Napoléon parut écouter avec un vif intérêt.

Un ingénieur étranger à l'Académie succéda à M. de Laplace ; il lut un discours sur les ponts souterrains construits sous les lits des fleuves. M. Brunel racontait les merveilleux travaux qu'il venait d'achever à Londres.

Après cette lecture, le président de l'Académie eut à nommer une commission, pour faire un rapport sur ce mémoire.

L'Académie éprouva une profonde surprise quand M. Geoffroy Saint-Hilaire dit à haute voix :

« Je nomme membres de la commission qui examinera le travail de M. Brunel, *S. M. l'empereur*, MM. Monge et Poisson. »

Tous les yeux se portèrent vers l'empereur, qui, se levant à demi, dit qu'il acceptait cette mission avec plaisir.

Cette séance mémorable fut alors levée. L'empereur demeura quelques instants au milieu de ces savants illustres qui l'entouraient de leur reconnaissance et de leurs hommages. Il s'entretint avec quelques-uns des matières les plus sublimes des sciences, puis il remonta en voiture, et retourna au château.

CHAPITRE XI.

VOYAGE DE L'EMPEREUR.

A la fin de l'année 1826, Napoléon quitta Paris, et conçut le projet de visiter les quatre capitales de son empire, Rome, Constantinople, Amsterdam et Londres.

Il alla d'abord à Rome. Près de Gênes, on lui fit remarquer, entre cette ville et Livourne, sur une côte escarpée, un rocher qui s'avance dans la mer, et sert de point de vue aux navires de ces deux villes.

Les anciens avaient eu, disait-on, l'intention d'en faire un colosse qui eût été aperçu des distances les plus éloignées.

Michel-Ange avait été saisi de la même pensée.

Enfin, pendant l'expédition d'Asie, cette pensée, toujours reproduite, avait eu un commencement d'exécu-

tion, mais l'entreprise bien autrement extraordinaire du pic de Ténériffe avait fait abandonner et oublier celle-ci. La partie supérieure du rocher avait seule été sculptée, et le reste avait conservé sa forme naturelle.

L'empereur examina avec intérêt ce monument, mais il défendit impérieusement de l'achever.

Rome, depuis le premier voyage de 1816, avait repris sa grandeur d'autrefois; assainie, repeuplée, redevenue vivante, elle comptait alors plus de cinq cent mille âmes; les habitations reconquéraient les espaces laissés déserts dans son enceinte immense, et ces constructions nouvelles, occasionnant des fouilles continuelles, révélaient les antiquités les plus curieuses et faisaient reparaître des monuments admirables.

Le pape, oncle de l'empereur, l'attendait à la porte du Peuple avec toute la population de Rome. On remarqua l'accueil que se firent ces deux hautes puissances; tous deux s'embrassèrent cordialement, et la vieille étiquette du saint-siége fut oubliée devant le souverain de l'ancien monde.

Après avoir demeuré quelques semaines à Rome, Napoléon alla à Ancône, d'où il s'embarqua pour Venise. En voyant cette reine des mers, aujourd'hui découronnée et esclave, il la prit en pitié, et fut ému de sa misère; il se rappela comme un remords que c'était lui qui, à la fin du siècle dernier, étant général, avait terminé la longue existence de cette noble république, et tué d'un seul coup son commerce, sa puissance et sa vie. Il exprima hautement sa pensée de lui restituer sa grandeur, et comme sa compassion allait toujours de front avec sa politique, il voulut, en restituant à cette ville des mers quelques-uns de ses anciens priviléges, lui rappeler le commerce de la Méditerranée, et refonder sur ce point un des ports les plus importants de la monarchie française.

De Venise il alla à Constantinople.

C'était un spectacle à confondre la pensée que celui de cette capitale, depuis que les Turcs, emmenant avec eux leur culte et leurs usages, l'avaient abandonnée. C'était alors une ville chrétienne. Sainte-Sophie était redevenue la cathédrale; il y avait un préfet de Constantinople, quatre maires et des administrateurs comme dans le reste de l'Europe; un grand nombre de familles françaises y avaient établi leur résidence, et déjà la langue française y était devenue la langue usuelle. On ne pouvait sans surprise songer à ce qu'était cette ville douze années auparavant, lorsque le despotisme turc la possédait, en contemplant ce qu'elle était maintenant depuis que la civilisation impériale, succédant à tant de barbarie, l'avait changée et refondue. En ce moment le Théâtre-Italien y donnait les représentations les plus brillantes. Lablache, Rubini, Davide, Tamburini, et mesdames Sontag, Malibran, Pasta et Mainvielle-Fodor, y chantaient avec un succès extraordinaire le magnifique opéra la *Napoleone* de Rossini et l'*Asia liberata* de Meyerberr. L'empereur assista plusieurs fois à ces représentations.

Sur les ruines de l'Eski-Seraï, dans l'intérieur de la ville, M. Scribe avait fait construire un vaste théâtre qu'il dirigeait, et où il faisait jouer ses opéras-comiques et ses vaudevilles. Ce genre de spectacle, déjà acclimaté dans l'Orient, y obtenait un grand succès.

Pendant son séjour à Constantinople, l'empereur posa la première pierre d'une Bourse et d'une cour impériale; ces deux monuments furent construits en face l'un de l'autre, sur la grande place de l'Al-Meidan.

Ce séjour fut encore signalé par une découverte des plus importantes. Lors de la prise de Constantinople, le trésor du sérail avait bien été trouvé, mais on avait été surpris de la médiocrité des choses qui y avaient été lais-

sées, et l'on supposait avec quelque raison que les Turcs, vaincus, avaient pris leurs mesures pour faire disparaître à temps et enlever la plus grande partie de leurs richesses.

Ce fut Napoléon lui-même qui résolut ce problème. Étonné de la construction singulière de la partie du sérail appelée le *trésor*, il en ordonna la démolition, et lorsque le sol déblayé de ces bâtiments eut été fouillé, on aperçut à quelques pieds de profondeur des escaliers de marbre qui apparurent pour la première fois, et conduisaient dans les galeries souterraines également revêtues de marbre et ornées d'une multitude de lampes d'argent, depuis plus de dix années éteintes. Au milieu de ces galeries s'élevaient les meubles et les buffets renfermant les immenses trésors de toute nature acquis et accumulés par les mahométans depuis le commencement de leur monarchie. On restait frappé d'admiration devant cette quantité prodigieuse de richesses de tous les âges. L'inventaire seul a lui-même quelque chose de fantastique, comme les merveilles des contes de l'Orient. Et si l'empereur éprouva quelque joie à cette découverte, elle ne put se comparer à celle des savants de l'Europe lorsqu'ils apprirent que là se retrouvaient, intacts et merveilleusement conservés, les manuscrits de ces grands auteurs de l'antiquité, crus perdus pour toujours, et sans espoir de les retrouver jamais. Parmi les découvertes les plus importantes on compte en première ligne celle des poëmes d'Orphée et des comédies de Ménandre, les histoires de Sanchoniaton et de Trogue-Pompée, l'histoire de Salluste, et la collection complète des poëmes de Varius, ami de Virgile.

Après cette découverte, et après avoir fait réparer quelques-uns des aqueducs de cette ville, et surtout l'aqueduc de Justinien, presque entièrement ruiné, l'empereur quitta Constantinople, au mois d'avril 1827, et, suivant

la route militaire, revint avec rapidité à Paris, qu'il ne fit que traverser, pour aller à Londres et de là à Amsterdam. Ces deux villes n'avaient rien perdu de leur grandeur, mais elles n'offrirent rien de nouveau à ses regards et à sa politique.

Napoléon était de retour de cette grande visite faite à ses capitales au mois de juin de la même année 1827.

CHAPITRE XII.

PRESSENTIMENTS DES PEUPLES.

Si l'homme s'écartait quelquefois de cette raison glacée qui le trompe avec ses vains calculs, il serait frappé d'étonnement à la pensée des mystères qui l'entourent et le pressent; mais il les rejette fièrement parce qu'il ne les a pas compris, et s'en moque parce qu'il ne peut s'en rendre compte.

Ainsi il ne veut accepter qu'une moitié de la nature, celle qui pour lui est matérielle, mesurable dans ses dimensions, visible dans ses aspects, ou tout au moins discutable dans son existence; mais si on lui dit qu'un fait est arrivé d'une nature au-dessus de la sienne, se passant dans une région plus haute où sa raison ne peut atteindre, il méprise, il nie.

N'est-ce pas là, cependant, une de ces choses surnaturelles, et dont l'histoire a recueilli de fréquents et authentiques exemples, que ces bruits qui se répandent tout à coup, annonçant à l'avance les grands événements avant qu'ils puissent être connus, avant même qu'ils

puissent être réalisés. Ainsi des voix prophétiques étaient entendues dans Rome et dans toute l'Italie, pendant les jours qui précédèrent la mort de César. Ainsi des courriers inconnus traversaient les villes de Picardie et de Flandre, s'écriant que Henri IV venait d'être assassiné, quelques jours avant que l'attentat eût été consommé.

Il en était de même dans toute l'Europe; des voix venaient murmurer à toutes les pensées le mot de *monarchie universelle*. Toutes les âmes étaient saisies de ces mots; tous les hommes en parlaient avec une conviction sainte. Le monde, disaient-ils, est désormais acquis à la domination de l'empereur; aucune terre sur le globe n'est déjà plus en dehors de sa puissance. L'œuvre est accomplie.

Ils parlaient ainsi, et cependant il n'y avait de connu encore que la souveraineté de l'Europe et la conquête de l'Asie et de l'Océanie; on savait bien que l'Afrique était en ce moment parcourue et sans doute conquise, mais cela n'était point certain, et d'ailleurs aucune nouvelle n'était venue apprendre si l'Amérique avait éprouvé quelque changement dans sa position politique à l'égard de l'empereur. Il y avait lieu de croire au contraire que les révolutions incessantes du nouveau monde y occupaient exclusivement les nations, et que Napoléon, tout entier au vieux continent, ne songeait point à elles. Néanmoins on voyait depuis quelque temps les télégraphes agiter sans relâche leurs bras mystérieux; on annonçait que des ambassadeurs avaient débarqué à Cadix et à Brest; enfin, tous les rois de l'Asie et de l'Europe, les sénateurs, les membres du corps législatif, les grands de l'Etat, avaient été convoqués pour la même époque à Paris, et ce concours de circonstances avait révélé sans doute à cette nation pressentante des Français le grand événement qui allait s'accomplir, *la monarchie universelle*.

CHAPITRE XIII.

PRÉPARATIFS AU CHAMP-DE-MARS.

Un décret d'Amsterdam, en date du 14 mai 1827, avait appelé en une assemblée générale, présidée par l'empereur, le conseil des rois et les corps de l'État. Cette solennité était fixée au 4 juillet; et déjà l'on préparait au Champ-de-Mars une tente aussi magnifique qu'immense: elle s'adossait au palais de l'École militaire qui formait un de ses côtés, et elle s'étendait jusqu'au milieu du Champ-de-Mars.

Tout Paris assistait à la construction de cet édifice d'un moment. On voyait avec admiration le luxe napoléonien y éclater de toutes parts. Un trône, d'une élévation inusitée, montait jusqu'au premier étage du palais, et les fenêtres du balcon n'étaient plus que les portes qui introduisaient à ce trône. Les marches descendaient jusqu'au sol, recouvertes de velours, d'or et de pierres précieuses.

Pour soutenir la toiture de toile qui recouvrait la tente dans une étendue aussi grande, on avait eu recours à des moyens nouveaux. Des ballons remplis de gaz hydrogène étaient répartis et fixés sur divers points, et leurs forces ascendantes, habilement calculées, soulevaient les étoffes et les soutenaient dans les airs avec une merveilleuse harmonie.

Des trônes, des amphithéâtres, des ornements de la plus grande somptuosité étaient disposés dans l'intérieur

de cette tente ; les velours, les marbres, les métaux précieux, les pierreries, les fleurs les plus rares venaient chaque jour s'y accumuler pour préparer dignement le temple à la solennité encore inconnue.

Cependant, tous les peuples et tous les rois y semblaient conviés et arrivaient en foule. Paris regorgeait d'étrangers déployant dans la capitale de l'Europe les costumes et les usages de tous les pays du globe.

L'empereur, qui était de retour dès le 20 juin, n'avait pas paru depuis cette époque ; on le disait enfermé dans ses cabinets avec les rois et les ministres, et absorbé dans les travaux les plus importants.

CHAPITRE XIV.

LE 4 JUILLET 1827.

Cette journée, comme toutes les journées impériales, fut belle et pure, tant Dieu était d'accord avec Napoléon.

Dès trois heures de matin, les canons des Invalides, des forteresses de Saint-Denis et de Montmartre, des palais des rois de Rome et d'Angleterre, se firent entendre sans discontinuer ; il semblait que ce ne fût qu'un seul coup dont le son aurait duré neuf heures, tant ils se succédaient dans leurs tonnerres. Il fut, dit-on, tiré trois mille trois cents coups.

La tente dont nous avons parlé était recouverte de soie écarlate ; les ballons de gaz qui la soulevaient étaient rattachés à la terre par des colonnes dorées, au-

tour desquelles se repliaient les draperies, laissant à jour et libre à la vue l'intérieur de l'enceinte.

Cinquante trônes, placés beaucoup plus bas que celui de l'empereur, dominaient le reste des siéges de l'assemblée où pouvaient s'asseoir plus de dix mille personnes.

Ces trônes et ces siéges étaient depuis plus d'une heure occupés par une foule de rois, de princes, de sénateurs, de membres du corps législatif, de ministres, de grands fonctionnaires, de maréchaux, de généraux, de députés de toutes les nations, lorsque, midi sonnant, les fenêtres du palais s'ouvrirent, l'impératrice, précédant la famille impériale, descendit s'asseoir sur une estrade à quelques pieds au-dessous du trône, et bientôt après Napoléon parut.

On ne peut dire les acclamations qui l'accueillirent.

Il n'avait pas le costume impérial, mais simplement son habit de guerre et son chapeau si connu.

Il s'assit sur son trône, la tête couverte. Le silence le plus profond s'établit. Quelques instants après il se leva, et prononça avec enthousiasme ce discours :

« ROIS ET PEUPLES,

« Je suis maître du monde ! Ma souveraineté n'a plus de bornes sur la terre ; j'ai atteint ce grand but de ma pensée, la *monarchie universelle*.

« Ma monarchie, reprit-il d'une voix éclatante, est universelle !

« Vous savez comment je suis devenu souverain de l'Europe, comment j'ai conquis l'Asie et les îles de l'Océan.

« Je veux vous apprendre comment je suis devenu maître du reste de la terre.

« L'Afrique entière, parcourue par mes armées, a partout reconnu ma souveraineté. Le roi de Silésie,

suivi des rois de ce continent, est de retour ; il m'a apporté la nouvelle de cette conquête.

« L'Amérique, qui se dissolvait dans ses révolutions, a compris ma puissance, sa position et les décrets de la Providence. Les chefs des nations du nouveau monde se sont réunis dans Panama, et tous, d'un accord unanime, sont venus se soumettre à ma souveraineté.

« Ainsi a été accompli cet événement immense de la monarchie universelle.

« Rois et peuples de la terre ! je me glorifie de moi et de vous ; placé si haut entre Dieu et les hommes, je vous le dis, mon cœur est plein de joie et de fierté.

« Cette puissance, que depuis le commencement des temps aucun mortel n'avait atteinte, n'avait rêvée peut-être, avec l'aide de Dieu, je l'ai.

« Mais cette grandeur ne me fera pas oublier mes desseins.

« Maître de tous les pays, souverain de tous les hommes, je veux de plus en plus penser au bonheur de tous.

« Aujourd'hui commence un nouvel ordre de choses.

« Dans ma prévoyance de cet événement, je l'avais déjà préparé. Mes décrets vous apprendront dès demain ce que j'ai décidé.

« Il s'agira d'organiser le monde, et l'unité de ma puissance appelle l'unité de l'organisation.

« La monarchie universelle, fondée sur la terre, est héréditaire dans ma race ; il n'y aura plus désormais qu'une nation et qu'un pouvoir sur le globe jusqu'à la fin des temps.

« Rois et peuples, vous m'avez aidé à arriver jusque-là ; prenez part à ma gloire comme vous avez pris part à mes travaux. Soyez fiers et heureux comme moi, et avec moi.

« Toi surtout, France, ma fille chérie ! sois glorieuse de cette grandeur, et moi, à côté du titre de monarque

universel, je garderai toujours celui d'empereur des Français. »

L'empereur termina là son discours. A ces dernières paroles, d'un mouvement spontané et unanime, les rois, l'assemblée et le peuple immense se prosternèrent devant lui. Cet instant où, au-dessus de ce million d'hommes, seul debout, il regardait seul le ciel, dut lui paraître sublime. Il se retira bientôt, superbe et ému ; les acclamations innombrables le poursuivirent dans le palais, et, jusqu'au soir de ce jour, on n'entendit partout que ces cris : Gloire à Napoléon ! Vive l'empereur ! Vive le monarque universel !

CHAPITRE XV.

LA MONARCHIE UNIVERSELLE.

La monarchie universelle ! Combien ont prononcé ces mots qui ne comprenaient pas l'idée qu'ils renferment ! Combien les ont balbutiées et répétées froidement ces paroles, enfants, hommes, pédants et rois, qui ne savaient ce que c'était que la monarchie universelle, pas plus que l'infini et que Dieu, dont à chaque instant leurs bouches murmurent les noms !

Ainsi, quand, dans ses conquêtes, un homme avait réuni quelques lambeaux d'empires, et s'était dressé jusque-là d'être maître de quelque coin un peu élargi du globe, il se reposait alors, haletant et essoufflé, dans sa puissance jusqu'à sa mort prochaine. Et les historiens aveugles criaient à haute voix leur mot mysté-

rieux, monarchie universelle, en face de cette monarchie incomplète.

Deux seules intelligences, avant Napoléon, avaient sondé les abîmes de ce mot : Alexandre de Macédoine, qui, parvenu jusqu'aux bords de la mer des Indes, pleurait amèrement, et s'en prenait aux dieux de ce que les espaces lui manquaient.

L'autre, cet être abstrait, *peuple et siècles* à la fois, Rome ! Rome, dont aucun des enfants, pas même César, ne comprit ce mot, mais qui, en réunissant toutes les pensées de ses Romains dans tous les âges, avait incessamment rêvé la domination de l'univers.

Et lui, le troisième, le dernier dans le temps, mais le premier, ou plutôt le seul, Napoléon avait conçu cette idée, il se l'était incarnée, et il créa la monarchie universelle.

CHAPITRE XVI.

AMÉRIQUE.

L'empereur n'avait fait qu'indiquer dans son discours la dernière révolution de l'Amérique ; le lendemain les circonstances en furent connues : on les recherchait avec un bien vif intérêt, car cette soumission faisait de la puissance de Napoléon une puissance universelle, et lui complétait le monde.

Depuis plus de vingt années, l'Amérique, cette terre sans passé, sans races, sans patries, qui, pour remplacer ses enfants égorgés, avait mendié à l'Europe son trop

plein de peuples et à l'Afrique le marché de ses vaincus; cette terre qui, sans avoir eu de jeunesse, était arrivée à la décrépitude au milieu de révolutions innombrables, l'Amérique se dissolvait, et tendait à une ruine complète.

On pouvait la diviser alors en deux parties bien distinctes, l'Amérique espagnole et portugaise, et l'Amérique des États-Unis. Le reste, c'est-à-dire les anciennes possessions anglaises et russes, au nord, et la totalité des Antilles, excepté Saint-Domingue, était déjà sous la puissance directe ou médiate de l'empereur.

Lors des premières guerres d'Espagne et de Portugal, le Brésil et les autres Etats de l'Amérique du Sud avaient levé l'étendard de l'indépendance, et tenté de secouer le joug des métropoles; mais ces tentatives, médiocrement conçues par des hommes médiocres, n'avaient produit dans ce pays qu'un état chronique de guerre civile sans amener ni défaites ni victoires décisives.

Un homme seul, d'un génie élevé et d'un caractère admirable, Bolivar, avait, en 1820 et 1821, affranchi en deux victoires la Nouvelle-Grenade, et fondé au centre de l'Amérique une république nouvelle qu'il nomma Colombie, du nom du grand Colomb. Aussi grand politique que grand capitaine, il avait organisé le nouvel Etat, et, pendant deux années, il l'avait gouverné avec une administration remarquable; mais, harcelé par l'ingratitude et les tracasseries de ses concitoyens, il avait pris le pouvoir et sa patrie en dégoût, avait laissé l'un et l'autre, et s'était retiré à la Jamaïque où il vivait inconnu et tranquille.

Alors la Colombie, comme le Brésil, le Mexique, le Pérou, le Paraguay où venait de mourir le mystérieux docteur Francia, le Chili et le reste des possessions espagnoles, retomba dans un abîme d'anarchie, de misère et de guerres civiles, et toutes ces nations s'en allaient

en lambeaux à la mort, comme des corps que la fièvre et la gangrène tuent.

Au nord, les États-Unis ne présentaient pas un spectacle moins déplorable ; si énergique, si forte dans sa fédération, lorsqu'il s'agissait de vaincre un ennemi commun, cette nation dans la paix et le repos avait senti l'égoïsme s'insinuer au milieu des intérêts divers, disjoindre et corroder les parties de cet ensemble si puissant. Des lois de finance et de commerce, sollicitées par les Etats du nord et repoussées par les provinces du midi, commencèrent cette lutte des intérêts, lutte bientôt irritée, changée en haine furieuse et en guerres d'autant plus horribles que les ennemis étaient des frères, et que l'intérêt en était la cause. Le congrès américain se divisa ; deux ou trois fédérations nouvelles avaient tenté de s'établir, divers siéges du gouvernement furent fondés, et la jeune république de Franklin et Washington périssait.

La grande rebelle des Antilles, l'île de Saint-Domingue, après avoir su résister à une expédition française dans les premiers temps de l'empire, succombait actuellement sous la multitude de ses souverains ; c'était à qui serait empereur, président, chef, roi, dans cette Amérique africaine, et les nègres, trop rapidement passés de l'esclavage à la politique, s'égorgeaient pour parvenir à la civilisation.

Malgré tant de symptômes de dissolution dans ce continent, l'empereur, occupé de conquérir l'ancien monde, semblait avoir tout à fait oublié celui-ci ; aucune démonstration, aucune parole, aucun acte n'était venu révéler sa pensée sur l'Amérique.

Sans doute, sa vue profonde considérait de loin l'agonie de ces nations, et sa sagesse attendait le temps. Peut-être aussi des agents inconnus, dispersés dans ces contrées, allaient-ils révélant dans leurs discours cet état

funeste et le seul remède possible, l'alliance avec le vieux monde, la soumission à l'empereur. Déjà on commençait à le dire sur tous les points du continent : Napoléon seul pouvait sauver l'Amérique ; il fallait d'ailleurs prévenir une conquête imminente. L'Amérique pouvait, par un asservissement libre et opportun, s'assurer des avantages que la conquête militaire aurait amoindris. Dans tous les cas, il n'y avait plus de salut pour elle en dehors de la monarchie napoléonienne.

Telles étaient les paroles et les pensées qui se développaient de toutes parts. Soit qu'elles eussent été semées, ou qu'elles eussent germé d'elles-mêmes, elles devinrent assez considérables pour que les gouvernements ne pussent plus reculer devant elles. Bientôt les sénats et les camps furent assemblés de toutes parts; une diplomatie rapide et habile harmonisait leurs discussions. Enfin, un congrès général de tous les souverains, présidents, généraux et législateurs des États de l'Amérique, fut convoqué à Panama, et réuni le 7 mars 1827 ; l'île indépendante des Antilles y fut appelée, ainsi que les chefs des tribus sauvages et peu nombreuses qu'on n'avait pas encore tuées dans le continent.

Six séances suffirent à une grande décision.

Sept cent quarante membres des législatures, rois, chefs ou généraux, assistèrent à ce congrès.

La délibération fut courte. Ce fut un consentement sans lutte, de l'enthousiasme sans discussion.

Le 17 mars, le président du congrès, le général Jackson, des États-Unis, lut à haute voix le décret unanimement accepté qui remettait les constitutions, la possession et la domination de l'Amérique et de Saint-Domingue dans les mains de l'empereur Napoléon, souverain de l'Europe, de l'Asie et des îles de l'Océan.

Cet acte ne parvint à Napoléon que quelques jours avant le 4 juillet 1827, et il le tint secret pour le faire éclater

avec plus de pompe dans la grande assemblée du Champ-de-Mars.

Les États de la mer Pacifique avaient, comme nous l'avons déjà dit, été parcourus et conquis par les vaisseaux de l'expédition d'Asie. Il ne restait donc plus sur la terre une seule parcelle hors de la puissance de Napoléon ; et la surface entière du globe était enserrée dans ces mots : MONARCHIE UNIVERSELLE.

CHAPITRE XVII.

MONITEUR DU 5 JUILLET 1827.

Le 5 juillet 1827, au matin, parut, épais comme un volume in-folio, tant les suppléments s'étaient accumulés les uns sur les autres, le *Moniteur* de ce jour, et ce journal n'avait jamais mérité mieux son titre d'universel.

Il contenait trente et un décrets.

Celui qui les précédait tous était ainsi conçu :

« NAPOLÉON, empereur des Français, monarque universel de la terre :

« Aux rois et aux nations du monde, salut.

« Pour la première fois, depuis le commencement des temps, la surface entière du globe est soumise à une seule domination.

« La monarchie universelle est fondée.

« Dieu a accompli, par cet événement inouï, la destinée de la terre.

« La guerre est détruite, les temps de la paix sont venus.

« Un nouvel ordre de choses commence, l'ancien ordre finit, la diversité funeste des nations et des pouvoirs est fondue désormais, et jusqu'à la fin des temps dans une perpétuelle unité.

« Dieu a placé dans moi et dans ma race cette unité de puissance et de monarchie.

« Que les rois et les nations lui rendent gloire avec moi !

« C'est devant lui et en son nom que j'ai décrété ce qui suit :

« Art. 1^er^. Les continents, les îles et les mers qui couvrent la surface du globe composent la monarchie universelle.

« Art. 2. Le christianisme est la seule religion de la terre.

« Art. 3. La monarchie universelle réside en moi et dans ma race à perpétuité.

« Art. 4. Le siége de la monarchie universelle est à Paris, capitale de la terre.

« Art. 5. La terre est divisée en quatre parties : l'Europe, l'Asie, à laquelle sont réunies les îles de l'Océanie, l'Afrique et l'Amérique.

« Art. 6. Les quatre parties de la terre sont subdivisées en royaumes.

« Art. 7. La France conserve seule le nom d'empire.

« Art. 8. La guerre est désormais interdite aux rois et aux peuples.

« Art. 9. L'esclavage est détruit .

« Art. 10. Les rois de la terre sont, sous notre souve-

raineté, chargés en ce qui les concerne de l'exécution du présent décret.

« Donné à Paris, ce 4 juillet 1827.

« NAPOLÉON.

« Par le monarque universel :

« Le roi d'Espagne, NAPOLÉON JOSEPH.

« Scellé du grand sceau de la monarchie universelle,

« L'archichancelier, duc D'AMALFI. »

Les décrets suivants fixaient les limites des royaumes dans les quatre parties du monde, et les subdivisaient en départements et autres divisions administratives.

Le troisième fixait l'administration religieuse, et convoquait un concile.

Le quatrième nommait les rois aux royaumes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique.

Le cinquième déclarait colonies françaises toutes les îles de la terre, sauf le Japon et les îles d'Europe.

Le sixième fixait les relations des rois et des peuples entre eux, et leurs rapports d'obéissance à l'égard du monarque universel.

Le septième proclamait la constitution nouvelle et universelle de la terre.

Le huitième fondait l'administration générale de la monarchie universelle et l'administration particulière des royaumes.

Le neuvième instituait le conseil des rois, réuni tous les trois ans, à Paris, dans une session de deux mois, et présidé par le monarque universel.

Le dixième donnait pour capitale aux quatre parties du monde Paris, Calcutta, Tombouctou et Mexico.

Un sénat dirigeant, nommé par l'empereur et pré-

sidé par un roi choisi par lui, siégeait dans chacune de ces trois dernières villes.

Le quinzième fixait l'état militaire du globe, créait quatre connétables, et élevait le nombre des maréchaux à cent.

Les autres décrets concernaient les douanes, les finances, la justice, les impôts, les sciences et tous les intérêts des hommes et des États.

On peut juger de l'étendue de ce *Moniteur* et de ces décrets en se rappelant que la seconde édition qui en fut publiée ne contenait pas moins de six volumes in-8°.

CHAPITRE XVIII.

LE GÉNÉRAL OUDET.

Le soir même de la journée du 4 juillet, l'empereur apprit que le général Oudet sollicitait avec la plus grande vivacité une audience intime du monarque universel.

Ceux qui entouraient Napoléon se récrièrent à cette demande ; ils exposaient quelle imprudence il y aurait, à l'empereur, à recevoir seul le général Oudet; déjà les plus animés murmuraient contre ce qu'ils appelaient une clémence dangereuse. « Oudet, disaient-ils, loin d'être nommé général et de commander des armées, aurait dû être jeté dans une prison d'État. » Quelques-uns, les plus lâches, parlaient d'exécution militaire, et rappelaient à l'envi les anecdotes déjà anciennes qui avaient signalé la haine du général Oudet contre l'empereur;

comment, en 1804, il était sorti des rangs et était venu insulter publiquement Napoléon ; comment à Wagram, au milieu des cris de gloire, il avait fait entendre celui de vive la liberté ! comment il était soupçonné d'avoir fondé dans l'armée des sociétés secrètes conservant encore les dernières idées républicaines, et fomenté ainsi la haine des soldats contre l'empereur.

Ces murmures firent sourire Napoléon. « Ces histoires sont bien vieilles, dit-il ; il y a plus de vingt ans que j'ai oublié ces enfantillages. Depuis, j'ai fait Oudet général ; c'est un excellent militaire : sa conduite à Jérusalem a été admirable. Je le verrai. »

L'audience fut accordée pour le lendemain.

Napoléon travaillait dans son cabinet avec le ministre de la justice et le grand maréchal du palais, lorsque le général Oudet entra.

« Je suis charmé de vous voir, général, lui dit l'empereur, que me voulez-vous ?

— J'avais espéré une audience, dit Oudet en promenant ses regards sur les deux ministres.

— Je vous entends. Messieurs, dit l'empereur au ministre et au duc de Frioul, le général et moi avons besoin d'un tête-à-tête. »

Le grand juge sortit, et Duroc, regardant d'un œil inquiet l'empereur et Oudet, sortit le dernier, comme à regret et en murmurant.

« Nous voici seuls, dit Napoléon.

— Oui ! seuls, dit Oudet avec chaleur, et je peux tout dire, et vous pouvez tout entendre ; nous voici seuls en présence, vous le despotisme incarné et au faîte de la puissance, moi la liberté mourante et vaincue.

— Qu'est-ce que tout ceci, mon cher Oudet ? dit Napoléon avec un sourire moqueur.

— C'est le dernier soupir de la liberté, la dernière parole d'un homme indépendant.

— Que cela soit court, dit l'empereur en fronçant le sourcil.

— Tant qu'il me plaira, car en ce moment solennel la parole et le temps sont à moi, et vous m'écouterez jusqu'au bout.

— Insensé ! dit Napoléon, et il allait agiter une sonnette.

— Attendez ! dit le général en saisissant d'une main le bras de l'empereur, et de l'autre il tirait de sa poitrine un pistolet.

— Malheureux ! s'écria Napoléon. Eh quoi ! un crime, Oudet !

— Un crime ! dit Oudet avec calme, tu ne me connais donc plus, Bonaparte ? un crime !... Ce pistolet, c'est moi qu'il atteindra avant que je sorte d'ici, c'est ma liberté que la mort, mais avant j'ai voulu te faire entendre une dernière parole. »

En ce moment entra précipitamment le duc de Frioul qui avait entendu les exclamations de l'empereur.

« Qu'on nous laisse donc seuls ! » dit Napoléon avec fermeté.

Et Duroc sortit une seconde fois.

« Oui, Bonaparte, il faut que je meure, je ne peux plus vivre au milieu de ton despotisme ; tu as renié ta mère, tu as étouffé la liberté sous des monceaux de gloire, et on a oublié jusqu'à son nom dans ton empire.

« Tu le sais, car ta police savait tout, et moi je n'ignorais pas ses démarches, j'avais dans ton armée galvanisé quelques cœurs pour les faire tressaillir en secret au nom de la liberté.... Eh bien ! tous se refroidissent en entendant ton nom, ils m'abandonnent, à peine me reste-t-il quelques fidèles amis ; mais rassure-toi, ils mourront tous avec moi, et alors il n'y aura plus une pensée de liberté sur la terre.

« Mais j'ai voulu du moins qu'une protestation se fît entendre encore une fois au milieu de ta gloire.

« Dans la vieille Rome, tu n'aurais pas triomphé des peuples, sans que l'outrage d'un citoyen n'eût précédé ton char.

« Eh bien ! c'est moi qui serai ici ton *insulteur* au milieu de cette grandeur surhumaine dont tu nous accables.

« Je te le dis, Napoléon ! tu n'es qu'un tyran, tu as tué la liberté. Honte à toi ! et que les hommes libres meurent ! »

Napoléon, calme, mais pâle, écoutait avec sang-froid, et interrompant Oudet avec bonté, il lui dit :

« Je savais tout, Oudet, je connaissais tes conspirations, mais je t'estimais assez pour ne pas te punir, et pour t'élever dans les dignités selon ton mérite.

— Reprends-les donc ces dignités pour que je meure sans reconnaissance et plus libre ! »

Et il arrachait ses épaulettes, déchirait son cordon rouge, et les jetait en débris aux pieds de l'empereur.

« Eh bien ! que ne quittais-tu l'armée, pour aller vivre quelque part, libre et tranquille ? »

A ces mots, le général Oudet répondit avec la plus grande exaltation :

« Vivre libre ! et où ? Tu ne sais donc pas toi-même, Napoléon, ce que c'est que ta monarchie universelle !... Dis-moi donc un coin de la terre qui soit libre ? dis-moi le flot des océans qui ne soit point à toi ? dis-moi s'il y a une parcelle d'atmosphère et d'air qui ne soit empoisonnée par ton despotisme universel ! Et que sais-je, si fouillant les entrailles de la terre pour y chercher une tombe, je ne trouverai pas encore ta monarchie universelle dans ses profondeurs ! »

L'empereur s'anima à ces paroles, mais c'était d'une joie intérieure ; il n'avait jamais mieux senti sa puissance

que dans cette imprécation d'un ennemi, et un sourire forçant sa bouche vint s'y épanouir.

Alors Oudet :

« Souris ! Napoléon ; triomphe ! triomphe ! car tu es le maître du monde, et tu as tué la liberté.... et moi je meurs avec elle ! .. »

Il se tira le coup de son pistolet dans la bouche et tomba mort.

On accourut au bruit ; l'alarme était dans le palais. Napoléon fit enlever le corps, et dit : « C'était un brave, mais un fou. »

Il fut enseveli le lendemain ; et le soir de ce jour, sur sa tombe encore fraîche, cinq hommes se suicidèrent, deux officiers, un sergent et deux soldats. C'était le reste de la phalange des hommes libres, et il n'y eut plus sur la terre ni homme ni mot pour exprimer l'idée de la liberté.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

LES JUIFS.

Tous les peuples étaient vaincus, tous avaient subi le niveau de la souveraineté de Napoléon, tous sans doute, car si un seul fût demeuré en dehors de cette loi, une armée, une flotte, le nom de l'empereur eussent suffi en peu de temps pour le soumettre.

Et cependant il existait encore un peuple qui pouvait douter de la conquête; insaisissable comme nation, partout sur la terre et nulle part, circulant, vivant à travers les autres peuples, trouvant partout des patries, et lui-même sans patrie, sans sol, sans terre à qui donner le nom de sa nationalité.

Les Juifs, cette nation-mystère, entrée famille en Égypte et qui en sort peuple, captive à Babylone, vaincue par Alexandre, berceau d'un dieu qu'elle tue et maudit, détruite comme ville, anéantie comme empire, et se répandant sur la surface du globe, pour y accumuler les richesses, y marcher à la tête du commerce du monde, et traîner partout cette loi fatale qui la disperse et la conserve.

Nation d'exilés, mais indestructible ; fidèle à la constitution divine de Moïse, de ce Moïse qui de ses mains puissantes les avait si merveilleusement pétris en nation, qu'à défaut de sol ils étaient déjà peuple, qu'ils restent peuple depuis qu'ils ont perdu la patrie, que leur nationalité peut vivre sans elle, et qu'ils ne cessent pas d'être Juifs dans les terres étrangères.

Si Napoléon pensa quelques instants aux Juifs, ce fut peut-être lorsqu'il contemplait cette constitution admirable, alors que lui-même songeait à repétrir et à reconstituer l'univers.

Comme conquête, il s'inquiétait peu de ce caractère d'étranger que les Juifs tenaient à conserver au milieu des nations qui les laissaient naître et mourir. Il lui suffisait que ces nations fussent subjuguées, et les Juifs subissaient avec elles la loi commune.

Cependant l'empereur ressentit une vive satisfaction lorsqu'il sut que les chefs religieux de ce peuple, expliquant leurs traditions, avaient pensé à rassembler leurs frères pour délibérer sur l'état de la nation juive.

Cette célèbre réunion des Juifs eut lieu à Varsovie.

Ce fut un curieux spectacle que celui d'une nation convoquée tout entière, représentée dans ce qu'elle avait de plus considérable en hommes illustres, réunie dans une ville du nord pour délibérer sur son existence, et décider s'il fallait abjurer l'ancien culte, anéantir la vieille constitution, accepter une religion ennemie, et se fondre dans des nationalités étrangères.

Mais tel était l'empire des idées qui avaient saisi le monde, que ces vieux sentiments, si profondément amarrés dans les cœurs des Israélites, faiblissaient et se détachaient au milieu de l'entraînement général : les temps, disaient-ils, étaient arrivés, les traditions accomplies ; et la crainte et l'admiration balayaient le reste de leurs doutes.

Le sanhédrin eut une durée de plus d'un mois. Ce fut la dernière de ces assemblées. Dans la dernière séance, tous les Juifs, d'un assentiment unanime, abjurèrent leur culte, en déclarant les temps d'Israël accomplis, et tous, d'un commun accord, acceptèrent la religion catholique, en lui sacrifiant leur loi et leur foi.

Un seul parmi eux, *Samuel Manassès*, rabbin de Strasbourg, protesta avec la plus grande violence contre la décision de ses frères, et, dans un moment d'exaltation, il s'écria : « Que le Christ signale donc sa vérité et sa puissance! Pour moi, fidèle à la loi de mes pères, je le blasphème hautement, et je défie le Dieu des chrétiens ! »

Soit que l'exaspération avec laquelle Manassès prononça ces dernières paroles eût rompu chez lui les équilibres de l'existence, soit que le doigt de Dieu l'eût touché, il tomba écumant et frappé. On l'entoura, il n'était déjà plus.

Cette circonstance extraordinaire porta le dernier coup à la religion juive, elle expira cette année avec le culte et les constitutions de Moïse.

Après ce grand sacrifice, les Juifs demandèrent avec instance à Napoléon la restitution de Jérusalem et de la Judée ; mais cette ville sainte fut refusée à des chrétiens trop nouveaux encore pour posséder le sanctuaire du christianisme.

L'île de Chypre venait d'être dévastée par la peste, les habitants que ce fléau n'avait pas atteints avaient abandonné l'île avec effroi pour se retirer dans l'Asie Mineure.

L'empereur accorda cette île aux Juifs, ils la repeuplèrent bientôt, et en firent le centre de leur commerce et de leurs richesses. C'était la première fois, depuis leur dispersion, qu'ils se réunissaient sur une terre nationale; ils y bâtiraient une nouvelle *Jérusalem*, et l'île, appelée *Nouvelle-Judée*, ne cessa pas de faire partie de l'empire

français, et d'être soumise directement à l'administration impériale.

CHAPITRE II.

UNITÉ. — § 1.

Cependant le monarque universel étendait sur le monde son grand système d'unité.

L'unité de législation fut la première établie.

Il en fut de même de l'unité de poids et mesures ; de l'unité monétaire : une seule monnaie eut cours dans toute l'étendue de la terre. L'effigie des autres souverains n'y fut pas conservée ; un côté présentait le buste de l'empereur, avec ces mots : *Napoléon empereur des Français ;* et l'autre, un globe avec une aigle aux ailes déployées, et l'exergue *Monarchie universelle.*

Le système d'éducation fut renouvelé et étendu uniformément d'après la restauration habile qui fut due surtout aux remarquables travaux de MM. de Fontanes, Guizot et Brougham.

L'éducation était publique et gratuite. Six degrés d'écoles prenaient les enfants des pauvres et des riches au début de leur pensée, pour les mener successivement aux connaissances les plus transcendantes. Des examens impartiaux admettaient les capables dans le degré supérieur.

L'instruction publique, ainsi renouvelée, fut plus rapide dans son cours, et partout donnée en langue française.

L'empereur tint surtout à établir cette dernière unité de langue. Tous les actes législatifs, administratifs, civils ou autres, les plaidoiries, les déclarations, toutes les paroles et tous les écrits ayant un caractère public, furent nécessairement en langue française. La génération existante se plia d'abord fort difficilement à cette loi, mais celle qui suivit se façonnait dans les écoles au langage universel, et reportait dans la famille ce langage nouveau qui s'y introduisait en maître et remplaçait partout les autres langues.

L'agriculture et le commerce, dirigés par un sénat spécial établi près de l'empereur, gagnèrent, sinon une unité impossible dans des conditions et des climats divers, du moins une harmonie et une balance utiles à tous.

Les sciences, les lettres et les beaux-arts eurent aussi des foyers d'unité dans la capitale du monde ; trois conseils supérieurs dominaient d'autres conseils de seconde classe répandus sur tous les points du globe. Par leur correspondance continuelle ils ramenaient au centre commun les efforts et les résultats du génie, pour les faire rayonner de ce foyer et les répandre aux extrémités de la terre.

Une bibliothèque universelle fut créée, composée de la bibliothèque impériale, complétée dans ce qui lui manquait par toutes les bibliothèques du monde. La multitude des livres, des manuscrits, des estampes qui s'accumulèrent ainsi fut telle, que l'empereur conçut le dessein de réunir ces richesses immenses aux musées encombrés eux-mêmes, et de les placer dans une ville bibliothèque et musée. Versailles fut choisie pour cette destination ; cette ville, par la prodigieuse extension de la capitale de la terre, était déjà liée à Paris et considérée comme un de ses faubourgs ; elle se trouva ainsi être la cité des arts et des lettres, et réunir dans l'immensité de ses palais et de ses galeries ces collections merveilleuses.

CHAPITRE III.

UNITÉ. — § 2.

Un système universel des postes, singulièrement activé par la création de canaux, de routes en fer, de navires et de voitures à vapeur, établit dans les correspondances une rapidité et une régularité extraordinaires.

La magistrature fut uniformément organisée. Chaque partie du monde eut une cour de cassation, et chaque État des cours impériales et des tribunaux de justice semblables à ceux de la France.

Au-dessus de ces cours fut créé un *sénat de justice*, haute cour universelle composée de vingt membres et présidée par l'archichancelier. Il avait le pouvoir d'appeler à lui et de réformer les décisions des quatre cours de cassation ; lui seul pouvait s'arroger cette juridiction suprême, et personne ne pouvait le saisir directement de ses réclamations. Il avait encore la puissance de rendre des arrêts réglementaires en certaines matières, et ces arrêts, soumis à l'approbation de l'empereur, avaient force de lois.

Chaque État eut une cour des comptes dont les travaux étaient approuvés en dernier ressort et enregistrés par la haute cour des comptes, séant à Paris.

La division du globe devint la même que celle de l'empire français. Chaque État fut divisé en départements, arrondissements, cantons et communes, ayant leurs autorités administratives et judiciaires de mêmes attributions et de mêmes noms qu'en France.

Cette nouvelle division amena un recensement universel, terminé en 1829; il donna ce résultat statistique de la population du globe :

Europe	302,500,000 habit.
Asie	455,000,000
Océanie, réunie à l'Asie	33,590,000
Afrique	182,000,000
Amérique	58,000,000
Total	1,031,090,000 habit.

La population de l'empire français en Europe s'élevait à 112,962,000 habitants.

Dans ce dernier chiffre ne sont pas comprises les populations des colonies françaises de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, et de la totalité des îles de l'Océan, relevant toutes directement de l'empire français et non soumises à des rois feudataires.

Paris, dont les faubourgs avaient envahi Sèvres, Saint-Denis, Saint-Mandé, Vincennes, Montmartre, Vaugirard, Montrouge, et dont le diamètre n'était pas moindre de cinq lieues dans tous les sens, comptait une population de 3,600,000 âmes, outre la multitude d'étrangers qui y accourait de tous les points du monde.

Londres, au contraire, avait un peu décru, et n'avait plus que	1,100,000 habit.
Calcutta, la capitale de l'Asie, en avait	1,700,000
Tombouctou	600,000
Mexico	420,000

De ces quatre capitales de la terre, Paris et Calcutta faisaient partie de l'empire, et les deux autres, bien que situées au milieu de royaumes feudataires, ne dépendaient pas de ceux-ci et restaient sous la souveraineté directe de l'empereur.

Toutes les dettes publiques furent réunies en une seule ; l'empereur résolut de les éteindre ; et grâce à une législation puissante, à des contributions extraordinaires et à la libéralité impériale, en peu d'années elles furent amorties, puis éteintes.

Les contributions indirectes et directes furent établies avec uniformité.

L'organisation militaire eut quelque chose de particulier, toutes les forces résidèrent dans la main de l'empereur, et chaque royaume eut un maréchal ou un général français commandant au nom de l'empereur.

On peut même dire que les forces militaires furent anéanties dans les royaumes feudataires, tant elles fu rent réduites. Des gardes nationales suppléaient les so - dats dans le maintien de l'ordre intérieur.

L'empereur conserva cependant son immense armée.

Il en fut de même de la marine, innombrable dans l'empire français, restreinte dans les autres royaumes.

Le système diplomatique n'était plus qu'une fiction et qu'une cérémonie. Napoléon avait des ministres auprès de chaque roi, et chaque roi avait auprès de l'empereur un ambassadeur toujours du sang royal.

Un système pénitentiaire, amélioré et rendu uniforme, fut établi ; la Nouvelle-Hollande fut exclusivement réservée à la peine de la déportation. Entre deux ceintures de flottes sur l'Océan et la mer intérieure, elle reçut les déportés de tous les États du globe.

CHAPITRE IV.

UNITÉ. — § 3.

L'imprimerie et la librairie furent soumises à l'action une et puissante de Napoléon. Armé du mot de liberté de la presse, il dirigeait cette liberté dans le sens de son pouvoir; et on ne sait ce qui serait arrivé si la pensée ainsi reproduite et versée sur tous les points du globe se fût élevée jusqu'à lui autrement qu'en encens, et si, atteint par elle, il en eût été blessé.

Il y eut un journal officiel du monde, intitulé *la Terre*, il allait porter partout les ordres du monarque universel.

Le *Moniteur* fut conservé pour le seul empire français.

Un autre journal, *le Globe*, occupé exclusivement de science, de littérature et de beaux-arts, paraissait toutes les semaines par les ordres du gouvernement, et allait répandre une instruction complète et transcendante dans tout l'univers.

On comprend qu'il n'était plus question de politique. La politique n'est qu'un mot sans valeur et sans idée là où existe un pouvoir universel et complet; la politique n'est qu'une science de transition apparaissant à la ruine des États, lorsque chacun s'occupe de ces ruines, disserte sur elles et donne son plan pour les reconstruire; c'est encore une science qui, rêvant sur les rapports des nations entre elles, s'applique à nuire à quelques-unes en cherchant le bien des autres : mais

dans la terre ainsi constituée en un seul gouvernement et avec un tel pouvoir, le mot politique n'était plus qu'un non-sens.

Il y avait bien une politique, permise seule à l'empereur, c'était la *police*, immense réseau enveloppant l'univers, que tout le monde sentait, et que personne n'osait apercevoir.

Napoléon fit aussi des règlements universels, sur les théâtres ; sur les télégraphes, aboutissant tous à Paris et rayonnant de cette ville à toutes les extrémités du globe, machines merveilleuses qui lui permettaient d'entendre la moindre parole murmurée aux dernières limites de la terre ; sur le clergé, les invalides ; sur sa maison, sa cour ; sur le sceau de la monarchie universelle représentant une aigle enserrant un globe ; sur le code des récompenses, placé en face du code des peines; sur les titres de noblesse ; sur la Légion-d'Honneur et les nouveaux ordres de chevalerie, parmi lesquels se distinguait au premier rang *l'ordre des Rois*, représentant un globe avec deux sceptres en croix et ces mots autour : *Nemo nisi rex;* distinction extraordinaire, accordée aux rois seuls et avec une extrême réserve; sur les inhumations et la salubrité générale, et encore sur de nombreuses matières qui toutes réglaient le monde, le réduisaient à des formes simples, et à cette unité qui le rendait léger et commode dans la main de Napoléon.

La plus singulière de ces tentatives d'unité dont l'histoire a conservé la trace, est sans doute cette pensée de Napoléon de lutter contre la nature et les climats, et de faire disparaître ces variétés de races et de couleurs qui existent chez les hommes. Cette humanité à formes si diverses, à couleurs blanche, rouge, jaune, noire, à intelligences et à pensées si contraires, l'importunait; il aurait voulu faire de cette humanité un seul homme, et ayant réuni à cet effet un conseil des plus grands philo-

sophes et mathématiciens de la terre, il leur soumit ce problème :

Pourrait-on, par des alliances mathématiquement combinées entre les diverses races des hommes, arriver, à la suite de quelques générations, à une unité de race et de couleur, et à quelle époque cette transformation complète de l'humanité pourrait-elle être effectuée?

A une question aussi inattendue, les savants ne savaient que répondre, tant leur stupéfaction était grande ; cependant, remis un peu de leur surprise, ils établirent que sept générations suffiraient à cette refonte de l'humanité, mais ils ajoutaient en même temps que ces formules mathématiques justifiées sur le papier par les calculs étaient cependant inexécutables.

Napoléon renonça avec quelque regret à cette singulière prétention.

CHAPITRE V.

CONCILE OECUMÉNIQUE.

Il n'était pas douteux que l'empereur ne pensât à signaler son avénement à la monarchie universelle par une solennité aussi merveilleuse que la circonstance qu'elle devait manifester : il voulut un sacre nouveau ; mais comme il exigeait, pour que rien ne manquât à cette pompe, l'assistance de tous les rois de la terre, il retarda l'époque de ce sacre de près d'une année, et la fixa au 20 mars 1828.

Le reste de l'année 1827 s'écoula dans cette satisfaction de toute-puissance et de gloire.

Paris, enflammé par la présence de son maître et fier d'être la capitale du monde et la reine des cités, fêta cet hiver par des plaisirs et le luxe, par des joies et des folies enivrantes.

Mais tout à coup, au milieu du retentissement des fêtes, la nouvelle d'un concile universel vint occuper tous les esprits.

Un concile œcuménique s'ouvrit le 6 décembre 1827, dans l'église Notre-Dame, et fut présidé par Clément XV; les patriarches de l'Orient, onze cents évêques et archevêques catholiques y siégèrent. On y appela également, par ordre de l'empereur, les chefs principaux de toutes les sectes et de tous les protestantismes chrétiens.

On avait dit que le monarque universel prendrait part à ces délibérations. Mais Napoléon ne parut pas dans le concile, il s'éloigna même avec affectation de Paris, pendant sa tenue; et, certain d'avance, ajoute-t-on, du résultat de cette réunion, il parcourut le midi de la France, où venait de s'achever le canal des deux mers, qui réunit et confond les eaux de l'Océan et de la Méditerranée.

Les séances du concile furent tenues secrètes, et ce mystère augmentait le respect des peuples. Chaque matin, la foule s'agenouillait avec vénération sur la place du Parvis, que traversait à pied, pour se rendre à la cathédrale, le pape à la tête de son armée de prélats.

Les décisions du concile révélèrent plus tard ce qui y fut agité.

Un grand fait, un seul, l'objet véritable de cette réunion, était l'unité de l'Eglise chrétienne, absorbant et fondant dans elle toutes ces déviations, ces divergences, ces défections qui désolaient la chrétienté presque depuis sa naissance. Les temps étaient arrivés sans doute pour cette grande paix du christianisme, car, d'un una-

nime accord, toutes les communions dissidentes vinrent prosterner aux pieds du chef du catholicisme leurs fronts, leurs soumissions et leurs doctrines.

Ce fut le 16 décembre que cette union fut proclamée; le pape Clément XV tomba à genoux sur le pavé de l'église, et, levant les mains au ciel, il s'écria, au milieu de l'exaltation religieuse de ces prêtres : « O mon Dieu! grâces vous soient rendues, car aujourd'hui a été accomplie votre parole sainte, et il n'y a plus sur la terre qu'une seule voix pour vous bénir et vous adorer. »

Ce but sublime étant atteint, ces pères de l'Église allèrent plus loin; et, dans leur lumineuse intelligence, comprenant l'avenir de la religion, basée désormais sur ces fondements uniques et indestructibles, ils demandèrent une réforme de quelques points du culte.

La langue française fut désormais la langue de Dieu, comme elle l'était du monde. Il n'y eut rien alors de sacrilége dans ce décret. Si l'essence du catholicisme est l'unité et l'universalité; si, au milieu de cette confusion de langues et de ces états *hachés*, comme dit M. de Maistre, la nécessité d'une langue religieuse universelle avait été reconnue, afin que, dans le même instant, les mêmes paroles élevassent sur tous les points du globe les mêmes prières et exprimassent les mêmes respirations des âmes, ainsi que les appelle un philosophe; aujourd'hui que l'empire et le langage français étaient universels, cette langue devait être acceptée comme un fait accompli, comme l'expression du culte des hommes pour Dieu.

D'autres modifications assez nombreuses furent apportées aux cérémonies, sans atteindre le dogme.

Les décisions du concile furent promulguées à la fin de cette année, et quelques-unes déjà mises à exécution dans le commencement de l'année 1828.

Enfin, deux singularités religieuses furent jugées et

condamnées par ce concile, à qui tout pouvoir était donné sur les idées religieuses de la terre.

La première est relative à M. le baron de Jantenne, littérateur connu par un livre très-estimé, *la Mythologie des Grecs* : cet écrit avait fait nommer l'auteur préfet d'Athènes, mais cette faveur même causa la perte de M. de Jantenne ; sa tête exaltée, toute remplie du monde mythologique des Grecs, ne put résister à cette position nouvelle. Au milieu de cette terre grecque, de ces lieux habités et protégés par les dieux de ses études, des hallucinations singulières le saisirent, il devint fou, et se posa le prophète de Jupiter et de ses dieux. Homme de bonne foi et de folie, il allait prêchant aux peuples la religion renouvelée de Jupiter, de Mars et de Mercure ; il redressait les autels, relevait les statues ; il offrit dans le Parthénon restauré des sacrifices à Minerve. Il eut quelques exaltés pour disciples, fut destitué et enfermé au château des Sept-Tours, où il mourut peu de temps après ; avec lui moururent les germes inféconds qu'il avait semés, et le Parthénon redevint une ruine.

L'autre schisme était tout chrétien ; il avait gagné les âmes les plus élevées et les plus tendres parmi les fidèles, celles des poëtes et des femmes, qui, modifiant d'eux-mêmes les offices de l'Eglise, avaient substitué aux vieux chants du rite catholique les chants délicieux des poëtes du christianisme. Comme un d'entre eux l'avait dit : *Ils priaient avec leurs paroles, ils adoraient avec leurs chants*, et cette secte si pure dans son erreur, si innocente dans sa faute, s'étendait déjà lorsque la condamnation du concile vint la frapper et la trouva docile et repentante.

Ainsi, tout fut fini ; l'idolâtrie et le mahométisme avaient disparu, les protestantismes étaient soumis, les schismes s'étaient ralliés, et la religion chrétienne, une

et réformée, régna sans partage sur l'univers et dans tous les cœurs.

Napoléon apprit ce résultat à Marseille, et il s'en réjouit comme de la plus grande conquête.

CHAPITRE VI.

LES SCIENCES.

Dans les années qui virent naître et suivirent la monarchie universelle, les sciences, les lettres, les arts, jusqu'à la nature elle-même, produisirent de grandes découvertes et les plus magnifiques résultats ; j'ai nommé la nature, car on eût dit qu'elle venait spontanément s'offrir et apporter ses merveilles.

La vapeur, dans les applications les plus diverses, créa des forces surnaturelles et centupla les forces déjà connues.

C'étaient des voitures qui volaient avec la rapidité de la foudre sur les routes en fer, et parcouraient entre deux couchers du soleil les extrémités de l'empire ; c'étaient des vaisseaux à dix, seize et vingt roues animées par de nombreuses machines à vapeur, traversant en moins d'une semaine les plaines de l'Océan pour porter à l'Amérique les ordres du monarque.

C'étaient des machines nouvelles, vivantes de cette vapeur, soulevant les colosses et les rochers, creusant la terre, arrêtant ou lançant les ondes, aplanissant les montagnes, et, combinées avec des poudres, commandant

même à l'atmosphère dont elles chassaient les nues et dissipaient les tempêtes par de prodigieuses détonations.

Les télégraphes électriques furent établis; des fils métalliques d'une longueur immense, partant des Tuileries, traversèrent l'Océan, les fleuves, les mers et les montagnes, pour aller aboutir aux grandes villes de l'univers. Dans chaque état, la capitale était elle-même le centre d'un pareil système de communication; les fils conducteurs, dont les frémissements et les secousses étaient devenus une langue, lui apportaient sondainement toutes les nouvelles, transmises aussitôt, quel que fut l'éloignement, à l'empereur. On sait que cette rapidité de transmission est telle, que la commotion électrique excitée à Calcutta, à New-York ou au Caire, est dans un temps inappréciable ressentie et perçue à Paris. Ainsi Napoléon, à l'instant même, entendait toutes les paroles humaines, connaissait tous les événements, envoyait ses ordres à l'extrémité du globe, et tenait, pour ainsi dire, dans sa main tous les fils de ce réseau magique qui entourait la terre.

Les ballons aérostatiques, agrandis et multipliés, donnèrent de véritables ailes aux hommes qui surent les diriger. Ce dernier résultat si cherché était dû à la réunion des forces magnétiques avec l'électricité.

Le verre, si résistant et si friable, s'amollit sous les doigts de la chimie, il se plia comme une cire assouplie; on put l'appliquer ainsi aux usages de la vie, et bien plus, aux usages de la mort. Une momification aussi simple que complète put garantir les corps des grands citoyens, et une couche transparente de verre les enveloppait et les conservait à jamais.

La médecine trouva des merveilles : un homme dont la mort avait été certaine fut rappelé à la vie; la cécité put être guérie; la surdité retrouva dans des oreilles factices l'énergie de l'audition la plus subtile; et faisant

plus que de guérir, des moyens nouveaux vinrent donner aux sens des forces et des développements jusque-là inconnus. Des verres donnèrent à la vue le discernement microscopique et la portée des télescopes; des gaz apportèrent à l'odorat des ressources nouvelles pour jouir des odeurs avec des sensations inconnues. L'audition put être augmentée dans une haute portée; le goût lui-même acquit une délicatesse plus grande, et la science, en augmentant ainsi les plaisirs de l'homme, l'approchait un peu plus du bonheur.

Des vaccines furent découvertes pour la plupart des maladies, et la médecine avancée, avec ce mot *prévenir*, sut mieux que guérir.

Une merveilleuse inutilité, longtemps crue impossible, *la quadrature du cercle*, fut découverte dans des circonstances singulières.

Dans un collége, un professeur facétieux proposa ce problème à ses élèves.

Les sages répondirent qu'il était insoluble, les habiles en approchèrent, un enfant le trouva.

Le maître encouragea les premiers, et comme il avait lu que le problème était impossible à résoudre, il punit le sot qui l'avait trouvé; et cela avec d'autant plus de vigueur qu'il ne pouvait parvenir à lui démontrer l'absurdité de sa découverte.

L'enfant, fier de ce qu'il avait fait, frappait du pied la terre, et s'écriait sans doute : « *E pur si muove*, » ou quelque chose de pareil.

Le maître le mit au cachot.

Mais l'Académie des sciences, ayant su ces choses, demanda communication de l'œuvre de l'enfant; il se trouva que c'était simplement la découverte réelle et vraie de la quadrature du cercle, qu'on croyait impossible.

Et l'enfant fut nommé associé de l'Académie.

L'eau de mer fut rendue potable; une décharge d'élec-

tricité, combinée avec quelques autres forces physiques, la dégagea de ses sels et de son amertume, et ce contresens affreux de l'homme expirant de soif au milieu de l'Océan fut corrigé.

On creusa la terre dans ses profondeurs ; des gouffres découverts près de Tombouctou et dépourvus d'eau permirent de descendre jusqu'à cinq lieues au-dessous de sa surface : on trouva le feu.

L'astronomie fit quelques progrès ; mais l'homme savait déjà d'elle tout ce qui est utile, et la découverte de la planète de *Vulcain* et des quatorze satellites d'Uranus apprit un nom et deux faits nouveaux, sans rendre service à l'humanité.

L'empereur donna une impulsion particulière aux progrès d'une science qu'il affectionnait, à la géographie, la plus importante des sciences peut-être, puisqu'elle les contient toutes, qu'elle décrit à la fois la nature et l'homme, et que sa mission est de raconter l'histoire de la prodigieuse et incessante victoire de l'homme sur la nature.

Cependant cette belle science était négligée et presque méconnue ; aucun auteur, aucun ouvrage, aucun monument, ne lui avait jusqu'alors rendu un suffisant témoignage. Les cartes étaient médiocres, les livres incomplets, et les géographes trouvaient à peine un rang dans les assemblées savantes.

Mais Napoléon ayant parlé pour elle, à sa voix, les hommes parurent, les ouvrages excellents furent publiés ; des Busching et des Danville décrivirent la terre dans ses moindres détails, et élevèrent en même temps la géographie philosophique à la place qui lui est due. Les conquêtes servaient admirablement ces travaux, car, si Alexandre a été nommé le premier géographe de l'antiquité, on pouvait à meilleur titre le dire de Napoléon pour les temps modernes.

Le *Grand Atlas impérial* fut terminé en 1831. Il contient, en dix-huit volumes du format grand-aigle, la description universelle de la terre, sur une échelle uniforme, avec une multitude de plans de villes et de cartes particulières dont les détails sont plus développés.

Les sciences intellectuelles marchaient à pas de géant. La langue des chiffres, rêvée par Leibnitz, fut trouvée et appliquée. La pensée eut son algèbre ; elle put être exprimée et formulée, comprise par tous, indépendamment des sons et des mots qui la reproduisent si imparfaitement.

Enfin, la pensée elle-même put s'agrandir sous certaines forces, et s'élever jusqu'au génie. On trouva l'art de l'exciter ou de la calmer dans les esprits. Tantôt puissante, tantôt sommeillante, la volonté en disposait, et sut faire de ce tyran un esclave docile.

CHAPITRE VII.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES.

Le mot de monarchie universelle impliquait la possession des terres connues et inconnues ; aucune île, aucune terre nouvelle, ne pouvaient apparaître sans apporter avec elles cette inféodation originelle que les hommes et la nature subissaient vis-à-vis de Napoléon.

L'océan Pacifique donna quelques noms de plus à la géographie.

Le continent austral fut recherché dans les mers du

sud, mais en vain : les vaisseaux, en s'approchant du pôle, voyaient les glaces s'accroître, et devant eux toujours la mer, rien que la mer.

Mais le pôle, que des glaces insurmontables gardaient au midi, ne fut point aussi inabordable dans le nord, et ce n'est pas une des moindres merveilles de notre âge que sa découverte.

Le vice-amiral Parry, de la marine française, venait, dans un cinquième voyage, de traverser la mer du Nord, et de découvrir enfin ce fameux passage du nord-ouest, que l'on niait parce que l'on n'avait pu le connaître. Ses vaisseaux, passant les détroits de Davis et de Barrow, étaient entrés dans la mer Polaire, avaient découvert le détroit de Parry, et étaient sortis par le détroit de Behring de l'océan Arctique, lorsque, voyant l'enthousiasme de son équipage, après une telle gloire acquise, il osa proposer plus encore : une campagne vers le pôle lui-même.

Les marins accueillirent avec des acclamations la proposition de leur amiral, et le vaisseau *le Conquérant* ayant été choisi, il cingla en droite ligne vers le nord.

Chose incroyable! à mesure qu'on s'approchait des derniers degrés de latitude, *le Conquérant* s'avançait plus facilement au milieu des glaces éternelles; des espaces libres, parmi les montagnes de glace, lui ouvraient le passage; le froid semblait, sinon diminuer, au moins ne plus s'accroître; enfin, le 28 février 1828, une terre couverte de neiges, du milieu desquelles s'élevaient une multitude de sapins d'assez médiocre hauteur, arrêta tout à coup le navire; il était impossible d'aller plus loin. Cependant les observations apprenaient qu'il n'y avait plus que vingt lieues à traverser pour arriver au pôle, objet de tant de désirs. Fallait-il donc abandonner à ce point une pareille tentative? L'amiral Parry n'hésita pas : il ordonna d'aborder, et à peine avait-il proposé de con-

tinuer par terre le voyage commencé, que tous avaient répondu : « Marchons ! »

Ils marchèrent trois jours et deux nuits à travers cette forêt immense; mais, après ce temps, ils la quittèrent, et ce fut alors que leur apparut la montagne du pôle.

Elle n'était plus éloignée que d'une demi-lieue, et paraissait s'élever de plus de cinq cents mètres; on marcha vers elle, et. au pied même de cette montagne conique et régulière, des calculs mathématiques firent connaître que c'était *le pôle*.

Il eût été difficile d'en douter; cette montagne de fer natif, la régularité de sa forme, son élévation et son existence dans ces déserts de glace étaient trop extraordinaires dans la nature pour que ce ne fût pas le signal de quelque place prédestinée : c'était *le pôle !*

L'amiral Parry gravit le premier cette montagne, et, arrivé au sommet, il y planta un drapeau tricolore, leva les mains au ciel, et s'écria :

« Au nom de Dieu tout-puissant, et de l'empereur Napoléon, son monarque sur la terre, moi, vice-amiral Parry, de la marine française, j'ai mis le pied sur le pôle, et j'y ai planté le drapeau de mon souverain. — Vive l'empereur, vive le monarque universel ! »

L'équipage, rangé en ordre de bataille au pied de la montagne, répondit par les mêmes acclamations; et les échos du pôle, qui s'éveillaient pour la première fois, répétèrent sourdement ces cris de possession et de gloire.

CHAPITRE VIII.

LES VILLES ENSEVELIES.

La ville de Pompéia avait depuis longtemps reparu dans son entier; les cendres seules l'avaient enveloppée, et il n'avait fallu que la balayer pour la découvrir.

Il n'en était pas de même d'Herculanum; la lave liquide, en se glissant au milieu des rues et des interstices, avait étreint dans ses rochers refroidis, comme dans des écailles, les monuments et les habitations; il fallait laborieusement dépouiller cette enveloppe solide, et dix années suffirent à peine à son entière résurrection.

Mais ce temps et ces travaux furent plus que payés par les admirables choses trouvées dans les entrailles de la ville; la vie romaine y reparut aussi actuelle que la veille de la destruction. Les lois, les usages, les jeux, les mœurs, les hommes eux-mêmes, comme pétrifiés dans le roc de lave, rendaient le secret de leur existence, et, mettant en face le siècle d'autrefois et celui d'aujourd'hui, semblaient retrancher dix-huit cents années du cours des temps.

Le Mexique avait aussi son *Herculanum*. A quatorze lieues de Mexico existait un large espace inculte, nommé *Grana*. Ce mot signifiait ville dans l'ancienne langue mexicaine. La tradition avait conservé à ce lieu le souvenir d'une grande cité disparue depuis longtemps. Une première excavation, due au hasard, fit apparaître des monuments d'un caractère inconnu. On continua les

fouilles, et l'empereur, averti de cet événement, les fit étendre et terminer. On trouva dans ce nouveau tombeau la civilisation d'un peuple et d'une époque dont les traces avaient disparu ; toutefois on dut reconnaître que cette civilisation si étrange était cependant fort avancée, et que cette époque était très-reculée, et peut-être même antédiluvienne. Ce qui donna de la force à cette opinion fut la découverte d'une table de marbre sculptée, représentant les deux hémisphères du globe terrestre, une véritable mappemonde, où les continents et les îles ainsi que les mers avaient des contours et des formes tout autres que ceux qu'ils ont conservés depuis le dernier cataclysme.

Quelques découvertes de ce genre, mais d'une moindre importance, faites en Sibérie et en Abyssinie, donnèrent aussi de curieux résultats.

Bizarres découvertes ! singulières momies des villes d'autrefois, que la Providence avait conservées dans leurs tombes pour que tous les âges du passé fissent, pour ainsi dire, acte de présence au spectacle de la monarchie universelle !

Ce chapitre ne serait point complet, si nous n'y rappelions pas la réapparition du peuple primitif, conservé par une sorte d'ensevelissement dans l'oasis de *Boulma*.

Nous avons déjà parlé de cette oasis lors de la conquête de l'Afrique, en nous réservant de donner plus tard quelques détails assez courts.

Un fils de *Sem* avait, dans les premières années qui suivirent le déluge, porté son Dieu, sa famille et ses traditions dans cette île. Depuis quatre mille ans, inconnus du monde dont ils ne soupçonnaient pas l'existence, ses descendants, peu nombreux, avaient vécu au milieu du désert, conservant les traditions, les mœurs et la langue des premiers hommes. Famille plutôt que peuple, ils n'avaient pas senti la nécessité des progrès. Les usages

des premiers temps du monde avaient suffi à leur vie, et la langue d'Adam et de Noé à leurs pensées. Ils ne connaissaient pas de lois, ils n'avaient d'histoire que leurs traditions ; ils avaient vécu sans littérature, sans arts, sans guerre, sans civilisation, sans épées, sans passions, ignorant que ces choses fussent nécessaires aux autres hommes.

Quand on les découvrit, ils étaient quatre cent cinquante, dont deux cents femmes. Leur étonnement ne peut se décrire lorsqu'ils virent d'autres hommes avec leurs usages et leur civilisation monstrueuse pour eux. Ils se façonnèrent bientôt à ces nouveautés étranges, et quand les hommes civilisés eurent épuisé les sucs de leurs traditions, de leur langue et de leur existence pour en faire de l'histoire, ils leur firent part de cette civilisation, et les habitants de Boulma eurent aussi, après trois années, des mœurs, des passions, une littérature, des arts, un commerce, des armes, un sous-préfet ; en un mot, une civilisation comme le reste du monde, les infortunés !

CHAPITRE IX.

ERREURS POPULAIRES.

Les hommes avaient vu Napoléon dépasser de si loin ce que l'imagination pouvait atteindre de plus grand, ils l'avaient vu si haut, si loin d'eux, si élevé au-dessus de l'humanité, qu'ils le crurent plus qu'un homme, ou autre chose qu'un homme.

La croyance la plus répandue était qu'il avait deux âmes; quelques-uns allaient encore au delà, et lui en attribuaient trois et quatre, et une fois sorti de cette unité, c'était à qui, dans sa superstition, devrait enchérir sur la multiplicité des essences divines animant le grand monarque.

On avait déjà dit pareille folie du poëte Ennius dans l'antiquité, et le vieil auteur avait aussi deux âmes au compte des Romains; cela fut oublié après la mort du poëte, et bien plus encore après la mort des poëmes.

L'empereur déclina ce compliment spiritualiste et parut s'en soucier fort peu.

Il ne voulut pas davantage de la divinité que quelques nouveaux chrétiens de l'Inde vinrent lui offrir. Ces Indiens convertis avaient retrouvé dans leurs cœurs un reste d'idolâtrie; déjà ils avaient façonné les statues du nouveau dieu Napoléon : il avait autant de bras et de têtes que la plus monstrueuse des idoles de Brahma, et ils avaient cru lui rendre ainsi le plus magnifique hommage.

Le dieu se moqua d'eux, et les préfets de l'Inde tancèrent si vertement ces amateurs d'apothéose, qu'ils retournèrent bientôt, confus et tremblants, au christianisme.

Si l'empereur n'eût pas arrêté dans sa pensée de répandre le christianisme sur la terre sans résistance et sans exception, peut-être se fût-il arrangé de ces hommages; mais la divinité qui lui était offerte arrivait trop tard, elle dérangeait sa politique et n'était plus que ridicule.

CHAPITRE X.

LETTRES ET BEAUX-ARTS.

La littérature et les beaux-arts s'élevaient à la hauteur de ces grandes choses; les livres se multipliaient, toujours plus dignes des peuples et du monarque; la poésie, l'histoire, la philosophie, la littérature dramatique, donnaient des chefs-d'œuvre et agissaient profondément sur des âmes de plus en plus capables de les sentir et de les comprendre.

La musique, cet art sublime, mystérieux, qui vient saisir l'âme sans passer par l'intelligence, qui est senti sans être compris, qui enivre et qu'on ne peut définir, la musique fit de sublimes progrès. Ce ne fut plus la sensation privilégiée des riches et des savants, mais la joie de tous; elle était répandue partout, il semblait que l'air fût imprégné de ses voluptueuses exhalaisons. Des chants populaires universels se faisaient entendre sur toute la surface du globe; et il faut placer à leur tête celui nommé *le Chant du monde*, dont Rossini fit la musique et Lamartine la poésie; hymne commençant ainsi :

Napoléon, tu vois la terre...

Une langue imaginaire, n'exprimant pas d'idées, mais si mélodieuse, qu'elle berçait délicieusement les cœurs lorsqu'elle se faisait entendre, fut inventée pour la musique, et dans les nouveaux opéras, ainsi écrits, la panto-

mime, plus excitée, expliquait ce que la musique et ses paroles inexplicables ne pouvaient faire comprendre.

Les spectacles étaient également extraordinaires. Ils dépassèrent même les bornes de la civilisation ; des spectacles de gladiateurs s'étaient établis en Asie et dans le nord de l'Europe : l'empereur interdit cet horrible plaisir.

La pensée, devenue plus rapide, avait besoin d'instruments qui eussent de sa célérité ; la sténographie devint l'écriture commune, et des machines à touches, des *pianos d'écriture*, peignaient, avec la plus grande rapidité, la pensée à peine jaillie de l'âme.

Une science qu'on pourrait nommer les mathématiques de l'histoire, la statistique arriva au plus haut degré de perfection. Ses résultats se formulaient en lois, et, grâce à elles, la législation et la morale devinrent des sciences exactes. L'histoire elle-même reçut un immense développement que lui imprima l'action administrative.

Dans chaque commune, le conseil municipal et les maires furent chargés de recueillir toutes les traditions historiques, les faits singuliers, les circonstances physiques, les coutumes antiques et modernes, et les détails les plus étendus sur les mœurs, le langage, les patois, les fêtes, les chants, la littérature, les monuments, la biographie, les événements, les usages religieux, l'agriculture et le commerce dans la contrée. Une journée au moins de la session des conseils était consacrée à ces travaux, qui excitaient davantage l'amour du pays natal, dont l'importance s'agrandissait par ces recherches historiques.

A mesure que l'on remontait des communes les plus petites aux plus anciennes et aux plus populeuses, ces documents si précieux offraient un plus grand intérêt. Celles qui avaient conservé leurs anciennes coutumes lé-

gislatives, les chartes de leurs droits et leurs archives, ne manquaient pas de les recueillir avec le plus grand soin.

Ces masses de documents étaient transmises aux conseils généraux de département, auprès desquels furent créées des commissions historiques chargées de les réunir et de les coordonner ; et les travaux de ces commissions, se rassemblant dans un centre commun, apportaient à ce foyer unique les matériaux de l'histoire universelle.

Tandis que les études historiques recevaient cette impulsion remarquable, la littérature, au contraire, modérait son élan ; plus difficile sur elle-même ou plus craintive de l'opinion, elle était moins féconde. Mais ses œuvres, plus originales et plus laborieusement préparées, atteignirent souvent une grande gloire. Elle ne revêtit pas cependant des formes nouvelles, une seule innovation frappa les esprits, ce fut lorsque Lamartine fit paraître, en 1830, son poëme en *vers blancs* sur Napoléon ; ces vers étaient si beaux et si harmonieux, que, sans faire proscrire la rime, ils partagèrent avec elle la poésie.

La sculpture comme la peinture grandit et trouva des procédés nouveaux ; la dernière retrouva les secrets du coloris de Jean de Bruges et de Rubens, qui étaient perdus.

La nouvelle architecture naquit : elle ne fut plus grecque ou gothique, mais française et universelle.

Tout devenait grand dans ce grand siècle.

Un jour que le roi de Suisse, Lucien Napoléon, rappelait à l'empereur le siècle de Léon X, en ajoutant qu'une pareille réunion de génies était impossible, l'empereur lui demanda huit jours pour répondre.

A huit jours de là, étaient réunis dans les salons du Louvre : Chateaubriand, Walter Scott, Lamartine, Beethoven, Byron, Manzoni, Niébühr, Goëthe, Geoffroy Saint-

Hilaire, madame de Staël, Béranger, Courier, Thiers, de Maistre, Villemain, Victor Hugo, Robert Brown, Volta, La Mennais, Cuvier, Canova, Ingres, Thomas Moore, Gay-Lussac, Kant, Berzélius, Poisson, David le sculpteur, David le peintre, Champollion, Thénard, Dupin, Delambre, Gérard, Brougham, Lawrence, Humphrey-Davy, Lamarck, Chaptal, James Watt, Rossini, Jenner, Herschell, Haüy, Paësiello, Humboldt, Thorwaldsen, Fourier, Royer-Collard, Thierry, Guizot, Ampère, Laplace, et d'autres grandes intelligences de l'univers.

« Voilà mon siècle, » dit-il en montrant cette réunion.

CHAPITRE XI.

LE SACRE.

Deux circonstances avaient retardé le couronnement du monarque universel, fixé d'abord, comme nous l'avons dit, au 20 mars 1828 : à cette époque, tous les rois du monde n'étaient point encore arrivés; quelques-uns, retenus par les vents contraires, avaient dépassé le temps limité par le roi des rois. Enfin, la cathédrale prodigieuse que l'empereur faisait construire à Paris, sur les ruines de l'ancien Palais-de-Justice et de la place Dauphine, n'était point encore terminée.

Nous dirons ici quelques mots de ce monument.

Ce fut le plus magnifique, le plus vaste édifice de l'univers; Napoléon, partant pour l'expédition d'Asie, en avait posé la première pierre; huit années de travaux sans relâche n'avaient pas suffi pour le terminer tout à

fait, et quelques mois encore étaient indispensables pour son entier achèvement : c'était, disait-il, la cathédrale de l'univers. Elle était d'une étendue triple de celle de Saint-Pierre de Rome ; on sait son architecture originale, sublime, et n'étant imitée d'aucun autre monument de la terre ; de ses deux façades, l'une, la principale, se développe devant le Pont-Neuf, qui avait été entièrement reconstruit en granit et en marbre, et était devenu, par sa magnificence et sa largeur, le plus beau monument de son genre. Tout devint en harmonie dans les abords de l'église et du fleuve, et celui qui s'arrête sur ce pont ou sur la place, en face de ce temple et des palais qui l'environnent, a le plus grand spectacle qui se puisse voir.

Les travaux furent poussés avec une activité nouvelle ; l'église fut entièrement terminée au mois de juin 1828. Le 2 juillet suivant, le pape Clément XV en fit, avec beaucoup de pompe, la dédicace sous l'invocation de saint Napoléon, qui devint le patron de la France et du monde.

Cependant tous les rois étaient arrivés à Paris ; et Napoléon, qui avait foi aux dates, choisit le 15 août 1828, jour anniversaire de sa naissance, pour la cérémonie de son sacre.

Les plus extraordinaires préparatifs eurent lieu.

L'église Saint-Napoléon, parée de toutes les richesses de la terre, étincelait d'or et de pierreries.

Un plancher avait été construit sur la Seine, du Pont-Neuf au Pont-des-Arts ; il s'appuyait aussi sur les quais des deux rives. Le fleuve avait disparu dans cet espace ; cette place immense et improvisée se continuait jusqu'au portail de la nouvelle église, et était recouverte de velours bleu parsemé d'abeilles et de globes d'or, dans toute son étendue.

A midi les portes du Louvre, en face du pont des Arts, s'ouvrirent. Les tonnerres des canons et des cloches

éclatèrent de toutes parts, et le cortége commença à sortir du palais.

Tous ceux qui en faisaient partie étaient à pied.

Il faudrait un livre entier pour redire quelle était cette foule si bien ordonnée de troupes, de peuples des quatre parties de la terre avec leurs costumes nationaux, de hérauts d'armes, de généraux, de magistrats, de princes souverains, de ministres, de grands dignitaires et de grands officiers de l'empire et de la monarchie universelle,

Après ce peuple des peuples, parut le corps des cent maréchaux de France.

Puis les quatre connétables de la monarchie.

Enfin venait *Napoléon*, à cheval, recouvert de pourpre et d'hermine, portant une épée à sa ceinture, et un globe dans ses mains.

Suivaient dans l'ordre le plus imposant, tous à pied et revêtus des ornements royaux :

Les rois du sang impérial;

Les rois d'Europe;

Les rois d'Asie;

Les rois d'Afrique;

Les rois d'Amérique;

Les reines venaient ensuite et dans le même ordre.

Et après elles se voyait encore un autre peuple de princes et de grands, non moins nombreux que celui qui marchait en tête du cortége.

Arrivé sur le plancher construit sur le fleuve, le cortége se développa avec un ordre et une pompe magnifiques, et il se dirigea d'un pas solennel vers l'église.

Avant d'arriver aux portes, Napoléon descendit de cheval; il fit quelques pas en avant, et le pape l'ayant reçu et harangué, il entra dans l'église.

Il y avait déjà un autre peuple dans cet immense édifice, et ses acclamations, jointes aux chants des prê-

tres, et au tumulte de la musique et de l'artillerie, formaient une confusion et un bruit enivrant pour le cœur d'un maître.

Dans le fond de la cathédrale étaient rangés une longue suite de trônes ; un peu au-dessus d'eux s'en trouvait un où l'impératrice Joséphine avait déjà pris place avant l'arrivée du cortége, et plus haut encore était le trône réservé au monarque de la terre.

Tous prirent place, et la cérémonie commença.

Le pape Clément XV, entouré des soixante cardinaux et d'un grand nombre d'archevêques et d'évêques, officia.

A un certain moment de cet office il se tourna vers *Na oléon* et il l'appela par son nom.

L'empereur descendit quelques marches, et, se trouvant ainsi de niveau avec les derniers degrés de l'autel, il s'avança vers le pape.

Alors S. S. Clément XV invoqua le Seigneur ; il répandit l'huile sacrée sur le front de Napoléon, et, ayant pris, sur l'autel, une couronne d'une forme particulière, il la présenta au monarque, et lui dit :

« Dieu vous consacre par mes mains, monarque universel de la terre. Que son nom soit adoré, que le vôtre soit glorifié ! »

Napoléon, qui avait fléchi le genou, se releva, saisit la couronne, et, se l'étant placée sur la tête, il remonta sur son trône, où il se tint assis.

Un cardinal vint lui présenter une autre couronne, que l'empereur posa sur le front de Joséphine.

Tous les rois vinrent ensuite au pied de son trône lui renouveler le serment de fidélité et de soumission, en leur nom et au nom de leurs peuples.

Les dernières cérémonies achevées, le cortége sortit de l'église, et, reprenant le même chemin, regagna le palais dans le même ordre et avec la même solennité.

CHAPITRE XII.

CONSTELLATION.

Au soir de cette journée, après les événements mémorables, les pompes extraordinaires qui l'avaient signalée, et les feux d'artifice merveilleux qui l'avaient terminée, le peuple, encore ébloui, se retirait lentement dans ce tumulte demi-calme, mêlé de fatigue et d'admiration, qui suit les fêtes, et surtout les fêtes flamboyantes du soir, lorsque les illuminations expirent, que les feux d'artifice ont cessé, et que l'atmosphère, un instant troublée par toutes ces petites lumières de la terre, commence à reprendre son calme, à balayer les derniers nuages soulevés jusqu'à elle par les poudres d'artifice, et que, devenue maîtresse de la nature, elle déploie la pureté d'une belle nuit, et fait scintiller ses étoiles dans l'immensité des cieux.

Tout à coup un nouveau prodige apparut au firmament.

Était-ce donc que l'univers prenait part à la grandeur de Napoléon et aux fêtes de la terre?

Était-ce le témoignage de Dieu manifestant sa protection et sa joie?

Ou était-ce un de ces désordres ordonnés par la main du Seigneur, une catastrophe arrivée en son temps et selon sa pensée?

On vit le ciel s'enflammer au milieu de la constellation d'Orion; des masses de feu paraissaient lutter ensemble,

et embraser l'espace ; des tonnerres, qui semblaient arriver des extrémités du monde, se faisaient entendre et venaient expirer aux oreilles de la terre. L'incendie dura cinq minutes ; il y avait dans ses flammes et dans ses convulsions quelque chose de si étrange, que les peuples de Paris s'arrêtèrent stupéfaits, et contemplèrent avec effroi cet autre feu de la voûte céleste.

Bientôt il cessa aussi, et, lorsque les yeux en cherchaient encore la place dans l'espace, devenu sombre, il se trouva qu'un aspect nouveau existait dans le ciel ; une révolution venait d'être accomplie dans les astres ; deux étoiles de la ceinture d'Orion étaient éteintes et avaient disparu, et l'homme, qui les recherchait avec sa vue et ses télescopes, ne put désormais les retrouver au ciel.

Ces deux mondes venaient de finir avec leurs atmosphères, leurs planètes et les êtres qui sans doute vivaient avec eux.

Deux étoiles avaient disparu ; la constellation d'Orion n'existait plus : une nouvelle s'était formée de ses restes, et il fallait la reconnaître et la nommer.

Les peuples voulurent encore voir là quelque chose de Napoléon, et le monarque universel ne fut pas éloigné de prendre ce désordre de l'univers pour l'acte d'alliance de Dieu avec lui.

Et lorsque, quelques jours après, la science vint lui rendre compte de cette catastrophe, et lui demander ce qu'il fallait faire de cette constellation détruite, Napoléon s'arrogea ses débris, et, fier d'avoir quelque chose à demêler aux cieux, il lui donna son nom, *Napoléon*.

CHAPITRE XIII.

CLÉMENTINE.

Parce que les rois se prosternent, que les nations vous adorent, que l'univers vous appartient, que la nature vous fait un holocauste de ses mondes, que Dieu vous glorifie, que la terre n'est plus qu'un marchepied, que vous êtes empereur, monarque universel, Napoléon, oh! ne vous enivrez pas! car l'humanité bat sous vos grandeurs, et la douleur, plus haute encore, surplombe vos joies.

Nous avons parlé de la reine Clémentine, la fille unique, la fille bien-aimée de Napoléon.

Le peuple l'avait vue, dans ce jour, assister, dans une tribune, aux cérémonies du sacre, grande, belle, reflétant, dans leur plus grande beauté, tous les traits de son père, promenant sur ces cérémonies un regard aussi doux que noble, aussi pur que profond; le peuple la contemplait avec amour; il savait quels trésors inépuisables de bonté et d'esprit il y avait sous ces formes angéliques, et que la nature pour elle avait créé la plus belle figure pour voiler la plus belle âme.

Son intelligence comprenait les pensées de son père. Fille de Napoléon, elle avait reçu de lui et la vie et le génie, mais à cette grandeur elle ajoutait encore tout ce qu'il y a de plus suave dans l'âme d'une femme, toutes les richesses de candeur, de tendresse, de simplicité et de

vertu, et tout cela éclatait dans ses yeux et resplendissait sur sa figure ravissante.

Telle était Clémentine, comme son père la nommait toujours, la dépouillant de son titre de reine, du nom même de Napoléon, pour en faire une idole à part, pour qu'elle eût son culte à elle, afin que les malheureux pussent l'invoquer, et les heureux la bénir.

Elle était au sacre, où elle partageait les regards ; mais sa présence attristait ce grand jour de gloire. Pâle, souffrante, sa tête languissante se penchait sur son sein, et, lorsque ses yeux s'enflammaient de joie en voyant les grandeurs paternelles, on sentait que c'était un effort, et qu'un mal caché dévorait la fille de l'empereur.

Hélas ! c'était un jour de mort que ce jour de fête. Depuis longtemps consumée par un mal impitoyable, elle mourait en ce moment. Dieu, qui a sa raison sans doute pour donner et retirer si soudainement au monde la vue rapide de ses anges, la redemandait

De retour au palais, une fièvre ardente l'avait saisie, et tandis que le peuple, si oublieux, s'animait dans ses fêtes, que ces luttes de flammes éclataient au soir entre la terre et les cieux, que la grande ville manifestait ses joies et la gloire du maître du monde, il y avait dans une alcôve des Tuileries des douleurs sans nom, des pleurs sans fin, une agonie sans espoir.

Horrible nuit qui suivit ce jour !... Le consacré de Dieu, le monarque universel, expiait ses jouissances sublimes au chevet de sa pauvre fille ; il soulevait dans ses bras sa tête pâle et faible ; il la couvrait de pleurs qu'il ne pouvait retenir, et épiait avec angoisse la succession de ses soupirs, comme s'il eût tremblé d'en sentir exhaler le dernier.

Et elle commandait à sa douleur ! maîtresse de son agonie, elle l'épargnait à Napoléon ; elle tenait ses yeux sur lui, et tout le ciel était dans ses regards ; elle lui parlait,

et tout le ciel était dans ses paroles. Elle le consolait de sa mort, elle parlait de Dieu, elle parlait de l'empereur et de ses peuples, car elle mêlait le bonheur de tous aux pensées de Dieu et de son père ; puis, elle priait, sa tête affaiblie se penchait, et ses lèvres glacées venaient se poser sur les mains de Napoléon.

Napoléon ! lui qui le matin s'était vu si près de Dieu, qui avait placé son trône en face des autels, et avait partagé l'adoration des peuples, maintenant il se jetait à genoux, il se prosternait le front à terre, il pleurait, il implorait, il priait Dieu pour sa fille, n'ayant plus rien d'empereur, ayant tout d'un père et d'un suppliant.

Il s'écriait : « O mon Dieu, conserve-moi ma Clémentine, et reprends-moi le monde. »

Et Dieu lui reprenait Clémentine, et lui laissait le monde.

A sept heures du matin, Clémentine se souleva d'elle-même sur son séant ; sa figure s'anima, un feu traversa ses regards ; elle tendit les bras à son père, essaya de balbutier quelques paroles, et elle rendit le dernier soupir.

C'était le dernier effort de la vie qui retrouve une force pour mourir.

Elle était étendue comme une statue d'albâtre, car son âme venait de retourner à Dieu.

On enleva Napoléon à ce spectacle. Sa douleur n'avait point de bornes ; lui si fier, si puissant, si haut sur la terre, il étouffait dans ses sanglots, il jetait des cris, il appelait sa fille, il la demandait à genoux. Il était père, enfin, cet homme !

Les peuples apprirent à quelques heures de distance et cette fête et cette mort, et parce que toute la terre se résumait dans le maître du monde, comme sa gloire et sa puissance, son deuil fut universel.

CHAPITRE XIV.

LA TOUTE-PUISSANCE.

Il fallut bien retourner à la puissance. Il n'y avait qu'elle pour triompher de la douleur.

Mais cet événement affreux avait appris à Napoléon qu'il n'était pas maître de la mort; il songea à la sienne, et se fit construire un tombeau.

Il choisit le mont Valérien, autour duquel Paris avait étendu ses faubourgs. Sur la cime il fit construire la base d'une pyramide aussi indestructible et plus grande que la plus grande des pyramides d'Egypte, et, pour lui imposer un aspect bien autrement colossal, le reste de la montagne fut taillé, en suivant les arêtes des angles de la pyramide, jusqu'à la Seine. Des constructions énormes consolidèrent cette base, et ce monument, dans son ensemble, devint l'édifice le plus extraordinaire de la terre; une véritable tour de Babel de la mort.

La pyramide dans toute son étendue était recouverte de marbre blanc, et sur la face qui regardait Paris était écrit, en lettres d'or d'une dimension prodigieuse, un seul mot : NAPOLÉON.

Après avoir pris ce soin, l'empereur parut soulagé, et il s'occupa plus librement du monde.

En 1830, il s'embarqua sur un bâtiment à vapeur d'une nouvelle forme qui le conduisit en sept jours en Amérique; il voulait visiter Mexico, et plus tard Tombouc-

tou, ses deux capitales qu'il ne connaissait pas encore.

Le fameux passage du nord-ouest, quoique découvert, était cependant impraticable pour la navigation. L'empereur visita lui-même l'isthme de Panama, en ordonna la destruction, en fit un détroit, et ouvrit la mer du Sud à la marine de l'Europe.

Après avoir séjourné quelques mois en Amérique, et visité la ville souterraine de *Grana*, il fit voile vers le Sénégal, et remonta le fleuve jusqu'à Tombouctou.

Ses peuples d'Afrique, apprenant sa venue, accoururent de toutes les extrémités du continent.

Le spectacle de ces peuples noirs, déjà convertis, parlant la langue française, civilisés, mais ayant conservé dans leur admiration quelque chose de leur enthousiasme expressif et de feu, plaisait à Napoléon. Il répandit sur eux les bienfaits avec profusion, fonda des villes, embellit Tombouctou, laissa de nombreux monuments sur son passage; et ayant traversé la Nigritie et la Guinée, il s'embarqua sur le Niger jusqu'au cap Formose, d'où il revint en Europe.

A son retour il donna un nouveau nom à sa grandeur. Il avait laissé aux rois les titres de *sire* et de *majesté*, il les leur abandonna tout à fait, et voulut autre chose pour lui-même.

On lui dit SEIGNEUR et on l'appela SA TOUTE-PUISSANCE.

Cette superbe satisfaction donnée à sa grandeur, il voulut encore poursuivre sa réorganisation du monde.

Mais déjà les choses humaines lui manquaient, et il ne pouvait plus qu'améliorer le passé et solenniser sa gloire.

Il acheva donc sa tâche, devenue trop facile, balayant les obstacles, brisant les rouages inutiles, détruisant les complications que le temps accumule, et éclairant son ordre de choses d'une simplicité et d'une clarté incessamment croissantes.

En même temps s'élevaient sur tous les points du globe des monuments napoléoniens, qui portaient au ciel les gigantesques témoignages de l'admiration des peuples.

Paris surtout, devenu une ville de marbre et de bronze, était rempli de colonnes, d'obélisques, d'arcs de triomphe sans nombre, et comme cette reine des capitales voulait dépasser toutes les manifestations des autres villes de la terre, elle éleva sur la place de la Concorde la *colonne Napoléonienne*.

Cette colonne fut érigée le 18 août 1831. Elle est toute de marbre blanc de Carrare. Le fût, monolithe de cent quatre-vingts pieds de hauteur et de vingt pieds de diamètre, est couronné d'un chapiteau d'ordre corinthien et surmonté d'une statue de Napoléon d'or massif et haute de vingt-huit pieds. Le monument entier, y compris le piédestal et la statue, n'a pas moins de deux cent cinquante pieds d'élévation ; sa surface est couverte de bas-reliefs, qui, de la base au faîte, reproduisent la vie de Napoléon, depuis la conquête de l'Italie jusqu'à la monarchie universelle.

Qui n'a admiré cette sublime colonne, s'élevant avec la pyramide funéraire du mont Valérien, à la fin de la carrière de Napoléon, comme les antiques colonnes d'Hercule, pour dire aussi qu'il n'y a plus rien au delà, et pour transmettre à la postérité les deux indestructibles témoignages de sa vie et de sa mort ?

Arrivé à ce terme, le moment est venu d'achever ce livre.

J'hésite moi-même devant l'histoire de ces dernières années, toutes pleines de la grandeur et de la félicité des hommes, mais qui ne furent pas les meilleures de la vie de Napoléon.

Le maître de la terre était en effet, à cette époque, parvenu au faîte, mais il était aussi parvenu au bout. Il

avait dompté les hommes, épuisé les choses, et usé le monde sans pouvoir s'user lui-même. Monté si haut, il portait la peine de son élévation, car il n'avait trouvé au sommet que l'humanité avec sa misère et son impuissance.

N'ayant plus rien à faire, parce qu'il avait tout fini, ni rien à désirer, parce qu'il n'y avait plus pour lui de désirs possibles, trop loin des choses et des hommes, il se trouvait seul dans l'univers.

Il sut alors qu'il n'y a que Dieu qui trouve, dans sa divinité, le moyen de supporter son éternelle solitude.

Serait-il donc permis de sonder les dernières pensées de cette grande âme, et le maître de la terre, le roi des rois, le monarque universel, n'avait-il donc plus d'autre avenir, et peut-être d'autre espoir, que la mort!

CHAPITRE XV.

MORT DE NAPOLÉON.

Le 21 février 1832, au soir, Napoléon fut frappé d'une apoplexie soudaine. Les efforts de l'art furent inutiles. Dès le premier instant, sa langue fut paralysée, et il ne put prononcer une seule parole. La maladie s'augmenta de plus en plus, et prit bientôt un caractère très-grave sans que le malade parût cependant éprouver de très-vives souffrances. Le surlendemain, 23 février, à sept heures vingt-deux minutes du matin, Napoléon expira. Il était âgé de soixante-deux ans six mois et huit jours.

FIN

TABLE DES CHAPITRES.

Pages

INTRODUCTION. . . . . .

LIVRE PREMIER.

Chapitres.

I. Moscou. 1
II. Rasptochin. 5
III. Départ de l'armée. 7
IV. Bataille de Novogorod. 8
V. Saint-Pétersbourg. 11
VI. Pouiatowski. 14
VII. Année 1813. 16
VIII. Hambourg. 20
IX. Affaires d'Espagne. 25
X. Fuite de Ferdinand VII. 26
XI. Le pape Pie VII. 30
XII. Concordat et décret de Fontainebleau. 34
XIII. Campagne d'Espagne. 38
XIV. Entrée de l'empereur à Madrid. 43
XV. Tentative d'assassinat. 46
XVI. Pie VII en Espagne. 50
XVII. Lucien Bonaparte. 54

LIVRE DEUXIÈME.

I. L'Angleterre. 59
II. Préparatifs de guerre. 61
III. Descente en Angleterre 65
IV. Décret de Londres. 69
V. Hartwell. 72

Chapitres. Pages.
VI. L'île de Man. 77
VII. République de Saint-Marin. 79
VIII. Promotions. 80
IX. Le cardinal Fesch, pape. 85
X. Paix de 1815. 86
XI. Travaux à Rome et en Italie. 90
XII. Madame de Staël. 94
XIII. Moreau. 97
XIV. Sardaigne. 99
XV. Ligue du nord-est. 101
XVI. Guerre de 1817. 103
XVII. Dresde. 105
XVIII. Politique. 107
XIX. Triomphe. 109
XX. Arc de triomphe de l'Étoile. 111
XXI. *Moniteur universel* du 15 août 1817. 112
XXII. Promotions de rois. 116
XXIII. Réflexions. 119
XXIV. Marie-Louise. 121
XXV. Joséphine. 123

LIVRE TROISIÈME.

I. Alger. 127
II. Paix, canaux et routes. 129
III. La vie et la mort. 130
IV. Conseil des rois. 133
V. Le soldat roi. — § 1. 136
VI. Le soldat roi. — § 2. 139
VII. Révision de la législation. 145
VIII. Catalogue. 148
IX. Saint-Simon, Lamennais. 153
X. Murat. — § 1. 158
XI. Murat. — § 2. 162
XII. Murat. — § 3. 167
XIII. Murat. — § 4. 169
XIV. Europe. 172
XV. Sylla. 175
XVI. Mort de la mère de Napoléon. 178
XVII. Dette publique. 181

LIVRE QUATRIÈME.

Chapitres.		Pages.
I.	Discours au corps législatif.	189
II.	Égypte.	194
III.	Saint-Jean-d'Acre.	198
IV.	Damas.	205
V.	Bataille de Jérusalem.	209
VI.	Destruction du mahométisme.	215
VII.	Ruines de Palmyre.	219
VIII.	Hilla.	222
IX.	Babylone.	228
X.	Mort du général Rapp.	235
XI.	Chasse au lion.	238
XII.	Suite de l'expédition d'Asie.	245
XIII.	Décret sur la mendicité.	247
XIV.	Destruction de l'Égypte.	249
XV.	La Chine et le Japon.	251

LIVRE CINQUIÈME.

I.	Une prétendue histoire.	253
II.	La Nouvelle Hollande.	259
III.	Ile Sainte-Hélène.	263
IV.	Apparition.	267
V.	Retour.	271
VI.	Ajaccio.	274
VII.	Expédition d'Afrique.	276
VIII.	Afrique.	280
IX.	Deux rois.	284
X.	Séance de l'Académie des Sciences.	287
XI.	Voyage de l'empereur.	290
XII.	Pressentiments des peuples.	294
XIII.	Préparatifs au Champ-de-Mars.	296
XIV.	Le 4 juillet 1827.	297
XV.	Monarchie universelle.	300
XVI.	Amérique.	301
XVII.	*Moniteur* du 5 juillet 1827.	305
XVIII.	Le général Oudet.	308

LIVRE SIXIÈME.

Chapitres.		Pages.
I.	Les Juifs.	313
II.	Unité. — § 1.	316
III.	Unité. — § 2.	318
IV.	Unité. — § 3.	321
V.	Concile œcuménique.	323
VI.	Sciences.	327
VII.	Voyages et découvertes.	331
VIII.	Les villes ensevelies.	334
IX.	Erreurs populaires.	336
X.	Lettres et beaux-arts.	338
XI.	Le sacre.	341
XII.	Constellation.	345
XIII.	Clémentine.	347
XIV.	La Toute-Puissance.	350
XV.	Mort de Napoléon.	354

UNIVERSITY OF MIC
3 9015 06544

raser l'espace ; des tonnerres, qui semblaient ar-
s extrémités du monde, se faisaient entendre et
t expirer aux oreilles de la terre. L'incendie dura
inutes ; il y avait dans ses flammes et dans ses
ions quelque chose de si étrange, que les peuples
s s'arrêtèrent stupéfaits, et contemplèrent avec
t autre feu de la voûte céleste.
ôt il cessa aussi, et, lorsque les yeux en cher-
encore la place dans l'espace, devenu sombre, il
va qu'un aspect nouveau existait dans le ciel ;
olution venait d'être accomplie dans les astres ;
oiles de la ceinture d'Orion étaient éteintes et
disparu, et l'homme, qui les recherchait avec sa
ses télescopes, ne put désormais les retrouver

eux mondes venaient de finir avec leurs atmos-
leurs planètes et les êtres qui sans doute vivaient
x.
étoiles avaient disparu ; la constellation d'Orion
it plus : une nouvelle s'était formée de ses restes,
lait la reconnaître et la nommer.
euples voulurent encore voir là quelque chose de
n, et le monarque universel ne fut pas éloigné
dre ce désordre de l'univers pour l'acte d'al-
le Dieu avec lui.
rsque, quelques jours après, la science vint lui
compte de cette catastrophe, et lui demander
l fallait faire de cette constellation détruite, Na-
s'arrogea ses débris, et, fier d'avoir quelque
demêler aux cieux, il lui donna son nom, *Na-*

Parce que les
adorent, que l'
vous fait un h
glorifie, que la
vous êtes em
oh ! ne vous
grandeurs, et
vos joies.
Nous avons
que, la fille bi
Le peuple l'
tribune, aux
tant, dans leu
père, promer
doux que n
la contempla
puisables de
angéliques, e
belle figure
Son intelli
Fille de Napo
génie, *mais à*
qu'il y a de
les richesses d

CHAPITRE XIII.

CLÉMENTINE.

Parce que les rois se prosternent, que les nations vous adorent, que l'univers vous appartient, que la nature vous fait un holocauste de ses mondes, que Dieu vous glorifie, que la terre n'est plus qu'un marchepied, que vous êtes empereur, monarque universel, Napoléon, oh! ne vous enivrez pas! car l'humanité bat sous vos grandeurs, et la douleur, plus haute encore, surplombe vos joies.

Nous avons parlé de la reine Clémentine, la fille unique, la fille bien-aimée de Napoléon.

Le peuple l'avait vue, dans ce jour, assister, dans une tribune, aux cérémonies du sacre, grande, belle, reflétant, dans leur plus grande beauté, tous les traits de son père, promenant sur ces cérémonies un regard aussi doux que noble, aussi pur que profond; le peuple la contemplait avec amour; il savait quels trésors inépuisables de bonté et d'esprit il y avait sous ces formes angéliques, et que la nature pour elle avait créé la plus belle figure pour voiler la plus belle âme.

Son intelligence comprenait les pensées de son père. Fille de Napoléon, elle avait reçu de lui et la vie et le génie, mais à cette grandeur elle ajoutait encore tout ce qu'il y a de plus suave dans l'âme d'une femme, toutes les richesses de candeur, de tendresse, de simplicité et de

, et tout cela éclatait dans ses yeux et resplendissait
a figure ravissante.
le était Clémentine, comme son père la nommait
urs, la dépouillant de son titre de reine, du nom
e de Napoléon, pour en faire une idole à part, pour
le eût son culte à elle, afin que les malheureux pus-
'invoquer, et les heureux la bénir.
e était au sacre, où elle partageait les regards ; mais
ésence attristait ce grand jour de gloire. Pâle, souf-
e, sa tête languissante se penchait sur son sein, et,
ue ses yeux s'enflammaient de joie en voyant les
leurs paternelles, on sentait que c'était un effort,
'un mal caché dévorait la fille de l'empereur.
las ! c'était un jour de mort que ce jour de fête.
is longtemps consumée par un mal impitoyable,
mourait en ce moment. Dieu, qui a sa raison sans
e pour donner et retirer si soudainement au monde
e rapide de ses anges, la redemandait
retour au palais, une fièvre ardente l'avait saisie,
ndis que le peuple, si oublieux, s'animait dans
êtes, que ces luttes de flammes éclataient au soir
la terre et les cieux, que la grande ville manifes-
es joies et la gloire du maître du monde, il y avait
une alcôve des Tuileries des douleurs sans nom, des
s sans fin, une agonie sans espoir.
rrible nuit qui suivit ce jour !... Le consacré de
le monarque universel, expiait ses jouissances
mes au chevet de sa pauvre fille ; il soulevait dans
ras sa tête pâle et faible ; il la couvrait de pleurs
ne pouvait retenir, et épiait avec angoisse la succes-
de ses soupirs, comme s'il eût tremblé d'en sentir
ler le dernier.
elle commandait à sa douleur ! maîtresse de son ago-
lle l'épargnait à Napoléon ; elle tenait ses yeux sur
t tout le ciel était dans ses regards ; elle lui parlait,

et tout le ciel était dans ses paroles. Elle le consolait de sa mort, elle parlait de Dieu, elle parlait de l'empereur et de ses peuples, car elle mêlait le bonheur de tous aux pensées de Dieu et de son père ; puis, elle priait, sa tête affaiblie se penchait, et ses lèvres glacées venaient se poser sur les mains de Napoléon.

Napoléon ! lui qui le matin s'était vu si près de Dieu, qui avait placé son trône en face des autels, et avait partagé l'adoration des peuples, maintenant il se jetait à genoux, il se prosternait le front à terre, il pleurait, il implorait, il priait Dieu pour sa fille, n'ayant plus rien d'empereur, ayant tout d'un père et d'un suppliant.

Il s'écriait : « O mon Dieu, conserve-moi ma Clémentine, et reprends-moi le monde. »

Et Dieu lui reprenait Clémentine, et lui laissait le monde.

A sept heures du matin, Clémentine se souleva d'elle-même sur son séant ; sa figure s'anima, un feu traversa ses regards ; elle tendit les bras à son père, essaya de balbutier quelques paroles, et elle rendit le dernier soupir.

C'était le dernier effort de la vie qui retrouve une force pour mourir.

Elle était étendue comme une statue d'albâtre, car son âme venait de retourner à Dieu.

On enleva Napoléon à ce spectacle. Sa douleur n'avait point de bornes ; lui si fier, si puissant, si haut sur la terre, il étouffait dans ses sanglots, il jetait des cris, il appelait sa fille, il la demandait à genoux. Il était père, enfin, cet homme !

Les peuples apprirent à quelques heures de distance et cette fête et cette mort, et parce que toute la terre se résumait dans le maître du monde, comme sa gloire et sa puissance, son deuil fut universel.